CONSIDÉRATIONS

SUR

LES ŒUVRES DE DIEU,

DANS LE REGNE DE LA NATURE ET DE LA PROVIDENCE.

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Ouvrage traduit de l'Allemand

DE M. C. C. STURM.

TOME I.

À LONDRES:

CHEZ G. G. & J. ROBINSON, PATERNOSTER-ROW;
& G. KEARSLEY, FLEET-STREET.

1798.

BRITISH MUSEUM

PRÉFACE

DE LA TRADUCTRICE.

LE devoir le plus ſacré de l'homme étant celui d'aimer & d'adorer le Créateur, j'ai cru que je n'employerois pas inutilement mon loiſir en le conſacrant à traduire de l'Allemand ces Méditations ſur la grandeur de Dieu dans le règne de la nature & de la Providence.

Je n'ai eu d'abord en vue que ma propre édification, & d'exciter mon cœur à la louange du Très-Haut ; mais des perſonnes à qui je ne puis rien refuſer ont deſiré que je fiſſe imprimer ma traduction.

Je ſouhaite avec ardeur que ces Méditations ſervent à réveiller de leur aſſoupiſſement ces cœurs qui ne ſentent & n'admirent rien, qui voyent les merveilles de Dieu dans l'univers ſans la moindre ré-

flexion ſur les beautés que la nature leur offre, ſans la moindre ſenſibilité pour les effets ſi marqués des tendres ſoins de la Providence, dont eux-mêmes ſon continuellement les objets.

Puiſſions-nous, mon cher lecteur, donner aux grandes vérités, que ces Méditations rappellent, l'attention qu'elles méritent, & devenir par-là de jour en jour meilleurs & plus parfaits. C'eſt le vœu le plus ardent de mon cœur.

CONSTANCE.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

LORSQUE je fis paroître cet écrit, il y a trois ans, il s'étoit préciſément écoulé un ſiècle depuis la publication d'un ouvrage du pieux SCRIVER, intitulé: *Méditations occaſionelles ſur les ouvrages de l'art & de la nature.* Je ne me fais aucune peine d'avouer que j'eſtime beaucoup cette production, & que je la préfère à bien des livres de dévotion modernes, dénués de ſentiment & de préciſion. Quelque peu aſſorti au goût plus délicat de notre ſiècle, que puiſſent paroître à certains égards la forme & le ſtyle de l'ouvrage de SCRIVER, il a d'autres avantages bien propres à dédommager ſes lecteurs des défauts qu'on peut lui reprocher. Le zèle de l'Auteur pour la pratique de la religion, ſon grand ſens, la connoiſſance qu'il avoit des ouvrages de la nature & de l'art, le ſoin de choiſir un langage preſque toujours à la portée du vulgaire, ſont des avantages qu'on trouve, ce me ſemble, rarement réunis dans les livres de dévotion, ſoit du ſiècle paſſé, ſoit du ſiècle préſent.

C'eſt le cas que j'ai toujours fait de l'ouvrage de SCRIVER, qui m'a d'abord inſpiré l'envie d'en com-

poſer un qui lui reſſemblât. Je me propoſois un double but, en mettant par écrit des Conſidérations ſur les Œuvres de Dieu, dans le Règne de la Nature & de la Providence. Je voulois que les gens, ſans étude, trouvaſſent dans un livre ce qu'il a y de plus eſſentiel à ſavoir touchant les objets que Dieu nous offre dans la nature. Pour cet effet j'ai choiſi dans le vaſte domaine de l'hiſtoire naturelle les objets qui nous environnent journellement, & dont la connoiſſance hiſtorique n'exige point une capacité extraordinaire. J'ai tâché de m'exprimer & de préſenter les choſes de manière que mon livre fût à la fois intelligible & intéreſſant pour les Chrétiens, même pour les moins éclairés. En m'efforçant d'atteindre à ce but, je m'en ſuis propoſé un ſecond, c'eſt d'indiquer à mes lecteurs comment on peut puiſer des leçons de ſageſſe & de vertu dans la contemplation des choſes naturelles *.

Il étoit néceſſaire pour remplir ces vues avec plus de ſuccès, que je miſſe à profit tous les ſecours que les ouvrages des naturaliſtes fourniſſoient. C'eſt pourquoi je ne me ſuis fait aucun ſcrupule d'emprunter le langage d'un *Buffon*, d'un *Derham*, d'un *Pluche*, d'un *Nieuwentyt*, d'un *Sulzer*, d'un *Bonnet*,

* Dans l'Avant-Propos qui eſt à la tête de la première édition, l'auteur expoſe les motifs qui l'ont déterminé à donner à ſon ouvrage la forme de Méditations pour tous les jours de l'année: c'eſt d'un côté, pour y répandre plus de variété; de l'autre, pour inviter ſes lecteurs à ſanctifier chaque jour par la contemplation de la nature.

ou de quelqu'autre écrivain de ce genre, toutes les fois que je l'ai cru néceſſaire pour préſenter à mes lecteurs des idées plus préciſes, & exprimées avec Plus de clarté & d'énergie. Je dois ſaiſir cette occaſion pour me louer de l'aſſiſtance que j'ai trouvée dans M. le recteur *Lorenz*, qui non-ſeulement a composé quelques-unes de ces Méditations, mais dont les vaſtes connoiſſances, en fait d'hiſtoire naturelle, l'ont mis encore en état de me fournir des lumières, que j'ai tâché de faire ſervir à l'inſtruction & à l'édification de mes lecteurs.

Je n'ai fait aucun changement conſidérable à cette nouvelle édition, j'ai ſeulement retranché les Cantiques qui ſe trouvoient dans la première, & leur ai ſubſtitué de nouveaux morceaux écrits en proſe: cet arrangement m'a paru plus convenable après avoir publié, comme je l'ai fait il y a quelque tems, tout un Recueil de Cantiques ſur les œuvres de Dieu dans le règne de la nature *.

STURM.

* Afin de réunir ici les avantages des deux éditions, on a traduit les Cantiques qui ſe trouvent dans la première, & les Diſcours en proſe, qu'on leur a ſubſtitués, dans la ſeconde.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES ŒUVRES DE DIEU,

DANS LE REGNE DE LA NATURE ET DE LA PROVIDENCE.

PREMIER JANVIER.

Méditation pour le jour du Nouvel-An.

JE me repréſente ce premier jour de l'année comme s'il étoit le premier jour de ma vie, & j'oſe attendre de la bonté de mon Dieu tout autant de bienfaits pour l'année qui commence aujourd'hui, que j'en ai obtenu lors de mon entrée dans le monde & durant tout le tems de ma carrière. Combien de faveurs n'ai-je pas lieu d'eſpérer de mon père céleſte, qui dès le premier inſtant de mon exiſtence, que dis-je, avant même que je fuſſe né, s'eſt occupé de moi avec tant de tendreſſe & de bonté!

Au moment que je ſuis venu au monde, il m'a fait trouver dans mes parens des amis qui m'ont aſſiſté, qui m'ont nourri, & dont l'amour déſintéreſsé ſuppléoit à l'état de foibleſſe & d'impuiſſance où j'étois réduit. Sans leurs ſecours, ſans leur généreux dévouement à mon bien-être, aurois-je conſervé la ſanté & tant d'autres biens dont je ſuis en poſſeſſion? Si pour lors j'euſſe été en état de réfléchir ſur ma deſtinée, j'aurois pu ſans contredit me promettre beaucoup d'heures agréables dans le cours de mon exiſtence ſur la terre. Main-

tenant que je ſuis capable de ces réflexions, je veux me livrer tout entier au ſentiment de mon bonheur & aux douces eſpérances qu'il m'invite à former pour l'avenir. J'entre avec le jour préſent dans une nouvelle carrière de ma vie, non pas auſſi dénué de tout, auſſi incapable de m'aider que je l'étois en venant au monde, mais avec le même beſoin de ſecours que j'éprouvois alors. J'ai beſoin que des amis viennent répandre des douceurs ſur ma vie, qu'ils me relèvent quand je ſuis abattu par le chagrin, qu'ils me garantiſſent des dangers qui pourroient me ſurprendre. Et mon père céleſte ne m'accorderoit-il pas ce bien ſi déſirable? Oui, j'en ſuis sûr, & quoiqu'il puiſſe m'arriver dans le cours de cette année, le Seigneur m'a ſans doute déjà choiſi un ami qui, dans les cas douteux, ſera mon conſeiller, & dans l'infortune, mon ſoutien; qui durant ma proſpérité en partagera les douceurs, & dans mes foibleſſes, viendra à l'appui de ma raiſon.

Lors des premiers momens de ma vie, Dieu avoit déjà poſé les fondemens de ma deſtinée à venir. Ce n'eſt point par haſard que je ſuis né de tels parens, dans une telle partie du monde, dans un tel tems, & non point dans un autre. Et le tems, & le lieu, & les circonſtances, & les ſuites de ma naiſſance, Dieu avoit tout arrangé de la manière la plus ſage. C'eſt alors qu'il régla mon ſort, qu'il peſa les ſouffrances que je devois endurer, qu'il vit les agrémens & les douceurs qui devoient ramener le calme & la ſérénité dans mon eſprit. D'après ſes décrêts, bien des cauſes, pour lors inconnues, devoient concourir à mon bonheur, & tout ce qui a eu des rélations avec moi, devoit contribuer à remplir ſes vues bienfaiſantes. Avec ce premier jour de l'année, mon ſort eſt comme réglé de nouveau. Le Seigneur qui m'a donné l'être, embraſſe d'un regard, que rien ne peut tromper chaque ſemaine, chaque jour, chaque inſtant de cette année. A la vérité, tout ce qui me concerne eſt caché pour moi, mais tout eſt à découvert aux yeux du Seigneur, & tout eſt réglé, d'après ſes décrets, pleins de ſageſſe & de bonté. Si durant cette année j'éprouve un malheur que je ne ſaurois prévoir, ſi

quelque bonheur imprévu me tombe en partage, ſi j'eſſuie quelque perte à laquelle je ne pouvois m'attendre, tout arrive ſelon la volonté de Dieu.

C'eſt rempli de cette conviction que j'entre dans la nouvelle carrière qui commence avec ce jour. Quelque choſe qui m'arrive, je m'affermirai de plus en plus dans ma perſuaſion que l'Eternel ſera mon Dieu & mon père, dans ma vieilleſſe, auſſi bien qu'il l'a été dans mon jeune âge. Si je me trouve expoſé au beſoin & à la détreſſe, je me ſouviendrai des jours de mon enfance, de cet état bien plus critique encore, & dans lequel néanmoins le Seigneur a eu pitié de moi. Si j'eſſuie l'infidélité de quelque ami, cela même ne doit pas m'inquiéter, Dieu ſaura me ſuſciter d'autres amis dans la tendreſſe deſquels je pourrai puiſer la joie & le bonheur. Si ma vie eſt en butte à des perſécutions, à des périls qui ſemblent mettre en défaut toute ma prévoyance, cela même encore ne m'effrayera point : je me confie au Seigneur qui a protégé mon enfance lorſqu'elle étoit expoſée à mille dangers.

Qu'eſt-ce donc qui pourroit m'empêcher de commencer cette année avec tranquillité ? Ah ! c'eſt ſans inquiétude que je veux jeter mes regards ſur l'avenir & abandonner mon ſort à la direction du Seigneur. Je veux ſuivre avec ſoumiſſion le chemin qu'il me montrera, & le bénir à chaque pas de ce qu'il m'y conduit d'une manière ſi miſéricordieuſe & ſi ſalutaire.

DEUXIEME JANVIER.

Des bienfaits que Dieu nous accorde en hiver, auxquels nous faiſons trop peu d'attention.

Si nous nous appliquions à examiner les œuvres de Dieu, plus qu'on ne le fait communément, nous trouverions, durant cette ſaiſon, bien des ſujets de nous réjouir de la bonté du Seigneur, & d'exalter les merveilles de ſa ſageſſe. Peu de gens, ſans doute, ſont aſſez inſenſibles pour ne pas éprouver des mouvemens de joie & de gratitude,

lorſqu'au printems, en été, & durant l'automne, la belle nature leur déploie les riches bénédictions de Dieu. Mais d'ordinaire les cœurs mêmes les plus ſenſibles, ſont rarement excités au ſentiment d'une douce reconnoiſſance, quand ils voyent les champs dépouillés de leurs fruits & de leurs charmes, quand l'aquilon ſouffle autour de leurs demeures, quand un froid glaçant vient engourdir la terre & ſes habitans. Mais eſt-il bien vrai que cette ſaiſon ſoit ſi dépourvue des bienfaits du ciel, & de ce qui peut allumer dans le cœur de l'homme la reconnoiſſance & la piété? Non ſans doute, mes frères, accoutumez-vous ſeulement à être plus attentifs aux œuvres de Dieu, plus touchés des diverſes preuves de ſa bonté envers nous, & vous trouverez aſſez d'occaſions, même en hiver, de louer votre bienfaicteur.

Conſidérez combien vous ſeriez malheureux ſi, durant un froid violent, vous n'aviez ni bois, ni lit, ni vêtemens pour vous réchauffer; avec quelle bonté le Seigneur prévient nos beſoins, & nous fournit dans la ſaiſon, même la plus dénuée, des reſſources, & les néceſſités & les commodités de la vie? Peut-être éprouvez-vous dans cet inſtant la douce chaleur du feu. Ne rendrez-vous pas des actions de grâces au Seigneur, qui nous donne du bois avec une telle profuſion, que les plus indigens trouvent à s'en pourvoir? Vous êtes couchés dans un bon lit, bienfait, qui tous les ſoirs devroit exciter votre reconnoiſſance, ſi vous conſidériez que la misère prive un grand nombre de malheureux de cette aiſance, qui au moins, durant la nuit, ſerviroit à les garantir du froid. Vous avez des habits & peut-être en ſi grande quantité, qu'il ne vous eſt pas difficile de braver les rigueurs de l'hiver: ſi vous ne ſentez pas que ce ſoit-là un bienfait, ſongez à vos pauvres frères dont les membres tranſis ne ſont qu'à demi couverts de haillons. Oh! s'ils avoient ſeulement la moitié de vos vêtemens, combien ils s'eſtimeroient heureux! Et vous ne voulez pas reconnoître votre bonheur, & vous refuſez d'en rendre hommage à votre bienfaiſant Créateur!

Ce n'eſt pas tout encore. S'il étoit donné aux mortels de connoître l'enchaînement de chaque choſe dans la nature,

quelle ſeroit notre admiration pour la bonté & la ſageſſe de ſon Auteur ! Mais quoiqu'incapables de nous faire une idée de l'enſemble de ſes œuvres, le peu que nous en appercevons nous donne aſſez lieu de reconnoître que le gouvernement de Dieu eſt infiniment ſage & bienfaiſant. L'hiver auſſi appartient au plan qu'il a formé ; ſi cette ſaiſon n'exiſtoit pas, le printems & l'été n'auroient pas tant d'agrémens pour nous, la fertilité de nos terres diminueroit de beaucoup, le commerce ceſſeroit dans bien des provinces, & une partie des bois & des forêts eût été créée inutilement. Enviſagé ſous ce point de vue, l'hiver eſt ſans contredit très-utile ; & ſuppoſé même que ſes avantages ne fuſſent pas auſſi ſenſibles, il ſuffiroit de conſidérer que l'hiver eſt l'ouvrage du Créateur auſſi bien que le printems & l'été, & que tout ce qui vient de Dieu ne peut être que bon.

Etre ſuprême, Créateur puiſſant & bon, pardonne, ſi par ignorance j'ai osé juſqu'ici trouver à redire au plan que ta ſageſſe a formé. Pardonne l'ingratitude dont ſi ſouvent je me ſuis rendu coupable durant cette ſaiſon. Oui, même en hiver, tu m'accordes plus de bienfaits que je n'en mérite, plus que je n'en ſaurois exprimer. Si juſqu'ici je les ai enviſagés d'un œil indifférent, ſi j'en ai méconnu le prix, au moins à l'avenir j'y ſerai plus attentif & plus ſenſible. Lorſque durant ces jours froids, je ſentirai la douce impreſſion du feu, lorſque je ſerai garanti par de bons vêtemens, ou bien lorſque j'irai chercher ſur ma couche la chaleur & le repos, tu recevras mes actions de grâces, ô conſervateur de ma vie, pour les bienfaits que ta main libérale répand ſur moi dans cette ſaiſon.

TROISIEME JANVIER.

Des preuves journalières que Dieu nous donne de ſa Providence.

Ne reconnoître les traces de la Providence que dans les cas extraordinaires, c'eſt trahir notre ignorance &

notre foibleſſe. Dans le cours ordinaire de la nature, il ſe préſente journellement mille choſes qui devroient nous rendre attentifs & exciter notre admiration. La formation de l'enfant dans le ſein de ſa mère, eſt une auſſi grande merveille de la puiſſance & de la ſageſſe de Dieu, que la création du premier homme tiré de la pouſſière. De même, la conſervation de notre vie, ſi l'on penſe à la diverſité de cauſes & d'effets qui ſe combinent pour l'opérer, n'eſt pas moins merveilleuſe que la réſurrection des morts. La ſeule différence qu'il y a entre ces deux choſes, c'eſt que l'une arrive rarement, tandis que nous ſommes tous les jours témoins de l'autre; de-là vient que celle-ci ne frappe point nos regards & n'excite pas aſſez notre admiration.

Aſſurément ma propre expérience doit me convaincre pleinement, qu'une Providence divine veille à la conſervation de mes jours. Je ne ſuis pas sûr d'un ſeul moment de ma vie; mille cauſes inconnues & cachées peuvent en précipiter le terme, glacer mon ſang, ou arrêter ma reſpiration! Ah! je ne ſens que trop combien je ſuis incapable de me conſerver la vie, d'écarter telle ou telle infirmité, tel ou tel danger qui me menace. Sujet à tant de maux corporels, à tant de foibleſſe, tant de beſoins, ſoit à l'égard du corps, ſoit à l'égard de l'ame, ſoit à l'égard de ma ſituation extérieure, je ſuis vivement convaincu que ſans les tendres ſoins de mon Dieu, je ſerois une créature bien miſérable. L'union de mon corps & de mon ame, leur action réciproque & continuelle, ſont inconcevables, & ne dépendent ni de ma volonté, ni de mon pouvoir. Le battement du pouls, le mouvement des liquides ſe fait chez moi ſans interruption, & ſans que je puiſſe y contribuer en rien. Tout m'aſſure que mes facultés, mon état, la durée de mon être ne dépendent pas de ma volonté. C'eſt le Seigneur, qui, par un pouvoir ſecret & abſolu, maintient en moi la force, le mouvement, & l'exiſtence. Si ma reſpiration n'eſt pas encore arrêtée, ſi mon ſang circule encore, ſi mes membres n'ont pas encore perdu leur activité; ſi les organes de mes ſens ont conſervé leur jeu, ſi dans cet inſtant j'ai la faculté de penſer &

l'uſage de ma raiſon, c'eſt à Dieu ſeul que j'en ſuis redevable.

Mais pourquoi penſai-je ſi rarement & avec ſi peu de reconnoiſſance aux voies journalières de la Providence ? Ah ! les réflexions qui viennent de m'être offertes, ne devroient-elles pas être toujours imprimées dans mon cœur ? Ne devrois-je pas au moins chaque matin & chaque ſoir de ma vie, méditer les bienfaits de mon Créateur, les admirer & l'en bénir ? Combien ne ſeroit-il pas juſte que je le fiſſe, & que par cet hommage je me diſtinguaſſe de la brute inſenſible, de ces créatures qui n'ont pas reçu la faculté de contempler les œuvres de la Providence.

Divin conſervateur de ma vie, enſeigne-moi à contempler dignement les merveilles de ta bonté. Rends mon eſprit capable de ce raviſſement qu'éprouvoit l'ame de David toutes les fois qu'il s'occupoit à méditer tes œuvres. Et quand tu m'accordes un bienfait, quelque petit qu'il ſoit, que j'en ſente le prix, qu'il me porte à te glorifier, à reconnoître que tu es l'unique ſource du bonheur des hommes. Alors je pourrai m'appliquer ces paroles d'un pieux patriarche : *Je ſuis trop petit au prix de toute la fidélité & de toute la gratuité dont tu as uſé envers ton ſerviteur.*

QUATRIEME JANVIER.

Divers uſages du feu.

Le feu eſt en quelque ſorte l'inſtrument univerſel de tous les arts, & de tous nos beſoins. Et afin que l'homme puiſſe faire un uſage continuel de cet élément, le Créateur l'a placé non-ſeulement dans l'air & dans l'eau, mais il l'a renfermé encore dans tous les corps huileux & gras. Et de quelle utilité ne nous ſont pas les matières combuſtibles, qui fourniſſent au feu l'aliment dont il a beſoin ! Sans une proviſion ſuffiſante de ces matières, nous ſerions privés des plus grands avantages & expoſés en même-tems aux plus grandes incommodités.

En hiver, ſans le feu qui nous éclaire, une grande partie du tems ſe paſſeroit dans une obſcurité inſupportable. Privés de cette lumière artificielle, nos occupations les plus agréables ceſſeroient avec le coucher du ſoleil ; nous ſerions réduits ou à reſter immobiles, ou bien à errer dans les ténèbres avec effroi au milieu de mille dangers. Songez, ô mes frères, combien notre ſort ſeroit triſte ſi dans ces longues ſoirées, nous ne pouvions ni jouir des agrémens de la ſociété, ni uſer des reſſources que nous offrent, dans l'intérieur de nos maiſons, la lecture, l'écriture, & le travail. Songez combien la plus grande partie des alimens que produit la terre, ſeroient peu nourriſſans, peu ſalubres, ſi au moyen du feu ils n'étoient diſſous, amollis, préparés juſqu'à un certain point. Et comment aurions-nous de quoi fournir à tant d'autres néceſſités & aux commodités de la vie, ſi les manœuvres & les artiſtes ne nous les procuroient à l'aide du feu ? Sans cet élément nous ne ſerions pas en état de donner à nos habits des couleurs ſi diverſifiées, nous ne pourrions parvenir à fondre les métaux, à les rendre ductiles, à les épurer ; à changer le ſable en verre ; à recuire l'argile ; à donner à la chaux la conſiſtance de la pierre. Sans le feu, la nature & tous ſes tréſors nous deviendroient preſqu'inutiles & perdroient à nos yeux la plupart de leurs charmes.

Mais bornons-nous aux avantages que nous en recueillons dans cet inſtant. Quel ſoulagement nous éprouvons dans cette chambre, qui en eſt échauffée, & qui nous garantit des impreſſions de l'air extérieur ! Durant les fortes gélées, nous ſerions condamnés à l'inaction, ou du moins à mille ſenſations déſagréables, ſi le feu en nous reſtaurant ne nous communiquoit une certaine activité. Combien de vieillards & de conſomptionaires ſouffriroient doublement, ſans la bénigne influence du feu ! Que deviendroit le foible nourriſſon, ſi ſes membres délicats n'étoient fortifiés par une douce chaleur ! O infortunés, qui, durant ces jours froids, en éprouvez toute la rigueur, prêts à ſacrifier une portion du pain qui vous reſte pour avoir du bois & réchauffer vos membres tremblans, c'eſt vous que je plains du

fond de mon cœur. Votre état me fait ſouvenir d'une portion de ma félicité, à laquelle juſques ici j'ai été trop peu attentif, & m'impoſe plus fortement l'obligation de bénir mon père céleſte des avantages que je tire de la chaleur du feu. Il m'impoſe auſſi le devoir de conſacrer mon ſuperflu à vous ſoulager des maux dont je ſuis exempt.

O mon Dieu, mon Créateur & mon bienfaicteur, daigne jeter un regard ſur moi; me voici, mon cœur s'exhale en louanges & en actions de grâces. C'eſt à tes ſoins paternels que je dois tous les avantages, tous les agrémens dont le feu me fait jouir. C'eſt toi qui ordonnes à la terre de produire du bois en abondance, & ta bonté pourvoit ſi richement à nos beſoins, qu'il n'eſt aucun tems de l'année dépourvu de bénédictions. Je te rends grâces de celles dont je jouis actuellement. Continue à me faire éprouver la bénigne influence du feu, & puiſſe cet élément n'être jamais ni pour moi, ni pour mes frères, l'inſtrument de ta vengeance!

CINQUIEME JANVIER.

Des amuſements de l'hiver.

DURANT cette ſaiſon, que par préjugé, tant de gens regardent comme peu réjouiſſante, chacun, ſelon ſon goût, cherche à ſe procurer des amuſemens propres à le diſtraire, & à faire couler, ſans ennui, les longues ſoirées d'hiver. Pluſieurs ne s'occupent à autre choſe qu'a ſe dédommager des rigueurs du froid, en cherchant la diſſipation dans de bruyantes compagnies & de vains plaiſirs. Il eſt triſte de voir les efforts de tant de perſonnes pour accourcir par l'inaction ou par des ſoins frivoles des jours déjà trop courts. L'eſpace d'une journée eſt communément rempli par un enchaînement d'occupations, qui ne répondent ni à la dignité de l'homme, ni à la deſtination de ſon ame. Une heure après le lever du ſoleil, le voluptueux quitte ſon lit; il projette pendant celle du déjeûner les amuſemens aux-

quels il veut ſacrifier ce nouveau jour; puis s'abandonnant à l'oiſiveté, il attend l'heure d'un ſecond repas: elle arrive, & il ſe livre ſans meſure aux plaiſirs de la table. Raſſaſié ou plutôt ſurchargé par l'uſage immodéré qu'il vient d'en faire, il ſe jette ſur un lit de repos afin de reprendre les forces néceſſaires pour ſoutenir de nouveaux excès. L'heure ſonne où il doit ſe rendre dans une compagnie tumultueuſe, à moins que le cercle bruyant ne vienne ſe raſſembler autour de lui. Il ſe met au jeu: pour la première fois depuis le lever du ſoleil, il montre alors qu'il eſt doué d'une ame: & les cartes à la main, les heures s'écoulent rapidement pour lui. Enfin cet homme animal paſſe du jeu à la table, & de la table au lit; mais il n'y trouve pas un doux ſommeil: l'inſomnie, ou des ſonges effrayans, viennent troubler ſes heures nocturnes.

Cependant de toutes les manières de prodiguer les jours & les longues ſoirées d'hiver, ce n'eſt point là encore la plus repréhenſible. Combien l'homme eſt ingénieux à multiplier les moyens d'abréger ſon tems par de vains amuſemens! Tantôt c'eſt la chaſſe qui l'appelle à quitter le ſein des villes; alors il pourſuit, il force le lièvre timide ou le daim craintif, qui réduit aux abois, ſuccombant à ſa foibleſſe, devient la proie du chaſſeur, dont les plaiſirs inhumains troublent le repos des campagnes & de la nature. Tantôt la volupté l'appelle au bal, où ſouvent il perd avec l'innocence la paix de l'ame & la ſanté du corps. Tantôt ce ſont les plaiſirs du ſpectacle qui l'enchantent; là des paſſions viennent ſe gliſſer imperceptiblement dans ſon cœur, ou s'y fortifier: paſſions qui le rendent incapable de goûter les vrais plaiſirs. Tantôt il court à d'autres fêtes, à d'autres divertiſſemens, qui trop ſouvent auſſi entraînent des péchés à leur ſuite.

Peut-être ai-je déſigné un aſſez grand nombre des amuſements de l'hiver; qu'il me ſoit permis à préſent de faire reſſouvenir mes ſemblables des devoirs qu'ils ont à remplir à l'égard de ces amuſemens. Je ne blâme point le penchant qu'on a pour la ſociété, & qui nous devient particulièrement néceſſaire dans cette ſaiſon;

mais évitez que ce penchant ne dégénère en une paſſion dominante, & qu'il ne maîtriſe toute votre ame. Supposez même que dans vos ſociétés il ne ſe paſſe rien de contraire à la vertu & aux bonnes mœurs, elles peuvent, malgré cela, vous être nuiſibles ſi elles vous prennent trop de tems, ſi elles vous font négliger les devoirs de votre vocation, ou que l'économie intérieure de votre maiſon en ſoit dérangée. Les plaiſirs ne ſont point notre œuvre journalière, ce n'eſt qu'à titre de délaſſement que le Créateur nous les accorde ; avoir pour eux un goût trop vif, c'eſt riſquer de ne pas atteindre ſa vraie deſtination, & de rechercher telle jouiſſance qui pourroit dans la ſuite être une ſource de regrets & de remords. Sur toutes choſes je vous conſeille, ô mes frères, d'être bien attentif dans ces jours d'hiver au choix de tous vos plaiſirs de ſociété. Ne prodiguez pas votre tems à des amuſemens dont vous ne pourriez jouir ſans nuire à votre vertu ou à votre réputation, ou au bien-être de votre famille. Que ces joies inſenſées, qui pourroient bleſſer votre prochain, exciter leurs plaintes, faire couler leurs larmes, & vous écarter des devoirs que la ſociété & la religion impoſent, ne trouvent jamais d'accès dans votre cœur. Que les plaiſirs, même les plus innocens, ne vous dominent jamais au point de vous rendre inſenſibles aux plaiſirs purs & ſolides du Chriſtianiſme, ou de vous ôter le goût des occupations ſérieuſes.

O Dieu ! gouverne toi-même mon cœur, & fais que je ne t'oublie jamais en goûtant les joies terreſtres. Qu'au milieu du commerce des hommes, le ſouvenir de ta préſence me précautionne contre les tentations. Que je ſois toujours bien plus attaché à l'exercice de mes devoirs de Chrétien, de citoyen, de père, &c. qu'à la recherche de tous ces plaiſirs qui me détournent ſi aiſément de mes obligations, ou qui du moins ralentiſſent le zèle que j'ai pour le bien. Et pourquoi aurois-je beſoin de tant m'empreſſer pour des amuſemens frivoles, tandis que même en ces jours d'hiver, je trouve à ma portée des plaiſirs plus purs ? Oui, ſi je trouve du

goût à la contemplation des œuvres de Dieu dans la nature, le ciel étoilé, les champs couverts de neige, & mille autres phénomènes de l'hiver, ſerviront à la fois à récréer mon eſprit & à nourrir ma piété. Car en hiver auſſi les œuvres du Seigneur ſont grandes, & celui qui les veut méditer, goûtera des plaiſirs continuels & variés.

SIXIEME JANVIER.

Du ſoin que la Providence prend des animaux durant l'hiver.

Des millions de créatures raiſonnables, diſperſées dans les différentes contrées de la terre, ſont pourvues dans cette ſaiſon de tout ce qui eſt néceſſaire à leurs beſoins, à l'entretien de leur vie. Plus le nombre des hommes eſt grand, plus leurs beſoins ſont variés, ſelon leur condition, leur âge, leur façon de vivre; moins nous ſommes en état par nous-mêmes de former un plan & de prendre des meſures certaines pour notre conſervation, & plus les arrangemens pleins de ſageſſe & de bonté que notre Créateur a faits pour y pourvoir, méritent notre examen & notre admiration. Mais il y auroit une ſorte d'égoïſme à reſtreindre la bonté & la ſageſſe divine à la ſeule conſervation du genre-humain, ſans nous ſouvenir du ſoin que la Providence prend auſſi des animaux durant l'hiver; ſoin qui s'étend à des créatures bien plus multipliées ſur la terre que les êtres raiſonnables qui l'habitent. Quelque merveilleuſe que ſoit la conſervation des humains, nous pouvons dire avec vérité que les ſoins de la Providence à l'égard des animaux, ſont une preuve bien plus étonnante encore de la ſageſſe, de la toute-puiſſance, & de la bonté de Dieu.

Que le nombre prodigieux d'animaux, que notre globe renferme, trouve en été ſa nourriture & ſon habitation; cela n'eſt pas ſi ſurprenant, parce que toute la nature alors eſt diſpoſée à concourir à cette fin. Mais que dans la ſaiſon où nous ſommes, ce même nombre

de créatures, ces millions de quadrupèdes, de reptiles, d'oiſeaux, d'inſectes, & de poiſſons continuent à exiſter, voilà une circonſtance qui doit exciter l'étonnement de toute perſonne capable de réfléchir. La nature a voulu qu'une grande partie des animaux ſe trouvaſſent pourvus d'une couverture au moyen de laquelle ils puſſent réſiſter facilement au froid, & ſe procurer leur nourriture en hiver auſſi bien qu'en été. Le corps des bêtes ſauvages, qui habitent les forêts & les déſerts, eſt formé de telle ſorte que le poil qui le couvre tombe vers l'été, tandis qu'il recroît vers l'hiver, & devient une fourrure qui met l'animal en état de ſoutenir le froid le plus violent. D'autres eſpèces d'animaux trouvent un aſyle ſous l'écorce des arbres, dans de vieilles mazures, dans les fentes des rochers & les cavernes des montagnes, lorſque le froid les oblige à quitter leur demeure d'été. C'eſt-là que les uns ont porté d'avance les proviſions qui doivent les nourrir; d'autres y vivent de la graiſſe qu'ils ont amaſſée pendant l'été; d'autres enfin y paſſent l'hiver dans un profond ſommeil. La nature a donné a pluſieurs eſpèces d'oiſeaux un inſtinct, qui les porte à changer de lieu à l'approche de l'hiver; on les voit voler par troupes pour ſe rendre dans des climats plus chauds. Divers animaux, qui ne ſont pas deſtinés à voyager, trouvent néanmoins dans cette ſaiſon ce qui ſuffit à leurs beſoins: les oiſeaux ſavent découvrir les inſectes parmi la mouſſe & entre les fentes de l'écorce des arbres; diverſes eſpèces de quadrupedes portent durant l'été des proviſions dans leurs antres, & s'en nourriſſent pendant l'hiver. D'autres animaux ſont obligés de chercher ſous la neige & ſous la glace de quoi fournir à leur ſubſiſtance. Pluſieurs eſpèces d'inſectes, d'oiſeaux, & de poiſſons, enfermés dans des marais & des fleuves gélés, ſont privés de nourriture pendant tout l'hiver, & cependant y conſervent la vie. Peut-être auſſi que pluſieurs des moyens que la Providence emploie pour la conſervation des animaux, ſont encore cachés à nos yeux.

Adore avec moi, Chrétien, notre conſervateur tout-puiſſant & tout bon! Quels que ſoient ſa grandeur & ſa

majeſté, il ne dédaigne pas de faire attention à la plus foible créature qui exiſte ſous les cieux. Depuis l'éléphant juſqu'au ciron, tous les animaux lui doivent leur demeure, leur nourriture, & leur vie. Et là où la nature elle-même ſemble aride & dépourvue de reſſources, il trouve moyen de ſuppléer à la pauvreté de la nature. Que cette conſidération fortifie ta confiance en Dieu. Comment, ô Chrétien de peu de foi, pourrois-tu donner accès dans ton cœur à l'inquiétude, aux ſoucis, à l'angoiſſe, & déſeſpérer de ta conſervation durant ces jours d'hiver ?

(*) *Le Dieu qui nourrit les animaux n'abandonnera pas les humains. Celui qui ſe montre grand dans les petits objets, le ſera davantage encore dans les grands.*

Le Dieu qui fournit une couverture aux animaux, ſaura te vêtir ; le Dieu qui leur indique pour retraite les antres des montagnes, te fera trouver un aſyle pour y couler tranquillement tes jours ; le Dieu qui leur a préparé, même ſous la neige & ſous la glace, la nourriture qui leur convient, ſaura pourvoir à ta ſubſiſtance dans les tems les plus critiques.

Enfin, ô Chrétien, que ces réflexions t'excitent à imiter, autant que tes facultés le permettent, les ſoins généreux de la divine Providence, en contribuant à la conſervation & au bonheur de tes frères, & qui plus eſt au bien-être de toute créature vivante. Se montrer cruel envers les animaux, leur refuſer la nourriture & les commodités indiſpenſables, c'eſt agir manifeſtement contre la volonté de notre commun Créateur, dont les regards bienfaiſans s'étendent auſſi ſur ces êtres inférieurs à nous. Et ſi les animaux ont un droit réel à nos ſoins, combien ne ſommes nous pas obligés d'adoucir, autant qu'il eſt en notre pouvoir, l'infortune de nos ſemblables ! Qu'il ne te ſuffiſe point d'avoir de quoi remplir tes propres beſoins, mais tâche de fournir encore à ceux des autres, & qu'il n'arrive jamais que quelqu'un ſuccombe à la misère, faute d'avoir reçu les ſecours que tu étois en état de lui donner.

(*) Ceci eſt en vers dans l'original.

SEPTIEME JANVIER.

Des agrémens de l'hiver.

CHAQUE ſaiſon a des plaiſirs & des beautés qui lui ſont propres ; & l'hiver même, quelque dépourvu de charmes & d'agrémens qu'il paroiſſe à tant de perſonnes, remplit auſſi à cet égard le but du Créateur. En faveur de ceux qui par ignorance & par préjugé murmurent contre cette ſaiſon, je vais détailler maintenant les plaiſirs qu'elle procure & à nos ſens & à notre cœur.

N'eſt-ce pas un aſpect agréable que de voir l'aurore luire ſur un payſage couvert de neige ? L'épais brouillard qui voiloit la terre & nous déroboit la vue des objets, ſe diſſipe tout-à-coup ; un léger verglas blanchit le ſommet des arbres ; les collines & les vallons ſe colorent en réfléchiſſant l'éclat du ſoleil, dont l'heureuſe influence donne à toutes les créatures une nouvelle vie ; il ſemble inviter la méſange à quitter les bocages, & le moineau à voltiger de branche en branche. Autant la nature ſembloit morte durant l'abſence du ſoleil, autant elle s'anime quand il paroît, & elle récrée, dans ſes vêtemens blancs, les yeux du voyageur.

Vous eſt-il jamais arrivé de conſidérer avec attention la ſtructure de la neige ? Avez-vous réfléchi ſur les merveilles que renferme un ſeul flocon de cette ſubſtance ? Admirez d'un côté la régularité, la ſymétrie de ſa forme, & de l'autre le nombre infini de flocons ſemblables qui tombent de l'air. Quel ſpectacle agréable ! de voir les côteaux, les forêts, & les bocages revêtus d'un éclat éblouiſſant ! Quel charme réſulte de la confuſion de tous ces objets ! Voyez, car l'œil ne peut ſe raſſaſier de ce ſpectacle, quelque accoutumé qu'on y ſoit, voyez la brillante parure de ces haies, voyez les forêts ſe courber ſous le rideau blanc qui les couvre. Toute offre l'aſpect d'un vaſte déſert ſur lequel s'étend un voile uniforme d'une blancheur éclatante.

Quelle idée me formerai-je de ceux qui à la vue de ces phénomènes ne ſentent rien, ou n'éprouvent pas ce

ſentiment de plaiſir que le Créateur a voulu leur procurer? Et vous qui ne faites actuellement que murmurer contre les lois de la nature, combien vous me paroiſſez dignes de pitié! Si l'aſpect de la nature en hiver n'excite en vous aucun plaiſir, je crains que le printems, même avec tous ſes charmes, ne vous trouve également inſenſibles. Venez, mes amis, voyez & goûtez combien l'Eternel eſt bon, combien ſa ſageſſe eſt adorable, & ſa gratuité ſans bornes, dans tout ce qui concerne l'hiver. La nature, quelque dépouillée qu'elle paroiſſe à nos yeux, eſt cependant un chef-d'œuvre divin, & notre ſeul aveuglement nous en dérobe les beautés. Dans chaque partie de la nature luiſent quelques rayons de la divine ſageſſe, & combien plus n'y en a-t-il pas qui nous ſont encore cachés! Nous ne la ſuivons pas dans toutes ſes voies, & nous ne ſommes attentifs qu'à ce qui frappe nos ſens & flatte nos inclinations. Et en ceci pluſieurs ſe raprochent de la brute, qui regarde le ſoleil, la neige, & les autres phénomènes de la nature, ſans remonter vers le Seigneur de qui procède tout ce qui arrive au ciel & ſur la terre.

O mes frères, de quelle ſatisfaction votre ame ſera remplie, ſi vous vous accoutumez à contempler avec attention les œuvres de Dieu dans cette ſaiſon de l'année! L'air peut ſe troubler autour de vous, le ciel devenir orageux, & la nature ſe dépouiller de ſes agrémens; mais votre eſprit peut goûter de vrais plaiſirs en découvrant en toutes choſes des traces de la ſageſſe, du pouvoir, & de la bonté de notre grand Créateur. Quelques bornées que ſoient vos facultés naturelles, vous trouverez toujours aſſez de matière pour occuper & vos ſens & votre eſprit. Vous n'aurez pas beſoin de rechercher avec inquiétude les diſſipations du monde, les amuſemens de la danſe & du jeu; vous trouverez ſoit dans la retraite, ſoit au milieu du cercle de vos enfans & de vos amis, des plaiſirs toujours vrais & toujours variés.

O mon ame! exerce-toi à les goûter ces plaiſirs. Que les œuvres de Dieu occupent ſouvent ta penſée, & cette méditation t'adoucira les peines de la vie. Monte

vers Dieu ſur l'échelle des êtres qu'il a créés, & qu'en tout tems & en toute ſaiſon il ſoit l'objet de tes louanges!

HUITIEME JANVIER.

Des végétaux qui conſervent leur verdure en hiver.

La terre peut être comparée maintenant à une mère à qui l'on vient d'arracher ceux de ſes enfans qui donnoient les plus belles eſpérances. Elle eſt ſolitaire, dépouillée des charmes qui varioient & embelliſſoient ſa ſurface. Cependant elle n'eſt pas privée de tous ſes enfans: çà & là on voit encore des végétaux qui ſemblent braver la rigueur de l'hiver. Ici l'épine blanche ſauvage montre ſes baies purpurines, & le laurier-thin déploie ſes fleurs diſpoſées en ombelles, & couronnées d'un feuillage qui ne ſe flétrit point. L'if s'élève toujours en pyramide, & ſes feuilles ont conſervé leur verdure. Le foible lierre ſerpente encore autour des murailles, & demeure inébranlable tandis que la tempête ſiffle autour de lui. Le laurier étend ſes verds rameaux, & n'a rien perdu de la parure qui l'ornoit durant l'été. L'humble buis montre çà & là, au milieu de la neige, ſes branches toujours vertes. Ces arbres, & quelques autres encore, conſervent leur verdure dans les climats les plus froids & dans la ſaiſon la plus rigoureuſe. Ils ſont l'emblême des avantages durables que poſsède celui dont l'eſprit eſt cultivé & l'humeur douce & paiſible. L'éclat de la parure qui n'éblouit que les yeux du vulgaire, eſt un éclat frivole & paſſager; le coloris du teint le plus brillant ſe flétrit, & toutes les graces extérieures ont peu de durée: mais la vertu a des charmes qui leur ſurvivent. L'homme qui craint le Seigneur *eſt tel qu'un arbre planté ſur le bord d'un ruiſſeau, il croît, s'élève, & ſes rameaux s'étendent au loin, il porte des fruits dans la ſaiſon & ſon feuillage ne ſe flétrit point, il conſole celui qui cherche de l'ombrage, & le voyageur le bénit.*

Quelle image raviſſante que celle de l'homme pieux ! Il n'emprunte pas ſa beauté des biens extérieurs & arbitraires de la fortune ; ſes vrais ornemens ſont en lui-même. Les tempêtes de l'adverſité peuvent l'ébranler quelquefois, mais ne ſauroient l'abattre ; & bientôt ſon front s'élève au-deſſus des régions orageuſes. Si des malheurs inattendus le réduiſent à la pauvreté, il eſt riche encore puiſqu'il poſsède la bienveillance de Dieu, une bonne conſcience, & l'eſpoir d'une immortalité bienheureuſe. Tandis qu'il voit tomber autour de lui ceux qui, fiers de leurs richeſſes, ſe rebellent contre Dieu, il demeure ferme, & ſa noble humilité le garantit des chûtes, car le Seigneur le prend par la main droite & l'empêche de trébucher.

Cette méditation me conduit à l'idée d'un vénérable vieillard ; dans l'hiver de ſa vie il reſſemble aux plantes qui, durant cette ſaiſon de l'année, ont encore conſervé leur verdure. Combien d'orages de la fortune il a ſoutenus avec conſtance ! Combien d'objets attrayans il a vu ſe faner ! Il exiſte encore, tandis que la plupart de ceux qui ont paru en même-tems ſur la terre en ont été enlevés. On découvre en lui une douce gaieté, reſte heureux de ſon printems. Quelque ridé que ſoit ſon front, quelques ravages que la main du tems ait imprimés ſur ſon corps, il eſt toujours orné de vertus qui le dédommagent de la perte des agrémens extérieurs. Il reverdit dans ſes enfans, & ſa ſageſſe, ſa droiture, ſon expérience conſommée ſervent encore d'exemple & de leçon à ſes arrière-neveux.

Ah ! puiſſe l'hiver de ma vie avoir autant de charmes ! Puiſſai-je, après avoir perdu tous ces attraits de la jeuneſſe & de l'âge mûr dont je me glorifiois, reverdir dans ma vieilleſſe comme un arbre fertile, & inſpirer par mes vertus la vénération & l'amour ! Dans peu la beauté de mon corps ſe flétrira comme une fleur d'été : heureux alors ſi je n'ai pas lieu d'en regretter la perte ! heureux, ſi je me trouve orné de ces attraits qui naiſſent de la ſageſſe & de la vertu, & que le tombeau même ne ſauroit flétrir !

NEUVIEME JANVIER.

Sur l'état ſingulier où l'homme ſe trouve durant le ſommeil.

Pour apprendre à connoître la toute-puiſſance & la ſageſſe de Dieu, nous n'avons pas beſoin de recourir à des événemens extraordinaires. Les choſes les plus communes, les changemens journaliers qui s'opérent dans la nature & dans notre propre corps, ſuffiſent ſeuls pour nous convaincre de la manière la plus forte, que c'eſt un être infiniment ſage, infiniment puiſſant & bon qui a créé le monde & qui en dirige les événemens. De ce grand nombre de merveilles dont il eſt l'auteur, je ne veux maintenant en rappeler qu'une; & bien qu'elle revienne tous les jours, elle n'en mérite pas moins d'être obſervée & de devenir l'objet de notre admiration. Combien de fois n'avez-vous pas été délaſſé & récrée par le ſommeil, & cependant peut-être que vous n'avez jamais réfléchi ſur cet état, ou que du moins vous ne l'avez pas conſidéré comme un des effets les plus remarquables de la bonté divine. Vous penſez qu'il ne vous arrive rien d'extraordinaire quand le bienfaiſant ſommeil vient vous ſurprendre ; vous croyez que la machine de votre corps eſt faite pour cette ſitution, & que le penchant, qui vous porte à dormir, provient de cauſes purement naturelles. Mais peut-être le ſommeil a-t-il deux faces ſous leſquelles on peut l'enviſager. D'un côté, il ne s'y trouve rien qui ne doive néceſſairement réſulter de notre nature : de l'autre, il y a dans cet effet naturel quelque choſe de ſi frappant & de ſi merveilleux, qu'il vaut bien la peine qu'on s'attache à l'obſerver de plus près.

Déjà c'eſt une preuve de la ſageſſe de notre auteur, que nous nous endormions imperceptiblement. Eſſayez une fois d'épier le moment où le ſommeil s'empare de vous : cette attention mettra obſtacle à ſon approche, & vous ne vous endormirez point avant que cette idée ſe ſoit évanouïe. Le ſommeil vient ſans qu'on l'ap-

pelle, c'eſt le ſeul changement dans notre manière d'être où la réflexion n'ait point de part, & plus nous faiſons d'efforts pour le produire, moins nous y réuſſiſſons. Ainſi Dieu a dirigé le ſommeil de manière qu'il eſt devenu pour l'homme une agréable néceſſité, & il l'a rendu indépendant de notre raiſon & de notre volonté. Pourſuis cette méditation, ô Chrétien, & réfléchis ſur l'état merveilleux dans lequel tu te trouves durant tout le tems où tu es livré au ſommeil. Tu vis ſans le ſavoir, ſans le ſentir. Les battemens du cœur, la circulation du ſang, la digeſtion, la ſéparation des ſucs, en un mot, toutes les fonctions animales continuent & s'opèrent dans le même ordre. Ton ame paroît en quelque ſorte ſuſpendre pour un tems ſon activité, & peu-à-peu elle perd toute ſenſation, tout idée diſtincte. Les ſens s'amortiſſent, & interrompent leurs opérations accoutumées. Les muſcles par degrés ſe mouvent plus lentement, juſqu'à-ce que tous les mouvemens volontaires aient ceſſé. D'abord ce changement commence par le front; puis les muſcles des paupières, du col, des bras, & des pieds perdent leur activité, au point que l'homme ſemble être métamorphoſé en plante. La ſituation du cerveau devient telle qu'il ne peut tranſmettre à l'ame les mêmes notions que dans l'état de veille: l'ame ne voit aucun objet, quoique le nerf de la vue ne ſoit point altéré, & elle ne verroit rien quand même les yeux ne ſeroient pas fermés. Les oreilles ne le ſont point, & cependant elles n'entendent rien. En un mot, la ſituation de celui qui dort eſt merveilleuſe à tous égards: peut-être n'en eſt-il plus qu'une pour l'homme ſur la terre qui ſoit auſſi remarquable; & la première en eſt viſiblement l'image.

C'eſt la ſituation où nous réduit la mort. Le ſommeil & la mort ſe rapprochent & ſont pleins de conformités, qu'il eſt bon de ſe rappeler. Qui pourroit en effet penſer au ſommeil ſans ſe repréſenter auſſi la mort? Auſſi imperceptiblement que tu tombes à préſent dans les bras du ſommeil, auſſi imperceptiblement tu tomberas un jour dans ceux de la mort. Il eſt vrai que la mort annonce ſouvent ſon arrivée pluſieurs

heures, plusieurs jours d'avance, mais l'instant effectif où le sommeil de la mort viendra te saisir, arrivera subitement, & lorsque tu paroîtras sentir son atteinte, elle sera déjà surmontée. Les sens, qui interrompent leurs fonctions durant le sommeil, sont également incapables d'agir à l'approche de la mort. De même les idées s'obscurcissent nous oublions tous les objets qui nous entourent; bien plus, nous nous oublions nous-mêmes. Peut-être aussi que le moment où l'on meurt est tout aussi agréable que le moment où l'on s'endort; les convulsions des mourans leur causent tout aussi peu de sensations désagréables, que le cliquetis des dents ou le ronflement en occasionnent à ceux qui dorment.

Chrétien, que ta piété renouvelle souvent cette méditation. Chaque fois que tu vas chercher le repos dans ton lit, songe à tout ce que le bienfaisant sommeil a de meilleur, & bénis ton conservateur qui, même pendant que tu dors, fait de si grandes choses en ta faveur. Oui, certainement de grandes choses, car s'il n'étendoit sur toi une main protectrice, à combien de dangers ne pourrois-tu pas succomber pendant la nuit? Si Dieu n'entretenoit & ne dirigeoit les battemens de ton cœur, la circulation de ton sang, & les mouvemens de tes muscles, déjà le premier sommeil qui a suivi ta naissance t'eût livré entre les bras de la mort. Et s'il t'avoit privé du bienfait du sommeil, depuis long-tems tu aurois perdu & les forces & la vie. Réfléchis attentivement sur toutes ces choses, & ton propre cœur t'indiquera les devoirs que tu dois remplir envers un si grand bienfaicteur; alors plein de joie & de reconnoissance, tu béniras le Seigneur, qui se montre ton Dieu dans toutes les circonstances de la vie.

DIXIEME JANVIER.

Des avantages du climat que nous habitons.

Sentons vivement, mes frères, combien nous sommes heureux à tous égards; oui, les bénédictions de notre

père céleſte s'épanchent ſur nous de tous côtés. L'aſpect de nos forêts, de nos prairies, de nos collines, l'air pur & tempéré qui nous entoure, le jour, la nuit, les ſaiſons de l'année, & les variations qui les accompagnent, tout nous annonce la bonté de Dieu, & la grandeur de notre félicité. Eh quoi! nous pourrions encore être mécontens du lot qui nous eſt tombé en partage, nous plaindre de l'économie avec laquelle Dieu diſtribue ſes bienfaits, murmurer de ce que nous n'avons pas un été perpétuel, de ce que les rayons du ſoleil ne viennent pas toujours nous recréer, & de ce qu'une chaleur toujours égale ne ſe fait pas ſentir ſous notre zône!

Quelle ingratitude, & en même tems quelle ignorance! En vérité, nous ne ſavons ni ce que nous ſouhaitons, ni de quoi nous nous plaignons. Eſt-ce par inadvertance ou par orgueil que nous méconnoiſſons la bonté de Dieu qui a particuliérement favoriſé nos contrées? Nous murmurons ſouvent contre la rigueur de l'hiver, nous ſommes aſſez inſenſés pour envier le ſéjour des lieux où ce changement de ſaiſon eſt inconnu; mais c'eſt préciſément l'hiver qui rend le climat que nous habitons l'un des plus ſains qui ſoient ſur la terre. Dans les pays chauds, on eſt plus expoſé aux épidémies que dans ceux où luit un ſoleil moins ardent, & il eſt rare que la vie s'y prolonge autant que dans nos contrées. D'ailleurs, on a obſervé que les hommes y ſont moins robuſtes, & la population moins nombreuſe que parmi nous.

Et lors même que le froid eſt au plus haut degré poſſible dans nos climats, encore ſommes-nous bien plus heureux que ne le ſont les habitans de ces contrées où le froid eſt beaucoup plus conſtant, au point que nos hivers les plus rigoureux y paſſeroient pour avoir la température de l'automne. Comparez en idée notre ſort avec celui des habitans de la partie ſeptentrionale de notre globe. Ici, quelques rayons du ſoleil viennent éclaircir les jours nébuleux & ranimer notre gaieté. Là, les jours, ſemblables aux nuits, ne ſont pas récréés par la lumière de l'aſtre bienfaiſant. Ici, ſoit au moyen d'un poële échauffé, ſoit dans nos lits, nous pouvons en toute ſûreté braver

la rigueur du froid. Là, au contraire, troublés, aſſaillis par des bêtes féroces, les hommes les redoutent bien plus que le froid, & leurs chétives cabanes ne ſauroient les mettre en ſûreté contre ces deux genres d'ennemis. Chez nous, les agrémens de la ſociété adouciſſent les incommodités de l'hiver; mais les malheureux mortels, voiſins du pôle ſeptentrional, ſont preſque ſéparés du reſte de la terre & vivent diſperſés en hordes. Nous ſommes aſſez heureux pour voir la ſucceſſion du jour & de la nuit, tandis que ces infortunés paſſent la plus grande partie de leur vie dans les ténèbres. Enfin, & c'eſt-là l'avantage le plus eſſentiel, après quatre ou cinq mois orageux & déſagréables, nous entrons dans une ſaiſon dont les charmes nous conſolent & nous font oublier tout ce que nous avons ſouffert: ceux-là, au contraire, ne contemplent qu'une nature morte, ſans jamais la voir revivre. Chez eux règne un éternel hiver.

O mes frères, béniſſons la main bienfaiſante qui nous a aſſigné un ſi heureux partage. Loin de murmurer contre notre ſort, glorifions le Seigneur qui l'a réglé avec tant de ſageſſe & de bonté. Et ſi maintenant dans nos demeures, ou dans la ſociété de nos amis, nous paſſons agréablement les jours d'hiver, penſons à nos frères infortunés qui ſont privés de ces plaiſirs, dont l'habitude & l'abondance même nous font méconnoître le prix. Lors auſſi que nous examinons la nature telle qu'elle ſe montre dans nos contrées, diſons à Dieu, pénétrés de joie & de reconnoiſſance: " Je te rends grâces, ô Seigneur! de ce que tu as fixé mon ſéjour dans un climat où, durant chaque ſaiſon, ta bonté ſe manifeſte avec tant de magnificence. Que ma joie, que ma gratitude, que mes efforts pour te plaire ſe proportionnent aux biens dont tu m'as favoriſé préférablement à d'autres peuples; & que la fertilité & les agrémens du pays où tu m'as fait naître, m'excitent à étudier & méditer tes œuvres & tes bienfaits. Un jour, ô mon Créateur & mon père, & combien l'image de cette félicité me tranſporte! un jour je parviendrai à cette habitation céleſte, ſéjour de la béatitude & de la perfection, que Jéſus-Chriſt nous a préparé,

& où j'adorerai, avec tous les peuples du monde, les merveilles de ta bonté."

ONZIEME JANVIER.

De la fertilité que la neige procure à la terre.

A NE conſulter que les apparences, on diroit que la neige ne peut être fort utile à la terre, & l'on croiroit plutôt que le froid humide dont elle la pénètre doit être nuſible aux arbres & aux plantes. Mais l'expérience de tous les ſiècles doit nous affranchir de ce préjugé; elle nous apprend que pour garantir le bled, les plantes, & les arbres, de la dangereuſe influence du froid, la nature ne pouvoit leur donner de meilleure couverture que la neige. Quoiqu'elle-même nous paroiſſe froide, elle met la terre à l'abri des vents glacés, elle y entretient la chaleur néceſſaire à la conſervation des ſemences, & contribue même à dilater celles-ci par l'humidité du ſalpêtre qu'elle renferme. Ainſi, déjà même dans cette ſaiſon, Dieu prépare ce qui eſt néceſſaire à l'entretien des êtres qu'il a formés, & pourvoit d'avance à notre nourriture & à celle d'un nombre infini d'animaux. La nature eſt toujours active, même dans le tems où il paroît qu'elle ſe repoſe, & elle nous rend des ſervices réels lorſqu'elle ſemble nous en refuſer: admirons encore en ceci les tendres ſoins de la Providence divine. Voyez comme dans la ſaiſon la plus rude elle s'occupe de notre bien-être, & comment, ſans que nous l'aidions de notre travail, elle nous prépare en ſilence tous les tréſors de la nature. Avec des preuves ſi éclatantes de ſes ſoins bienfaiſans, qui pourroit s'abandonner aux ſoucis & à la méfiance? Ce que Dieu fait chaque hiver dans la nature, il le fait auſſi journellement pour la conſervation du genre humain. Ce qui vous paroît inutile ou nuiſible, contribue dans la ſuite à notre félicité; & quand nous croyons que Dieu ceſſe de s'intéreſſer à nous, c'eſt alors qu'il forme des plans qui nous ſont cachés, & qui, en ſe développant, opèrent notre délivrance de telle ou

de telle adverſité, & nous procurent tel ou tel bien que nous n'oſions eſpérer.

Cependant Dieu n'a pas ſeulement deſtiné la neige à couvrir la terre, mais encore à la fructifier. Combien de ſoins & de peines ne nous en coûte-t-il pas pour donner aux champs l'engrais qui leur eſt néceſſaire, & combien il eſt aiſé à la nature de parvenir à ce but! La neige, qui poſsède cette vertu, eſt bien plus profitable que la pluie & que tous les angrais. Quand elle eſt amollie par le ſoleil, ou qu'au moyen d'un air tempéré elle ſe diſſout peu-à-peu, le ſalpêtre qu'elle contient entre profondément dans la terre, pénètre & vivifie les tuyaux des plantes. Qui ne ſe ſouviendroit ici de l'emblême ſous lequel Dieu nous repréſente la ſalutaire efficace de ſa parole: *Comme la pluie & la neige deſcend des Cieux, & n'y retourne plus, mais arroſe la terre, & la fait produire & germer, tellement qu'elle donne la ſemence au ſemeur & le pain à celui qui mange; ainſi ſera ma parole qui ſera ſortie de ma bouche, elle ne retournera point vers moi ſans effet; mais elle fera tout ce en quoi j'aurai pris plaiſir & proſpérera dans les choſes pour leſqu'elles je l'aurai envoyée.* Eſ. lv: 10, 11. Nous vivons dans un tems où cette prédiction ſe trouve accomplie d'une manière bien éclatante. Des provinces entières, des royaumes, mêmes de grandes parties de notre globe, qui jadis étoient enſevelies dans les ténèbres de l'ignorance, de la ſuperſtition & de l'incrédulité, ſont maintenant éclairés par l'Evangile. Et quelle heureuſe efficace n'a pas encore de nos jours la parole du Dieu vivant! De combien de cœurs endurcis n'a-t-elle pas triomphé! Combien de bonnes œuvres, combien de fruits de piété n'a-t-elle pas produits! Ah! puiſſe la grace divine trouver toujours dans nos cœurs un territoire bien diſpoſé à reſſentir ſa ſalutaire influence!

DOUZIEME JANVIER.

Contemplation du ciel étoilé.

Le ciel nous offre pendant la nuit un ſpectacle de merveilles, qui doit exciter l'étonnement de tout obſervateur attentif de la nature. Mais d'où vient trouve-t-on ſi peu de perſonnes qui conſidèrent avec réflexion le firmament? Je veux croire que chez la plupart c'eſt l'ignorance qui en eſt cauſe, car il eſt impoſſible d'être convaincu de la grandeur des œuvres de Dieu ſans que la majeſté du très-haut n'excite notre admiration, ſans éprouver un raviſſement qui a quelque choſe de céleſte. Oh! combien je voudrois vous faire partager ce plaiſir divin. Elevez pour cet effet vos penſées vers le ciel: il ſuffira de vous nommer les corps immenſes qui ſont parſemés dans l'eſpace, pour que la grandeur de l'ouvrier vous rempliſſe d'étonnement.

C'eſt au centre de notre monde que le ſoleil a établi ſon trône: cet aſtre eſt au-delà d'un million de fois plus grand que la terre; il en eſt éloigné de plus de dix-neuf millions de milles; & malgré cette prodigieuſe diſtance, il a ſur notre ſphère l'influence la plus ſenſible. Autour du ſoleil ſe meuvent ſeize globes qu'on nomme planètes: ce ſont des corps opaques qui reçoivent du ſoleil la clarté, la chaleur, & peut être auſſi leur mouvement intérieur. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, & Mercure ſont les noms des ſix principales planètes. De ces ſix globes Mercure eſt celui qui eſt le plus près du Soleil, & par cette raiſon il eſt la plupart du tems inviſible aux yeux de l'aſtronome. Comme il eſt dix-ſept fois plus petit que notre terre, il ne contribue guère à orner le firmament. Vénus le ſuit, & on appelle cette planète tantôt l'étoile du matin & tantôt l'étoile du ſoir. C'eſt un des corps céleſtes les plus radieux, ſoit qu'il dévance le lever du ſoleil, ſoit qu'il ſuccède à ſon coucher. Et ce qui eſt le plus admirable, c'eſt qu'il eſt au moins une fois plus grand que notre terre, & qu'il eſt éloigné du Soleil d'environ treize mil-

lions de milles. Après Vénus vient notre Terre, autour de laquelle ſe meut la Lune comme une planète, ſecondaire. Mars, qui eſt la quatrième planète, eſt ſept fois plus petit que notre globe, & ſa diſtance du Soleil eſt de trente millions de milles. Jupiter avec ſes bandes ſe diſtingue toujours par ſon éclat dans la voûte étoilée. Sa grandeur ſemble à l'œil ſurpaſſer celle de toutes les étoiles fixes. Peu s'en faut qu'il ne brille à l'égal de Vénus quand elle eſt dans toute ſa ſplendeur, ſi ce n'eſt que ſa lumière eſt moins vive que celle de l'étoile du matin. Combien notre Terre eſt petite en comparaiſon de Jupiter! Il ne faudroit pas moins de huit mille globes comme le nôtre, pour en former un qui égalât en grandeur celui de Jupiter. Enfin Saturne eſt de toutes les planètes la plus diſtante du Soleil, puiſqu'elle en eſt éloignée de cent quatre-vingt millions de milles. Ce globe eſt trois mille trois cent ſoixante & quinze fois plus grand que celui de la terre.

Cependant le Soleil, avec toutes les planètes qui l'accompagnent, n'eſt qu'une très-petite partie de l'immenſe bâtiment de l'univers. Chaque étoile, qui d'ici ne nous paroît grande que comme un brillant mis en bague, eſt dans la réalité un corps immenſe qui égale le Soleil en étendue comme en ſplendeur. Chaque étoile eſt donc non-ſeulement un monde, mais encore le centre d'un ſyſtême planétaire. C'eſt ainſi qu'il faut conſidérer les étoiles qui brillent au-deſſus de nos têtes durant les nuits d'hiver. On les diſtingue des planètes par la vivacité de leur éclat, & parce que la place qu'elles occupent dans le firmament eſt invariable. D'aprés leur grandeur apparente, on les diviſe en ſix claſſes qui comprennent enſemble environ trois mille étoiles. Mais quoiqu'on ait cherché à en déterminer à-peu-près le nombre, il eſt certain qu'elles ſont innombrables. Seulement la quantité d'étoiles ſemées çà & là, que l'œil le plus perçant ne ſauroit appercevoir qu'avec peine, montre qu'on tenteroit en vain d'en faire le calcul. Les téleſcopes, à la vérité, nous ont ouvert de nouveaux points de vue dans la création, puiſqu'on découvre par leur moyen des millions d'étoiles. Mais ce ſeroit chez l'homme un or-

gueil bien insensé, que de vouloir déterminer les limites de l'univers par celles de son télescope. Si nous réfléchissons sur l'éloignement où les étoiles fixes sont de notre terre, nous aurons un nouveau sujet d'admirer la grandeur de la création. Les sens seuls nous font déjà connoître que les étoiles doivent être plus loin de nous que les planètes. Leur petitesse apparente provient uniquement de la distance où elles sont de la terre. Et en effet, cette distance ne peut se mesurer, puisqu'un boulet de canon, en supposant qu'il conservât toujours le même degré de viteſſe, atteindroit à peine, au bout de six cent mille ans, l'étoile fixe la plus voisine de notre terre. Que sont donc les étoiles? Leur prodigieuse distance & leur éclat nous l'apprennent: ce sont des Soleils qui font jaillir jusqu'à nous, non pas une lumière empruntée, mais la lumière qui leur est propre: Soleils que le Créateur a semés par millions dans l'espace incommensurable, & dont chacun est acompagné de plusieurs globes terrestres qu'il est destiné à éclairer.

Cependant toutes ces observations quelque surprenantes qu'elles soient, ne nous conduisent tout au plus que jusqu'aux premières limites de la création. Si nous pouvions nous élancer au-dessus de la Lune & nous rapprocher des planètes, si nous pouvions atteindre l'étoile la plus élevée au-dessus de nos têtes, nous découvririons de nouveaux cieux, de nouveaux soleils, de nouvelles étoiles, de nouveaux systêmes de mondes, & peut-être plus magnifiques encore. Là même cependant ne se borneroit pas le domaine de notre grand Créateur, & nous observerions avec la dernière surprise que nous ne serions parvenus qu'aux frontières de l'espace des mondes. Mais le peu que nous connoissons de ces œuvres suffit pour nous faire admirer la sagesse, la puissance, & la bonté infinie de notre adorable Créateur. Arrête-toi donc ici, chrêtien, & réflechis. Qu'il doit être grand l'Etre qui a créé ces globes immenses, qui a réglé leur cours, & dont la main puissante les gouverne & les maintient! Et qu'est-ce que la motte de terre que nous habitons, avec les scènes magnifiques qu'elle nous présente, en comparaison de la beauté du firmament! Quand cette terre seroit anéantie, son absence seroit

aussi peu remarquée que celle d'un de ces grains de sable qui se trouvent sur les bords de la mer. Que sont en comparaison de ces mondes les provinces & les royaumes? Rien que des atômes qui se jouent dans les airs & qu'on apperçoit aux rayons du Soleil. Et qui suis-je, moi, quand je me compte parmi ce nombre infini des créatures de Dieu? Ah! comme je me perds dans mon propre néant! Mais quelque petit que je me semble ici à moi-même, combien je me trouve grand à d'autres égards!

Qu'il est beau ce firmament étoilé que Dieu a choisi pour son trône! Quoi de plus admirable que les célestes corps! Leur splendeur m'éblouit, leur beauté m'enchante; cependant tout merveilleux, tout richement décoré qu'il est, ce ciel est privé d'intelligence; il ne connoît pas sa beauté, & moi foible argile que Dieu pétrit de sa main, je fus doué de sentiment & de raison.

Je puis contempler la beauté de ces globes radieux; bien plus, je connois jusqu'à un certain point leur sublime auteur, & j'entrevois quelques rayons de sa gloire. Ah! je veux m'attacher maintenant à connoître de plus en plus, Dieu & ses œuvres, & ce sera mon occupation jusqu'à-ce que je me voie élevé au-dessus des planètes, des soleils, & des étoiles.

TREIZIEME JANVIER.

Des découvertes qui ont été faites au moyen du microscope.

La nature est dans les petits objets ce qu'elle est dans les grands; il n'y a pas moins d'ordre & d'harmonie dans la construction de la mite que dans celle de l'éléphant. L'unique différence qu'il y a, c'est que la foiblesse de notre vue ne nous permet pas de pénétrer la nature & l'organisation des petits corps, que souvent ils échappent à nos regards, & que nous ne parvenons à les voir que par des moyens étrangers. Les microscopes nous ont fait connoître un nouveau monde de

végétaux & d'animaux; ils nous apprennent que des objets, que nos yeux ſeuls ne pouvoient découvrir, ont de l'étendue, ſont compoſés de parties & figurés. Rapportons-en quelque exemples, pour nous exciter à louer Dieu, dont la gloire ſe manifeſte ſi merveilleuſement dans les petits objets.

Tous les grains de ſable nous paroiſſent ronds quand nous les examinons à l'œil; mais à l'aide d'un verre, nous pouvons remarquer que chaque grain diffère de l'autre tant en figure qu'en grandeur. Les uns ſont parfaitement ronds, d'autres quarrés, d'autres coniques, mais la plûpart ſont d'une forme irrégulière. Et ce qui eſt plus étonnant encore, c'eſt qu'au moyen d'un microſcope qui fait paroître les objets des millions de fois plus grands qu'ils ne ſont, on peut découvrir, dans les grains de ſable, un nouveau monde animal, car on a trouvé que leurs cavités ſervent à loger des inſectes. Dans le fromage, il y a de petits vers appelés mites, qui à l'œil ne paroiſſent que des points, tandis que vus au microſcope, ce ſont des inſectes d'une figure ſinguliére. Ils ont non-ſeulement des yeux, une bouche, des pieds, mais un corps tranſparent fourni de longs poils en forme d'aiguillons ou de piquans.—Quant au règne des plantes, on le trouve dans la moiſiſſure, qui d'ordinaire s'attache aux corps humides: elle nous offre une épaiſſe forêt d'arbres & de plantes, où l'on diſtingue clairement les branches, les feuilles, la fleur & le fruit. Les fleurs ont de longues tiges blanches & tranſparentes; avant que de s'ouvrir, le bouton n'eſt qu'une petite boule verte, & il ne devient blanc qu'après s'être épanoui. Auſſi peu on ſe ſeroit attendu à découvrir ces objets dans la moiſiſſure, auſſi peu ſe douteroit-on que la pouſſière, qui couvre les ailes d'un papillon, fût un amas de petites plumes, ſi le microſcope ne l'avoit vérifié.—Mais nous n'avons pas beſoin de porter nos recherches ſur des objets éloignés de nous; bornons-les à ce qui nous concerne. Examinez avec un microſcope la ſuperficie de votre peau, & vous trouverez qu'elle reſſemble a la peau écailleuſe du poiſſon. On a calculé qu'un grain de ſable peut couvrir deux cent cinquante de ces écailes, & qu'une ſeule de ces écailles couvre cinq cent pores,

& par conſéquent qu'un eſpace équivalent à un grain de ſable renferme cent vingt-cinq mille pores.

Ainſi tu vois, chrétien, combien ton Créateur eſt grand juſques dans les choſes que le préjugé nous fait regarder comme minutieuſes, & combien eſt immenſe le nombre de créatures qu'il a répandues ſur la terre. Ce que nous voyons n'eſt que la moindre, & peut-être la plus chétive partie des œuvres de Dieu. Combien d'objets dans la nature qui ſe dérobent à nos ſens! Nous connoiſſons déjà au-délà de trente mille plantes, & en fait d'inſectes quelques milliers d'eſpèces. Mais qu'eſt-ce que cela en comparaiſon du tout? Si le fond de la mer & des fleuves pouvoit ſe découvrir à nos yeux, ſi nous pouvions nous tranſporter ſur d'autres planètes, combien notre étonnement augmenteroit ſur le nombre immenſe des créatures de Dieu! Et ce qui doit ſur-tout ici nous paroître merveilleux, c'eſt que Dieu a déployé autant de ſageſſe dans les plus petits objets qu'il en a manifeſté dans les grands. La nature ſe montre auſſi régulière dans ſes moindres productions, que dans ces corps prodigieux dont la circonférence ſe calcule par millions.

Le Créateur pourvoit avec la même bonté aux beſoins de l'inſecte qui rampe dans la pouſſière, qu'à ceux de la baleine qui paroît une iſle au milieu des vagues. Imite en cela, chrétien, l'exemple de la divinité; que la moindre créature éprouve ta bienveillance, puiſque notre commun auteur ne dédaigne point de lui conſerver l'exiſtence.

QUATORZIEME JANVIER.

Des bienfaits de la nuit.

Nous ſommes, il eſt vrai, privés de quelques agrémens; actuellement que le ſoleil nous retire ſi-tôt ſa clarté, & que la plus grande partie de notre tems s'écoule dans les ténèbres de la nuit. Néanmoins nous n'avons aucun ſujet de nous plaindre de cet arrangement de la nature. De même que le mêlange du plaiſir & de la

douleur, du bien & du mal eſt toujours ſagement ordonné, de même on retrouve la ſage bonté de notre auteur dans cette variation ſi remarquable qu'on éprouve ſous notre climat. Et l'on peut ſoutenir avec raiſon, que les nuits d'hiver nous ſont plus avantageuſes que nuiſibles, ou du moins que leurs inconvéniens apparens ſont compenſés ou adoucis par mille bienfaits trop peu reconnus.

Serions-nous auſſi convaincus que nous le ſommes de l'utilité du ſoleil, & ſa lumière exciteroit-elle en nous le même ſentiment de plaiſir, ſi ſa privation ne nous conduiſoit à en ſentir les avantages? Chaque nuit peut nous rappeler la bonté de Dieu, qui, pour le bien des humains, a répandu ſur la terre la lumière & la beauté? elle peut nous faire ſouvenir de la misère où nous languirions ſi le jour ne ſuccèdoit aux ténèbres. Et celles-ci ne nous procurent-elles pas un grand avantage en nous invitant par la tranquillité & le repos qui les acompagnent à jouir d'un doux ſommeil? Combien d'ouvriers qui durant le jour conſument leurs forces pour notre ſervice, & dont le travail pénible en lui-même eſt encore accompagné de ſenſations déſagréables! Oh! combien ils béniſſent la nuit qui vient ſuſpendre leurs travaux, & leur apporter le ſoulagement & le ſommeil! En général, nous montrons trop d'égoiſme, en meſurant les avantages & les inconvéniens de la nuit uniquement ſur l'utilité ou le dommage que nous croyons en retirer. Si les longues nuits vous paroiſſent déſagréables, pour combien d'autres ne ſont-elles pas un bien? Dans certains cas la nuit favoriſe le chaſſeur & le pêcheur; ſans elle l'aſtronome auroit-il pu ſe faire une idée de la diſtance, de la grandeur, du cours & du nombre infini des planètes & des étoiles? Et le pilote pourroit-il faire uſage de la bouſſole ſi le jour étoit continuel?

Conſidérée, ſous un autre point de vue, la nuit me paroît encore la bienfaictrice des humains, en diminuant tous les beſoins & en faiſant ceſſer ceux qui, durant le jour, nous coûtent ſouvent bien des ſoucis & une partie de notre fortune. Quelles dépenſes n'exigent pas les commodités & les bienſéances, ſans leſquelles nous croirions ne vivre qu'à moitié? Combien de familles preſ-

ſées par le beſoin, commencent le jour avec inquiétude & l'achèvent dans de pénibles travaux ? La nuit paroît & ſuſpend les ſoucis & la misère. Pour être heureux il ne faut plus qu'un lit, & ſi le ſommeil y vient fermer nos paupières, tous nos beſoins ſont ſatisfaits. La nuit égale en quelque ſorte le mendiant au monarque, tous deux y jouiſſent d'un bien qu'on ne ſauroit acheter à prix d'argent.

Oh ! qu'il eſt bon cet Etre qui a tout rapporté au bonheur des humains ! La plupart des choſes d'ici-bas qu'on appelle des inconvéniens & des maux, ne le ſont que pour ceux qui ſe laiſſent conduire par les préjugés & les paſſions ; tandis qu'enviſagées comme elles doivent l'être, on trouvera que ces maux apparens ſont des biens réels pour le monde. Sois-en convaincu chrétien, pluſieurs millions de tes frères, qui ont employé le jour à de rudes corvées, ou à un travail fatiguant, d'autres qui ont gémi durant toute la journée ſous le joug d'un ennemi de l'humanité, nombre de voyageurs ſur terre & ſur mer, béniront Dieu aux approches de la nuit qui vient leur amener le repos. Et toi bénis-le auſſi, à l'entrée de chaque nuit ; tu le feras à coup ſûr, ſi ayant eu la ſageſſe de bien employer le jour tu as acquis le droit d'aſpirer à un doux ſommeil. Plus les jours ſont courts actuellement, plus il faut attacher de prix à chacune de nos heures & en diſpenſer l'uſage avec ſageſſe. Une nuit s'apprête où il ne ſera plus en notre pouvoir de travailler & d'agir. Mais cette longue nuit ſera encore pour toi un bienfait, ſi tu goûtes au ſein du tombeau cette paix, ce repos qui ſont les fruits des travaux du chrétien. Oh ! qu'il ſera doux ce repos !

QUINZIEME JANVIER.

Réflexions ſur moi-même.

Il eſt raiſonnable de détourner quelquefois mes regards de tous les objets étrangers pour les fixer ſur moi-même. Trop ſouvent il m'eſt arrivé dans les méditations

que j'ai faites ſur les choſes qui m'environnent, de me perdre de vue, ou du moins je n'ai pas toujours cherché à exciter dans mon cœur la reconnoiſſance & la vénération que l'aſpect du ciel étoilé & la vue des bénédictions de la terre devoient naturellement produire en moi. Je veux m'occuper maintenant de ce qui me concerne de la façon la plus intime, & me convaincre de plus en plus que comme homme, je ne ſuis pas moins le chef-d'œuvre de la ſageſſe & de la puiſſance divine, que ces corps prodigieux dont la grandeur étonne l'imagination.

Quelle eſt admirable l'union de mon corps & de mon ame! & que leur action réciproque eſt incompréhenſible! J'éprouve journellement que lorſque les rayons qui éclairent les objets qui ſont hors de moi, viennent frapper mes yeux, mon ame reçoit l'idée de la grandeur, de la figure & de la couleur de ces objets. Je ſens que quand il ſe fait dans l'air un certain mouvement d'ondulation, mon ame reçoit l'idée d'un ſon. Par ce moyen j'ai la perception de mille changemens qui arrivent de moi, & même des penſées des autres hommes. J'éprouve à tout inſtant qu'auſſi-tôt que mon ame le veut, mon corps ſe tranſporte d'un endroit à l'autre, qu'elle exerce ſon pouvoir ſur mes bras, mes mains, mes pieds; qu'en un mot, tous les membres ſont diſpoſés à obéir à chaque acte de ſa volonté. Tous ces faits ſont inconteſtables, & cependant je ne puis expliquer la manière dont ils ont lieu. Dans cette influence réciproque de l'ame ſur le corps & du corps ſur l'ame, il y a une ſageſſe, un art merveilleux que je ne ſaurois approfondir, & tout le réſultat de mes recherches, c'eſt la ſurpriſe & l'admiration.

Si je conſidère mon corps ſéparément, je le trouve auſſi un chef-d'œuvre de la main créatrice. Ici, rien n'eſt ſuperflu, & rien ne manque; chaque membre eſt placé de la manière la plus convenable, ſoit pour le ſervice du corps, ſoit pour ſon ornement. Pourrois-je me ſouhaiter un membre de plus que ceux qui compoſent un corps bien conformé? Et ſuppoſez qu'il m'en manquât un ſeul, ou bien que mes membres fuſſent tranſpoſés, enſorte que les yeux, par l'exemple, ſe trou-

vaſſent attachés aux pieds, ou ſitués là où ſont les oreilles, quels inconvéniens, quelle difformité n'en réſulteroit-il pas ! Ainſi la forme extérieure de mon corps eſt déjà diſpoſée avec beaucoup de ſageſſe. Mais l'arrangement de ſes parties intérieures eſt encore bien plus admirable. Mon corps devoit ſervir a plus d'une fin & remplir différentes fonctions ; il devoit d'abord être le moyen par lequel l'ame fût avertie de diverſes manières de la préſence des objets qui ſont hors d'elle. Les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût & du tact, rempliſſent ce but, & chacun d'eux eſt une merveille de la ſageſſe & de la puiſſance divine. Mais pour que le corps pût tranſmettre à l'ame différentes ſenſations des objets extérieurs, il falloit qu'il fût mobile, & combien de ſes parties ne concourent pas à produire cette fin ! Les os, les jointures, les ligamens, les muſcles ou parties charnues ſuſceptibles d'extenſion & de contraction, me donnent la faculté de me mouvoir en mille manières. Cependant une machine auſſi merveilleuſe que l'eſt mon corps devoit ſubir, par ſes mouvemens & ſes fonctions, une perte continuelle ; il falloit pour que la machine ſubſiſtât, que cette perte fût réparée ; ainſi d'autres parties encore que celles que nous avons nommées étoient néceſſaires, les unes pour recevoir les alimens, d'autres pour les broyer, pour en ſéparer les ſucs nourriciers, pour faire circuler ces ſucs par tout le corps, & en diſtribuer à chaque membre autant qu'il lui eſt néceſſaire, etc. Toutes ces parties ſe trouvent réellement dans mon corps, & chacune d'elles remplit parfaitement le but auquel elle eſt deſtinée.

Je te bénis, Seigneur, de ce que tu m'as formé ſi merveilleuſement ; oui, toutes tes œuvres ſont admirables, & mon ame ſe plaît à le reconnoître.

A toi ſoient rendues la louange & l'action de grâces ! Qu'on te célèbre avec la harpe & le pſaltérion. Je ſuis un des prodiges de ta puiſſance, ô Créateur & conſervateur ! mon corps formé de ta main divine & chacun de mes ſens atteſtent ta grandeur. Ah ! puiſſai-je te glorifier chaque fois que j'exerce les facultés de mon corps, ſoit que je reſpire, que je marche, que j'agiſſe ou me repoſe. Que je me réjouiſſe éternellement en

toi, & que mon corps ſoit un temple où ton eſprit manifeſte ſa préſence & établiſſe ſa demeure à jamais.

SEIZIEME JANVIER.

Des dommages cauſés par un froid extraordinaire.

D'ou vient que nous remarquons ſi facilement tout ce que les loix de la nature produiſent quelquefois de nuiſible, que nous nous y arrêtons, & que nous en murmurons, tandis que nous paſſons ſi légèrement ſur tant d'avantages frappans qu'elles nous procurent. Les hommes dans ce cas-ci en uſent avec Dieu, comme ils ont coutume de le faire envers leurs ſemblables. Une légère offenſe, un petit dommage qu'ils reçoivent de leur meilleur ami ou de leur bienfaiteur, effacent ſouvent le ſouvenir des ſervices eſſentiels qu'ils en avoient obtenus. Leur ingratitude & leur orgueil diminuent le prix de ceux-ci, & leur font enviſager les autres comme des torts conſidérables. C'eſt ſur-tout dans ce tems-ci qu'on a lieu de faire cette remarque; les hommes ne ſemblent attentifs à préſent qu'au mal qui peut réſulter du froid, ſans s'occuper du bien que la gelée même apporte à la terre, ou du moins ſans y ſonger avec un ſentiment de reconnoiſſance. S'ils découvrent le moindre dommage, ſi quelques parties du grand tout ſont en ſouffrance, ils ſe croient autoriſés à murmurer contre Dieu, ſans faire attention que la nature, conſidérée dans l'enſemble, retire de grands avantages du froid. Maintenant peſons, ſans partialité, & les avantages & les maux qu'on peut lui attribuer, & le réſultat de cette recherche ſera de nous convaincre combien peu nous ſommes fondés à blâmer le gouvernement de la ſage & bonne Providence.

Il eſt vrai qu'un froid rigoureux entraîne des inconvéniens & des ſuites fâcheuſes. Quelquefois l'eau gêle à une telle profondeur, qu'il n'eſt plus poſſible de faire uſage des fontaines; les poiſſons meurent dans les étangs; les fleuves ſe couvrent de glaçons, qui débordent quelquefois & font de grands ravages; les moulins à

eau s'arrêtent, ce qui produit bientôt une diſette générale de pain, le bois de chauffage vient à manquer ou du moins il eſt d'une cherté extrême. Les végétaux ſouffrent divers dommages ; les graines d'hiver gêlent ſi elles ne ſont couvertes ; les arbres & les plantes meurent. Divers animaux ſuccombent au froid ou à la faim ; & même la ſanté de l'homme en ſouffre quelquefois, & ſa vie peut être expoſée à divers périls.

Voilà quelques-uns des maux les plus frappans que peut occaſionner la rigueur de la ſaiſon. Mais combien d'hivers ne paſſons-nous pas ſans les éprouver ? Et lors même qu'il arrive que quelques animaux ſuccombent, que quelques plantes périſſent par le froid, qu'eſt-ce en comparaiſon des avantages que nous en retirons ? Ah ! ſoyons plus circonſpects dans les jugemens que nous portons touchant les voies de Dieu. Connoiſſant ſi peu la liaiſon des choſes de ce monde, ne pouvant embraſſer dans toute ſon étendue la chaîne des effets & des cauſes, comment ſerions-nous en état de prononcer ſur ce qui eſt avantageux ou nuiſible dans la nature. Et ne ſeroit-il pas ſouverainement injuſte & déraiſonnable, qu'un mal particulier nous conduiſît à blâmer l'enſemble ? Avouons notre ignorance, mes frères, & fortifions-nous dans la conſolante perſuaſion, qu'il y a plus de bien que de mal dans le monde, plus de ſujets de contentement que de motifs d'affliction. Et ſoyons convaincus que bien des choſes que notre intérêt perſonnel nous fait regarder comme nuiſibles, contribuent au bien général. Avec cette manière de penſer, nous ſerons tranquilles au milieu de tous les événemens, & quelque ſoit notre ſort, nous ne ceſſerons de bénir notre ſage & bienfaiſant Créateur.

DIX-SEPTIEME JANVIER.

Du repos de la nature durant l'hiver.

Les jours d'hiver ſont les jours de repos de la nature. Dans les mois qui ont précédé celui-ci, elle s'eſt occupée à remplir les vues du Créateur en travaillant à l'utilité des créatures. Combien le printems n'a-t-il pas été riche en fleurs, combien de ſemences n'a-t-il pas développées ; & quelle abondance de fruits l'été a fait mûrir pour que nous puiſſions les recueillir en automne ! Chaque mois, chaque jour, nous recevions quelques préſens de la nature. Eſt-il un ſeul inſtant où elle n'ait récréé notre vue, rejoui notre odorat, ou flatté notre goût, & ſouvent n'a-t-elle pas ſatisfait à la fois tous nos ſens ? Semblable à une bonne mère de famille, elle s'occupoit depuis le matin juſqu'au ſoir de l'année à nous procurer, à nous ſes favoris, les beſoins, les commodités & les douceurs de la vie. Vêtement, nourriture, récréations, tout a été puiſé dans ſon ſein maternel. C'eſt pour nous qu'elle a fait germer l'herbe, qu'elle a chargé les arbres de fleurs, de feuilles & de fruits ; c'eſt pour nous qu'elle a couvert les champs de bleds ; pour nous que la vigne a porté ſon fruit reſtaurant ; pour nous que la création s'eſt parée de mille attraits. Laſſée de tant de travaux, la nature repoſe maintenant ; mais c'eſt ſeulement pour amaſſer de nouvelles forces qui vont être employées encore au bien-être du monde. Cependant ce repos même dont la nature jouit en hiver, eſt une activité ſecrette qui prépare en ſilence une nouvelle création. Déjà ſe font les diſpoſitions néceſſaires pour que la terre délaiſſée retrouve au bout de quelques mois les enfans qu'elle a perdus. Déjà germe le bled qui dans la ſuite nous ſervira d'aliment ; déjà ſe développent inſenſiblement les fibres des plantes qui ſerviront à orner nos jardins & nos prairies.

Ici encore, ô bienfaiſant Créateur, j'adore ta puiſſance & ta ſageſſe. Le repos de la nature n'eſt pas moins intéreſſant pour nous, ni moins digne d'entrer dans le

plan de ta ſage Providence, que l'activite qu'elle manifeſte durant le printems & l'été. Tu as combiné les diverſes révolutions de la terre, tu as mis entr'elles le rapport le plus intime, & diſtribué en égale meſure le repos & le travail. C'eſt toi qui as voulu que chaque ſoleil variât les ſcènes de la nature, dans le tems & de la manière la plus convenable pour la perfection du tout. Si j'ai été aſſez inſenſé pour blâmer quelque choſe dans le gouvernement de ce monde, pardonne, ô Dieu, ma témérité. Je decouvre & me perſuade de plus en plus, que tous les arrangemens de ta Providence, quelque extraordinaires qu'ils puiſſent paroître à ma foible raiſon, ſont remplis de ſageſſe & de bonté. Maintenant que je vois la terre couverte d'un manteau de neige qui la réchauffe, je veux penſer au bien qui en réſulte; car pourrois-je me promettre des fleurs & des fruits, ſi actuellement la nature ne jouiſſoit d'un intervalle de repos? Pourrois-je entonner l'hymne de la moiſſon, ſi déjà ſous la neige & ſous la glace tu ne diſpoſois à la fertilité la ſemence que je dois recueillir? Oui, Seigneur, c'eſt toi qui, en accordant le repos à la terre, enrichis l'homme de mille bénédictions.

Et pour moi auſſi, ô mon père, il viendra un tems de repos. Un tems où je me délaſſerai de mes travaux, de mes ſoucis, de mes tribulations. Tu m'as diſpenſé avec ſageſſe le tems que je dois conſacrer à l'activité. Actuellement c'eſt le printems & l'été de ma vie, qu'il faut employer à l'utilité de mes frères; bientôt arrivera l'automne: ah! puiſſai-je reſſembler alors à un de ces arbres fertiles qui verſent dans notre ſein des fruits en abondance! Mais dans l'hiver de ma vie, lorſque je ſerai couvert de cheveux blancs & raſſaſié de jours, je voudrois que mon repos fût auſſi honorable, auſſi bienfaiſant que le repos de la nature en hiver. Quel ſeroit mon bonheur ſi mes contemporains diſoient en parlant de moi: ce vieillard a jadis conſacré ſa belle ſaiſon à des travaux utiles au genre humain; ſa vie n'a jamais été dépourvue d'activité, d'agrémens & de bénédictions. Aujourd'hui même encore le repos de ſa vieilleſſe n'eſt point oiſif, & par ſa ſage expérience, il contribue au bonheur de ſa famille & de ſes amis. Il travaille au

moins pour le monde à venir dont bientôt il ſera l'habitant.

Cependant le repos que je puis me promettre ici-bas, n'eſt guère qu'une préparation à de nouvelles peines. Oh! combien je me réjouis de celui qui m'attend dans la tombe & dans le ſein de l'éternité! Là je goûterai un repos qui ne ſera point interrompu. Là le ſouvenir des travaux & des afflictions, que j'aurai ſurmontés ici-bas, remplira mon cœur d'une joie inexprimable. Dans la ferme attente de ce repos qui m'eſt réſervé, je veux m'appliquer avec zèle à accomplir tous les devoirs auxquels je ſuis appelé, & conſacrer mes talens & mes forces à la gloire de Dieu & au bien de mes ſemblables. Fortifie-moi par ta grace, ô mon Dieu & mon Sauveur, dans cette ſainte réſolution.

DIX-HUITIEME JANVIER.

Les Lappons.

Je commence cette méditation avec un vif ſentiment de reconnoiſſance envers mon Créateur, & de pitié pour cette portion de mes ſemblables à qui la nature a diſtribué avec plus d'économie une partie de ſes bienfaits. Je fixe maintenant mes regard ſur les Lappons & ſur les habitans de la terre qui avoiſine le pole arctique, mortels dont le ſort & la manière de vivre ne ſont pas des plus heureux ſi on les compare aux nôtres. Leur pays eſt formé d'une chaîne de montagnes couvertes de neiges & de glaces, qui ne ſe fondent pas même en été; & là où la chaîne eſt interrompue, ſe trouvent des bourbiers & de vaſtes marais. Une profonde neige comble les vallons & couvre les collines; l'hiver ſe fait ſentir durant la plus grande partie de l'année; les nuits ſont longues & le jour n'a qu'une foible clarté. Les habitans cherchent un abri contre le froid dans des tentes qu'on peut tranſporter d'un endroit à l'autre: au milieu ils établiſſent leur foyer, qu'ils environnent de pierres, & la fumée s'échappe par une ouverture qui ſert en même tems de fenêtre; là auſſi ſont attachées

des chaînes de fer auxquelles ſont ſuſpendus les chaudrons où ils font cuire leurs alimens & fondre la glace qui leur ſert de boiſſon. L'intérieur de la tente eſt garni de fourrures qui les préſervent du vent, & ils ſe couchent ſur des peaux d'animaux étendues par terre. C'eſt dans de pareilles habitations qu'ils paſſent leur hiver, & que ſix mois de l'année ſont pour eux une nuit perpetuelle, durant laquelle ils n'entendent autour d'eux que le ſifflement des vents, & le hurlement des loups qui courent de tous côtés pour chercher leur proie.

Comment pourrions-nous ſoutenir le climat & la façon de vivre de ces peuples? Combien nous nous croirions à plaindre, ſi nous n'avions devant les yeux qu'une immenſe étendue de glace, & des déſerts couverts de neige; ſi l'abſence du ſoleil rendoit le froid plus inſupportable encore, & qu'au lieu d'une demeure commode nous n'euſſions d'autre retraite qu'une tente portative tendue de peaux; ſi pour fournir à notre ſubſiſtance nous n'avions d'autre reſſource que celle d'une chaſſe pénible & dangereuſe; ſi nous étions privés tout à la fois & des plaiſirs que procurent les arts, & des charmes que le commerce de nos ſemblables répand ſur la vie!—Ces conſidérations ne ſont-elles pas propres à fixer nos regards ſur tant de prérogatives attachées à notre climat, auxquelles on prête ſi peu d'attention? Ne doivent-elles pas nous animer à bénir la divine Providence qui nous a affranchis de tant d'inconvéniens & d'incommodités, & qui nous a diſtingués par mille avantages? Oui, Chrétien, bénis avec moi cette ſage Providence, & lorſque tu ſentiras la rigueur de la ſaiſon, rends lui grâce & de ce que le froid eſt ſi modéré dans le ſéjour que tu habites, & de ce que tu as reçu une foule de moyens pour t'en garantir. Bénis encore le puiſſant arbitre de l'univers, de ce qu'au milieu de la deſtruction dont l'hiver nous préſente l'image, il nous offre la perſpective raviſſante du printems dont l'idée ſeule nous conſole & nous aide à ſupporter le mal préſent.

Mais l'habitant des pays ſeptentrionaux eſt-il en effet auſſi malheureux que nous le croyons? Il eſt vrai qu'il

erre péniblement dans les vallons raboteux & des chemins non-frayés, & qu'il eſt expoſé à l'inclémence des ſaiſons. Mais ſon corps endurci eſt en état de réſiſter aux fatigues? Le Lappon eſt pauvre & dénué de toutes les commodités de la vie; mais d'une autre côté n'eſt-il pas riche en ce qu'il ne connoit d'autres beſoins que ceux qu'il peut facilement contenter? Il eſt privé, durant pluſieurs mois, de la clarté du ſoleil; mais pour rendre ſupportables les ténèbres de ſes nuits, la lune & les aurores boréales viennent luire ſur ſon horizon. Même la neige & la glace ſous leſquelles il ſe trouve enterré, ne le rendent point malheureux: l'éducation & l'habitude l'ont armé contre les rigueurs de ſon climat. La vie dure qu'il mène lui apprend à braver le froid; & quant aux ſecours particuliers qui lui ſont indiſpenſables, la nature lui en a facilité l'uſage. Elle lui a indiqué des animaux dont la fourrure le garantit de l'âpreté de la ſaiſon; elle lui a donné les rennes qui lui fourniſſent tout à la fois ſa tente, ſon vêtement, ſon lit, ſa nourriture & ſa boiſſon, avec leſquelles il haſarde de longs voyages, qui, en un mot, ſuffiſent à preſque tous ſes beſoins, & dont l'entretien ne lui eſt point à charge. Si au milieu de toutes les misères de leur condition, ces pauvres mortels avoient de Dieu une connoiſſance plus parfaite, une connoiſſance telle que la révélation nous la donne; ſi moins ſauvages & moins indifférens, ils ſavoient puiſer dans l'amitié ces douceurs qui embelliſſent la vie; ſi, dis-je, il leur étoit poſſible de réunir ces précieux avantages à la tranquillité d'ame qui fait leur caractère, ces prétendus infortunés, dont le genre de vie effraie notre imagination dépravée, ne ſeroient pas auſſi à plaindre que nous le ſuppoſons. Et s'il eſt vrai que l'idée qu'on ſe fait de la félicité ſoit plutôt l'affaire du ſentiment que celle de la raiſon; s'il eſt vrai encore que le bonheur réel ne ſoit pas attaché à certains peuples, ou à certains climats, & qu'avec le néceſſaire & la paix de l'ame on peut ſe trouver heureux dans tous les coins de la terre, n'eſt-on pas en droit de demander: que manque-t-il au Lappon pour être heureux?

DIX-NEUVIEME JANVIER.

De la ſage ordonnance de notre globe.

Quelque borné que ſoit l'eſprit humain, quelque incapable qu'il ſoit de ſonder & même de concevoir en entier le plan que le Créateur a exécuté en formant notre globe, nous pouvons cependant par le moyen des ſens, & faiſant uſage des facultés dont nous ſommes doués, en découvrir aſſez pour y reconnoître & admirer la ſageſſe divine. Pour nous en convaincre, il ſuffiroit de réfléchir ſur la figure de la terre. On ſait qu'elle eſt preſque ſemblable à celle d'une boule; & dans quelle vue le Créateur a-t-il choiſi cette forme? Afin qu'elle pût être habitée dans tous les points ſa ſurface par des créatures vivantes. Dieu n'auroit point atteint ce but, ſi les habitans de la terre n'avoient pu trouver par-tout un degré ſuffiſant de chaleur & de lumière; ſi l'eau n'avoit pu facilement ſe répandre en tous lieux; & ſi dans quelques contrées, l'action du vent avoit rencontré des obſtacles. La terre ne pouvoit avoir de figure plus propre à prévenir tous ces inconvéniens, que celle qui lui a été donnée. Cette forme ronde fait qu'il eſt poſſible que la lumiére & la chaleur, ces deux choſes ſi néceſſaires à la vie, ſe diſtribuent ſur tout notre globe. Sans cette forme la révolution du jour & de la nuit, les changemens dans la température de l'air, le froid, le chaud, la ſéchereſſe & l'humidité n'auroient pu avoir lieu. Si notre terre avoit été quarrée, ſi elle eût été conique ou hexagone, ou qu'elle eût eu toute autre forme angulaire, qu'en ſeroit il réſulté? c'eſt qu'une partie de cette terre, & même la plus grande, eût été ſubmergée, tandis que l'autre auroit langui dans la ſéchereſſe. Alors quelques-unes de nos contrées ſeroient privées de l'agitation ſalutaire que produiſent les vents, tandis que les autres ſeroient dévaſtées par des ouragans continuels.

Si je conſidère l'énormité de la maſſe qui compoſe notre globe, quelle nouvelle raiſon n'ai-je pas d'admirer la ſageſſe ſuprême! Si la terre étoit plus molle, plus

ſpongieuſe qu'elle n'eſt, les hommes & les animaux s'y enfonceroient. Si elle étoit plus dure, plus compacte & moins pénétrable, elle ſe refuſeroit aux travaux du laboureur, & ſeroit incapable de produire & de nourrir cette multitude de plantes, d'herbes, de racines & de fleurs qui ſortent actuellement de ſon ſein. Notre globe eſt formé de couches régulières & diſtinctes, les unes de différentes pierres, d'autres de divers métaux & minéraux. Les nombreux avantages qui en réſultent, ſurtout par rapport aux hommes, ſont évidens pour tout le monde. D'où nous viendroit l'eau douce ſi néceſſaire aux beſoins de la vie, ſi elle n'étoit purifiée, & pour ainſi dire filtrée au moyen des couches de ſable qu'on découvre dans la terre à une grande profondeur? La ſuperficie du globe offre un aſpect varié, un mélange admirable de plaines & de vallées, de collines & de montagnes. Qui ne voit clairement les vues remplies de ſageſſe, que l'auteur de la nature s'eſt propoſées en diverſifiant ainſi cette ſurface! Combien la terre ne perdroit-elle pas de ſa beauté, ſi elle n'étoit qu'une plaine uniforme! D'ailleurs, combien cette variété de vallons & de montagnes n'eſt-elle pas plus favorable à la ſanté des êtres vivans; plus commode pour la demeure de tant de créatures de différens genres; plus propre à produire toutes ces eſpèces ſi variées de plantes & de végétaux! S'il n'y avoit point de montagnes, la terre ſeroit moins peuplée d'hommes & d'animaux, nous aurions moins de plantes, moins de ſimples, moins d'arbres, & nous ſerions totalement privés de métaux & de minéraux; les vapeurs ne pourroient être condenſées, & nous n'aurions ni fontaines, ni fleuves.

Qui pourroit ne pas reconnoître que tout le plan de la terre, ſa figure, ſa conſtitution extérieure & intérieure ſont réglés d'après les loix les plus ſages, qui toutes ſe rapportent aux plaiſirs & au bonheur des êtres vivans? Suprême Auteur de la nature! oui, tu as tout ordonné ſur la terre avec ſageſſe. De quelque côté que je tourne les yeux, ſoit que j'examine la ſurface, ſoit que je pénètre la ſtructure intérieure du globe que tu m'as aſſigné pour demeure, par-tout je découvre l'empreinte d'une ſageſſe profonde & d'une bonté infinie. Qu'elle eſt

belle cette demeure, qu'elle eſt bien appropriée aux beſoins des créatures qui l'habitent ! Et toute fois je ne l'habite que pour un peu de tems, & je ne puis en découvrir que la moindre partie. Mais combien je me réjouis à l'idée de cette nouvelle terre, dont un jour je dois être citoyen ! Là, je pourrai mieux contempler qu'ici les œuvres merveilleuſes de mon Créateur ! Et qu'elle ſera la beauté, quels ſeront les tréſors de cette nouvelle habitation, puiſque celle où je ne fais que paſſer, eſt déjà ſi riche en agrémens & en bénédictions !

VINGTIEME JANVIER.

Courtes méditations ſur les œuvres de Dieu tirées de l'Ecriture Sainte.

Fais attention à ceci, arrête-toi ; conſidère les merveilles du Dieu fort. Job, xxxvii. 14.

L'Eternel eſt celui qui a fait la terre par ſa vertu, qui a formé le monde habitable par ſa ſageſſe, & qui a étendu les cieux par ſon intelligence. Car c'eſt lui qui a tout formé. Jérémie, x. 12, 16.

Et Dieu dit, que la lumière ſoit & la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière etoit bonne. Et Dieu ſépara la lumière des ténèbres. Et Dieu nomma la lumière jour, & les ténèbres nuit. Geneſe, i. 3, 4, 5.

Tu es toi ſeul l'Eternel, tu as fait les cieux, les cieux des cieux, & toute leur armée ; la terre & tout ce qui eſt ; les mers & toutes les choſes qui y ſont. Tu vivifies toutes ces choſes, & l'armée des cieux ſe proſterne devant toi. Néhémie, ix. 6.

O Eternel, mon Dieu, tu es merveilleuſement grand, tu es revêtu de majeſté & de magnificence. Il s'enveloppe de lumière comme d'un vêtement, il étend les cieux comme un voile. Il élève au-deſſus de nous de grands réſervoirs d'eau ; il fait des groſſes nuées ſon chariot ; il ſe promène ſur les ailes du vent. Il fait des vents ſes anges, & il ſe ſert des foudres comme de ſes miniſtres. Il a fondé la terre ſur ſes baſes, tellement qu'elle ne ſera jamais ébranlée. Tu l'avois couverte de

l'abyme comme d'un vêtement, les eaux paſſoient le ſommet des montagnes. Pſeaume civ. 1, 7.

Il a étendu les cieux ſur le cahos, & a ſuſpendu la terre ſur le néant. Il retient les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne fondent pas tout à la fois ſur la terre. Sa force élève les flots de la mer, & ſa ſageſſe met un frein à leur fureur. Job, xxvi. 7, 8, 12.

Il fait élever les vapeurs & les raſſemble dans les nuées, qui ſe diſtillent en pluie ſur la face de la terre. Il n'eſt pas moins admirable quand il couvre le ciel d'épais nuages, & que les éclats du tonnerre partent de ſon tabernacle. Il étend ſon éclair ſur ces nuages, où toutes les eaux de la mer ſemblent amoncélées. C'eſt de-là, comme de ſon trône, que tantôt il exerce ſes jugemens ſur les nations, & que tantôt il répand l'abondance à pleines mains ſur la terre. Job xxxvi. 27, &c.

Le tonnerre gronde, & le coup eſt déjà frappé, lorſqu'on en entend les éclats. C'eſt ainſi que le Dieu fort nous annonce ſes merveilles : il fait des choſes ſi grandes que nous ne les ſaurions comprendre. Quand il dit à la pluie d'hiver, tombe ſur la terre, elle inonde auſſi-tôt les campagnes. Les tempêtes viennent du midi voilé de noirs nuages, & le froid nous eſt amené par les aquilons. Le ſouffle du Dieu fort produit la glace, & les eaux qui s'épandoient de tous côtés ſont enchainées. Il fait ſuccéder auſſi au tems le plus couvert le ciel le plus pur & le plus ſérein ; & ſa lumière prend la place des nuages. Celui qui tient les rènes du monde, ramène ces météores, pour qu'ils rempliſſent la tâche qu'il leur a donnée ſur la face de la terre, ſoit qu'il veuille les employer à punir les hommes, ou à répandre les effets de ſa faveur & de ſa bonté. Job, xxxvii. 5, etc.

Dieu eſt très-ſage & tout puiſſant. Qui a oſé lui faire tête, ſans porter la peine de ſa témérité ? Il arrache tout à coup les montagnes : il les renverſe du ſeul ſouffle de ſes narines. Il fait trembler la terre ſur ſes fondemens, de ſorte que ſes colonnes en ſont ébranlées. Il défend au ſoleil de paroître, & cet aſtre ne ſe lève point : il tient les étoiles enfermées ſous le ſceau. Lui ſeul étend les cieux & foule aux pieds les flots de la mer en fureur. Il a formé l'étoile polaire, les conſtellations qui

amènent les frimats, celles qui rendent la chaleur, & celles qui nous reſtent toujours cachées ſous un autre hémiſphère. Il fait des choſes ſi grandes, qu'on ne ſauroit leur aſſigner de meſures, & tant de merveilles qu'on ne peut les compter. Job, ix. 4, etc.

Tu as ouvert la fontaine & le torrent, tu as deſſéché les groſſes rivières. A toi eſt le jour, à toi auſſi eſt la nuit; c'eſt toi qui as créé la lumière & le ſoleil. Tu as poſé toutes les limites de la terre: tu as reglé les ſaiſons de l'été & de l'hiver. Pſ. lxxiii. 15, etc.

Il excita dans l'air le vent d'orient, & il amena par ſa force le vent du midi. Pſ. lxxviii. 26.

Il arroſe les montagnes de ces grands réſervoirs d'eau qu'il tient ſuſpendus ſur nos têtes, & la terre ſe remplit des fruits qu'il lui fait produire. Il fait germer le foin pour le bétail & le bled pour le ſervice de l'homme, faiſant ſortir le pain de la terre. C'eſt lui qui donne aux bêtes la pâture qui leur eſt propre, & aux petits du corbeau celle qu'ils demandent par leurs cris. Tous les animaux tournent les yeux vers toi, attendant que tu leur donnes leur nourriture lorſqu'il en eſt tems. Pſ. civ. 13, 14. cxlvii. 9. cxlv. 15.

Ainſi a dit l'Eternel ton rédempteur & celui qui t'a formé: je ſuis l'Eternel qui ai fait toutes choſes, qui ſeul ai étendu les cieux, & qui ai par moi-même applani la terre. Eſaïe, xliv. 24.

Car ainſi a dit l'Eternel qui a créé les cieux, lui qui eſt le Dieu qui a formé la terre, & qui l'a faite, lui qui l'a affermie; il ne l'a point créée pour être une choſe vuide, mais il l'a formée pour être habitée. Je ſuis l'Eternel & il n'y en a point d'autre. Eſaïe, xlv. 18.

Souvenez-vous des premières choſes qui ont été autrefois; car c'eſt moi qui ſuis le Dieu fort, & il n'y a point d'autre Dieu, & il n'y a rien qui ſoit ſemblable à moi. Qui forme la lumière & qui crée les ténèbres; qui fais la paix, & qui crée l'adverſité; c'eſt moi l'Eternel qui fais toutes ces choſes. Eſaïe, xlvi. 9. xlv. 7.

VINGT ET UNIEME JANVIER.

Merveilles de la voix humaine.

La voix humaine eſt le plus grand chef-d'œuvre du Créateur. Soit que l'on conſidère ſon principe, ſes variations, ou ſes organes, il eſt impoſſible d'approfondir ſon admirable méchaniſme. Eſſayons maintenant d'y refléchir en ſilence. Qu'eſt-ce qui nous rend capable de proférer des ſons ? Cette faculté tient à la ſtructure de la trachée-artère. La petite ouverture qui s'y trouve occaſionne un ſon, quand l'air que nous avons reſpiré eſt expulſé avec viteſſe. La trachée-artère eſt compoſée de cartilages annulaires, qui tiennent enſemble au moyen d'une membrane élaſtique.

A ſon entrée eſt un petit couvercle qui s'ouvre pour donner paſſage à l'air qui doit ſortir de ce canal. Il s'ouvre plus ou moins pour modifier & multiplier les tons de la voix, & il ſe ferme lorſque nous avalons afin d'interdire aux alimens, qui doivent gliſſer par-deſſous pour arriver dans l'eſtomac, l'entrée de la trachée artère. L'expérience nous apprend que l'étendue de la voix humaine eſt de douze tons pleins. Il faut donc pour produire cette variété que la trachée-artère ſoit diviſée en douze parties égales. Et comme ſes deux côtés ſont, lorſqu'elle eſt tendue, diſtans l'un de l'autre de la dixième partie d'un pouce, on peut calculer de-là que chaque ton de la voix peut être ſubdiviſé en cent autres ; bien plus, qu'un homme eſt en état de produire juſqu'à deux mille quatre cent tons différens, qui tous peuvent être diſtingués par l'oreille.

Cependant à l'égard de ces propriétés, qui déjà ſont bien ſurprenantes, nous avons peu d'avantages ſur les animaux. Mais voici en quoi conſiſte la prérogative de l'homme, c'eſt que nous pouvons comprimer l'air & modifier la voix, de façon à prononcer des lettres & des mots. Le palais, les dents & les lèvres contribuent de leur part à cette opération. Arrêtons-nous à la manière dont nous proférons les cinq voyelles qui n'ont qu'un ſon ſimple. Lorſqu'on prononce la lettre A, le ſon eſt tout différent que lorſqu'on prononce les lettres E, O, I,

U, quand même on les prononceroit toutes ſur le même ton. La raiſon de cette différence eſt au nombre des myſtères impénétrables de la nature. Pour faire entendre les cinq voyelles, il faut ouvrir plus ou moins la bouche, & pour cet effet celle de l'homme eſt conformée différemment de celle de tous les animaux. Même quelques oiſeaux qui apprennent à imiter la voix humaine, ne ſont jamais capables de prononcer diſtinctement les diverſes voyelles ; & de-là vient que cette imitation eſt bien imparfaite. Quant à la prononciation des conſonnes, trois de nos organes y contribuent ſur-tout, les lèvres, la langue, & le palais. Le nez y participe auſſi ; qu'on eſſaie de le boucher & l'on ne pourra pas prononcer certaines lettres, au moins d'une façon intelligible. Une choſe qui prouve bien que l'organiſation, qui rend notre bouche capable de prononcer les mots, eſt infiniment merveilleuſe, c'eſt que l'art humain n'a pu venir à bout de l'imiter dans des machines. On a imité le chant à la vérité, mais non pas l'articulation des ſons, & la prononciation des différentes voyelles. Dans pluſieurs orgues il y a un jeu appelé *voix humaine*, mais il ne produit d'autres tous que ceux qui ſe rapprochent des diphthongues *ai* ou *ae*. Et tous les efforts de notre art ne ſauroient parvenir à imiter un ſeul des mots que nous prononçons ſi aiſément.

Que ces conſidérations, Chrétien, t'excitent de nouveau à méditer & à célébrer l'ineffable ſageſſe & la grande bonté que Dieu manifeſte dans la ſtructure de chacune des parties de ton corps ! Et puiſſent encore ces réflexions te faire ſentir tout le prix du don de la parole, qui te diſtingue ſi avantageuſement de tous les animaux. Qu'elle ſeroit triſte dans ce monde la ſociété humaine, & combien le bonheur dont on y jouit ne ſeroit-il pas diminué, ſi nous n'avions la faculté de communiquer nos penſées par le diſcours, & ſi nous ne pouvions décharger notre cœur dans le ſein d'un ami ! Combien votre ſort ſeroit à plaindre, ſi vous étiez au nombre de ces infortunés qui, dès leur enfance, ont été privés de l'uſage de la parole ! Ah ! il en eſt parmi nous pluſieurs de ces infortunés ; qu'ils nous apprennent chaque fois

qu'ils s'offrent à nos regards à eſtimer notre bonheur & à rendre grâces au Seigneur de ce que parmi cette multitude de bienfaits dont il nous enrichit, il nous favoriſe auſſi du don de la parole. Employons-le, ce don précieux, puiſque c'eſt-là l'intention de notre Créateur; mais pour en faire un uſage vraiment ſalutaire, employons-le à glorifier l'Etre ſuprême, à édifier, à inſtruire, ou à conſoler nos frères.

VINGT-DEUXIEME JANVIER.

Du devoir de ſe recueillir & de s'édifier en hiver.

Je m'adreſſe à préſent à vous, Chrétiens, qui cherchez avec une louable ſollicitude à mettre à profit toutes les occaſions de vous édifier. Je veux rappeler à votre mémoire l'obligation où vous êtes d'y employer auſſi les jours d'hiver, afin qu'ils deviennent pour votre ame des jours de bénédictions, ou plutôt, je veux vous repréſenter ce que l'accompliſſement de ce devoir a d'agréable & d'avantageux.

Combien votre piété ne ſe perfectionneroit-elle pas, ſi chaque changement, ſi chaque nouvel aſpect de la nature vous faiſoit remonter à Dieu, dont la gloire ſe manifeſte dans la ſaiſon d'hiver comme dans les autres. Si vous voyez la terre couverte de neige, les rivières chargées de glace, les arbres dépouillés de feuilles, la nature entière vuide & déſerte, penſez aux vues que le Créateur s'eſt propoſées en voulant qu'elle fût ainſi. Avec un peu d'attention, vous découvrirez au moins que tout eſt réglé avec ſageſſe, & que toutes les lois de la Providence ſe rapportent au bien général des créatures. Et ſi à cauſe de la foibleſſe & des bornes de votre eſprit, vous ne pouvez embraſſer que la moindre partie des vues de Dieu, il vous ſuffit de ſavoir que la neige & la glace, & tous les phénomènes que préſente l'hiver, ſervent dans le plan de la ſuprême ſageſſe à fertiliſer la terre & à préparer des plaiſirs à ceux qui l'habitent.

Combien d'objets vous rencontrerez qui vous donneront lieu à des réflexions édifiantes! Vous voyez qu'en

moins de rien la neige ſe diſſipe, la glace ſe fond, & avec quelle rapidité les jours s'écoulent. Tout cela n'eſt-il pas propre à nous faire ſouvenir de la fragilité de la vie ? Vous habitez une chambre échauffée, & vous avez tout ce qui eſt néceſſaire à votre entretien. Ces diverſes jouiſſances ne doivent-elles pas vous faire penſer à vos pauvres frères, qui n'ont ni bois, ni vêtemens, ni pain. Vous obſervez combien eſt court l'eſpace entre le jour & la nuit, naturellement cela doit vous conduire à méditer ſur la courte durée de la vie, & vous faire ſentir combien il vous importe de racheter le tems & de mettre à profit chacune de vos heures. Vous voyez avec quelle imprudence pluſieurs perſonnes s'expoſent ſur la glace ; ne vous préſentent-elles pas l'image de la légèreté & de l'inadvertance de ces mortels qui abandonnent leur ame aux voluptés de la terre ? Et combien d'autres objets encore vous fourniront matière dans cette ſaiſon à des réflexions du même genre, qui auront une ſalutaire influence ſur votre piété ! Et ſi vous cherchez non ſeulement à occuper votre eſprit, mais auſſi à nourir votre cœur, chacun de ces objets pourra lui ſervir d'aliment, & vous vous réjouirez de chaque bonne penſée, de chaque pieuſe réſolution, de chaque image conſolante qu'ils réveilleront dans votre ame.

Imite l'abeille, ſuis ton goût & choiſis la plus belle fleur. Pour une ame pieuſe, le champ le plus aride eſt encore riche en douceurs.

Je vous promets les plus grands avantages, ô Chrétien, d'un tel emploi de votre tems. Par-là vous vous mettrez en état de triompher de la ſenſualité & de maîtriſer votre cœur ſi enclin à ſe laiſſer diſtraire. Vous n'aurez pas beſoin d'avoir recours à des plaiſirs turbulens pour vous délivrer du martyre de l'ennui. Lorſque d'autres iront chercher des diſſipations dans les jeux, les fêtes, & les ſpectacles mondains ; vous trouverez, en contemplant les œuvres de Dieu, ſoit dans la ſolitude, ſoit dans une ſociété choiſie d'amis vertueux, des plaiſirs plus nobles & plus durables. Car rien ne ſauroit cauſer une ſatisfaction plus douce & plus pure que d'élever ſon cœur au-deſſus des objets terreſtres, & de ſe rapprocher

de ce qui fait l'occupation des anges & de Jéſus dans le ciel. Quel raviſſement n'eſt-ce pas que de trouver Dieu par-tout ; de découvrir dans le flocon de neige auſſi-bien que dans la fleur du printems, dans le froid de l'hiver auſſi-bien que dans la chaleur de l'été, la bonté & la ſageſſe du Créateur tout-puiſſant ! Et ce raviſſement qui ſurpaſſe mille & mille fois tous les plaiſirs de la terre, tu l'éprouveras, Chrétien, ſi tu apprends l'art de t'édifier habituellement.

O Eſprit Divin, puiſſe ta vertu puiſſante venir au ſecours de mon foible cœur ! Je voudrois pouvoir m'élever entièrement à toi ; mais, tu le ſais, le monde me retient ſouvent dans ſes chaines & empêche mon eſprit de prendre l'eſſort vers le ciel. Délivre-moi des liens qui m'attachent encore aux vains honneurs, aux vains plaiſirs, & que mon ame s'élève de plus en plus à toi. Combien un jour ma mort ſera édifiante, ſi ma vie a été employée d'une manière auſſi pieuſe, auſſi exemplaire ! Et combien n'aurai-je pas ſujet d'exalter mon bonheur, lorſque tranſporté dans les demeures céleſtes, je pourrai m'édifier éternellement à contempler tes œuvres & tes merveilles ; découvrir & admirer tes voies pleines de ſageſſe, & ne m'occupant plus des petits objets, puiſer dans la méditation des choſes les plus ſublimes, de nouveaux motifs d'exalter la gloire de ton ſaint nom.

VINGT-TROISIEME JANVIER.

De la crainte des ſpectres.

Les longues nuits d'hiver cauſent de l'inquiétude & de l'effroi à nombre de perſonnes, parce qu'elles ſont tourmentées de l'appréhenſion ridicule des ſpectres. Cette crainte ſuperſtitieuſe étoit moins condamnable du tems de nos ancêtres, puiſqu'on n'avoit pas alors des idées auſſi claires touchant la nature des eſprits, & que la religion même favoriſoit alors cette ſuperſtition. Mais il y a lieu de s'étonner que, dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, de telles idées & de telles craintes puiſſent

encore avoir lieu. Cela fait voir combien l'homme eſt ingénieux à ſe forger des monſtres, & à ſe tourmenter lui-même. Ce n'eſt pas aſſez que des maux réels l'aſſiègent de tems à autre, il ſait encore ſe créer des peines imaginaires, & devient alors malheureux parce qu'il croit l'être. Combien l'avare ne ſe cauſe-t-il pas de tourmens, par la crainte qu'il a des voleurs ; le miſanthrope, par la défiance que lui inſpirent tous ceux qui l'entourent ; le mécontent, par ſes inquiétudes pour l'avenir ? Apprenez d'ici, mes frères, à connoître la nature du cœur humain, & à ſentir la néceſſité de veiller ſur votre imagination. Si elle nous trompe, durant la nuit, en nous offrant des fantômes effrayans, ſouvent elle reproduit ſes illuſions durant le jour, en nous peignant le vice ſous des images attrayantes. Ah ! puiſſions-nous être auſſi prompts à éviter toutes les tentations du mal, que nous ſerions portés à fuir à l'apparition d'un ſpectre ; mais dans le premier cas l'homme eſt hardi & téméraire, & dans l'autre craintif & tremblant.

Mais d'où vient cette crainte chimérique s'empare-t-elle ſi vivement de certaines perſonnes, que des circonſtances bien plus effrayantes ne ſauroient émouvoir & laiſſent dans la ſécurité ? La peur d'un ſeul revenant nous fait treſſaillir, tandis que la certitude d'être un jour tranſportés dans un monde d'êtres incorporels ne fait aucune impreſſion ſur notre ame. Il y a plus : quoique nous ſachions que chaque pas nous approche de la préſence de l'Eſprit éternel & infini, nous n'en éprouvons aucun ſentiment d'effroi. Si un mort nous apparoiſſoit à minuit, & nous déclaroit que dans peu nous irions le joindre, l'homme le plus intrépide ſeroit glacé de terreur, il feroit de ſérieuſes réflexions ſur cet événement, & en attendroit l'iſſue avec inquiétude. Mais pourquoi ſommes-nous ſi peu attentifs à la voix de Dieu qui nous crie : *Prépare toi, ô Iſraël, à la rencontre de ton Dieu ?* Combien ne ſommes-nous pas inſenſés de reſter dans la ſécurité lorſqu'il ſeroit ſage de craindre, & de frémir lorſqu'il n'y a rien à redouter !

Toi, mon ame, ne te livre point à de vaines frayeurs nocturnes, mais crains l'Etre ſuprême dont la venue

remplira de terreur le héros le plus intrépide, au point que dans ſon angoiſſe, il dira aux montagnes de tomber ſur lui, & aux côteaux de le couvrir. Crains ſur toutes choſes de déplaire à ton Dieu, redoute la colère du Saint des ſaints ; alors tu pourras bannir toute autre crainte, & t'écrier avec David : *le Seigneur eſt la force de ma vie, de qui aurois-je peur ?*

VINGT-QUATRIEME JANVIER.

Des feux ſouterrains.

En creuſant un peu avant dans la terre, on trouve un plus grand degré de froid qu'à ſa ſuperficie, parce que celle-ci eſt pénétrée des rayons du ſoleil. De-là vient que les habitans des pays chauds peuvent, durant toute l'année, conſerver de la glace pour rafraîchir leurs boiſſons. Mais ſi l'on creuſe cinquante ou ſoixante pieds au-delà, la chaleur augmente ſenſiblement, & ſi c'eſt à une plus grande profondeur encore, elle devient ſi forte qu'elle ôte la reſpiration, & éteint la lumière d'une bougie. Il n'eſt pas facile de déterminer la cauſe de cette chaleur. Ceux qui admettent qu'il y a par-tout des feux cachés ſous terre, approchent peut-être le plus près de la vérité. Mais comment ce feu renfermé ſi étroitement peut brûler, quelles ſont les matières qui le nouriſſent, ou comment il peut être bridé au point de ne pas conſumer tout ce qui eſt autour de lui, voilà ce qu'on ne ſauroit déterminer avec certitude.

Il y a des phénomènes ſur notre globe qui annoncent d'une manière formidable l'exiſtence d'un feu ſouterrain. De terribles éruptions de matières enflammées ont lieu de tems à autre. Les deux montagnes les plus connues qui en produiſent de telles, ſont l'Etna en Sicile, & le Véſuve dans le royaume de Naples. Les rélations qu'on fait de ces deux volcans ſont effrayantes. Quelquefois il s'en élève ſeulement une vapeur noire ; d'autrefois on entend des mugiſſemens ſourds, tout-à-coup ils ſont ſuivis d'éclairs & de tonnerres, accompagnés d'un tremblement de terre. Alors la vapeur s'éclaircit

& devient lumineuſe, les pierres ſortent avec fracas & retombent dans le gouffre qui les a vomies. Quelquefois ces éruptions ont un tel degré de violence, que de grands morceaux de rochers ſont élancés en l'air & y tournent avec la même rapidité qu'un ballon ; & la force, qui a ſon ſiège dans l'intérieur de ces montagnes, eſt ſi prodigieuſe, que, dans le ſiècle paſſé, des pièces de rochers, peſant trois cent livres, ont été jetées en l'air, & ſont retombées à la diſtance de trois milles. Cependant ces éruptions-là ne ſont pas encore les plus fâcheuſes, car dans certains tems les entrailles vitrifiées de la terre bouillonnent, s'élèvant juſqu'à ce que leur formidable écume ſe répande au-dehors & coule l'eſpace de quelques milles ſur les champs voiſins, où elle ſubmerge tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Alors ce torrent de feu dure pendant quelques jours, une vague roule ſur une autre vague juſqu'à ce qu'il atteigne la mer. Et ici encore ſa violence eſt telle, qu'il continue quelque tems à couler ſans s'éteindre dans les eaux de l'Océan. Qui pourroit penſer ſans frayeur aux déſaſtres que cauſent de ſemblables éruptions ? Les fermes, les villages avec leurs fertilles plantations ſont engloutis, les moiſſons ſont conſumées, les champs, les oliviers & les vignes entièrement détruits. On raconte que, lors d'une éruption de l'Etna, le torrent de lave brûlante ſe répandit ſur quatorze bourgs ou cités, & qu'on entendit à vingt milles de diſtance les mugiſſemens qui ſortoient du ſein de la montagne.

Mais pourquoi ces volcans qui répandent ſur la terre tant d'effroi & de dévaſtation ? D'où vient le Seigneur les a-t-il créés ? D'où vient, au lieu de mettre un frein à leur fureur, leur permet-il de déſoler ainſi ſes créatures ?—Et qui ſuis-je pour oſer faire de ſemblables queſtions ! Suis-je en droit de demander compte à la ſageſſe ſuprême des arrangemens qu'elle a faits ? L'exiſtence de ces volcans ne peut être l'ouvrage du haſard, & j'en dois conclure que le Créateur a eu les plus ſages raiſons pour vouloir qu'il y en eût de tels ſur la terre. Bien plus, ici même je retrouve cette main bienfaiſante qui pourvoit au bien-être du monde. Quelques ravages

qu'occaſionnent les éruptions de ces montagnes, ils ne ſont rien en comparaiſon des avantages qu'elles procurent à l'enſemble de notre globe. L'intérieur de la terre étant rempli de feu, il falloit néceſſairement qu'il y eût des volcans, parce qu'ils ſont les ſoupiraux au moyen deſquels l'action du redoutable élément eſt affoiblie & rompue. Et quoique les pays où les feux ſouterrains ſe raſſemblent en grande quantité, ſoient ſujets aux tremblemens de terre, ils en ſouffriroient de plus violens encore ſi ces montagnes n'exiſtoient pas. L'Italie ne ſeroit pas la contrée la plus fertile, ſi de tems à autre le feu, qui a ſon foyer dans les entrailles de la terre, ne trouvoit une iſſue dans les volcans. Et après tout, qui ſait ſi de ces phénomènes effrayans ne réſultent pas divers autres avantages cachés à nos yeux, & dont l'influence s'étend ſur tout le globe ?

Au moins ceci ſuffit pour me convaincre qu'ils concourent à remplir les vues pleines de ſageſſe & de bonté de notre divin auteur. Et s'il reſte ici des choſes obſcures & impénétrables pour moi, je mettrai la main ſur la bouche en diſant : " Seigneur, tes jugemens ſont " droits & véritables, & tes voies impoſſibles à trouver." Mais qui ne te craindroit, ô Dieu de majeſté, qui fais ſur la terre des choſes ſi terribles !

VINGT-CINQUIEME JANVIER.

La comète.

Cet aſtre extraordinaire, qui emprunte ſon nom de la vapeur dont il eſt environné, eſt ſans contredit au nombre des corps céleſtes qui appartiennent au ſyſtême de notre monde. Il tourne autour du ſoleil auſſi-bien que les autres planètes ; mais il diffère de toutes par le mouvement qui lui eſt propre, par ſon orbite & par ſa figure. Vu au téleſcope, il paroît plein de taches & d'inégalités ; mais ſouvent le brouillard qui l'environne empêche d'obſerver ſa figure. La grandeur des comètes eſt ſujette à beaucoup de variétés. Quelques-unes

égalent à peine les étoiles de la troiſième & quatrième claſſe, d'autres au contraire ſurpaſſent les étoiles de la première grandeur. On y diſtingue au milieu un noyau fort épais, qui quelquefois ſe partage & devient alors ſemblable au bord du diſque. Sa figure n'eſt pas toujours parfaitement ronde, & ſa lumière n'a pas conſtamment non plus le même degré de vivacité & de force. Sa queue, ou chevelure, qui eſt toujours oppoſée au ſoleil, eſt d'une ſubſtance ſi rare & ſi tranſparente, qu'on peut voir les étoiles fixes au travers. Cette chevelure s'étend quelquefois depuis l'horizon preſque juſqu'au point vertical, ce qui donne à tout cet aſtre un aſpect impoſant. Plus la queue s'éloigne de la comète, plus elle s'élargit ; & ſa lumière décroît à proportion que ſa largeur augmente : quelquefois elle ſe partage en diverſes courbures & rayons.

Ce que nous venons de dire eſt une partie du réſultat des obſervations exactes des aſtronomes. Mais ſans contredit ce n'eſt là que le moins important de ce qu'il faudroit ſavoir pour arriver à une parfaite connoiſſance de tout ce qui concerne ces corps céleſtes, dont pluſieurs ſont hors de la portée de notre vue. La comète eſt-elle une planète aqueuſe ou bien un globe brûlant ? Voilà ce qu'on ne ſauroit déterminer avec certitude, de même qu'on ne peut répondre d'une manière ſatisfaiſante aux queſtions qui ſuivent. Eſt-il habité ce globe qui, tantôt voiſin du ſoleil, en éprouve toute l'ardeur, tantôt s'écartant de la route des ſphères, ſe plonge dans d'épaiſſes ténèbres, où il ſemble que les rayons du ſoleil ne puiſſent porter leur action ? Ou bien le juge de l'univers l'a-t-il deſtiné au châtiment de ſes créatures ? Sa groſſière ſurface, expoſée tour-à-tour au plus violent degré de chaleur & de froid, eſt-elle la demeure des êtres pervers qu'il a reprouvés ? Ces corps errans ſerviront-ils peut-être un jour à détourner le cours des planètes & à opérer ainſi leur déſtruction ? Ou bien ſont-ils encore déſerts, " vuides & ſans formes," comme étoit la terre avant que le Créateur la rendît habitable & fertile ; & la comète ne remplira-t-elle ſa deſtination que quand notre globe ne ſera plus ? L'impoſſibilité où

nous ſommes de réſoudre toutes ces queſtions doit nous convaincre que les connoiſſances humaines ſont très-limitées.

Les hommes cependant perdent trop ſouvent de vue cette vérité; car ſi elle étoit préſente à leur eſprit, l'apparition d'une comète n'enfanteroit pas mille vaines conjectures qui s'accordent ſi peu avec les bornes de nos lumières. Pluſieurs regardent la comète comme le précurſeur des jugemens du ciel. Les uns y liſent la deſtinée des peuples & la chûte des empires. Pour d'autres elle eſt un préſage de guerre, de peſte, d'inondations; en un mot, des fléaux les plus redoutables. Tous ces ſuperſtitieux ne reconnoiſſent pas que la comète eſt une apparition toute naturelle, dont on peut calculer le retour avec certitude, & qui, par conſéquent, ne peut troubler en rien l'ordre des choſes. Ils ne réfléchiſſent pas que cet aſtre, auſſi-bien que les planètes, doit avoir une deſtination tout autrement importante que celle que la ſuperſtition leur prête. Quoi! la ſageſſe ſuprême auroit placé dans le ciel ces corps prodigieux, uniquement pour annoncer à un petit nombre de créatures vivantes le ſort qui les attend?

Que la comète, lorſque franchiſſant l'immenſe diſtance qui la dérobe à nos regards, elle vient s'y montrer de nouveau, ſoit pour moi non pas un meſſager d'infortune, mais le héraut de la majeſté du Seigneur. Je veux adorer l'Etre ſuprême qui lui a preſcrit ſon cours, qui la conduit dans les eſpaces incommenſurables de l'éther, & lui ordonne tantôt de s'approcher du ſoleil, tantôt de s'éloigner juſqu'aux bornes les plus reculées du ſyſtême planétaire. Chaque fois qu'elle luira au-deſſus de ma tête, mon ame, par un pieux eſſor, s'élèvera vers cet Etre ſuprême, qui eſt l'arbitre & le ſouverain des mondes. Puis je m'arrêtrai à cette ſublime penſée, que bientôt peut-être je ſerai au nombre des habitans du ſéjour éternel, & que, parcourant les immenſes eſpaces du ciel, j'y découvrirai, ſans le ſecours de téleſcope, des millions de mondes nouveaux.

VINGT-SIXIEME JANVIER.

De la neige.

Est-ce bien la peine d'examiner ce phénomène ſi commun de la nature, diront peut-être quelques-uns de de mes lecteurs après avoir lu le titre de cette méditation ? Cependant mon deſſein eſt de les rendre attentifs à cette merveille, & de leur montrer, dans la formation de la neige, un ſpectacle qui a ſuffiſamment de charmes pour un eſprit qui aime à réfléchir.

La neige conſiſte en des parties aqueuſes qui ſe ſont glacées dans l'air. Une eau gelée devient de la glace ; ainſi la neige ne diffère de celle-ci qu'en ce que l'eau de la glace ſe gèle lorſqu'elle eſt dans ſon épaiſſeur ordinaire, & l'eau de la neige lorſque ſes parties ſont encore ſéparées ou réduites en vapeur. On a fait des expériences qui ont prouvé que la neige eſt vingt-quatre fois plus rare que l'eau, & qu'elle occupe dix à douze fois plus d'eſpace, au moment où elle vient de tomber, que l'eau qui en provient lorſqu'elle eſt fondue ; ce qui ne ſauroit avoir lieu ſi la neige n'étoit une eau extrêmement raréfiée. Mais la neige n'eſt pas ſimplement de l'eau, car la ſtructure de ſes parties, & les effets qu'elle produit, ne ſont pas conformes à ceux de l'eau & de la glace. Et à cet égard, la manière dont la neige ſe forme a quelque choſe de très-remarquable. Lorſque des particules de vapeurs raſſemblées ſe gèlent dans l'athmoſphère, le ſalpêtre, diſperſé dans l'air, vient s'y joindre ſous la forme d'un petit dard hexagone. Pendant qu'un grand nombre de petits dards ſemblables ſe rapprochent, les particules d'eau qui ſe trouvent entr'eux ſe durciſſent & prennent la forme du ſalpêtre. De-là viennent les flocons à ſix côtés, qui ſont compoſés de pointes ſemblables à de petites aiguilles, à chaque côté deſquelles viennent s'attacher des dards ou des filamens plus petits ; mais dont la forme s'altère ſouvent lorſqu'ils ſont emportés çà & là par le vent.

Combien la formation de ces flocons de neige nous paroîtroit merveilleuſe, ſi nous n'étions accoutumés à les voir chaque année! Mais parce que certaines merveilles ſe reproduiſent ſouvent, eſt ce une raiſon pour refuſer d'y être attentif? Non, mes frères, bien loin de-là, ſoyons d'autant plus ſoigneux de les examiner & d'y admirer la puiſſance de Dieu, qui, dans toutes les ſaiſons, ſe montre ſi riche, ſi inépuiſable en moyens de pourvoir à l'utilité & aux plaiſirs des mortels. Eſt-on en droit de ſe plaindre que l'hiver ne fourniſſe pas aux ſens & à l'eſprit des récréations variées? N'eſt-ce pas un ſpectacle étonnant de voir que la nature a formé même les flocons de neige avec la plus exacte ſymétrie, d'en voir tomber de l'air un nombre auſſi prodigieux, d'obſerver les diverſes formes que l'eau ſait revêtir ſous la main créatrice de Dieu: tantôt elle ſe forme en grêle, tantôt ſe durcit en glace, & tantôt ſe change en givre & en flocons innombrables. Tous ces changemens tendent à la fois, & à l'utilité & à l'embelliſſement de la terre, & juſques dans les moindres phénomènes de la nature, Dieu ſe montre grand & digne de toute notre adoration.

Non, je ne veux plus regarder la neige d'un œil indifférent; ſa formation & les avantages qui en réſultent me conduiront à toi, Seigneur, qui la produis & qui la répands ſur la terre.

" A toi, ô mon Dieu, qui aimes toutes tes œuvres,
" & auquel toute la nature obéit, qui fais tomber la
" neige par flocons comme de la laine, qui répands
" comme des cendres la blanche gelée, qui jettes la
" grêle comme par morceaux, qui ordonnes à la froidure
" de bénir & fructifier la terre; à toi ſoit rendu la lou-
" ange, l'honneur, & la gloire!"

VINGT-SEPTIEME JANVIER.

De la rapidité avec laquelle la vie humaine s'écoule.

NOTRE vie eſt fragile & paſſagère : c'eſt-là une propoſition inconteſtable, quoiqu'il ſemble qu'elle ne ſoit pas au nombre des vérités reçues, à en juger par la conduite de la plupart des humains. O vous qui me liſez, j'en appelle ici à votre propre expérience. Chaque pas que vous avez fait, depuis votre naiſſance juſqu'à cet inſtant, dans la carrière de la vie, n'a-t-il pas dû vous convaincre de ſa fragilité ?

Conſidérez ſeulement avec quelle vîteſſe les jours, les ſemaines, les mois, & les années ont paſſé, ou plutôt ſe ſont envolés. Ils étoient écoulés avant même que vous vous en fuſſiez apperçu. Eſſayez de les rappeler à votre mémoire, & de les ſuivre dans leur vol rapide. Vous eſt-il poſſible d'en détailler toutes les époques ? Et s'il n'y avoit eu dans votre vie certains momens très-remarquables, qui ſe ſont gravés dans votre ſouvenir, vous ſeriez encore moins en état de vous en rappeler l'hiſtoire. Combien d'années de votre enfance, conſacrées aux amuſemens du jeune âge, & dont vous ne pouvez dire autre choſe ſinon qu'elles ſe ſont écoulées ! Combien d'autres ſe ſont paſſées dans l'inſouciance de la jeuneſſe, pendant leſquelles, égarés par vos penchans & livrés au plaiſir, vous n'aviez ni la volonté ni le tems de faire un retour ſur vous-même ? A ces années ont ſuccédé celles d'un âge plus mûr & plus ſuſceptible de réflexion. Vous penſâtes alors qu'il étoit tems de changer de vie & d'agir en homme raiſonnable ; mais les affaires du monde s'emparèrent de vous à un tel point, qu'elles vous ôtèrent le loiſir de réfléchir ſur votre vie paſſée. Votre famille s'eſt augmentée, & vos ſoucis, vos efforts, pour ſatisfaire à ſes beſoins, ſe ſont accumulés à proportion. Inſenſiblement s'approche le tems où vous aurez atteint la vieilleſſe, & peut-être alors n'aurez-vous encore ni le loiſir, ni la force de vous rappeler le paſſé, de réfléchir ſur le terme où vous êtes arrivé, & ſur ce que vous avez fait ou négligé de faire ;

en un mot, d'enviſager le but pour lequel Dieu vous a placé dans ce monde. Cependant, qui peut vous promettre d'atteindre cet âge avancé? Mille accidens déchirent le tiſſu délicat de la vie avant même qu'il ait acquis la longueur qui lui eſt propre. L'enfant qui vient de naître, tombe & ſe réduit en pouſſière; ce jeune homme, qui donnoit les plus belles eſpérances, eſt moiſonné dans l'âge des grâces & de la beauté; une maladie violente, un accident imprévu le couche dans le tombeau. Les dangers & les accidens ſe multiplient avec les années; la négligence & les excès enfantent des germes de maladies, & diſpoſent le corps à être atteint de celles qui ſont épidémiques. Le dernier âge eſt plus dangereux encore: en ſin mot, la moitié de ceux qui naiſſent ſont bientôt enlevés de ce monde, & périſſent dans le court eſpace de leurs dix-ſept premières années.

Voilà, Chrétien, l'hiſtoire abrégée, mais fidelle de la vie. Ah! puiſſes-tu l'employer de manière à pouvoir acquérir la ſcience de compter tes jours, ces jours ſi courts & ſi importans, & de racheter le tems qui s'envole avec tant de rapidité. Pendant que tu liſois ceci, quelques minutes te ſont encore échappées. Quel tréſor précieux d'heures & de jours n'amaſſerois-tu pas ſi de ce nombre innombrable de minutes, dont tu peux diſpoſer, tu en conſacrois ſouvent quelques-unes à un uſage auſſi utile. Penſes-y mûrement: chaque inſtant eſt une portion de ta vie qu'il eſt impoſſible de reproduire; mais dont le ſouvenir peut te cauſer ou de la joie ou de la douleur.

Quel contentement céleſte que de pouvoir faire un heureux retour ſur le paſſé, & de ſe dire à ſoi-même avec vérité: J'ai vécu tant d'années, durant leſquelles j'ai ſemé une riche ſemence de bonnes œuvres. Je ne ſouhaite pas de les recommencer, mais je ne regrette point qu'elles ſe ſoient écoulées! Tu ſeras en état de tenir ce langage ſi tu remplis le but pour lequel la vie t'eſt donnée; ſi tu conſacres le court eſpace du tems aux grands intérêts de l'éternité.

VINGT-HUITIEME JANVIER.

Du givre qu'on obſerve quelquefois aux vitres des fenêtres.

Ce petit phénomène nous montre combien la nature met de ſimplicité, de variété, & d'ordre dans ſes moindres productions. On admire ſouvent des figures extraordinaires que nous préſentent les vitres gelées; mais il arrive rarement qu'on les conſidère avec l'attention que mérite cet objet, quelque peu important qu'il ſoit en lui-même. Le phénomène dont je parle a ſon principe dans la fluidité du feu. Quand il eſt renfermé dans l'air échauffé d'une chambre, il cherche à ſe repandre de tous côtés, & à pénétrer là où ſe trouve le moins de matière homogène à la ſienne; de-là vient qu'il s'écoule par le tiſſu très-ſerré des vitres, qui ne contiennent ni air, ni chaleur. En ſortant par la vitre, il laiſſe par dedans, & à l'entrée des ouvertures, les parcelles d'air & d'eau auxquelles il étoit uni. Il s'en forme un nuage qui s'épaiſſit à meſure que le feu ſort, juſqu'à ce qu'il en reſte trop peu dans la chambre pour tenir en fluidité les parcelles d'eau épaiſſies ſur la vitre. Elles ſe congèlent donc, & le ſalpêtre qui eſt dans l'air, s'uniſſant à elles, c'eſt-là ce qui produit cette diverſité de figures dont les vitres ſont revêtues.

Le commencement ou l'eſquiſſe de ces figures, eſt formé de très-petits filamens de glaces, qui ſe joignent inſenſiblement juſqu'à ce que toute la vitre ſoit couverte d'une écorce de glace. Ces filamens ſont l'origine de toutes les figures, & l'on peut diſtinctement reconnoître le premier tiſſu de celle-ci. On voit d'abord des lignes extrêmement fines, d'où ſortent d'autres lignes encore, à peu-près comme on voit ſortir du tuyau d'une plume des filets qui à leur tour portent d'autres rameaux. Quand il gèle fortement, & que la première écorce de glace s'épaiſſit, il en réſulte les plus belles fleurs & des lignes de toute eſpèce, tantôt droites, tantôt ſpirales. Il y a lieu de croire que cette grande diverſité de figures ne provient pas ſeulement du mouvement de l'air & des

particules de feu, mais auſſi des petites fentes imperceptibles, qui ſe trouvent dans le verre. Quelle que ſoit la raiſon de ce phénomène, il eſt certain que ce jeu de la nature offre beaucoup d'art uni à beaucoup de ſimplicité.

Peut-être mes lecteurs trouvent-ils minutieux tout ce qu'on peut dire ſur un objet qui n'a d'autre prix que de réjouir, pour un peu de tems, la vue; mais il me ſemble qu'une minutie de cet ordre a un grand avantage ſur celles qui nous occupent ſouvent. A combien de frivolités & de riens ne s'amuſe-t-on pas chez ſoi & dans la ſociété! Certains phénomènes de la nature, que nous traitons de bagatelles, ne vaudroient-ils pas auſſi la peine d'en parler & d'y réfléchir? De pareilles recherches ſont agréables pour un eſprit avide de s'inſtruire, quelque petit que ſoit leur objet. Mettons ſeulement à part la prévention & les idées puériles que nous nous faiſons des œuvres de la nature, & nous penſerons autrement; nous verrons ſouvent qu'on découvre des chefs-d'œuvres là où l'ignorance n'apperçoit que des minuties. Car la nature manifeſte ſa ſageſſe juſques dans ſes moindres ouvrages, & c'eſt-là ce qui les diſtingue conſtamment des productions de l'art.

Au fonds, un objet eſt-il trop petit quand il peut nous fournir matière à d'utiles réflexions? Pour moi je ne dédaigne point de lire ſur les vitres gelées une vérité qui peut avoir une grande influence ſur mon bonheur. Voyez les fleurs que la gelée a deſſinées ſur ces vitres; elles ſont jolies, & artiſtement variées; cependant un rayon du ſoleil du midi les efface. C'eſt ainſi que ſouvent l'imagination nous peint tout en beau; mais tout ce qu'elle nous repréſente de ſéduiſant dans la poſſeſſion des biens du monde, ſont de belles images qui diſparoiſſent à la lumière de la raiſon. L'importance de cette leçon de ſageſſe vaut bien la peine qu'on s'arrête au petit phénomène qui la fournit.

VINGT-NEUVIEME JANVIER.

De l'utilité du pain.

PARMI tous les alimens que notre bienfaisant Créateur nous distribue avec tant de profusion & de variété pour l'entretien de notre vie, le pain est en même-tems la plus commune & la plus saine des nourritures. Il est aussi nécessaire à la table délicate du prince qu'à celle du manœuvre, & le malade se sent restauré par son usage aussi bien que l'homme en santé. Il paroît qu'il est particulièrement destiné à la nourriture de l'homme, car la plante dont il provient, peut se reproduire sous les climats les plus différens, & il est difficile de trouver sur la terre habitée un pays où le bled ne puisse mûrir, s'il est cultivé avec le soin convenable. Une preuve bien évidente qu'on ne sauroit se passer de pain, c'est qu'il est presque la seule nourriture dont on ne se lasse pas, quoiqu'on en mange tous les jours. Tous ces mets coûteux & recherchés, qu'invente la volupté ou l'ostentation, cessent bientôt de flatter notre palais si nous en faisons un trop fréquent usage, & nous finissons par nous en dégoûter. Au lieu qu'on mange toujours le pain avec plaisir, & le vieillard qui, durant soixante & dix années, en aura fait son aliment journalier, en mangera volontiers encore, pendant que toutes les autres nourritures auront perdu pour lui leur saveur.

Il seroit juste, ô Chrétien, de remonter chaque jour à ton Créateur, en faisant usage du pain, & de le bénir de ce bienfait qu'il t'accorde. Choisis parmi le grand nombre d'alimens ceux que tu préfères aux autres; en est-il un seul plus naturel, plus généralement sain, plus fortifiant, plus nourrissant que le pain? L'odeur des aromates les plus précieux n'est pas aussi restaurante que celle du pain; la première, à la vérité, porte davantage à la tête, & elle est plus échauffante; mais l'odeur du pain, toute simple qu'elle est, peut servir à te convaincre qu'il contient des parties essentiellement propres à former & à réparer le fluide nerveux. Ce qui démontre sa qualité nutritive, c'est qu'il se dissout & devient une

maſſe collante auſſi-tôt qu'il eſt humecté d'eau, par conſéquent l'eſtomac parvient ſans peine à le digérer. Conſidérons ici le ſoin ſi viſible que le Créateur a eu de notre ſanté, en nous aſſignant le pain pour nourriture. Nos meilleurs ſucs ſont ſujets à ſe corrompre, il nous falloit donc une nourriture qui pût réſiſter à la corruption ; or cette qualité ſe trouve dans le pain. Comme cet aliment nous vient du règne végétal, & qu'il a quelque choſe d'acide, c'eſt un excellent préſervatif contre la putréfaction. Un autre avantage, c'eſt qu'on peut donner au pain le degré qu'on veut, de manière qu'on ſait le rendre propre aux beſoins de chaque eſtomac, & le conſerver plus ou moins long-tems. A coup ſûr je ne ſerois pas digne de recevoir le pain qui me nourrit journellement, ſi j'étois inſenſible à ce bienfait. Quoi ! je ne remercierois pas ce père ſi bon & ſi tendre, qui fait ſortir le pain de la terre pour me nourrir & me fortifier ! Quoi ! ſemblable à la brute, je jouirois de la nourriture ſans ſonger à celui qui me la donne ? Tous les jours je mangerois & ſerois raſſaſié ſans réfléchir jamais ſur ce qui me nourrit ! Non, ô mon père & mon Dieu, mon cœur reconnoiſſant te rendra les actions de grâces qui te ſont dues pour ce bienfait. C'eſt bien aſſez que, durant mon enfance, j'aie reçu ma nourriture ſans pouvoir élever mon ame à toi ; à préſent que je connois la main qui me nourrit, je veux l'en bénir ſans ceſſe.

Mais comment pourrois-je mieux te prouver ma gratitude, qu'en partageant ce pain, que je poſsède en abondance, avec ceux qui ne le reçoivent qu'en très-petite meſure ? O, mon père, combien de tes enfans ne ſont pas auſſi heureux que je le ſuis, quoique peut-être ils méritaſſent de l'être plus que moi ! A peine ont-ils du pain, & ils ſe trouvent plus dénués encore des autres moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance. Pour moi, j'ai reçu tous ces avantages de ta main, & je ſuis prêt à en faire part à mes pauvres frères, parce qu'ils ont le même droit à tes bienfaits. Je ſouhaiterois pouvoir les ſoulager tous ; mais je n'en connois que la moindre partie, & je ne ſuis point aſſez riche pour verſer ſur tous les dons de la bénéficence. Mais toi, tu connois tous les indigens,

& tu peux raſſaſier tous ceux qui crient vers toi dans leur détreſſe. Je les recommande à tes ſoins paternels : donne-leur le pain qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance, & avec lui accorde-leur la paix & la ſérénité de l'ame. Que j'obtienne de toi ces mêmes dons ; alors je ſerai plus heureux avec du pain pour nourriture & de l'eau pour breuvage, que les riches voluptueux ne le ſont en ſavourant les mets & les vins les plus exquis.

TRENTIEME JANVIER.

De nos devoirs à l'égard du ſommeil.

Une affligeante remarque qu'on a ſouvent occaſion de faire, c'eſt que la plupart des humains s'abandonnent au ſommeil avec une ſécurité inconcevable. A l'enviſager ſeulement, par rapport à notre corps, la révolution que le ſommeil y produit doit nous paroître des plus importantes. Mais ſi on le conſidère à un autre égard encore, & qu'on ſe figure tout ce qui peut nous ſurvenir pendant que nous goûtons le repos de la nuit, il me paroît qu'il ſuit de-là qu'on ne devroit point ſe jeter entre les bras du ſommeil ſans avoir pris des précautions convenables, & s'y être préparé d'une certaine manière. Au fonds, il n'eſt pas ſuprenant que ces mêmes hommes, qui, durant l'état de veille, ſont ſi inconſidérés, ſi négligens ſur tout ce qui a trait à leurs dévoirs, ſe montrent encore tels à l'égard des devoirs qui ſe rapportent au ſommeil. Pour nous, apprenons comment, même en s'y livrant, on peut glorifier Dieu, & ſatisfaire à ce qu'exige la qualité de Chrétien.

Combien d'actions de grâces ne ſont pas dues au Créateur pour le bienfait du ſommeil ! Peut-être n'en avez-vous jamais connu tout le prix, parce qu'il ne s'eſt jamais refuſé à vos vœux quand vous l'avez appelé. Mais combien il eſt facile que la maladie ou le chagrin, la crainte ou la vieilleſſe, vous raviſſe les douceurs du repos ! O ! c'eſt alors que vous reconnoîtrez que le ſommeil eſt le beſoin le plus preſſant de la nature, & tout à la fois un bienfait ineſtimable de la divinité. Mais

voulez-vous. pour devenir ſage, attendre que vous l'ayez perdu ce bienfait? Non, maintenant que vous jouiſſez des avantages que le ſommeil procure, & qu'à l'entrée de chaque nuit il vous fait ſentir les effets de ſa préſence ſalutaire, ne vous y livrez jamais ſans un vif ſentiment de reconnoiſance envers votre céleſte bienfaiteur. Et que cette reconnoiſſance vous empêche également & d'abuſer du ſommeil, ou, par un excès oppoſé, de n'en pas faire aſſez uſage. On eſt toujours condamnable quand c'eſt par pareſſe ou molleſſe qu'on prolonge les heures deſtinées au repos: la nature, à cet égard, comme à tous les autres, ſe contente de peu, & ſept à huit heures d'un ſommeil tranquille & non interrompu, ſuffiſent à ſes beſoins. Mais l'on n'eſt pas moins blâmable lorſque par avarice, par ambition, ou par quelqu'autre motif de ce genre, on abrège ſon ſommeil, & qu'on ſe refuſe le délaſſement qui nous eſt néceſſaire. Dans l'un & l'autre cas, ô Chrétien! vous troublez l'ordre que Dieu a établi, vous bleſſez la reconnoiſſance que vous lui devez pour le bienfait du ſommeil.

Sur toutes choſes, tâchez de vous endormir dans les diſpoſitions convenables. Que feriez-vous ſi vous pouviez ſavoir avec certitude que des bras du ſommeil vous allez paſſer dans ceux de la mort? N'employeriez-vous pas vos derniers momens à vous préparer à ce paſſage, à examiner votre vie, à chercher dans le ſang de Jéſus la remiſſion de vos offenſes? Et bien, vous pouvez, à l'entrée de chaque nuit, enviſager ce cas comme poſſible. Dans chaque nuit d'hiver, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de douze à quinze heures, il meurt au-delà de cinquante mille perſonnes. Qui ſait ſi votre nom n'eſt pas marqué ſur la liſte de ceux que la mort enlevera de ce monde? Maintenant j'en laiſſe la déciſion à votre propre cœur, que voudriez vous avoir fait ſi, au milieu de de votre ſommeil, vous étiez appelé à comparoître devant le tribunal de Jéſus?

" Si, durant cette nuit, Dieu diſpoſoit de toi, ſerois-
" tu prêt à paroître devant lui?—O Dieu, aux yeux
" duquel tout eſt à découvert, que pourrions-nous te
" cacher? Nous ſentons journellement encore les foi-
" bleſſes de notre cœur, pardonne pour l'amour de Chriſt,

" lave nos péchés dans ſon ſang, pardonne & n'entre
" point en compte & en jugement avec nous !"

TRENTE ET UNIEME JANVIER.

Des révolutions qui ſe font conſtamment dans la nature.

Toutes les viciſſitudes de la nature dérivent des lois invariables que le Créateur a établies lorſqu'il tira l'univers du néant. Depuis cinq mille ans on a vu dans le ciel & ſur la terre à certains tems marqués, le retour des mêmes variations & des mêmes effets. Toujours le ſoleil, la lune, & les étoiles continuent dans l'ordre, une fois déterminé, la courſe qui leur eſt préſcrite. Mais qui les conſerve, qui les dirige ? Qui eſt-ce qui enſeigne à ces corps la route qu'ils doivent parcourir ? Qui leur indique le tems de leurs révolutions ? Qui les met en état de ſe mouvoir toujours avec la même force ? Qui les empêche de tomber ſur notre globe, ou de s'égarer dans les plaines immenſes du ciel ? En un mot, d'où vient que rien ne dérange leur cours ? Toutes ces queſtions nous ramènent à Dieu : c'eſt lui qui leur a marqué l'orbite qu'ils doivent décrire, c'eſt lui qui les maintient, qui les guide, & qui prévient en eux tout mouvement irrégulier. Par des lois qui nous ſont inconnues, il fait mouvoir ces corps céleſtes avec une viteſſe incroyable, & dans un ordre ſi parfait que rien ne peut le troubler.

Plus près de nous, il ſe fait dans les élémens des révolutions continuelles, quoiqu'elles ne ſoient pas viſibles pour un œil & un eſprit ordinaire. L'air eſt dans un mouvement perpétuel, tandis qu'il tourne autour de notre globe. De même l'eau pourſuit ſon cours ſans diſcontinuation : les fleuves ſe précipitent dans la mer, & de ſon énorme ſuperficie s'élèvent des vapeurs qui produiſent les nuages. Ceux-ci redeſcendent ſur la terre en pluie, en neige, ou en grêle ; ils pénètrent le ſein des montagnes & nouriſſent les ſources, dont les ruiſſeaux deviennent des fleuves lorſqu'ils ſe ſont accrus dans leur cours ; ainſi l'eau qui étoit ſortie des nuages retourne encore à la mer. Les ſaiſons durent un tems

limité & ſe ſuccèdent dans l'ordre une fois établi. Tous les ans la terre fertile reproduit des plantes & des moiſſons ; cependant elle n'eſt jamais épuiſée, car à cauſe de la circulation continuelle, qui a lieu dans les parties nutritives, tout ce qu'elle donne lui eſt rendu : l'hiver vient au tems déterminé, & lui amène le repos dont elle a beſoin ; & quand il a rempli les vues du Créateur, le printems lui ſuccède, & celui-ci rend à la terre les enfans qu'elle avoit perdus. Une même circulation s'obſerve dans le corps de chaque créature vivante : le ſang coule ſans ceſſe dans ces divers canaux, diſtribue à chaque membre les ſucs nourriciers qui lui ſont néceſſaires, puis retourne au cœur d'où il étoit parti. Toutes ces révolutions nous ramènent à l'idée de l'Etre ſuprême, qui en a poſé les fondemens lors de la création du monde, & qui, par ſa puiſſance & ſa ſageſſe, n'a ceſſé de les diriger juſqu'au moment où nous ſommes.

Voilà des réflexions, Chrétien, qui ſont dignes de nous occuper, & qu'il convient particulièrement d'entretenir à la fin de ce mois. Sous la ſage direction de la Providence, toutes les révolutions qui, pendent la durée du mois devoient avoir lieu dans la nature, ont été produites de la manière la plus convenable aux vues du Créateur. Chaque jour le ſoleil nous a réjouis, & après avoir rempli ſa deſtination, il a cédé l'empire à la nuit. Chaque jour la bonté de Dieu s'eſt renouvellée pour toi, en ſorte qu'elle a fait contribuer chaque changement, chaque révolution à ton bien-être.

Et maintenant ce mois, avec tous ſes jours, toutes ſes heures, & tous ſes momens, eſt paſſé pour jamais. Il eſt impoſſible qu'il ſe remontre à nous ſous le même rapport, duſſions-nous ſurvivre encore à cinquante hivers. Cependant toutes les roues de la grande machine du ſyſtême de l'univers s'arrêteront enfin, le mouvement circulaire des globes ceſſera, les reſſorts de la nature ſe relâcheront, & les jours, les mois, & les ans ſeront engloutis dans l'abyme de l'éternité.

Alors, ô Etre éternel, invariable, & infini, tu exiſteras encore, & par toi la durée de mon être pourra ſe prolonger éternellement. Dieu ſoit loué de ce que chaque

mois qui s'écoule, tandis que je ſuis ſur la terre, me rapproche du terme où commencera ma félicité.

FEVRIER.

PREMIER FEVRIER.

Tout dans la nature ſe rapporte au bien des hommes.

SOIS vivement touché, ô homme, de l'amour de préférence dont Dieu t'honore en te diſtinguant ſi avantageuſement de tant d'autres créatures. Sens, comme tu le dois, le bonheur incomparable d'être particulièrement l'objet de ſa bienfaiſante libéralité, d'être en quelque ſorte le centre de tout ce qu'il a produit pour la manifeſtation de ſes glorieux attributs.

C'eſt pour toi que toute la nature agit & travaille ſur la terre, dans l'air, dans les eaux. Pour toi la brébis eſt chargée de ſa laine. Pour toi le pied du cheval eſt armé de cette corne, dont il n'auroit pas beſoin s'il ne devoit traîner des fardeaux & gravir au haut des montagnes. Pour toi le ver à ſoie file ſon cocon, s'y renferme, & t'abandonne enſuite ce tiſſu ſi artiſtement conſtruit. Pour toi le moucheron dépoſe ſes œufs dans les eaux, afin qu'ils ſervent de nourriture aux écreviſſes & aux poiſſons, qui ſerviront eux-mêmes à ta ſubſiſtance. Pour toi l'abeille va recueillir dans le ſein des fleurs ce miel exquis qui t'eſt deſtiné. Pour toi le bœuf eſt attaché à la charrue, & ne demande pour prix de ſes travaux qu'une légère nourriture. C'eſt encore pour toi que les forêts, les champs & les jardins abondent en richeſſes, dont la plupart ſeroient perdues ſi elles ne ſervoient à ton uſage, de même que les tréſors que les montagnes renferment.

Il eſt vrai que tu as, ſans comparaiſon, plus de beſoins que les animaux brutes ; mais n'as-tu pas auſſi incomparablement plus de facultés, de talens & d'induſtrie pour faire ſervir tout ce qui t'environne à ton utilité & à tes plaiſirs ? Mille & mille créatures contribuent à te nourrir, à t'habiller, à te loger & à te fournir des agrémens & des commodités ſans nombre. Si Dieu t'a crée avec tant de beſoins, c'eſt préciſément pour te procurer la plus grande variété de ſenſations agréables. Il te ſeroit impoſſible de ſatisfaire à ces beſoins multipliés, ſi ceux des animaux l'étoient autant que les tiens, & c'eſt afin que rien ne te manquât & que tu te trouvaſſes dans l'abondance, que les choſes qui leur ſont néceſſaires ſont ordinairement celles dont l'homme ne ſauroit faire uſage.

Mais ce n'eſt pas ſeulement à ta nourriture que Dieu a pourvu avec tant de bonté : il a daigné te procurer encore mille autres plaiſirs. C'eſt pour toi que chante l'alouette & le roſſignol, que les fleurs parfument l'air, que les champs & les jardins ſont parés de tant de différentes couleurs. Sur-tout il t'a donné une raiſon qui te met en état de faire contribuer toutes choſes à ton entretien & à tes plaiſirs, de dominer ſur les animaux, de dompter la baleine & le lion, & ce qui eſt tout autrement précieux encore, de te complaire dans les œuvres qu'il a faites, d'en contempler la beauté, la grandeur, & la magnificence, d'en admirer l'ordre, l'harmonie, & le merveilleux enchaînement.

O homme ſi privilégié & comblé de tant de grâces ! comment pourras-tu être aſſez reconnoiſſant envers ton céleſte bienfaiteur ? Quel amour pourroit être aſſez parfait pour répondre, en quelque ſorte, à celui que Dieu t'a témoigné ? Mais pour enflammer de plus en plus ton amour & ta reconnoiſſance, réfléchis fréquemment ſur la libéralité ſans bornes du père de la nature, ſur la prédilection dont il t'honore, & ſur les bienfaits ſans nombre que tu reçois à toute heure de lui. Conſidère ſouvent qu'il n'y a point de créature ſur la terre qui ſoit auſſi favoriſée, & pour laquelle Dieu ait fait tant de choſes que pour toi. Regarde autour de toi, & contemple tout le ſpectacle de la nature ; interroge le ciel, la terre, & la

mer, tous les êtres qui exiſtent ici-bas, & ils te diront que tu es cet être heureux que tous les autres doivent ſervir & auquel toute la création ſe rapporte. Que ton ame alors ſoit pénétrée de la plus vive gratitude & du plus ardent amour envers ton magnifique bienfaiteur, & que ton premier ſoin, ton unique ambition ſoit de ne vivre que pour celui qui en ta faveur a donné la vie & l'être à tant de créatures diverſes.

Telles ſont, ô Chrétien, les réſolutions que tu dois prendre au commencement de ce mois. Chaque jour tu auras de nouvelles occaſions de reconnoître & célébrer les ſoins paternels de la Providence pour ta vie, pour ta nourriture & pour tes plaiſirs. Goûte & ſavoure la bonté divine dans chaque aliment qu'elle te fournira pour te ſuſtanter, dans chaque verre d'eau qui ſervira à te déſaltérer & à te rafraîchir. Mais reconnois ſur-tout les gratuités du Seigneur dans les biens qu'il te réſerve pour l'éternité. C'eſt à toi que Jéſus-Chriſt deſtine ce bonheur ineffable, dont ſes fidelles diſciples jouiront autour de ſon trône; les eſprits bienheureux ſeront tes compagnons & tes amis, & tu partageras avec eux ces biens immenſes qui ſurpaſſent infiniment tous ceux que l'on voit ici-bas.

" Que ſont en effet les biens du tems préſent en com-
" paraiſon de la gloire qui nous attend dans le bienheu-
" reux ſéjour où Dieu réſide! A la vérité, même ici-
" bas, nous éprouvons continuellement les effets de ſa
" bienfaiſance, & nous ſommes environnés des mer-
" veilles de ſa bonté; mais ſur cette terre les plaiſirs
" ſont toujours entremêlés de peines:—Le parfait bon-
" heur ne ſe trouve que dans le ciel."

DEUXIEME FEVRIER.

De l'influence que le froid a ſur la ſanté.

Dans ces mois rigoureux de l'hiver, il eſt très-ordinaire d'entendre faire de grands éloges des autres ſaiſons de l'année. Le printems, l'été, & l'automne, dont on ſent ſi peu le prix lorſque l'on jouit actuellement de

leurs dons, ſont préconiſés outre meſure à préſent qu'on n'eſt plus en état de ſe prévaloir de leurs avantages. C'eſt ainſi que les hommes ſont faits : les biens qu'ils poſſèdent, ils ne les eſtiment pas comme ils le devroient, & ils ne commencent à en reconnoître la valeur que lorſqu'ils leur ſont enlevés. Mais eſt-il donc vrai que ces trois ſaiſons méritent ſeules notre attention & nos éloges? L'hiver ſeroit-il effectivement tel qu'on ſe le repréſente d'ordinaire, l'ennemi de tous les plaiſirs, & le déſtructeur de la ſanté? Comme cette prévention peut influer aſſez conſidérablement ſur notre repos & ſur notre contentement, il ſera bon de réfléchir avec impartialité ſur les avantages que la ſaiſon actuelle nous procure rélativement à notre ſanté.

Le printems & l'automne ſont très-dangereux à cauſe des variations ſubites de température. En été l'air eſt chargé de vapeurs corrompues, ou qui du moins ont de la diſpoſition à ſe corrompre. C'eſt le tems où l'on eſt le plus ſujet à des rhumes, qui occaſionnent une multitude de maladies douloureuſes & quelquefois mortelles. L'hiver n'a point ces inconvéniens. Le froid favoriſe la tranſpiration inſenſible, & prévient par-là quantité de maux terribles qui dérivent de ſa ſuppreſſion. Au moyen d'une tranſpiration douce & modérée, on ſe ſent plus léger & plus diſpos, le ſang ſe purifie, l'appétit augmente, de même que la gaieté & la ſérénité. De plus, le froid reſſerre les parties ſolides, les fortifie, & ſupplée par-là au défaut d'exercice. Quelles incommodités n'occaſionnent pas les grandes chaleurs de l'été? Quel accablement, quelle peſanteur n'éprouve-t-on pas lorſqu'on eſt obligé d'être long-tems en plein air, & qu'on ſupporte, pour ainſi dire, tout le poids d'une atmoſphère brûlante? Combien n'aſpirons-nous pas après la fraîcheur de la nuit, pour nous ranimer & prendre de nouvelles forces. Les beaux jours de l'hiver n'ont pas ces incommodités. On a plus de légéreté, plus de vigueur & de courage; on ſe trouve mieux diſpoſé pour le travail & pour le plaiſir. Le froid nous donne de l'activité; il nous excite à précipiter nos pas & à faire de l'exercice pour nous procurer une douce chaleur.

Ainſi, mon lecteur, l'hiver même peut contribuer à votre ſanté & à vos plaiſirs. Le Créateur a pourvu à

votre bien-être dans cette saison comme dans les autres, & il a fait les plus sages arrangemens pour la conservation & le bonheur de ses créatures dans tous les mois de l'année. Si pendant l'hiver vous n'êtes pas aussi content, si vous ne jouissez pas d'une aussi bonne santé que dans les autres saisons, c'est inconteſtablement votre faute. Peut-être que vous le passez dans l'oisiveté; peut-être que, toujours renfermé dans des appartemens bien chauds, vous ne respirez jamais un air pur, & ne profitez pas des beaux jours de l'hiver; peut-être que vous vous livrez au chagrin & à des soucis inquiets pour l'avenir; peut-être que vous péchez contre la sobriété, & que vous faites des excès dans le manger & dans le boire; peut-être enfin qu'abusant des jours de l'été, vous avez ruiné votre santé par une vie déréglée, dont vous éprouvez à présent les tristes effets. Que l'homme pourroit être heureux, que sa santé seroit bonne & constante, s'il suivoit les lois de la nature, & s'il faisoit succéder alternativement le travail & le repos, les affaires & les plaisirs!

O mon bienfaisant Créateur! je reconnois avec une vive gratitude les sages fins que tu te proposes dans le gouvernement du monde. Je bénis les soins paternels avec lesquels tu pourvois à ma conservation, à mon repos, à mon bien-être dans toutes les révolutions de l'année. Serois-je donc assez imprudent pour me rendre pénible & désagréable une saison qui pourroit devenir pour moi une source des plaisirs les plus purs & les plus innocens? Irois-je de gaieté de cœur détruire ma santé & ma vie, tandis que tu t'occupes avec tant de bonté à les conserver & à les affermir? Non, je veux m'appliquer désormais à répondre constamment à tes vues sages & bienfaisantes. Le contentement d'esprit & la gaieté rendront mes jours agréables; la tempérance & la vertu me feront jouir d'une santé ferme & durable.

TROISIEME FEVRIER.

Une température toujours égale ne ſeroit pas avantageuſe à la terre.

Nous nous imaginons que notre terre ſeroit un paradis, ſi par-tout, & dans tous les climats, il y avoit une égale diſtribution du froid & du chaud, la même fertilité & la même diviſion des jours & des nuits. C'eſt ainſi que nous penſons, nous pauvres humains dont les lumières ſont ſi courtes, & qui rapportons tout à nos propres intérêts. Mais ſuppoſé que les choſes fuſſent arrangées de cette manière, & que dans toutes les parties du globe, il y eût le même degré de froid & de chaud, eſt-il bien vrai que les hommes y gagneroient, du côté de la nourriture, des commodités & des plaiſirs? Tant s'en faut, qu'au contraire la terre ſeroit le ſéjour le plus triſte & le plus miſérable pour toutes les créatures, ſi Dieu s'étoit conformé au plan que nous aurions voulu lui préſcrire: par l'arrangement actuel, il y a une diverſité infinie entre les œuvres du Créateur. Mais quelle triſte uniformité, & combien la terre ne ſeroit-elle pas dépouillée de beautés & d'agrémens, ſi les révolutions des ſaiſons, de la lumière & des ténèbres, du froid & du chaud n'avoient plus lieu? Des milliers de plantes & d'animaux, qui ne peuvent ſe perpétuer que dans des pays où il y a un certain degré de chaleur, n'exiſteroient point. Parmi cette multitude immenſe de productions naturelles, il y en a très-peu qui puiſſent réuſſir également dans tous les climats. La plupart des créatures qui ſe trouvent dans des contrées froides ne pourroient pas ſupporter les pays chauds, tandis qu'au contraire ceux-ci ſont peuplés d'êtres qui périroient dans des climats froids. Si donc il y avoit par-tout une chaleur égale, quantité de productions naturelles n'exiſteroient pas, la nature ſeroit privée d'une grande partie de ſes charmes & de ſa diverſité, une infinité de biens ſeroient perdus pour nous. Si chaque pays de la terre produiſoit les mêmes choſes & avoit les mêmes avantages, toute communication entre les peuples ceſſeroit: il n'y auroit

ni échange, ni commerce, plusieurs arts & plusieurs métiers seroient inconnus. Et que deviendroient les sciences, si les besoins mutuels des diverses nations ne les mettoient dans l'heureuse nécessité de communiquer les unes avec les autres.

Supposons néanmoins que la chaleur dût être égale dans tous les lieux du monde, pourrions-nous déterminer quel devroit être le degré de cette chaleur? Faudroit il qu'il fît par-tout aussi chaud que dans la zone torride? Mais qui pourroit soutenir une pareille température? Car les régions qui sont plus froides emportent toujours à celles qui sont plus chaudes quelque chose de leur chaleur, il faudroit que la chaleur, répandue sur toute la terre, fût de beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est effectivement sous la zone torride, si elle devoit être par-tout au même dégré, & alors hommes, animaux, plantes, tout seroit consumé, tout périroit. Mais supposez qu'il y eût par toute la terre le même degré d'une chaleur tempérée, qui pût convenir à toutes les créatures, il faudroit donc aussi que l'air eût par-tout la même élévation, la même densité, & le même ressort. Or, il arriveroit de-là que notre terre seroit privée d'une des principales causes des vents & quel dommage inexprimable n'en résulteroit-il pas? L'air, qui est si essentiel à la conservation de notre vie, deviendroit le plus nuisible des poisons s'il n'étoit pas purifié par les vents. L'égalité de la chaleur sur la terre occasionneroit bientôt des maladies, des contagions, des pestes, & notre prétendu paradis ne seroit plus qu'un désert & un véritable cahos.

Sage & bienfaisant Créateur, tout ce que tu as fait est bien fait: cet aveu est le résultat de toutes les réflexions que je fais en contemplant tes œuvres. Je veux m'habituer à penser ainsi à la vue de chaque objet que le règne de la nature m'offrira, & s'il arrivoit que je crusse y découvrir des défauts & des imperfections, je me rappellerois toujours ton infinie sagesse & la foiblesse de mes lumières. Bien des choses qui, à la première vue, paroissent contraire à l'ordre & à l'utilité du monde, sont arrangées avec une sagesse & une bonté admirables.

Ce qui me paroît défectueux & imparfait, fournit à des eſprits plus éclairés de juſtes ſujets d'admirer & de célébrer les infinies perfections du Créateur. Et ſuppoſé que je ne ſois pas toujours en état de reconnoître la ſageſſe & la bonté de Dieu, dans la création & dans la conſervation du monde, il doit me ſuffire de ſavoir que tout ce que fait le Seigneur ne peut qu'être bien fait.

Tel eſt auſſi le jugement que je porterai déſormais ſur le gouvernement moral de Dieu, & ſur la conduite qu'il tient à l'égard des êtres intelligens. Comme dans la nature il a diſtribué d'une façon inégale le froid & le chaud, la lumière & les ténèbres, il a mis auſſi une grande diverſité dans ſes diſpenſations à l'égard des créatures raiſonnables, & il n'a pas réglé leurs deſtinées de la même manière. Mais ici comme dans la nature, ſes voies ſont toujours des voies de ſageſſe & de bonté. De même que notre globe ne pourroit ſubſiſter, s'il y avoit par-tout un égal degré de froid & de chaud ; il eſt certain auſſi que la félicité du monde ſeroit détruite s'il y avoit une parfaite égalité entre le ſort des humains. Tout ce que le Seigneur a réglé & ordonné eſt admirable & parfait. " Tous ſes ſentiers ſont gratuité & vérité à " ceux qui gardent ſon alliance & ſes témoignages." A lui ſoit gloire d'éternité en éternité.

QUATRIEME FEVRIER.

L'utilité des étoiles.

Le ciel étoilé eſt un théâtre admirable des merveilles du Très-haut, aux yeux de tout homme qui aime à réfléchir ſur les ouvrages de Dieu. L'ordre, la grandeur, la multitude & le brillant éclat de ces corps céleſtes, doivent offrir le plus raviſſant ſpectacle à un obſervateur attentif des œuvres de la nature. Le ſeul aſpect des étoiles, ſuppoſé même qu'on n'eût aucune connoiſſance de leur nature & de leurs fins, ſeroit déjà bien propre à remplir l'ame d'admiration & de joie. Car que peut-on voir de plus majeſtueux & de plus beau que cette immenſe étendue des cieux, éclairée par des lumières ſans

nombre, que l'azur du ciel fait paroître encore plus brillantes, & qui diffèrent toutes les unes des autres, tant en grandeur qu'en éclat.

Mais l'Être infiniment ſage n'auroit-il orné la voûte céleſte de tant de corps d'une immenſe grandeur, que pour la ſatisfaction de nos yeux, & pour nous procurer un magnifique ſpectacle? Auroit-il créé ces ſoleils innombrables, uniquement afin que les habitans de notre petit globe euſſent le plaiſir de voir au firmament quelques points lumineux, dont ils ne connoiſſent que très-imparfaitement la nature & la deſtination particulière, & qui ſont même aſſez rarement remarqués? On ne ſauroit s'en faire une telle idée, ſi l'on conſidère qu'il y a par-tout dans la nature une admirable harmonie entre les œuvres de Dieu & les fins qu'il ſe propoſe, & que, dans tout ce qu'il fait, il a pour but l'utilité auſſi-bien que le plaiſir de ſes créatures. On ne ſauroit douter que Dieu, en plaçant les aſtres dans le ciel, n'ait eu des vues bien plus relevées que celle de nous procurer un agréable ſpectacle. A la vérité, nous ne ſaurions déterminer préciſément toutes les fins particulières auxquelles les étoiles peuvent ſervir; mais au moins il eſt bien facile de reconnoître qu'elles doivent être deſtinées à l'avantage auſſi-bien qu'à l'ornement du monde, & les conſidérations ſuivantes ſuffiront ſans doute pour nous en convaincre.

Entre les étoiles, qu'on peut aiſément diſtinguer, il y en a qui ſont conſtamment dans la même région du ciel, & que nous voyons toujours au-deſſus de nos têtes. Celles-ci ſervent de guide aux voyageurs par terre & par mer, pendant l'obſcurité de la nuit. Elles marquent au navigateur ſa route, & lui apprennent quand il peut entreprendre ſes voyages avec le moins de danger, & arriver heureuſement à l'endroit de ſa deſtination. D'autres aſtres varient leurs aſpects, & quoiqu'ils gardent toujours entr'eux la même ſituation, ils changent de jour en jour à notre égard l'ordre de leur lever & de leur coucher. Ces changemens même, qui ſe font d'ailleurs dans un ordre invariable, nous ſont d'une grande utilité. Ils ſervent à meſurer le tems, & à le déterminer

par des points fixes. Les révolutions, toujours régulières, des étoiles, marquent préciſément le retour & la fin des ſaiſons. Le laboureur ſait au juſte par ce moyen dans quel tems il doit confier les ſemences à la terre, & quel ordre il doit donner aux travaux de la campagne.

Quelque conſidérable que ſoit l'utilité dont les étoiles ſont à notre terre, il eſt bien à préſumer que ce n'eſt ni le ſeul ni le principal objet que Dieu s'eſt propoſé en produiſant tant de globes d'une prodigieuſe grandeur. Peut-on croire, en effet, que le ſage Créateur eût parſemé l'immenſe étendue de tant de millions de mondes & de ſoleils, uniquement afin que le petit nombre des habitans de notre terre puſſent être inſtruits de la meſure du tems & du retour des ſaiſons? Ah! ſans doute ces globes innombrables ont des fins bien plus ſublimes, & chacun d'eux a une deſtination propre & particulière. Toutes les étoiles étant autant de ſoleils qui peuvent éclairer, animer, & échauffer d'autres globes, eſt-il vraiſemblable que Dieu leur eût donné cette faculté inutilement? Auroit-il créé des aſtres qui peuvent darder leurs rayons juſques ſur la terre, ſans avoir produit auſſi des mondes qui puſſent jouir de leur bénigne influence? Dieu, qui a peuplé de tant de créatures vivantes cette terre qui n'eſt qu'un point, auroit-il placé dans l'immenſe étendue tant de ſphères déſertes? Non, ſans doute. Peut-être que chacune de ces étoiles fixes, que nous voyons par milliers, a ſes mondes qui ſe meuvent autour d'elle, & pour leſquels elle a été créée. Peut-être que ces ſphères, que nous voyons au-deſſus de nous, ſervent de demeure à différens ordres de créatures, & qu'elles ſont peuplées, comme notre terre, d'habitans, qui peuvent admirer & célébrer la magnificence des œuvres de Dieu. Peut-être que de tous ces globes, auſſi-bien que du nôtre, il s'élève continuellement vers le Créateur des prières & des cantiques de louange & d'actions de grâces.

Il eſt vrai que ce ne ſont-là que des conjectures vraiſemblables. Mais pour tout homme qui aime véritablement Dieu, ces conjectures ne peuvent qu'être bien agréables, bien raviſſantes. Quelle ſublime penſée que celle-ci: independamment du petit nombre de créatures

raiſonnables qui habitent ce globe, il y en a des multitudes innombrables dans ces mondes qui d'ici ne nous parroiſſent être que des points lumineux. Il s'en faut bien que les limites de notre terre ne ſoient celles de l'empire du très-haut. Au-delà de ce monde, il y a une immenſité, en comparaiſon de laquelle notre globe, quelque grand qu'il ſoit, doit être compté pour rien. Des intelligences, des êtres ſans nombre exiſtent là; tous magnifient le nom de notre grand Créateur, tous ſont auſſi heureux que leur deſtination le demande, & peut-être que tous aſpirent après un monde meilleur.

O vous que je ne connois point encore, êtres divers qui êtes ſortis comme moi des mains d'un même Créateur, je ſouhaite auſſi-bien que vous de parvenir dans ce meilleur monde, où ce ne ſera plus par des conjectures & des probabilités, mais par une entière conviction & par une vue claire & diſtincte que je connoîtrai Dieu & ſes œuvres. Alors je me trouverai plus près de ſes ſphères immenſes que je ne fais qu'entrevoir, & dont je n'ai qu'une connoiſſance ſi imparfaite dans cet état d'ignorance & d'éloignement où je me trouve à préſent. Alors je pourrai prendre mon eſſor, paſſer rapidement d'une planète à l'autre, m'élever d'une étoile à une autre étoile, & adorer le très-haut. Quand ſera-ce!

CINQUIEME FEVRIER.

De la merveilleuſe ſtructure de l'œil.

L'œil ſurpaſſe infiniment tous les ouvrages de l'induſtrie des hommes. Sa ſtructure eſt la choſe la plus étonnante dont l'entendement humain ait pu acquérir la connoiſſance. Le plus habile artiſte ne ſauroit imaginer aucune machine de ce genre, qui ne ſoit infiniment au-deſſous de ce que nous obſervons dans l'œil. Quelque ſagacité, quelque induſtrie qu'il puiſſe avoir, il n'exécutera rien qui n'ait les imperfections propres à tous les ouvrages des hommes. Nous ne ſaurions, il eſt vrai, reconnoître parfaitement tout l'art que la ſageſſe divine a

mis dans la formation de ce bel organe ; mais le peu que nous en connoiſſons ſuffit pour nous convaincre des lumières infinies, de la bonté & de la puiſſance de notre Créateur. L'eſſentiel eſt de nous ſervir de cette connoiſſance, quelque foible qu'elle ſoit, pour magnifier le nom du Très-haut. D'abord la diſpoſition des parties externes de l'œil eſt admirable. De quels retranchemens, de quelles défenſes le Créateur n'a-t-il pas pourvu nos yeux ! Ils ſont placés dans la tête à une certaine profondeur, & environnés d'os durs & ſolides, afin qu'ils ne puiſſent pas être facilement offenſés. Les ſourcils contribuent auſſi beaucoup à la ſûreté & à la conſervation de cet organe. Ces poils, qui forment un arc au-deſſus des yeux, empêchent qu'il n'y tombe du front des gouttes de ſueur, de la pouſſière, ou choſes pareilles. Les paupières ſont une autre défence ; & de plus, comme elles ſe ferment dès que nous nous endormons, elles empêchent durant le ſommeil l'action de la lumière qui interromproit notre repos. Les cils ſervent encore à la perfection des yeux. Ils nous garantiſſent du trop grand jour qui pourroit nous bleſſer ; ils excluent la lumière ſuperflue, & ils arrêtent juſqu'à la moindre pouſſière, dont les yeux pourroient être offenſés.

Leur ſtructure interne eſt encore plus admirable. Tout l'œil eſt compoſé de tuniques, d'humeurs, de muſcles, & de veines. La tunique ou membrane extérieure, qu'on appelle cornée, eſt tranſparente & ſi dure qu'elle peut réſiſter aux chocs les plus rudes. Derrière celles-là s'en trouve intérieurement une autre qu'on nomme uvée, & qui eſt circulaire & colorée. Dans ſon milieu, elle a une ouverture qu'on appelle prunelle, & qui paroît être noire. Derrière cette ouverture eſt le cryſtallin, qui eſt parfaitement tranſparent, de figure lenticulaire, & compoſé de pluſieurs petites lames très-minces & arrangées les unes ſur les autres. Au-deſſous du cryſtallin, il y a une ſubſtance limpide & tranſparente, qu'on appelle l'humeur vitrée, parce qu'elle reſſemble a du verre fondu. La cavité où la chambre antérieure entre la cornée & le cryſtallin, contient une humeur limpide & fluide comme l'eau, & qu'on nomme par cette raiſon l'humeur aqueuſe ; elle peut ſe réparer quand elle s'eſt écoulée

par une bleſſure de la cornée. Six muſcles, admirablement bien rangées, meuvent l'œil de tous les côtés, l'élèvent, l'abaiſſent, le tournent à droite ou à gauche, obliquement ou en rond, ſelon que l'occaſion le demande. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt la rétine, membrane qui tapiſſe le fond de l'œil. Elle n'eſt qu'un tiſſu de fibrilles extrêmement fines, attachées à un nerf qui vient du cerveau & qu'on appelle le nerf optique. C'eſt ſur la rétine que ſe fait la viſion, parce que les objets vont ſe peindre au fond de l'œil ſur cette tunique, & quoique l'image des objets extérieurs ſe peigne renverſée ſur la rétine, on ne laiſſe pas de les voir dans leur vraie poſition. Or, pour ſe faire une idée de l'extrême ſubtilité de ce tableau, il n'y a qu'à conſidérer que l'eſpace d'un demi-mille, c'eſt-à-dire, de plus de onze cent verges, lorſqu'il ſe repréſente au fond de l'œil, ne fait que la dixime partie d'un pouce.

Je te rends grâces, ô Seigneur mon Dieu, de ce que mon œil a été formé d'une manière ſi merveilleuſe. Mon ame reconnoît ta ſageſſe, ta puiſſance, & ta bonté infinies dans la ſtructure & dans tout l'arrangement de cette partie de mon corps. Juſques-ici je n'avois pas conſidéré mon œil comme il méritoit d'être conſidéré; c'eſt-à-dire, comme un chef-d'œuvre de tes mains, & comme une preuve démonſtrative que mon corps, juſques dans ſes moindres parties, n'eſt point l'ouvrage du haſard, & que tu ne l'as pas formé ſans but & ſans te propoſer les fins les plus utiles. Mais à préſent je commence à entrevoir les merveilles de ta ſageſſe, & je ſuis frappé d'étonnement en me conſidérant moi-même & toutes les œuvres que tu as formées. O mon ſage & puiſſant Créateur, pardonne ſi juſques ici, en me ſervant de mes yeux, je n'ai pas penſé à toi, ou de moins ſi je n'y ai pas penſé avec la plus vive gratitude. Diſpoſe-moi toi-même à me ſouvenir avec plus de reconnoiſſance de tes bienfaits, & à te glorifier par l'uſage de mes yeux Enſeigne-moi à ne m'en ſervir que d'une manière qui réponde au but pour lequel tu me les as donnés, afin que je n'en abuſe jamais, & que ce bel organe ne ſoit point profané & déſhonoré par ma faute. Fais

que déſormais j'emploie ſouvent mes yeux à conſidérer tes œuvres, & que toutes les fois que je contemple le ciel, la terre, ou moi-même, je ſois excité à louer & à bénir ton admirable bonté. Et quand je verrai les maux divers & la miſère qui font gémir une grande partie de mes ſemblables, ah ! que mes yeux ne ſe refuſent point aux larmes, & que mon cœur ne ſoit pas fermé à la compaſſion. Mais que des larmes de joie coulent de mes yeux toutes les fois que je recevrai quelque nouvelle marque de ta bonté, ou lorſque je ſerai aſſez heureux pour faire quelque bien aux affligés & aux indigens, pour les ſoulager dans leurs détreſſes, & pour eſſuyer leurs pleurs. Ainſi je remplirai les vues de ta bonté, & je me rendrai digne de ton approbation.

SIXIEME FEVRIER.

Le brouillard.

Parmi tant de météores que l'on voit en hiver, l'un de ceux qui méritent une attention particulière, c'eſt le brouillard. Ce n'eſt qu'un amas de vapeurs aqueuſes & ſulfureuſes, qui rempliſſent la plus baſſe région de l'air, & qui s'y épaiſſiſſent. Cette condenſation ſe produit principalement par le froid ; & il faut, pour qu'il ſe forme des brouillards, que l'air ſoit ſenſiblement plus froid que la terre, d'où il s'élève continuellement des exhalaiſons. Outre que les brouillards répandent ſur la terre une douce humidité qui lui eſt néceſſaire, ils fourniſſent encore à nos yeux un ſpectacle qui a quelque choſe d'agréable. Tout ce que nous voyons de près ou de loin, le ciel & la terre, paroiſſent être confuſément enveloppés d'une courtine griſe. Tout autour de nous & au-deſſus de nos têtes, nous ne voyons qu'obſcurité, & l'œil erre d'un endroit à l'autre ſans pouvoir diſtinguer les objets. Le ſoleil levant travaille long-tems à percer ces brouillards, & a rendre à la terre l'aſpect qu'elle avoit précédemment. Il parvient enfin à diſſiper ces vapeurs : tantôt elles deſcendent ſur la terre, tantôt elles s'élèvent dans la moyenne région de l'air. Peu-à-

peu les objets ſortent de cette obſcurité uniforme dont ils étoient environnés, & ils reparoiſſent ſous leur forme ordinaire. Le ciel a repris toute ſa clarté, toute ſa ſérénité, & ce n'eſt qu'à fleur de terre, ou ſur les toits qu'on apperçoit encore quelques traces du brouillard, qui pendant pluſieurs heures avoit couvert l'horizon.

A la vue de ce météore, je me rappelle ces tems malheureux, où les ſciences étoient pour ainſi dire enveloppées du brouillard impénétrable de la ſuperſtition & de l'ignorance. Dans quelles épaiſſes ténèbres la terre entière n'étoit-elle pas plongée, avant que le ſoleil de la vérité pût ſe montrer dans toute ſa ſplendeur ! Les lumières de l'eſprit humain étoient ſi courtes, ſa vue étoit ſi bornée, qu'il ne connoiſſoit pas les choſes même dont il étoit immédiatement environné, & le pouvoir de l'erreur étoit tel qu'aucun rayon ne pouvoit pénétrer dans les ames obſcurcies par les préjugés & par la ſuperſtition. Enfin le brouillard ſe diſſipa, le ſoleil reparut, & éclaira ſubitement les humains, qui, pendant des ſiècles entiers, avoient été enſevelis dans des ombres épaiſſes. Nous parvînmes à pouvoir diſtinguer l'erreur de la vérité, un heureux avenir, l'éternité même s'ouvrit devant nous, & nous commençâmes à ſentir toute la grandeur de notre deſtination. Mais, hélas ! cette même lumière qui ne devoit ſervir que pour nous conduire par le chemin de la vérité & de la vertu, l'homme abuſant des moyens les plus propres pour ſon bonheur, en conduit une grande partie à l'incrédulité & au malheur éternel.

Il n'eſt cependant que trop vrai que tant que je ſuis ici-bas, & pendant les jours de mon pélerinage terreſtre, je marche encore dans l'obſcurité. Le brouillard qui m'environne ne me permet pas d'avoir une vue claire & diſtincte de l'avenir ; & ma propre ignorance, mes préjugés, mon incrédulité, augmentent encore les ténèbres de mon état actuel. Ah ! puiſſent-elles ſe diſſiper bientôt ! Puiſſe la lumière de la vérité & de la joie m'éclairer bientôt dans cette vallée obſcure ! Mais, grâces à Dieu, un chemin s'ouvre devant moi, & j'entrevois, à travers les ombres qui m'environnent, le paſſage qui conduit à la bienheureuſe éternité. Bientôt tous les nuages diſparoîtront, & je ſerai tranſporté dans un ſéjour de lumière

& de félicité qu'aucune ombre ne pourra jamais obſcurcir. " Là je connoîtrai, à la clarté du Seigneur, ce qui " ſur la terre m'avoit paru ſombre & ténébreux ; là je " ſentirai la ſageſſe & la ſainteté de ces voies de la Pro- " vidence que je trouvois incompréhenſibles ici-bas ; là " mon ame, pénétrée d'admiration & de reconnoiſſance, " verra le merveilleux enchaînement & la parfaite har- " monie des œuvres du Très haut."

SEPTIEME FEVRIER.

Du flux & du reflux.

La plus grande partie de la ſurface de la terre eſt couverte d'eau : c'eſt ce qu'on appelle mer, & cet immenſe amas eſt très-diſtinct des lacs & des fleuves. Ceux-ci contiennent plus ou moins d'eau ſelon les diverſes ſaiſons, au-lieu que dans la mer la quantité d'eau eſt preſque toujours la même. Mais on obſerve que chaque jour la mer croît & diminue deux fois ſelon certaines règles. Lorſque dans un port elle ſe trouve à ſa plus grande hauteur, elle commence bientôt à décroître. Ce décroiſſement dure ſix heures, & la mer ſe trouve alors à ſa moindre hauteur. Au bout des ſix heures, elle recommence à s'élever, & cet accroiſſement continue auſſi ſix heures; au bout deſquelles la mer a de nouveau atteint ſa plus grande hauteur. Alors elle retombe encore pendant ſix heures, pour remonter enſuite pendant un même eſpace de tems ; de ſorte qu'en vingt-quatre heures la mer eſt montée & s'eſt retirée deux fois, & eſt parvenue alternativement à ſa plus grande & à ſa plus petite hauteur. Ce mouvement régulier & alternatif des eaux de la mer, qui ſe hauſſent vers le rivage & qui ſe retirent enſuite, eſt ce qu'on appelle le flux & le reflux. Quand la mer s'enfle & s'élève contre les côtes, c'eſt le flux ; & le mouvement qui repouſſe les eaux vers la haute mer, c'eſt ce qu'on appelle le reflux. Ce qu'il y a de ſingulièrement remarquable, c'eſt que la marée ſe règle ſelon le cours de la lune. Le flux eſt plus fort & s'élève davantage vers le tems de la nouvelle lune & du plein, &

il eſt moindre dans le tems des quartiers. Le mouvement eſt auſſi beaucoup plus conſidérable au printems & à l'automne, que dans les autres ſaiſons. Au contraire, les marées ſont beaucoup plus foibles dans les des tems ſolſtices. Ce phénomène ſe remarque ſur-tout dans l'Océan, où l'eau occupe un très-grand eſpace ; au lieu qu'il eſt beaucoup moins ſenſible dans les mers plus bornées, telle que la Méditerranée. Au reſte, l'intervalle entre le flux & le reflux n'eſt pas préciſément de ſix heures : il y a onze minutes de plus ; de ſorte que ces révolutions n'arrivent pas le lendemain au même moment, mais trois quarts d'heure plus tard. Elles ne reviennent à la même heure qu'au bout de trente jours ; ce qui eſt préciſément le tems qui s'écoule d'une nouvelle lune à l'autre.

Ce que l'on peut conclure avec certitude de ce phénomène ſi conſtant & ſi régulier, c'eſt que le flux & le reflux ont quelque rapport, quelque liaiſon avec les mouvemens de la lune. Mais ſans vouloir approfondir davantage la cauſe de cet effet, où il y a certainement encore bien de l'obſcurité ; ſans décider ſi le flux & le reflux vient de la preſſion de la lune ſur les eaux, ou de la gravitation des parties de la terre vers la lune, réfléchiſſons plutôt ſur les vues que Dieu s'eſt propoſées dans ces révolutions ſi remarquables. C'eſt toujours une ignorance aſſez pardonnable, de ne pouvoir pas expliquer parfaitement les lois & l'ordre de la nature ; mais c'eſt une inattention & une ingratitude inexcuſables, de ne pas réfléchir ſur l'influence avantageuſe que ces lois & ces grands phénomènes ont ſur notre terre, ou d'oublier la reconnoiſſance que nous devons au Pere bienfaiſant de la nature.

Le premier avantage que nous procure le flux, c'eſt de repouſſer l'eau dans les fleuves & d'en rendre le lit aſſez profond pour pouvoir amener, juſqu'aux portes des grandes villes, les charges & les marchandiſes dont le tranſport ſeroit impratiquable ſans cela. Les vaiſſeaux attendent quelque tems ces crues d'eau, & ils en profitent pour arriver à la rade ſans toucher le fond, ou pour entrer dans le lit des rivières ſans danger. Après ce ſervice important, les marées diminuent, & laiſſant

rentrer la rivière dans ſes bords, elles facilitent à ceux qui les habitent, la jouiſſance des commodités qu'ils tirent de ſon cours ordinaire. Un autre avantage qui nous revient de ce balancement perpétuel des eaux, c'eſt d'empêcher qu'elles ne viennent à croupir, ou à s'infecter par un trop grand repos. Il eſt vrai que les vents y contribuent auſſi beaucoup; mais comme il règne ſouvent un grand calme ſur les eaux, il pourroit en réſulter une putréfaction dans le baſſin de la mer, qui eſt le réceptacle où tous les écoulemens de la terre vont ſe rendre. Dieu a donc établi le flux & le reflux pour empêcher les dépôts nuiſibles. Le mouvement de l'eau qui monte & deſcend, atténue & ſépare ces vapeurs corrompues; & pour mieux entretenir la mer dans ſa pureté, le flux & le reflux y mêle & y diſperſe par-tout le ſel dont elle eſt pleine, & qui, ſans ce ſecours, ſe précipiteroit promptement au fond.

Chrétien, ces conſidérations peuvent naturellement te rappeler une circonſtance qui a beaucoup de rapport avec le phénomène dont nous venons de nous occuper. Ta vie elle-même n'eſt qu'un flux & qu'un reflux; elle croît & elle diminue; tout eſt inconſtant & ſujet au changement; rien n'eſt de durée; il n'y a point de joie, point d'eſpérance, point de bonheur qui ſoient permanens. Tu nages dans un fleuve rapide & inconſtant. Prends donc garde à n'être point entraîné dans l'abyme, & tâche d'arriver heureuſement au port, à des rives riantes & fleuries. D'un autre côté, bénis Dieu de ce que tes maux & tes inquiétudes ne ſont point de durée. Une douleur exceſſive & durable eſt auſſi peu compatible avec notre nature qu'un bonheur conſtant & parfait. Ces viciſſitudes même, par leſquelles tu paſſes, te ſont inconteſtablement avantageuſes. Si tu jouiſſois pendant tout le cours de ta vie d'une félicité non-interrompue, tu pourrois facilement oublier Dieu & t'énorgueillir; comme, d'un autre côté, une ſuite continuelle de diſgrâces & d'infortunes te jeteroit dans l'abattement & endurciroit ton cœur. Bénis donc ton père céleſte des ſages arrangemens qu'il a faits à cet égard, & tâche de te conduire dans toutes les circonſtances & dans tous les événemens de la vie, dans la proſpérité auſſi-bien

que dans l'adverſité, d'une manière qui ſoit digne de ta vocation & de l'eſpérance de la vie éternelle.

HUITIEME FEVRIER.

Le ſoleil ne ſe montre pas toujours.

Des nuages de pluie & de neige ne couvrent pas toujours le ciel. Quelquefois les nuées ſe diviſent, après avoir répandu ſur la terre l'abondante proviſion d'eau qu'elles receloient; & la plus agréable ſérénité s'étend ſur tout le ciel. L'aſpect du ſoleil, que des nuages obſcurs nous avoient dérobé pendant quelques jours, ranime toutes les créatures & les remplit de joie & d'allégreſſe. Pendant les jours d'été, nous ſommes accoutumés à la préſence de ce bel aſtre. Mais comme pendant l'hiver il ne ſe montre que rarement, & ſeulement pour peu d'heures, nous apprenons à mieux eſtimer ſes bienfaits. Et n'eſt-ce pas là, mon cher lecteur, une obſervation que vous pouvez faire à l'égard de tous les autres dons que vous recevez de la main de Dieu? N'eſt-il pas vrai que vous ſentez foiblement le prix des biens de cette vie, & que vous les regardez ſouvent avec indifférence, quand ils ſont conſtamment en votre poſſeſſion? La ſanté, le repos, l'amitié, un honnête revenu, & mille autres biens dont vous jouiſſez journellement, ne vous paroiſſent pas auſſi conſidérables qu'ils le ſont en effet; & ſouvent vous ne commencez à en ſentir l'excellence, que lorſque vous venez à les perdre. Il faut que vous ſoyez couché dans un lit de maladie, que vous ſoyez abandonné de tous vos amis, & que vous vous trouviez dans le beſoin & dans l'indigence, pour ſentir combien il eſt heureux de jouir d'une bonne ſanté, d'avoir un ami fidelle, & les moyens de ſubſiſter honnêtement.

Lorſque le ciel s'éclaircit, après avoir été long-tems obſcurci par des nuages, la terre ne laiſſe pas de conſerver encore un aſſez triſte aſpect. Il eſt vrai, qu'elle eſt un peu récréée par les rayons; mais cela ne ſuffit pas pour lui rendre toute ſa beauté. Le ſoleil n'a pas

encore assez de force pour surmonter le froid qui à durci la terre, & pour ranimer la nature qui paroît morte. C'est ainsi que les lumières de l'esprit n'échauffent pas toujours le cœur. Vous l'éprouvez, vous, mes chers frères, qui languissez dans l'infortune & dans l'affliction? Il arrive quelquefois que dans l'hiver de votre vie, ou dans d'autres circonstances tristes & fâcheuses, vous entrevoyez de loin la joie & le plaisir, sans pouvoir en goûter la douceur & être fortifié par leur jouissance. Vous devez cependant des actions de grâces à votre céleste bienfaicteur, pour ces rayons de joie qui viennent de tems en tems récréer votre ame, & adoucir vos soucis & vos peines, ne fût-ce que pour quelques momens. Je me borne, ô mon Dieu, à te demander cette faveur. Si c'est ta volonté de m'assigner dans ma vieillesse quelques heures tristes & ténébreuses, je n'en murmurerai point, & je ne perdrai pas courage. Veuilles seulement ranimer de tems en tems mon ame par quelques rayons de joie, & me faire entrevoir de loin une heureuse destinée dans l'éternité. Tout ce que j'ose te demander, c'est quelques momens de relâche & de soulagement: ils me feront supporter avec courage les jours nébuleux de l'adversité.

Que la sérénité du ciel est inconstante dans ces jours d'hiver! Combien peu faut-il compter sur les rayons bienfaisans du soleil? Il se montre à présent avec une douce majesté; mais bientôt il sera couvert de nuages, & avant qu'il soit midj, on ne verra plus rien de l'éclat & de la beauté qu'il répandoit ce matin sur la terre. Telle est aussi l'inconstance de toutes les scènes de notre vie. Nous ne pouvons jamais nous promettre des joies durables & un bonheur sans interruption. Cela doit nous rendre sages & précautionnés dans les jours de prospérité, & modérer notre amour pour les biens terrestres. Tout est sujet à l'inconstance & au changement. La vertu seule est immuable: elle seule peut nous faire supporter les vicissitudes & les disgrâces de ce monde, & nous fortifier dans la bonne & dans la mauvaise fortune, en attendant qu'elle nous fasse arriver dans ces régions fortunées, où nous serons parfaitement heureux sans aucune ombre de variation & de changement.

NEUVIEME FEVRIER.

Le tremblement de terre.

Notre terre éprouve deux eſpèces de ſecouſſes. L'une eſt cauſée par l'action des feux ſouterrains & par l'exploſion des volcans. Ces commotions ne ſe font ſentir qu'à de petites diſtances, & ſeulement lorſque les volcans agiſſent, ou avant l'entière éruption. Dès que les matières, qui forment les feux ſouterains, viennent à fermenter & à s'enflammer, le feu fait effort de tous côtés ; & s'il ne trouve pas naturellement des iſſues, il ſoulève la terre & ſe fait un paſſage en la rejetant avec violence. Mais ces ſortes de tremblemens ne s'étendent qu'à un eſpace de quelques milles. Ils ébranlent la terre, comme l'exploſion d'un magaſin à poudre produit une ſecouſſe & une commotion ſenſible à pluſieurs lieues de diſtance.

Mais il y a une autre eſpèce de tremblemens de terre, bien différente pour les effets, & peut-être pour les cauſes. Ce ſont ces tremblemens terribles qui ſe font ſentir à de très-grandes diſtances, & qui ébranlent une longue ſuite de terrain, ſans qu'il paroiſſe aucun nouveau volcan ni aucune éruption. On a des exemples de tremblemens de terre qui ſe ſont fait ſentir en même tems en Angleterre, en France, & en Allemagne. Ceux-ci s'étendent beaucoup plus en longueur qu'en largeur ; ils ébranlent une bande ou une zone de terrain avec plus ou moins de violence en différens endroits ; & ils ſont preſque toujours accompagnés d'un bruit ſourd, ſemblable à celui d'une groſſe voiture qui rouleroit avec rapidité.

Pour bien entendre quelles peuvent être les cauſes de cette eſpèce de tremblement, nous ferons les obſervations ſuivantes. Toutes les matières inflammables & capables d'exploſion produiſent, comme la poudre par l'inflammation, une grande quantité d'air. Cet air, produit par le feu, eſt tellement raréfié qu'il doit cauſer des effets très-violens lorſqu'il a été long-tems enfermé & comprimé dans le ſein de la terre. Suppoſons donc qu'à

une profondeur très-conſidérable, comme à cent ou deux cent toiſes, il ſe trouve des pyrites & d'autres matières ſulfureuſes, qui, au moyen de l'air, viennent à s'enflammer, il faut néceſſairement qu'elles cherchent des iſſues, & que ſi elles n'en trouvent pas, elles produiſent les plus violentes ſecouſſes.

On ne ſauroit trouver de termes pour exprimer combien ces ſortes de tremblemens ſont terribles & funeſtes. De toutes les déſolations, de toutes les cataſtrophes qui arrivent ſur la terre, il n'en eſt point qui ſoient auſſi formidables, auſſi déſtructives, & qui rendent plus inutile toute la prévoyance & tous les efforts humains, que les tremblemens de terre. Lorſque les fleuves ſortent de leurs lits, ſubmergent des provinces, entraînent des villages entiers, il y a encore quelque reſſource : on peut ſe ſauver ſur les montagnes, ou aux plus hauts étages des maiſons ; on peut oppoſer des digues à la fureur des flots. Mais tout cela eſt impoſſible ou inutile dans les tremblemens de terre. Il n'y a preſque point de danger auquel on ne puiſſe échapper. La foudre n'a jamais conſumé des villes & des provinces entières ; la peſte peut, il eſt vrai, dépeupler les plus grandes cités, mais elle ne les détruit pas entièrement ; au lieu que la calamité dont nous parlons s'étend avec un pouvoir irréſiſtible ſur tout un pays, & abyme des peuples & des royaumes entiers, ſans laiſſer la moindre trace de ce qu'ils étoient auparavant.

Seigneur Dieu ! Dieu tout-puiſſant, qui pourroit ſubſiſter devant toi, lorſque tu déploies ta puiſſance ! Qui pourroit te réſiſter, lorſque tu te lèves pour juger les nations ! La terre tremble devant toi & elle eſt ébranlée : les fondemens des montagnes ſont agités & frémiſſent quand ta colère s'allume. " Les montagnes tremblent " à cauſe de toi & les côteaux s'écroulent. La terre " tremble à cauſe de ta préſence ; la terre, dis-je, ha- " bitable & tous ceux qui y habitent. Ta fureur ſe " répand comme un feu, & les rochers ſe briſent devant " toi." Nahum, i. 5, 6. Qui ne te craindroit, ô Roi de la terre ! Oui, Seigneur, nous reconnoiſſons & nous adorons ta majeſté ſouveraine. Tes jugemens ſont in-

compréhenſibles; mais en même tems, tu es bon & miſéricordieux dans toutes tes diſpenſations.

O mon ame, tâche de te bien pénétrer de cette grande vérité. Lors même que le Seigneur déploie ſes jugemens ſur la terre, lorſqu'il conſume des pays entiers dans l'ardeur de ſon courroux, alors même ſes voies envers ſes créatures ſont des voies de ſageſſe & de bonté. Pourrois-tu t'imaginer que c'eſt pour te détruire qu'il ordonne ces ſecouſſes effrayantes? Toi, qu'un ſouffle peut renverſer, pourrois-tu croire que le Très-haut eût beſoin d'employer les élémens, & de ſe ſervir de toutes les forces de la nature pour te réduire en poudre? Reconnois plutôt, dans ces cataſtrophes ſi terribles, des vues plus relevées. Les tremblemens de terre même ſervent, dans le plan du Créateur, à la conſervation du tout. Et ſuppoſez que des villages, des villes, des provinces, fuſſent enſevelis ſous leurs ruines, ſuppoſé que pluſieurs milliers de créatures fuſſent détruites, que ſont dix mille provinces, que ſont cent mille créatures au prix du monde entier, au prix de cette multitude innombrable d'êtres qui habitent dans tout l'empire de la création? Sois bien convaincu que tout ce qu'il y a d'effrayant & de terrible dans la nature, tout le mal apparent, toutes les imperfections du monde, ſont néceſſaires pour la conſervation du tout, & par-là même pour la manifeſtation de la gloire de Dieu.

Etre immenſe & tout-puiſſant, je t'adorerai donc & je bénirai ton nom, lors même que tu répandras ſur elle la terreur & la déſolation. Je ferai plus: je me repoſerai avec une pleine confiance ſur tes ſoins paternels. Quand même le monde ſeroit détruit, quand les montagnes s'écrouleroient & tomberoient dans la mer, tu ſerois toujours mon ſoutien, ma force, & ma haute retraite. Tu ſeras toujours mon aide & mon protecteur dans tous les maux qui pourroient me ſurvenir.

" Que je poſsède ſeulement une bonne conſcience,
" & je ne trouverai rien de terrible dans la nature,
" quand même tout trembleroit autour de moi. Que la
" terre ſe briſe ſous mes pieds, que le monde entier
" s'écroule, je dirai avec aſſurance: Dieu eſt mon
" rocher & mon défenſeur; ſa main puiſſante me ſou-
" tiendra toujours."

DIXIEME FEVRIER.

De l'ordre que Dieu a établi rélativement à la vie & à la mort des hommes.

Dieu obſerve l'ordre le plus exact & le plus merveilleux par rapport à notre vie & à notre mort. L'une & l'autre dépendent ſi peu d'un haſard aveugle, qu'au contraire tout eſt réglé & meſuré de la manière la plus ſage. Si nous établiſſons nos calculs ſur un certain période d'annés, il ſe trouvera qu'il meurt un nombre proportionné d'hommes à tous les âges de la vie. De trente-cinq à trente-ſix vivans, il n'en meurt qu'un chaque année. D'un autre côté, il en naît annuellement plus, dans la même proportion, qu'il n'en meurt; de ſorte que s'il en meurt dix, on peut toujours compter qu'il en naît douze. Outre cela, Dieu fait paroître une ſageſſe toute particulière rélativement aux divers âges de ceux qui meurent. Dans les premières années, ſur trois ou quatre enfans, il en meurt d'ordinaire un; dans la cinquième année de la vie, un ſur vingt-cinq; dans la ſeptième, un ſur cinquante; dans la dixième un ſur cent; dans la quatorzième & quinzième, un ſur cent. La vingtième année eſt à-peu-près égale à la quinzième. Depuis la vingt-cinquième année, la mortalité redevient plus grande. Dans la trentième, il en meurt un ſur ſoixante; dans la trente-cinquième, un ſur cinquante, &c. Avec quel éclat Dieu ne manifeſte-t-il pas ici ſa ſageſſe & ſa bonté, en ce qu'il épargne le plus les hommes dans les années de la jeuneſſe? Et dans quelle admirable proportion ne les retire-t-il pas de ce monde? Entre mille perſonnes qui meurent, il y a par-tout un nombre à-peu-près égal de jeunes gens de vingt ans, de quinquagénaires, de ſexagénaires, d'octogénaires. Il eſt vrai que le genre de vie des hommes, leurs vices, la guerre, les maladies épidémiques, peuvent en emporter plus dans certaines années que dans d'autres; mais ici encore la divine Providence a eu ſoin de mettre des bornes à la mortalité dans les années ſuivantes, & de faire même en ſorte que la perte que le genre-humain a

ſoufferte ſoit abondamment réparée. Ajoutons à cela que toutes les ſaiſons de l'année ne ſont pas également dangereuſes aux humains. Le printems eſt celle qui emporte le plus de monde, & ce beau mois de Mai, où toute la nature ſemble revivre, eſt plus meurtrier que ceux de Mars & d'Avril. Mais dès que les chaleurs augmentent avec le mois de Juin, les maladies diminuent ſenſiblement. L'été & l'automne ſont plus favorables à la ſanté que l'hiver.

Admire avec moi, ô Chrétien, la Providence de Dieu, & ſes tendres ſoins pour notre vie. Il n'y a donc pas juſqu'au moindre mendiant, juſqu'à l'enfant à la mamelle, dont les jours & les années ne ſoient marqués dans le livre du très-haut! Combien ne devons-nous pas-être tranquilles, puiſque notre naiſſance auſſi bien que notre mort ſont ſi exactement déterminés! Et combien ne doit-il pas nous être facile de ſurmonter les craintes exceſſives de la mort! Dieu aura ſans doute déterminé les bornes de notre vie de la manière qui nous ſera la plus avantageuſe. Si nous avons l'aſſurance conſolante d'avoir trouvé grâce auprès de Dieu par Jéſus-Chriſt, nous pouvons auſſi être certains que nous ne ſerons point enlevés de ce monde avant que nous ne ſoyons mûrs pour l'éternité, & que le Seigneur ne nous ait conduits au degré de piété qu'il nous deſtinoit. Séduits par notre amour-propre, nous nous figurons ſouvent, aux approches de la mort, que Dieu nous traite avec une exceſſive rigueur en nous rappelant ſi-tôt du théatre de ce monde. Mais ſoyons perſuadés que quelque prématurée que notre mort nous paroiſſe, elle arrive préciſément au tems le plus convenable, tant pour nous-mêmes que pour le reſte des créatures.

Au reſte, mon cher lecteur, n'allez pas croire que cet ordre ſi ſage, que Dieu a rétabli rélativement à la vie & à la mort des hommes, vous autoriſe à compter avec certitude ſur un certain nombre d'années. Il eſt vrai, ſans doute, qu'il meurt moins de perſonnes dans leur quinzième année que dans la troiſième. Mais ſi dans un lieu où la population n'eſt pas nombreuſe, il ne meurt annuellement que cinq jeunes gens, qui peut vous répondre que vous ne ſerez pas le premier ou le

dernier de ces cinq, ou que ſi vous paſſez la quinzième année, la mort ne vous enlèvera pas dans la ſuivante? Cela ne devroit-il pas, au contraire, vous animer à achever l'ouvrage qui vous a été aſſigné, pendant les années où il eſt probable que vous vivrez encore, puiſqu'il eſt incertain ſi celles où il y a d'ordinaire une plus grande mortalité, ne vous ſeront pas fatales?—Surtout ne ſoyez pas aſſez inſenſé pour vous flatter d'une longue vie. La mort fait ſes plus grands ravages préciſément dans les années où l'homme eſt dans toute ſa force; c'eſt-à-dire, depuis quarante juſqu'aux environs de ſoixante-cinq ans. Et c'eſt lorſque nous croyons avoir fait les plus ſages arrangemens, lorſque nous avons formé les plus beaux plans pour vivre long-tems & heureuſement; c'eſt alors, dis-je, que la mort vient nous ſurprendre au milieu de nos projets & de nos eſpérances..

Chrétien! que vous ſeriez ſage ſi vous vous prépariez de bonne heure à cette mort, qui peut vous ſurprendre chaque jour! Dieu, dans ſa ſageſſe, a ordonné les choſes de façon qu'il meurt ſur la terre environ trente mille hommes par jour; & combien facilement ne peut-il pas arriver que vous ſoyez du nombre de ces trente mille? Combien donc n'importe-t-il pas que vous penſiez journellement à la mort, & que vous vous y prépariez avec ſoin? Que ce ſoit-là, mon cher lecteur, notre principale occupation. Faiſons de bonne heure toutes les diſpoſitions néceſſaires, & ſoyons toujours prêts. Vienne alors la mort quand il plaira au Seigneur de l'ordonner: elle nous trouvera veillans, & nous pourrons encore, dans nos derniers momens bénir Dieu & notre grand rédempteur.

ONZIEME FEVRIER.

Réflexions ſur la glace.

L'EAU qui eſt condenſée par le froid, perd inſenſiblement ſa fluidité, & ſe change, à meſure que le froid augmente, en un corps ſolide que nous appelons glace. Ce changement, qui, dans cette ſaiſon, s'opère tous

les jours ſous nos yeux, mérite bien d'être examiné de plus près. Au moins il eſt bon d'apprendre à connoître quelques-uns des phénomènes qui ſe découvrent dans l'eau gelée.

La glace eſt un corps plus léger que l'eau. Car lorſque l'on met de l'eau gelée dans une chaleur tempérée, de manière qu'elle ſe déprenne aux bords du vaſe, on voit ſenſiblement que la glace ſurnage toujours, au lieu que ſi elle étoit plus peſante, elle devroit néceſſairement enfoncer. Ce qui la rend plus légère, c'eſt l'augmentation de ſon volume; car quoique d'abord elle devienne plus compacte par le froid, elle ſe dilate beaucoup lorſqu'elle ſe transforme en glace. Cette dilatation ſe fait avec tant de violence, que la glace eſt capable de fendre une ſphère de cuivre d'une telle épaiſſeur, qu'il faudroit, pour opérer cet effet, une force de près de 28,000 livres.

Quand la croûte de glace ſe forme ſur la ſuperficie de l'eau, la glace eſt encore entièrement tranſparente. Mais lorſqu'elle s'épaiſſit, elle devient opaque. Cette opacité vient des bulles d'air, plus ou moins groſſes, qui ſe raſſemblent dans la glace & qui occaſionnent une réfraction plus fréquente des rayons.—La glace exhale continuellement beaucoup de vapeurs, même dans le plus grand froid. On a trouvé, par des expériences réitérés, que, dans le froid le plus vif, quatre livres de glace perdent par l'évaporation une livre entière de leur poids en dix-huit jours, & qu'un morceau de glace du poids de quatre onces devient plus léger de quatre grains dans l'eſpace de vingt-quatre heures.—La glace commence d'ordinaire par la ſuperficie de l'eau. C'eſt donc une erreur de croire qu'elle ſe forme au fond de l'eau, & qu'elle ſurnage enſuite; car le froid qui fait glacer, venant de l'atmoſphère, cette cauſe ne peut avoir ſon effet au fond de l'eau, ſans avoir fait géler auparavant toute celle qui eſt au-deſſus.

La manière dont la glace ſe forme n'eſt pas moins remarquable. Voici comment cela ſe fait. Lorſqu'il gèle lentement, on voit partir de la circonférence interne du verre, une multitude de petits filets qui prennent

différentes directions, & qui, faiſant entr'eux toutes ſortes d'angles, ſe réuniſſent pour former ſur la ſuperficie de l'eau une pellicule de glace très-mince. A ces premiers fillets on en voit ſuccéder d'autres : ils ſe multiplient & s'élargiſſent en forme de lames, qui, augmentant elles-mêmes en nombre & en épaiſſeur, s'uniſſent à la première pellicule. A meſure que la glace s'épaiſſit, on voit paroître une multitude de bulles d'air, & plus le froid augmente plus auſſi ces bulles groſſiſſent. D'où il arrive que la tranſparence de la glace diminue, ſur-tout vers le milieu, & pour lors elle commence à ſe dilater avec violence & à former un plus grand volume. Lorſque le froid eſt fort âpre, & qu'il gèle avec force, il ſe forme ſur la ſurface de l'eau une mince membrane, qui, partant des parois du verre, s'étend vers le milieu. Sous cette membrane il en vient d'autres qui paroiſſent ſous la forme de triangles, dont la baſe eſt aux parois du vaſe ; tandis que les angles les plus aigus ſe portent vers le milieu. C'eſt ainſi que la croûte de la glace s'épaiſſit, qu'elle eſt rendue opaque par les bulles d'air qu'elle contient, qu'elle ſe dilate & devient de plus en plus légère.

Mais après avoir réfléchi ſur tous ces phénomènes, n'eſt-il pas bien naturel de ſe dire à ſoi-même : quel ordre, quelle harmonie ne règnent pas juſques dans les moindres ouvrages de la nature ! Comme tout eſt réglé avec poids & meſure, ſelon le tems & les ſaiſons ! Comme tout dans la nature concourt & travaille à remplir les vues de Dieu ! Et ſi nous avions une connoiſſance plus diſtincte & plus parfaite de ces vues, & des ſages fins que Dieu ſe propoſe dans chaque phénomène, quel ne ſeroit pas notre raviſſement ! Mais au moins le peu que nous en ſavons doit nous exciter à adorer la ageſſe du Créateur, & à magnifier ſon ſaint nom.

DOUZIEME FEVRIER.

De la figure ſphérique de notre terre.

Le peuple ſe repréſente communément la terre comme un plan uni, comme une ſurface ronde & plate ; mais en ce cas il faudroit bien que les bornes extérieures de cette ſurface ſe trouvaſſent, & en approchant de quelque endroit, il ſeroit impoſſible que nous apperçuſſions plutôt les pointes des tours & des montagnes que leur partie inférieure. La terre eſt donc un globe ; mais elle n'eſt cependant pas ſphérique exactement & à toute rigueur, car elle eſt un peu plus élevée ſous la ligne, & applatie vers les deux pôles, à-peu-près comme un orange. Mais cette déviation de la figure circulaire eſt très-peu conſidérable, tout au plus de dix milles d'Allemagne, ce qui eſt à peine ſenſible dans un globe dont la circonférence eſt de 5400 milles d'Allemagne, & le diamètre de 1720 milles. Il ne reſtera aucun doute ſur la figure à-peu-près ſphérique de la terre, ſi l'on conſidère que dans les éclipſes de la lune, l'ombre, que la terre jette ſur cette planète, eſt toujours ronde. De plus, ſi la terre n'étoit pas ronde, comment en auroit-on pu faire tout le tour par la navigation, & comment les étoiles ſe lèveroient-elles & ſe coucheroient-elles plutôt pour les pays orientaux que pour les ſeptentrionaux ?

Ici encore ſe manifeſte la ſageſſe du Créateur. La figure qu'il a donné à la terre, eſt la plus propre & la plus commode pour un monde comme le nôtre & pour ſes habitans. La lumière & la chaleur, qui ſont ſi néceſſaires pour la conſervation des créatures, ſont par ce moyen diſtribuées également & d'une manière uniforme pour toute la terre. C'eſt par-là que ces retours journaliers & annuels du jour & de la nuit, du chaud & du froid, de l'humidité & de la ſéchereſſe, ſont rendus ſi conſtans & ſi réguliers. Les eaux ſont d'abord diſtribuées, dans une proportion égale, à tout le globe, & les vents font ſentir à chaque partie de la terre leur ſalutaires influences. Nous ſerions privés de tous ces avantages ſi

notre terre avoit une autre figure. Dans quelques contrées elle ſeroit un paradis, dans d'autres un cahos. Une partie ſeroit ſubmergée par les eaux, l'autre deſſéchée par les ardeurs du ſoleil. Dans certains pays on ſeroit expoſé à de furieuſes tempêtes qui détruiroient tout; tandis qu'ailleurs on étoufferoit, parce que les courans de l'atmoſphère ſeroient retardés & preſqu'entièrement arrêtés. Une partie de la terre jouiroit des bénignes influences du ſoleil, pendant qu'une autre ſeroit engourdie par le froid.

Quel orgueil & quelle ignorance ne décélerions-nous point, ſi nous ne reconnoiſſions pas ici la main d'un Créateur tout-puiſſant & tout bon! Et mériterions-nous d'être les habitans d'une terre, où tout eſt ſi ſagement arrangé, ſi, ſemblables aux animaux brutes, nous étions inattentifs en voyant cet ordre admirable, & inſenſibles en jouiſſant des biens ſans nombre qui nous en reviennent? Non, mon Dieu & mon Créateur, je ne me rendrai point coupable d'une ſi monſtrueuſe ingratitude. Je m'élève vers toi, rempli d'étonnement & d'admiration à la vue de tes ouvrages, & j'adore ta ſageſſe. Ma foibleſſe ne me permet rien de plus. Ah! que je ſouhaiterois d'être en état de te célébrer avec la même ferveur que les intelligences céleſtes, de pouvoir contempler d'un œil plus éclairé tes merveilleux ouvrages, & de n'être pas ſi ſujet à me tromper en méditant ſur les fins ſublimes que tu te propoſes? Mais je ſais que tu daignes agréer avec bonté les foibles efforts que je fais pour te glorifier, mes connoiſſances, quelques bornées qu'elles ſoient, mes actions de grâces, imparfaites ſans doute, mais ſincères. Un inſtant que je paſſerai dans les bienheureuſes demeures de la Jéruſalem céleſte, m'éclairera plus qu'un ſiècle entier ici-bas. Avec quels tranſports de joie je me repréſente cette bienheureuſe révolution? Ah! Seigneur, qu'il me tarde d'arriver dans ces régions fortunées, où je contemplerai tes œuvres de plus près, où je verrai ta face, & où je te glorifierai avec tous tes ſaints pendant toute l'étendue de l'éternité!

TREIZIEME FEVRIER.

Sur le peu de durée de la neige.

Vous voyez, Chrétien, quelle eſt l'inſtabilité de la neige, & combien ſubitement les rayons du ſoleil, des vents humides & doux, ou bien des pluies abondantes, la font diſparoître de deſſus la terre. Souvent l'aſpect de tout ce qui nous environne ſe change en peu d'heures, & à peine reſte-t-il la moindre trace de cette neige qui couvroit les rues, les villages, & les campagnes.

Cette révolution ſi prompte n'eſt-elle pas bien propre à te faire réfléchir ſur l'inconſtance & la vanité de tous les biens terreſtres? Aſſurément ce n'eſt pas ſans raiſon que la nature t'offre de telles images de la fragilité des choſes d'ici-bas. Dans toutes les ſaiſons, & dans toutes les variations que leur retour amène, elle te prêche, d'une voix forte & perſuaſive, cette grande vérité : tout eſt vanité. Contemple autour de toi tout le théâtre des choſes terreſtres. Voit-on rien qui ne ſoit fragile & périſſable? Combien vîte les plaiſirs des ſens ne nous ſont-ils pas enlevés? Ils diſparoiſſent lorſqu'à peine nous avons commencé d'en jouir. Souvent, au lever du ſoleil, nous ſommes gais & contens; & avant qu'il ſe couche, nous ſommes plongés dans la triſteſſe & la déſolation. Vous même, mon cher lecteur, n'avez-vous pas bien des fois éprouvé, dans le cours de votre vie, combien les jouiſſances terreſtres ſont incertaines & paſſagères? Les richeſſes, dont nous nous énorgueilliſſons, ſe font ſouvent des ailes, s'envolent comme un aigle, & abandonnent leur poſſeſſeur, préciſément lorſqu'il ſe flattoit d'en jouir en paix & ſans interruption. Le paſſage, de la plus grande opulence à la diſette & à la miſère, eſt ſouvent auſſi ſubit que l'arrivée du dégel après le froid le plus rigoureux. Encore pourroit-on s'en conſoler, ſi notre vie elle-même & notre ſanté n'étoient auſſi fragiles que toutes les autres choſes ſublunaires.

Il n'eſt cependant que trop vrai que d'ordinaire ces

ſortes de réflexions nous touchent peu, tandis que nous ſommes en poſſeſſion des biens terreſtres. Nous reſſemblons à ceux qui, dans une belle matinée d'hiver, ſe haſarderoient à ſortir & à ſe mettre en route, ſans penſer aux ſubits changemens de tems, qui ſont ſi communs dans cette ſaiſon. Lorſque la fortune nous rit, & que nous ſommes dans les plaiſirs & dans la joie, nous croyons n'avoir rien à craindre, & nous ne conſidérons pas combien ſoudainement les circonſtances les plus heureuſes peuvent ſe changer en mal. Et ſuppoſé, mon cher lecteur, que juſques ici vous n'euſſiez pas eu l'occaſion d'en faire la triſte expérience, il eſt certain qu'un tems viendra où vous ſerez convaincu par vous-même du néant & de la fragilité de toutes les choſes humaines. Peut-être que vous êtes encore à préſent au printems ou dans l'été de votre vie; mais l'hiver ne tardera point à venir, & pour lors vous éprouverez combien ſont paſſagers ces biens ſur leſquels vous vous repoſez avec tant de confiance; vous apprendrez que tous les plaiſirs d'ici-bas ſont ſemblables à la neige, qui, à la vérité, éblouit les yeux, mais qui bientôt ſe fond & n'eſt plus.

Mais voici une autre réflexion importante, que l'inſtabilité de la neige peut occaſionner. Souvenez-vous de votre foibleſſe & de votre impuiſſance. Que pourroient toute l'induſtrie & toute la force des hommes, s'ils entreprenoient de détruire la glace & la neige, & d'en débarraſſer la terre? Mais Dieu opère cette révolution avec une facilité infinie. Il parle, & ſoudain la glace & la neige ſe fondent à ſa parole. Il ordonne aux vents de ſouffler, & le dégel arrive. Or, ce Dieu, qui ſait faire de ſi grandes choſes dans la nature, ne pourroit-il pas manifeſter le même pouvoir dans le monde des eſprits, & dans la conduite de nos propres deſtinées? Il n'a qu'à parler, & nos peines finiront; tout prendra autour de nous une forme riante.

QUATORZIEME FEVRIER.

Hiſtoire abrégée de la création.

Il y a eu un tems où notre terre & les globes céleſtes n'étoient point encore. Dieu voulut qu'ils exiſtaſſent, & ſa volonté toute puiſſante produiſit les cieux & la terre. Tout étoit encore une maſſe informe & confuſe, qu'on appelle ordinairement le cahos. Au premier jour de la création, Dieu communiqua le mouvement à cette maſſe brute, & il ſépara les parties ignées & lumineuſes. Ces particules ſe réunirent & ſe ſéparèrent du reſte de la matière, ſans former cependant encore des corps particuliers. Dieu nomma la lumière, jour; & les ténèbres, nuit. Juſques ici les corps fluides & ſolides étoient encore confondus les uns avec les autres. Dieu les ſépara; il raſſembla les eaux de notre l'atmoſphère: il fit élever de la terre des vapeurs, qui en s'épaiſſiſſant devinrent des nuées, & qui formèrent ce firmament inférieur qu'on appelle ciel. Telles furent les œuvres de Dieu le ſecond jour. Les eaux couvroient encore la face de la terre, Dieu deſtina le troiſième jour à les en ſéparer. Les eaux ſe raſſemblèrent en divers réſervoirs, tandis que ſur le ſec on vit reparoître des montagnes, des prairies, des champs, des vallons, des forêts, &c. Chaque arbre portoit déjà ſon fruit, de même que chaque plante, & tous ces végétaux contenoient les ſemences néceſſaires pour la prorogation de l'eſpèce. Au quatrième jour, Dieu forma de cette maſſe de lumière, qui, dès le premier jour avoit été ſéparée des ténèbres; il en forma, dis-je des corps lumineux pour ſervir à la diſtinction du jour & de la nuit, & à régler la viciſſitude des ſaiſons de l'année. Alors parut le ſoleil, dont les feux & la bienfaiſante chaleur échauffent & fertiliſent la terre, & qui nous éclaire pendant le jour. Pour la lune, elle fut formée de la matière ténébreuſe du cahos. Juſques-là, Dieu n'avoit encore produit ſur la terre que des choſes inanimées: le cinquième jour fut employé à donner l'exiſtence à une partie des créatures vivantes. Dieu remplit les eaux de poiſſons de diverſes eſpèces & de différentes grandeurs,

& il leur donna des corps analogues à l'élément dans lequel ils devoient vivre. Il peupla l'air de toutes ſortes d'oiſeaux, & il imprima dans tous ces êtres l'inſtinct de perpétuer leurs eſpèces, & de remplir l'air & les eaux. Il ne reſtoit plus qu'à couvrir auſſi la terre de créatures vivantes, & Dieu les créa le ſixième jour. Il tira de la terre une multitude d'animaux ſauvages & domeſtiques, pour ſervir tant au labourage qu'à la nourriture & à l'entretien des hommes. Enfin, il produiſit une infinité d'inſectes & de reptiles. La ſtature de tous ces animaux, lorſque Dieu les eut créés, étoit au point de la perfection. Tout étant ainſi préparé, le tems étoit venu d'introduire dans le monde l'homme, qui devoit être le Seigneur de toutes ces créatures. Dieu créa donc le premier homme, & comme il appartenoit tant au monde intellectuel qu'au monde corporel, il lui donna non-ſeulement un corps qu'il forma de la terre, mais auſſi une ame raiſonnable. D'une des côtes d'Adam, & pendant ſon ſommeil, il tira la femme, & la lui préſenta pour être ſa campagne. Ces deux êtres, par leſquels Dieu termina les ouvrages de la création, furent les plus admirables chefs-d'œuvres de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe.

Or, Chrétien, pourrois-tu réfléchir ſur cette hiſtoire, ſans être frappé d'étonnement & d'admiration à la vue de la puiſſance, des lumières, & de la ſageſſe infinies qui ſe manifeſtent dans les ouvrages de la création? De quelque côté que tu jettes les yeux ſur ce grand théâtre tu découvres par-tout le Seigneur Dieu tout-puiſſant, à l'immenſe pouvoir duquel rien n'eſt comparable. Les cieux racontent ſa gloire, & l'étendue donne à connoître l'ouvrage de ſes mains. Toutes les créatures ſont autant de preuves de ſes adorables perfections; elles en ſont l'empreinte & l'image. Ce n'eſt qu'en conſidérant les créatures ſous ce point de vue, & en tirant de tels uſages de leur contemplation, que tu pourras être un digne habitant de cet immenſe univers. Et comment ſeroit-il poſſible de reconnoître la grandeur & la gloire de Dieu dans les ouvrages de la créature, ſans que notre ame ſoit touchée & pénétrée des plus vifs ſentimens de vénération, d'amour, de reconnoiſſance & de la plus

parfaite confiance ? Oui, mon cher lecteur, ce ſont-là des objets qui ſont dignes de ton plus profond reſpect & de ton plus ardent amour. C'eſt ici la ſource féconde, d'où tout ce qu'il y a de beau, d'agréable, & de raviſſant dans la nature tire ſon origine. Ici eſt le Seigneur ton Dieu, qui ſeul eſt digne de recevoir tes hommages, tes louanges, & tes adorations. Voilà l'occupation la plus convenable & la plus juſte, celle pour laquelle nous avons été nous-mêmes créés, & à quoi toute la création nous invite. Si tu obéis à ton Créateur, ſi tu t'appliques à te conformer dans toute ta conduite aux règles de ſageſſe & d'ordre qu'il a ſuivies dans la conſtruction & dans l'arrangement de tout l'univers, ce ſera la meilleure manière de le louer. Et ſi, plein d'une confiance filiale, tu te repoſes ſans crainte ſur les tendres ſoins du Dieu qui t'a créé, voilà la plus grande marque de vénération & de reſpect qu'il exige de toi. Applique-toi ſeulement à devenir, par Jéſus-Chriſt, l'enfant de ton père céleſte, & tu ſeras naturellement porté à remplir tous les devoirs auxquels tu es tenu envers Dieu.

QUINZIEME FEVRIER.

Avantages corporels que les animaux brutes ont ſur nous.

QUAND on examine avec quelque attention le corps des bêtes, on y découvre divers avantages que nous n'avons pas. Il eſt d'abord inconteſtable que leur corps eſt plus ſolide, plus fort, & plus durable. La plûpart des animaux ſont en état, dès qu'ils viennent au monde, de ſe ſervir de tous leurs membres, de chercher leur nourriture, & d'agir conformément à l'inſtinct que le créateur leur a donné. Ils ne ſont pas ſujets à toutes les maladies cruelles auxquelles nous ſommes expoſés, & qui détruiſent ſi ſouvent notre conſtitution. Et quel merveilleux inſtinct, quelle ſagacité, quelle adreſſe ne manifeſtent-ils pas dans leurs mouvements & dans l'u-

ſage de leurs ſens ? Quelle n'eſt pas la fineſſe de leur odorat ? Combien leur vue n'eſt-elle pas ſubtile & perçante ? Quelle agilité, quelle vélocité dans tous leurs mouvemens, ſoit qu'ils volent, ſoit qu'ils courent ? Et ſi nous conſidérons encore le merveilleux appareil de leurs organes, leur ſtructure admirable, la figure noble & majeſtueuſe de quelques animaux, il ſe trouvera que rélativement au corps, nous avons peu de prérogatives ſur eux, & qu'ils l'emportent même ſur nous à pluſieurs égards.

Il y a des gens qui ſe plaignent du partage de l'homme, & qui ſont mécontens de ce que Dieu ne lui a pas donné la vélocité des oiſeaux, la force du cheval, la fineſſe de l'odorat des chiens, la ſubtilité de la vue de l'aigle, la légéreté du cerf. Mais, en vérité, il n'y a que la ſtupidité & l'ignorance qui puiſſent enfanter ces murmures. Si nous connoiſſions tout le prix d'une ame raiſonnable, nous ſentirions les immenſes avantages que nous avons ſur les animaux, nonobſtant toute leur adreſſe & tout leur inſtinct. Pourquoi le Créateur a-t-il donné aux créatures privées de raiſon certaines prérogatives qui ſont particulières à leur corps ? Pourquoi les a-t-il doués d'une ſi grand force, de ſens ſi exquis, de tant de légéreté & d'adreſſe dans les divers mouvemens de leur corps ? Pourquoi a-t-il imprimé dans leur ame des inſtincts ſi merveilleux, & tant de ſagacité pour ſe procurer leur nourriture ? Ce ne peut être que pour les dédommager en quelque ſorte de la raiſon & des autres facultés de l'ame humaine qui leur manquent, & dont il nous a favoriſés. Nous pouvons, par l'uſage de notre entendement, nous préſerver de pluſieurs maladies, & nous garantir de bien des dangers ; nous pouvons, en obſervant les règles de la ſanté, ou en ayant recours aux médicamens, guérir nos maladies & les infirmités de notre corps, ou du moins les ſoulager. Nos facultés intellectuelles nous mettent en état de nous procurer une multitude de commodités & d'en jouir, & le commerce avec les autres hommes, la vie ſociale, contribuent en mille manières à notre bien-être. Les animaux brutes ſont privés de tous ces avantages, par cela

même qu'ils n'ont pas reçu le préſent ineſtimable de la raiſon. Ces créatures inférieures auroient donc été trop malheureuſes, ſi le créateur ne leur avoit pas accordé quelques dédommagemens pour cette intelligence qui leur manque. C'eſt pourquoi il a été, en quelque manière, plus libéral envers elles qu'envers nous dans la diſtribution de certains avantages corporels. Il leur a donné une ſtructure, une forme, des ſens appropriés à leurs divers beſoins. Il leur a accordé divers inſtincts, une induſtrie, une ſagacité admirable, pour diſtinguer ce qui leur eſt ſalutaire ou nuiſible, pour ſe défendre, pour ſe procurer de la nourriture, & pourvoir à leurs diverſes néceſſités : avantages que nous n'avons pas au même degré, & dont nous pouvons auſſi très-bien nous paſſer, puiſque nous avons reçu des priviléges ſans comparaiſon plus conſidérables.

Ici encore, ô Chrétien, tu dois admirer les ſoins paternels de la ſage Providence envers les hommes. C'eſt pour nous que Dieu a formé les brutes avec un art ſi merveilleux. C'eſt afin de pouvoir nous rendre des ſervices d'autant plus utiles, qu'elles ont été douées de tant de force, d'agilité, d'induſtrie, d'un corps ſi robuſte, & de ſens ſi exquis. Nous ſerions bientôt ſujets à toutes ſortes d'incommodités ; nous ſerions privés d'une multitude d'avantages conſidérables, rélativement à notre entretien & à nos occupations, ſi les animaux, dont le ſervice journalier nous eſt ſi néceſſaire, avoient moins de perfections corporelles.

Conſidère auſſi que les avantages dont jouiſſent les brutes ſont bornés au monde préſent ; au lieu que tu as été créé pour un monde meilleur, où ton corps, au plus haut degré de gloire & de perfection, ſera affranchi de toutes les défectuoſités & de tous les beſoins auxquels il eſt ſujet ici-bas.

SEIZIEME FEVRIER.

La lune.

La lune eſt, après le ſoleil, celui des corps céleſtes qui a les influences les plus ſalutaires ſur notre globe. Et quand elle ne ſeroit pas par elle-même un objet très-digne de notre attention, elle le deviendroit au moins par les grands avantages qu'elle procure à notre terre. Déjà à la ſimple vue, & ſans nous ſervir de téleſcope, nous pouvons découvrir pluſieurs des phénomènes de la lune; c'eſt un corps opaque, & ſa partie lumineuſe eſt toujours tournée vers le ſoleil. Les accroiſſemens & la diminution de ſa lumière ſuffiſent pour nous convaincre que la lune eſt un corps rond & opaque, qui emprunte ſa clarté du ſoleil. Ce globe tourne une fois en vingt-quatre heures autour de la terre, & il achève ſa propre révolution en vingt-ſept jours. Mais ce que l'œil nud peut obſerver dans la lune, n'eſt pas comparable à ce qu'on découvre à l'aide des téleſcopes & des calculs. Quelles obligations n'avons-nous pas à ces hommes éclairés qui, pour étendre nos connoiſſances, & pour manifeſter de plus en plus la gloire du Créateur aux yeux des humains, ont fait des recherches & des découvertes qui nous mettent en état de nous former les notions les plus relevées des corps céleſtes? Au moyen de leurs pénibles obſervations, nous ſavons à préſent que la lune, qui paroît ſi petite à la ſimple vue, eſt cependant d'une grandeur aſſez conſidérable rélativement à la terre. Sa ſurface contient environ 663,042 milles quarrées, & n'eſt ainſi que de quatorze fois moindre que la ſurface de notre globe. Quoique de toutes les planètes, la lune ſoit la plus voiſine de notre terre, elle en eſt cependant éloignée de 240,000 milles. Dans la face de la lune, on découvre pluſieurs taches qui ſont même viſibles à l'œil nud. Quelques-unes de ces taches ſont pâles & obſcures, d'autres ſont plus lumineuſes, ſelon qu'elles renvoient plus ou moins de lumière. Les taches lucides ſont vraiſemblablement de hautes montagnes, qui réflé-

chiſſent la lumiére du ſoleil du haut de leurs cimes ; & les taches obſcures ſont des corps fluides, tranſparens, des mers, qui, conformément à leur nature, abſorbent une grande partie de la lumière, & n'en réfléchiſſent que fort peu.

Ces découvertes, auxquelles on ne peut rien oppoſer de ſolide, nous montrent que la lune n'eſt pas un corps auſſi peu conſidérable que le peuple ignorant ſe l'imagine. La grandeur, la diſtance, & tout ce que nous ſavons de ce corps céleſte, nous fourniſſent au contraire une nouvelle preuve de la puiſſance & de la ſageſſe ſans bornes de notre Créateur. Mais une planète, auſſi grande que l'eſt la lune, n'auroit-elle d'autre deſtination que celle d'éclairer notre globe pendant quelques nuits ? Ce corps, qui ſelon toutes les apparences, eſt ſemblable à notre terre, & qui paroît propre aux mêmes fins, n'auroit-il été créé qu'afin qu'il produisît le flux & le reflux de nos mers, & qu'il procurât aux habitans de notre globe quelques autres avantages qui nous ſont encore inconnus ? La ſurface d'un corps de quelques millions de lieues quarrées, ſeroit-elle dénuée de créatures vivantes ? L'Etre infini auroit-il laiſſé cet immenſe eſpace déſert & vuide ? En vérité, tout cela ne ſauroit ſe concilier avec la ſageſſe & la bonté de Dieu. Croyons plutôt que le Seigneur a établi ſon empire dans cette planète auſſi-bien que parmi nous. Là ſe trouvent ſans doute auſſi une multitude innombrable de créatures, qui adorent avec nous un même Seigneur & un même père, qui ſont, comme nous, les objets des ſoins de ſa Providence, & au bonheur deſquelles Dieu pourvoit avec la même bonté qu'au nôtre propre.

Mais comme nos connoiſſances à cet égard ſont encore fort imparfaites, arrêtons-nous aux avantages que la lune procure à notre globe. Les tendres ſoins de la ſage Providence envers les hommes ſe manifeſtent ici bien ſenſiblement. Il a placé la lune ſi près de nous, afin qu'elle ſeule répandit plus de lumière ſur notre terre, que toutes les étoiles fixes enſemble. Par-là il nous procure non-ſeulement une agréable ſpectacle, mais encore mille commodités & mille avantages, puiſqu'à la clarté de la lune nous pouvons entreprendre des voyages, aller

par-tout où nos beſoins nous appellent, prolonger nos travaux, & expédier pluſieurs de nos affaires pendant la nuit. De plus, dans quelle confuſion, dans quel embarras ne ſerions-nous point à l'égard de la diviſion & de la meſure du tems, ſans la régularité avec laquelle les phaſes de la lune ſe ſuccèdent les unes aux autres? Il eſt vrai que les calculs des aſtronomes nous diſpenſent d'obſerver, dans cette vue, les variations de cette planète ; mais toutes les utilités que l'uſage des almanachs nous procure, n'exiſteroient pas ſi l'on n'avoit pas fait des obſervations ſur le cours de la lune.

Seigneur Dieu tout-puiſſant! j'adore, à la clarté de la lune comme à la clarté du ſoleil, ta ſageſſe & ta bonté! Plus je contemple les cieux, que tu as formés, plus ta grandeur me remplit d'étonnement & d'admiration. Fais, Seigneur, que j'élève les yeux de mon entendement vers toi, au-deſſus de tous les objets terreſtres, vers toi qui as créé tous les globes céleſtes, & qui les as ſi ſagement arrangés pour notre utilité. Que le ciel étoilé, qui rend nos nuits d'hiver ſi lumineuſes, m'annonce ta ſouveraine majeſté, & l'immenſe étendue de ton empire. Ah! quand eſt-ce que j'arriverai dans ce bienheureux ſéjour où je contemplerai de plus près, & avec plus de clarté, les merveilles de ta grâce?

DIX-SEPTIEME FEVRIER.

Les pluies arroſent & fertiliſent la terre.

La fécondité de la terre dépend principalement de l'humidité, qui lui eſt procurée par les pluies & les autres vapeurs aqueuſes. Si l'irrigation des terres étoit abandonnée aux ſoins des hommes, ce ſeroit pour eux une peine infinie ; & encore, malgré tous leurs travaux, la ſéchereſſe & la famine déſoleroient tout. Les hommes auroient beau réunir toutes leurs forces, elles ne ſuffiroient pas pour arroſer ce que leurs mains auroient ſemé & planté. Ils deſſécheroient les puits & les rivières ſans pouvoir parvenir à abreuver & à ranimer les végétaux,

qui languiroient & périroient. Combien il étoit donc néceſſaire que les vapeurs fuſſent renfermées dans les nuées comme dans des outres, & qu'elles deſcendiſſent enſuite, à l'aide des vents ſur la terre, pour arroſer les arbres & les plantes ? Chaque pluie enrichit la terre, qui, ſans ce ſécours, ne tarderoit point à avoir un air triſte & languiſſant. Les tréſors que ſa ſurface nous prodigue, ſont, ſans comparaiſon, plus précieux que tous les métaux & les pierres précieuſes qu'elle renferme dans ſon ſein : la ſociété humaine pourroit fort bien ſubſiſter ſans or & ſans argent, mais non pas ſans les bleds, les légumes & les pâturages.

Conſidérez, je vous prie, mon cher lecteur, les bénédictions inexprimables que la pluie procure à notre globe. Une pluie qui ſurvient à propos renouvelle la face de la terre, & elle a bien plus de force encore & de vertu que la roſée, qui, pendant la nuit, humecte l'herbe & les feuilles. Les ſillons des champs boivent avec avidité les eaux bienfaiſantes qui ſont répandues ſur eux. Les principes de fécondité ſe développent dans les ſemences, & ſecondent les travaux des hommes. Le cultivateur laboure ; il ſème ; il plante, et Dieu donne l'accroiſſement. Les hommes font ce qui dépend d'eux, & quant à ce qui eſt au-deſſus de leurs forces, le Seigneur lui-même y pourvoit : l'hiver il couvre les ſemences comme un vêtement ; l'été, il les échauffe & les vivifie par les rayons du ſoleil & par les pluies. Il couronne l'année de ſes biens, & il fait que ſes bénédictions ſe ſuccèdent les unes aux autres, de manière que les humains ſont non-ſeulement nourris, mais que leur cœur eſt rempli de joie & d'allégreſſe. La bénédiction divine ne repoſe pas ſeulement ſur les champs cultivés, elle s'étend auſſi ſur les prairies, & même ſur les paturages des déſerts. Les mêmes contrées qui ſont abandonnées des hommes, & dont perſonne ne retire une utilité directe, ſont les objets de la Providence, & telle eſt la bonté de Dieu, que les côteaux mêmes & les monts ſont ceints de joie (Pſ. lxv. 13) & qu'ils ſe parent à nos yeux d'une riante verdure. Les pluies ne tombent pas inutilement ſur eux, & s'ils ne donnent pas des fruits pour notre entretien, ils ſont au moins d'immenſes ré-

ſervoirs d'eau pour notre terre, & ils produiſent une grande variété de plantes ſalutaires & de ſimples utiles à la ſanté des hommes, & qui ſervent à la nourriture des animaux.

N'oubliez jamais, ô Chrétien, les biens que le Seigneur vous fait. Combien ſouvent, ſurtout pendant le cours de ce mois, Dieu n'humecte-t-il pas la terre par les pluies; mais qu'il eſt rare que vous penſiez, comme vous le devez, à la grandeur de ce bienfait. Apprenez à en connoître tout le prix, & conſidérez combien toute la nature ſeroit déſerte, triſte, & ſtérile, ſi le ciel étoit pour nous d'airain & la terre de fer. Toutes les plantes & tous les arbres périroient, toutes les créatures vivantes tomberoient en défaillance, nous reſpirerions la mort avec l'air, touts les ruiſſeaux & toutes les rivières tariroient. Mais toutes les fois que les pluies arroſent la terre, Dieu répand ſur nous de nouvelles bénédictions. Et vous pourriez vous plaindre & murmurer, lorſque les pluies d'hiver ſont abondantes & de quelque durée? Vous auriez la témérité de cenſurer le gouvernement de Dieu? Ah! plutôt, béniſſez le Créateur à chaque ondée qu'il répand ſur la terre; ſentez & célébrez ſes bontés envers vous. " Par ſon ordre, les " ſaiſons ſe renouvellent & ſe ſuccèdent régulièrement " les unes aux autres. C'eſt pour nous que les pluies " tombent ſur la terre & la fertiliſent. Dieu ouvre ſa " main libérale pour faire du bien aux hommes; ſes " bénédictions deſcendent ſur nos contrées, & y ré- " pandent la paix & l'allégreſſe. Adorez donc votre " Créateur, & chantez à ſon honneur des cantiques de " louange & d'actions de graces. Que n'a-t-il pas déjà " fait pour vous, & que ne pouvez-vous pas attendre " encore de ſa bonté!"

DIX-HUITIEME FEVRIER.

Images que l'hiver nous donne de la mort.

J'AI continuellement beſoin de recevoir des avertiſſemens qui me faſſent penſer au terme de ma vie. Je n'ai que trop de penchant à écarter de mon eſprit l'idée de la mort ; & quand cela ne ſeroit point, il y a toujours mille affaires, mille diſſipations qui ne me laiſſent pas le tems de ſonger à ma fin, ou qui rendent la penſée de la mort inefficace pour moi. Il eſt cependant néceſſaire pour ma propre ſureté, & pour mon repos, que je m'occupe fréquemment de ce grand événement, afin de diminuer la crainte que j'en ai. Je veux donc mettre à profit, dans cette vue, la ſaiſon où je me trouve actuellement, & enviſager, comme des images de la mort, quelques-uns des objets qui s'offrent tous les jours à mes yeux.

La nature eſt privée de cette beauté & de ces agrémens qui l'ornoient pendant l'été. Les champs & les jardins où nous nous promenions avec tant de plaiſir ſont incultes & déſerts, & n'ont plus rien qui nous invite à y porter nos pas. Les jours ſont trop courts & trop déſagréables pour que nous deſirions de les paſſer à la campagne. N'eſt-ce pas-là une vive image de ce que ſera ma vie lorſque j'aurai atteint l'hiver de mes jours ? Alors auſſi auront diſparu tous les agrémens dont je me glorifiois au printems ou dans l'été de ma vie. Les déſagrémens, l'humeur chagrine, & les infirmités qui ſont propres à la vieilleſſe, ne me permettront plus de goûter les amuſemens du bel âge ; & la plupart de mes jeunes frères ne trouveront aucun plaiſir dans mon commerce. Les jours courts & ſombres de ma vieilleſſe me ſeront à charge, & ſi je ſuis raiſonnable, mes vœux tendront à une meilleure vie.

Que les jours ſont courts dans cette ſaiſon ! Mais nous aurions tort de nous en plaindre, puiſqu'ils ſont ſi triſtes à préſent que la terre eſt dépouillée de toute ſa parure.—Et comme ma vie mortelle eſt une lutte conti-

nuelle contre le péché & la misère, n'eſt-ce pas un bienfait de Dieu d'avoir renfermé mon exiſtence terreſtre dans des bornes ſi étroites ? Le chemin qui me conduit au ciel eſt court & ſemé d'épines ; ne dois-je donc pas bénir la Providence de l'avoir rendu ſi court ?

Pluſieurs eſpèces d'animaux paſſent l'hiver dans un profond ſommeil, dont ils ne ſe réveillent que lorſqu'ils commencent à ſentir la douce & vivifiante chaleur du printems.—Ainſi mon corps inanimé repoſera dans le tombeau juſques à ce que le jour du jugement dernier le réveille du ſommeil de la mort.

L'hiver nous ſommes ſurpris par la nuit avant que nous nous y attendions, & au milieu de nos occupations. Lors peut-être que nous nous propoſions de terminer encore telle ou telle affaire, le ſoir arrive, qui interrompt tout-à-coup nos travaux.—Ici encore j'apperçois une image bien naïve de la nuit de la mort. Elle arrivera peut-être lorſque je m'y attendrai le moins. Au milieu des projets que j'aurai formés pour l'avenir, au milieu des entrepriſes les plus importantes que j'aurai compté d'exécuter, cette mort redoutable me ſurprenda. Ah ! Dieu veuille qu'elle me trouve dans des occupations qui puiſſent m'être utiles pour l'éternité !

Ce qu'il y a de plus triſte dans les nuits d'hiver, c'eſt ſans doute qu'elles ſont ſi longues, & que la lumière du ſoleil tarde tant à reparoître.—Et peut-être auſſi que ce qui contribue à me faire tant appréhender la mort, c'eſt la penſée que mon corps ſera ſi long-tems enfermé dans la nuit du tombeau. Mais de même que les nuits d'hiver s'écoulent imperceptiblement dans un doux ſommeil, de même auſſi la nuit de la mort paſſera inſenſiblement, & nous verrons luire à l'improviſte le grand jour de la nouvelle création.

Voilà, Chrétien, les réflexions édifiantes & utiles que l'hiver peut vous donner lieu de faire. Ne craignez point de contempler ſouvent ces images de la mort, & ſur-tout appliquez-vous à en tirer des uſages ſalutaires. " Rendez-vous familière l'idée de votre dernière fin, & " qu'elle vous ſoit toujours préſente dans toutes les cir- " conſtances de votre vie. Alors vous pourrez envi- " ſager la mort ſans effroi : elle ſera pour vous un con-

" ſolateur dans les diſgraces, un ami, un conſeiller fidelle
" dans la proſpérité, un bouclier contre les tentations."

DIX-NEUVIEME FEVRIER.

Moyens de ſe procurer du feu.

Dans ces longues nuits de l'hiver, & pendant le froid rigoureux que nous éprouvons, le feu eſt un bienfait qu'on ne ſauroit trop eſtimer & reconnoître. Combien notre vie ne ſeroit-elle pas triſte & miſérable dans cette ſaiſon, ſi Dieu n'avoit donné au feu la vertu d'éclairer & d'échauffer nos demeures, & ſi cet élément n'étoit répandu par-tout ? Il ſe trouve dans les ſillons des ſoufres, dans les graiſſes des animaux, dans l'huile, dans la cire qu'amaſſent les abeilles, & dans tous les végétaux, quoiqu'il paroiſſe inactif, & qu'extérieurement nous n'en appercevions pas les effets. Mais le choc nous décèle ſa préſence, & nous montre du moins qu'il doit y avoir dans l'air un feu répandu par-tout, & qui ſe trouve entre les points qui ſe froiſſent. Par le frottement rapide & réitéré des corps durs, tels que ſont l'acier & la pierre à fuſil, le feu qui s'y trouve renfermé eſt mis en mouvement, & les particules qui ſe détachent de ces corps, & qui ſont violemment agitées les unes contre les autres, acquièrent une force capable de tout embraſer. Tel eſt le moyen le plus ordinaire par lequel nous nous procurons journellement du feu pour nos beſoins domeſtiques. Mais preſque toujours nous nous contentons de jouir des ſervices continuels que cet élément nous rend, ſoit pour la préparation de nos alimens, ſoit pour nous réchauffer, ſoit pour éclairer nos appartemens, ſans nous mettre en peine de rechercher comment le feu eſt produit. Si nous étions plus attentifs aux cauſes de certains phénomènes naturels, nous trouverions par-tout des traces d'une ſageſſe & d'une bonté infinies. Et certes il ne faut pas un grand effet de méditation pour les découvrir ici. C'eſt dans des vues de bienfaiſance que

Dieu a répandu le feu tout autour de nous & dans la nature, afin qu'il pût ſe prêter à toutes ſortes d'uſages, & que nous puiſſions jouir de ſes ſervices en toute occaſion. Cette matière prend toutes ſortes de formes pour nous être utiles, & en s'aſſociant à une multitude d'autres corps, elle nous procure les plus grands avantages. Ah! ſi nous pouvions ſeulement nous accoutumer à être plus attentifs à tant de bienfaits que nous recevons tous les jours de la main libérale de Dieu! Mais, hélas! c'eſt préciſément leur retour conſtant & journalier qui nous rend froids & indifférens. Cependant ces preuves, que nous recevons journellement de la bonté de Dieu, ſont celles dont nous pouvons le moins nous paſſer, & par cela même elles méritent ſingulièrement d'être reconnues avec gratitude & avec joie. Penſez donc ſouvent, mes frères, à votre ſage & bienfaiſant Conſervateur; & en jouiſſant de ſes bienfaits, même de ceux qui vous paroiſſent peu conſidérables, accoutumez-vous à élever vos cœurs vers lui & à l'honorer comme la ſource de votre bien-être.

O Dieu! combien grande eſt cette bonté, qui s'étend ſur toute la terre! Ta charité nous environne de toutes parts ainſi que la lumière & le feu. Ah! puiſſé-je en être vivement touché! puiſſe-t-elle éclairer & embraſer mon ame! Communique-moi, Père céleſte, quelques étincelles du feu de ton amour, pour que je les réfléchiſſe ſur mes frères, & qu'ils puiſſent en éprouver auſſi les ſalutaires influences.

VINGTIEME FEVRIER.

De l'égale diſtribution des ſaiſons.

Tandis que le ſoleil eſt éloigné de nous, & que le froid rigoureux reſſerre & ferme pour nous la terre, il y a des pays dont les habitans jouiſſent de toute la beauté du printems, d'autres où ils recueillent de riches moiſſons, d'autres enfin où l'automne remplit leurs celliers de fruits. C'eſt ainſi que la ſageſſe divine a réglé les révolutions des ſaiſons, & diſtribué à toutes ſes créatures,

en différens tems, les mêmes faveurs. Son amour impartial s'étend ſur tous les êtres qui ſont ſortis de ſes mains, ſans avoir égard à leur rang, à leur nation, ou à leur mérite. Il ſuffit qu'ils aient beſoin de ſes bienfaits, pour qu'il ſe plaiſe à les répandre ſur eux. Ses regards bienfaiſans ſe fixent avec autant de bonté ſur les déſerts de l'Arabie que ſur les riantes campagnes de l'Europe; & ſous l'un & l'autre pôle, il eſt toujours le même dans ſon gouvernement.

Mais ſi Dieu diſtribue avec égalité les biens de cette vie, pourquoi donc prive-t-il certains pays des agrémens du printems, pendant qu'il nous en favoriſe avec tant d'abondance? Pourquoi le ſoleil répand-il ſes rayons avec tant de partialité, que dans quelques climats les nuits, & dans d'autres les jours, durent des mois entiers? Pourquoi, vers les pôles, les campagnes couvertes de glaces ne ſont-elles pas auſſi belles, auſſi fertiles que nos plaines & nos vallons?

Qui es-tu, ô homme, qui oſes faire de ſemblables queſtions? Quel droit as-tu de demander compte à l'Etre infiniment ſage de la manière dont il gouverne le monde? Mortel orgueilleux, apprends à t'humilier, & reconnois les traces d'une ſageſſe ſouveraine dans les choſes où ta foible intelligence croit appercevoir des défauts. Tu t'imagines peut-être que la Providence a refuſé, à certaines parties de la terre, les avantages & le bonheur qu'elle a répandus avec profuſion ſur d'autres climats. Non, mon cher lecteur: Dieu a donné à chaque pays ce qui étoit néceſſaire à la vie, à l'entretien & au contentement de ſes créatures. Tout eſt arrangé ſelon le climat où elles vivent, & par-tout la Providence a ſagement pourvu à leur conſervation & à leurs beſoins. Les heures du jour varient dans les diverſes parties du monde ſelon certaines règles; mais toutes les zones en ont, à peu de choſe près, le même nombre. Il n'y a preſque aucun pays habité que le ſoleil favoriſe plus long-tems que les autres de ſa préſence: toute la différence qu'il y a, c'eſt qu'ils en jouiſſent en différens tems. Pour les habitans de la zone torride, les jours & les nuits ſont conſtamment d'égale longueur, tandis que ſous les zones voiſines cette égalité n'arrive

que deux fois par an. Il eſt vrai que le ſoleil s'éloigne alternativement, & qu'il a donné l'été à un côté de la terre, pendant qu'il abandonne l'autre à l'hiver. Mais de l'une des bornes de ſa carrière annuelle, il ne manque jamais de revenir régulièrement à l'autre ; & ſi pendant l'hiver les jours n'ont pas été auſſi longs que les nuits, l'été en dédommage amplement. Si même les peuples qui habitent les zones glacées ſont privés de l'aſpect du ſoleil pendant pluſieurs mois, ils le voient après cela ſur leur horizon pendant pluſieurs autres mois de ſuite ; & s'ils ont quelques heures de jour de moins, ils en ſont dédommagés par de longs crépuſcules.

Seigneur, la terre eſt remplie de ta bonté. Cette bonté eſt répandue ſous tous les cieux, & elle s'étend auſſi loin que les nuées. Où eſt, dans tout l'univers, le pays qui n'éprouve les effets de ton amour ? Où eſt la province de ton immenſe empire où l'on ne découvre des traces de ta bienfaiſance ? Où eſt la créature, où eſt l'homme, qui dans chaque ſaiſon ne puiſſe voir & ſentir combien tu es bon ? Je me réjouis de vivre ſous ton bienfaiſant empire ; je me réjouis des bénédictions ſans nombre que tu as répandues ſur toute la terre pour le bonheur de tes créatures. Eh ! comment ne ſouhaiterois-je pas que mes ſemblables, dans toutes les parties du monde, puiſſent vivre auſſi heureux, auſſi tranquilles, auſſi contens que moi ? Oui, tu le ſais, toi mon Dieu qui ſondes mon cœur, tu ſais que je ne ſuis ni aſſez envieux, ni aſſez intéreſſé pour voir avec peine le bonheur des autres, ou pour ne pas leur ſouhaiter un bien-être égal au mien. O Dieu de charité ! fais que je te devienne de plus en plus ſemblable. Comme tu aimes toutes tes créatures, & que ſans acception de perſonnes, tu fais à chacune d'elles tout le bien dont elles ſont ſuſceptibles, veuilles allumer dans mon cœur un amour auſſi univerſel pour tous mes ſemblables, afin que je leur faſſe du bien à tous ſelon mon pouvoir, & que du moins je faſſe monter vers toi des prières ardentes pour tous les hommes ſans exception.

VINGT ET UNIEME FEVRIER.

De l'utilité de nos ſens.

J'AI des ſens, c'eſt-à-dire, je ſuis un être qui, par le moyen de divers organes merveilleux de ſon corps, peut ſe procurer pluſieurs eſpèces de ſenſations. Par les yeux, je puis acquérir la perception de la lumière & des couleurs ; par les oreilles, celle des différens tons ; par l'odorat & le goût, celle des émanations agréables ou déſagréables des ſaveurs & des odeurs, du doux & de l'amer, & d'autres propriétés ſemblables des corps dont je puis faire uſage ; par le toucher, enfin, j'ai le ſentiment du chaud & du froid, de l'humide & du ſec, du mol & du dur, &c.

Or à préſent je me repréſente combien je ſerois miſérable ſi j'étois privé des organes de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, & du toucher. Si je n'avois pas la vue, comment pourrois-je me préſerver de cette multitude de dangers qui m'environnent, ou me faire une idée de la magnificence des cieux, des beautés de la campagne, & de tant d'objets agréables dont la terre eſt remplie ? Sans l'organe de l'ouïe, comment appercevoir un grand nombre de dangers qui menacent de loin, comment s'entrecommuniquer ſes penſées, comment jouir de l'harmonie & des charmes de la muſique ; comment dans ma jeuneſſe aurois-je pu recevoir les inſtructions de l'école, apprendre des langues, acquérir des notions, le talent de lire, & tant d'autres facultés qui me diſtinguent ſi avantageuſement des animaux brutes ? Si les organes de l'odorat & du goût m'avoient été refuſés, comment pourrois-je diſtinguer ma nourriture, diſcerner les alimens qui me ſont ſalutaires d'avec ceux qui ſeroient nuiſibles, jouir des parfums du printems, & de mille objets qui me procurent actuellement des ſenſations ſi agréables ? Enfin, ſans le tact, ſerois-je en état de découvrir, ſoit dans les alimens, ſoit dans la veille & dans le ſommeil, ce qui pourroit me nuire ; comment ſerois-je capable de veiller à ma propre conſervation ?

" Je ne ſaurois donc trop me réjouir & bénir Dieu, de

" ce que je puis voir, entendre, ſentir, & parler. J'adore " mon bienfaiſant Créateur ; je reconnois & célèbre ſa " bonté ! Ma bouche s'ouvrira pour le glorifier par des " cantiques de louange & d'actions de grâces. Mes " oreilles ſeront attentives à l'hymne univerſel que " toutes les créatures entonnent à ſon honneur."

Ah ! qu'il ne m'arrive jamais de méconnoître le prix de mes ſens, ou d'en abuſer ! O mon Créateur, tu me les as donnés pour les fins les plus nobles. Et combien ne déſhonorerois-je pas ta bonté libérale & l'admirable ſtructure de mon corps, ſi je n'employois mes ſens qu'à des fonctions animales, ſans me propoſer des vues plus relevées ? Que je ſerois malheureux ſi je ne cherchois mon bonheur que dans les plaiſirs des ſens, & ſi je les préférois aux plaiſirs ſans comparaiſon plus nobles de l'eſprit ! Car il viendra un tems où mes yeux ne ſeront plus touchés de la beauté des objets extérieurs, où les ſons harmonieux de la muſique ne flatteront plus mes oreilles, où mon palais ne trouvera plus de goût aux mets les plus exquis & aux liqueurs les plus délicieuſes. Un tems viendra où tous mes ſens ne trouveront ni agrément, ni ſatisfaction dans les choſes terreſtres. Ah ! que je ſerois miſérable alors ſi je ne connoiſſois rien qui pût nourrir mon eſprit, conſoler mon ame, remplir mes deſirs ! Eſprit de grâce, dirige, conduis-moi de manière, qu'en faiſant uſage de mes ſens, je ne perde jamais de vue le grand but de mon exiſtence. Fais que leurs organes mêmes ſervent à glorifier mon Créateur, & que, dès ici-bas, je commence à m'habituer à ces nobles occupations, auxquelles ils ſeront employés dans le ciel.

Dans ce moment, où je ſens tout le bonheur d'avoir des ſens bien conditionnés, je penſe à mes frères infortunés qui ont des ſens défectueux, ou qui ſont même entièrement privés de quelques-uns de leurs organes. O vous aveugles, vous ſourds, vous muets, je ne ſaurois vous voir ſans déplorer votre ſort, & ſans reconnoître plus que jamais combien je ſuis heureux ! Qui ſuis-je, ô Dieu ! pour que tu ne m'aies point placé dans la claſſe de ces infortunés ! Comment pourrois-je aſſez te témoigner ma reconnoiſſance pour la perfection de mes ſens : Aie pitié de ceux qui, par les défauts de leurs

ſens, ſont privés de tant de conſolations. Dédommage-les, ſi c'eſt ton bon plaiſir, de ces imperfections par d'autres avantages, ou fais du moins que dans l'économie future ils ſoient heureux tant par rapport au corps que par rapport à l'ame.

VINGT-DEUXIEME FEVRIER.

Elévations de l'ame vers Dieu.

Lorsque j'élève mon cœur vers Dieu, je m'approche du but pour lequel j'ai été placé dans le monde, & je jouis déjà des avant-goûts de la félicité qui m'attend dans le ciel. Que les vains amuſemens du ſiècle me paroiſſent mépriſables, lorſque mon cœur s'accoutume à chercher ſa joie & ſon bonheur en Dieu & en Jéſus-Chriſt! Combien ne ſuis-je pas humble & petit à mes propres yeux, lorſque je compare mon néant avec l'infinie majeſté de Dieu! Combien mon orgueil naturel n'eſt-il pas confondu lorſque je me perds, pour ainſi dire, dans l'océan des perfections divines! Et quel deſir ardent ne s'allume pas alors dans mon cœur, de voir bientôt ce grand & heureux jour où je ſerai uni pour jamais avec l'Etre immenſe & éternel!

Mais ſuis-je aſſez touché de ces avantages ineſtimables, que me procure la penſée fréquente de Dieu, pour que je prenne en effet la réſolution de m'en occuper comme je le dois? Hélas! au lieu d'occuper mon eſprit de ce grand & ſublime objet, je ne fixe que trop ſouvent mes penſées ſur les choſes terreſtres & périſſables. Au lieu de trouver mes délices dans la méditation de mon Créateur, je ne me plais qu'à ce qui peut flatter mes ſens. Au lieu d'aimer cet Etre, qui réunit tout ce qu'on peut concevoir d'aimable, & qui peut ſeul me rendre parfaitement heureux, j'attache mon cœur à la terre, & j'aime avec paſſion des objets qui ne peuvent faire mon bonheur, & dont je ne ſaurois jouir long-tems. Que l'expérience du paſſé me rende ſage pour l'avenir! Juſques ici je n'ai

aimé que les biens temporels, & je leur ai donné mon cœur. J'ai cherché ma paix & mon bonheur dans des choſes qui ſont encore plus fragiles & plus périſſables que moi. Mais à préſent mes yeux ſe ſont ouverts par la grâce de Dieu. J'apperçois un Etre, qui raſſemble toutes les perfections, qui m'a tiré du néant, qui m'a donné une ame dont les deſires ne peuvent être ſatisfaits que par des biens infinis. Voilà l'Etre auquel je conſacre mon cœur, en me dévouant à lui, ſans réſerve & pour toujours. En lui ſeul je chercherai déſormais ma joie & ma conſolation. Ces biens de la terre, que j'ai eu juſques ici l'imprudence de préférer aux biens céleſtes, je les échangerai contre des avantages incomparablement plus réels & plus ſolides. J'uſerai cependant des premiers, puiſque c'eſt la volonté de mon Créateur; mais ce ne ſera jamais en les préférant à l'amour de Dieu. Au contraire, toutes les créatures me fourniront l'occaſion de m'élever vers le Créateur, & m'exciteront à bénir la bonté de celui qui a donné aux choſes terreſtres la vertu de recréer mon ame & de fortifier mon corps. Lorſque je jouirai de quelques-uns des biens ſenſibles, je me dirai à moi-même: ſi je trouve tant de douceur dans la jouiſſance des plaiſirs d'ici-bas, ſi ne connoiſſant qu'une petite partie des œuvres de Dieu, cette connoiſſance eſt déjà ſi délicieuſe pour moi, que ſera-ce lorſque je le poſſéderai lui-même? Quelle ne doit pas être la félicité des ſaints, qui le voient tel qu'il eſt, & qui vivent dans ſa bienheureuſe communion? Si les plaiſirs, qui ne peuvent être goûtés que par le moyen d'un corps fragile & périſſable, peuvent affecter ſi agréablement mon ame, combien raviſſantes ne doivent pas être les délices que l'on goût ſans l'entremiſe de ce tabernacle terreſtre? Quels ſentimens ineffables n'éprouverai-je pas lorſque mon eſprit affranchi de ſes entraves, pourra contempler en toute liberté la face du Seigneur? Si de foibles ruiſſeaux peuvent être ſi agréables ici-bas, que ſera-ce de la ſource d'où découlent les torrens & les fleuves de délices? Si un rayon de lumière eſt ſi vivifiant, que ſera-ce du ſoleil lui-même? Si déjà dans ce monde Dieu eſt ſi admirable dans ſes ouvrages, que ſera-t-il dans l'économie future? O que j'aſpire à joüir

bientôt de cette félicité dans la poſſeſſion de mon Dieu! Coulez rapidement, jours ténébreux que je dois encore paſſer ici-bas! Heures qui retardez encore l'heureux moment où j'acquerrai une plus parfaite connoiſſance de Dieu, précipitez votre courſe! Jour ſans nuage & ſans obſcurité, où mon ame, débarraſſée du fardeau de mon corps groſſier, prendra ſon eſſor & s'élevera au-deſſus de toutes les étoiles, pour adorer l'Eternel aux pieds de ſon trône! jour heureux & ſi ardemment deſiré, hâtez-vous de paroître!

VINGT-TROISIEME FEVRIER.

Cauſes du froid & de la chaleur.

D'ou peut venir la viciſſitude d'une extrême chaleur, & du froid le plus rigoureux ſur la terre? Par quels moyens la nature produit-elle ces révolutions? Il eſt inconteſtable que pendant l'hiver la température dépend de la ſituation du ſoleil. Car lorſque notre globe, dans ſa courſe annuelle autour du ſoleil, eſt placé de manière que ſon hémiſphère ſeptentrionale ſe détourne de cet aſtre, lorſque les rayons tombent dans une direction fort oblique ſur nos contrées, & lorſque le ſoleil n'eſt que peu d'heures ſur notre horizon, il n'eſt pas poſſible que ſes rayons donnent de la chaleur. Mais la chaleur ne dépend pas uniquement de la ſituation & de l'éloignement du ſoleil. Cet aſtre parcourt tous les ans les mêmes conſtellations, & n'eſt pas plus éloigné de nous pendant un hiver que pendant un autre. Cependant les degrés du froid de nos hivers ſont très-différens. Souvent un hiver eſt auſſi doux que l'automne; tandis que dans un autre des mers profondes ſe gèlent, & que les hommes & les animaux peuvent à peine trouver des aſyles contre le froid. Dans les pays mêmes où, preſque pendant toute l'année, les jours & les nuits ſont d'une égale longueur, la chaleur du ſoleil eſt trop foible pour fondre la glace ſur le ſommet des montagnes. A leur cime règne l'hiver le plus rigoureux, & à leur pied l'été le plus ardent, quoique les mêmes rayons tombent égale-

ment ſur la cime & au bas des montagnes. Si le ſoleil étoit la ſeule cauſe de la chaleur & du froid, ces phénomènes ſeroient inexprimables.

La nature eſt riche en moyens, & mille cauſes, qui nous ſont peut-être inconnues, ſecondent ſes opérations. Mais nous ſavons au moins que la conſtitution de l'air & les vents ont une grande influence ſur la chaleur & le froid d'un pays. De-là vient qu'il arrive quelquefois que, dans les plus longs jours de l'été, il fait froid, lorſque l'atmoſphère eſt chargée de beaucoup de vapeurs, & que le ciel a été long-tems couvert de nuages, ou lorſque les vents apres du nord ſoufflent avec force. De-là vient encore que, même dans l'hiver, le froid n'eſt pas fort violent, lorſque les vents qui viennent du ſud nous amènent un air échauffé. La nature même du ſol contribue à la chaleur & au froid. En Sibérie, par exemple, où le terrain eſt rempli de ſalpêtre & de différens ſels, il fait toujours plus froid que dans les contrées plus voiſines du pôle, & où les rayons du ſoleil arrivent plus obliquement. La chaleur propre & intérieure de la terre fait auſſi que, dans certains pays, le ſol eſt plus chaud & dans d'autres plus froid.

Ces cauſes, & peut-être bien d'autres qui nous ſont inconnues, occaſionnent tantôt le froid, tantôt la chaleur ſur la terre. Mais qui pourroit connoître tous les reſſorts de la grande machine de l'univers, & en expliquer les différens effets? La plupart des phénomènes nous embarraſſent & nous confondent; & nous ſommes obligés d'avouer que toute la ſagacité des plus habiles philoſophes ne ſauroit pénétrer dans les profondeurs de la nature. Nous ne voyons qu'une partie & ſans doute la moindre partie de ſes opérations. Et, certainement, c'eſt par des raiſons très-ſages que le Créateur a caché à nos yeux les cauſes de tant d'effets que nous voyons dans le règne de la nature & de la Providence: il a voulu par-là nous apprendre à nous réplier ſur nous-mêmes. Que nous ſerviroit-il en effet d'avoir la parfaite connoiſſance de la nature, ſi nous négligions de connoître & de ſanctifier notre corps? Nous en ſavons aſſez pour être heureux, ſages, & contens. Peut-être qu'une plus grande con-

noiſſance de la nature nous énorgueilliroit; peut-être qu'elle troubleroit notre repos, & nous feroit tomber dans l'oubli de Dieu. Appliquons-nous ſeulement à faire un bon uſage du peu que nous ſavons, & à nous en ſervir pour glorifier l'Etre ſuprême, & pour nous rendre meilleurs. Si après toutes nos recherches & toutes nos méditations, il reſte encore bien des choſes voilées à nos yeux, tirons-en cette concluſion ſi naturelle, que la ſageſſe de Dieu paſſe toutes nos conceptions, & qu'elle eſt infinie; que nos lumières ſont bornées, & qu'ainſi, dans le ſentiment de notre foibleſſe & de notre néant, notre grand devoir eſt de nous humilier, & d'adorer le Très-haut.

VINGT-QUATRIEME FEVRIER.

Singularité dans le règne minéral.

Il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, à notre entendement ſi foible & ſi borné, d'embraſſer à la fois tout le règne de la nature, & d'apprendre à connoître dans leur enſemble, les propriétés merveilleuſes des choſes naturelles. Nous arriverons plus facilement à la connoiſſance de la nature, ſi nous commençons par quelques objets iſolés, quelques beautés particulières, en nous arrêtant d'abord aux phénomènes les plus ſenſibles. Conſidérons donc à préſent quelques curioſités du règne minéral: nous y découvrirons, comme partout ailleurs, les traces de l'infinie ſageſſe de Dieu.

Entre les pierres, il en eſt peu qui méritent plus notre attention que l'aimant. Cette pierre, lorſqu'elle eſt ſuſpendue, ſe tourne de manière qu'elle dirige conſtamment un de ſes côtés vers le nord, & l'autre vers le ſud; & c'eſt dans ces deux côtés, qu'on appelle pôles, que réſide ſa plus grande vertu attractive. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'elle n'attire point d'autres corps que le fer, & que ſi l'on prend deux aimans, leurs pôles de différente dénomination, ſavoir, le pôle auſtral & le boréal, s'attirent l'un l'autre, au lieu que les pôles de même

nom, ſavoir, les deux méridionaux ou les deux ſeptentrionaux, ſe repouſſent & ſemblent ſe fuir.

On trouve des propriétés tout auſſi merveilleuſes dans le vif-argent. Il ſe prête à toutes les formes qu'on veut lui donner; mais il finit toujours par reprendre celle qui lui eſt naturelle. Dans le feu, il s'élève en vapeurs. Quand on le ſecoue long-tems, il ſe change en pouſſière. Par la diſſolution, on parvient à en faire un cryſtal dur & tranſparent; mais on peut toujours lui rendre ſa première fluidité.

L'or eſt le principal & le plus précieux de tous les métaux, non-ſeulement par ſa rareté, mais auſſi par ſes admirables propriétés. C'eſt de tous les corps le plus dur & le plus inaltérable; enſorte qu'il peut ſoutenir pendant deux mois l'action d'un feu très-violent, ſans perdre ſenſiblement de ſon poids. Ses parties ſont ſi ſubtiles, qu'un grain d'or battu peut couvrir cinquante pouces en quarré, de manière que ſur les deux ſurfaces on peut, à la ſimple vue, diſtinguer quatre millions de parties. Et ſa ductilité eſt telle que d'un ſeul grain, on peut tirer un fil de 500 pieds de longueur.

La forme merveilleuſe du ſel commun, les pierres brillantes, les figures ſingulières de la terre où ſont cachés les métaux, les corps pétrifiés qui ſe trouvent ſouvent ſur les plus hautes montagnes, à quelques centaines de milles de la mer, qui eſt le lieu de leur origine, & cent autres ſingularités du règne minéral, ſemblent être faites pour réveiller notre curioſité.

Aucun occupation, quelle qu'elle puiſſe être, n'a plus de charmes, n'eſt plus ſatisfaiſante, ne procure des plaiſirs plus diverſifiés que la contemplation attentive de la nature. Supposé que nous vécuſſions quelques ſiècles ſur la terre, & que nous employaſſions chaque jour, chaque heure même, à étudier uniquement les phénomènes & les ſingularités du règne minéral, il ſe trouveroit encore, au bout de ce tems-là, mille choſes que nous ne pourrions expliquer, qui demeureroient cachées pour nous & qui exciteroient de plus en plus notre curioſité. Employons donc au moins, puiſque la durée de notre vie s'étend à peine à un demi-ſiècle, employons bien le peu de tems qui nous eſt accordé, & conſacrons-le, autant que nos vrais devoirs pourront le permettre, à obſerver la nature

& à procurer ainſi à notre eſprit les plaiſirs les plus innocens & les plus durables. La ſatisfaction que nous y trouverons augmentera de plus en plus, à meſure que nous méditerons avec plus de ſoin ſur les vues que Dieu s'eſt propoſées dans ſes ouvrages, car les merveilles de la nature ſont ſans comparaiſon plus admirables & plus ſublimes que toutes les productions de l'art humain. Celles-ci ne nous procurent pas toujours le bien-être, & ne nous rendent point meilleurs: ſouvent elles ne ſont que les objets d'une admiration ſtérile. Mais toutes les œuvres de la nature, & même les plus ſingulières, ont pour objet le bien univerſel du monde. Elles exiſtent non-ſeulement pour être vues & pour ſervir de ſpectacle, mais auſſi pour qu'on en jouiſſe. Et toutes ſans exception publient la bonté de Dieu auſſi-bien que ſa ſageſſe.

VINGT-CINQUIEME FEVRIER.

Preuves expérimentales & quotidiennes de la Providence divine.

Essaie, Chrétien, de faire le dénombrement de tous les bienfaits dont la miſéricorde de Dieu t'a comblé depuis le premier moment de ton exiſtence juſqu'à préſent. Pourrois-tu compter les étoiles? Tout auſſi peu ſerois-tu en état de compter les biens que tu as reçus pendant une ſeule année. Et que ſera-ce de tous ceux dont Dieu t'a comblé durant tout le cours d'une vie, qui peut-être a déjà été très-longue? Que ſera-ce des grâces que tu as reçues dans ton enfance, & que tu as oubliées, des nuits que tu as paſſées tranquillement dans un doux ſommeil, des alimens qui t'ont récréé & fortifié? De combien de dangers viſibles & inviſibles n'as-tu pas été délivré? Combien de fois Dieu n'a-t-il pas pourvu à tes beſoins, & confondu ton incrédulité qui regardoit le ſecours comme impoſſible? Aucun accident ne t'eſt arrivé ſans que l'œil du Seigneur ait veillé ſur toi & t'ait garanti. Chaque jour de ta vie a groſſi la ſomme des faveurs de ton Dieu. Sa bonté s'eſt renou-

vellée envers toi toutes les fois que le ſoleil a commencé & terminé ſa courſe. Et qui ſait combien de fois Dieu a uſé de miſéricorde envers toi à ton inſçu, & t'a préſervé de périls que tu ne connoiſſois pas, & dont tu ne ſeras inſtruit que dans le monde à venir !

Et que dirons-nous des biens de la grâce ? Que tu aies été racheté par Jéſus-Chriſt ; que l'évangile t'inſtruiſe du chemin du ſalut ; que tu ne ſois point né dans les ténèbres du Paganiſme, mais au ſein du Chriſtianiſme, que Dieu travaille ſans relâche à te ſanctifier & à te perfectionner, ne ſont-ce pas-là tout autant de preuves de ſa bonté & de ſes tendres compaſſions ?

Je veux croire, mon cher lecteur, qu'il t'eſt impoſſible de calculer la ſuite immenſe des bienfaits de Dieu. Bornons-nous donc à un ſeul jour ; & tâche de ſupputer les faveurs que chacun de tes jours amène avec ſoi : la lumière, l'air, les alimens, les forces pour le travail, le ſéjour que tu habites & les rélations ſur leſquelles ſe fonde ta félicité, les divers amuſemens & les plaiſirs ſi variées de ta vie. N'oublie pas même la faculté que tu as de pouvoir reſpirer, & ne t'imagine point que ce ſoit-là une choſe de peu de conſéquence : c'eſt de la reſpiration que dépend la conſervation de notre vie. Tu reſpires au moins douze fois dans chaque minute : voilà donc dans chaque minute douze bienfaits, dont chacun eſt ſi eſſentiel, que ſans lui tu ſerois incapable d'en recevoir aucun autre. Avec la reſpiration, Dieu te conſerve encore les facultés de ton entendement, & de ta volonté, & les membres de ton corps. Suppoſons que dans chaque minute notre ame ne faſſe que trente opérations, & ne comptons, ſelon le calcul des médicins, que ſix mille parties de notre corps que Dieu maintient à chaque moment, quelles merveilles de conſervation ne découvrirons-nous pas ? Car d'après ce calcul tu reçois de Dieu, à chaque minute, douze bienfaits rélativement à la reſpiration, trente rélativement aux facultés de l'entendement & de la volonté, ſix mille rélativement aux parties de ton corps. Par conſéquent, Dieu t'accorde dans chaque minute 6042 grâces, & tu en reçois 360,520 dans chaque heure que tu vis.

Ah! puiſſent ces expériences journalières de la Providence & de la bonté de ton Dieu, faire les impreſſions les plus fortes & les plus durables ſur ton cœur! Elles le feront ſans doute ſi ton ame eſt ſuſceptible de quelques mouvemens de reconnoiſſance. Oui, ſi tu as encore quelque ſentiment de la grandeur des grâces de Dieu & de ton indignité, il eſt impoſſible que tu n'aies une vive gratitude pour le conſervateur de ta vie. Mais pour entretenir dans ton cœur un vif ſouvenir des bienfaits de Dieu, fais-en fréquemment le calcul. Plus tu t'en occuperas, & plus auſſi tu ſeras diſpoſé à magnifier le Seigneur ton Dieu, plus tu feras tes délices de célébrer ſes louanges.

VINGT-SIXIEME FEVRIER.

Tranquillité de la nuit.

Je ne ſaurois penſer ſans admiration & ſans reconnoiſſance aux tendres attentions de la Providence pour nous aſſurer le repos pendant l'abſence du jour. Dès l'entrée de la nuit, il ſe répand dans toute la nature un calme qui annonce à toutes les créatures la ceſſation de leurs travaux, & qui invite l'homme au ſommeil. Durant tout le tems que les humains repoſent, la nature ſuſpend en leur faveur le bruit, les lumières éclatantes, & toutes les impreſſions trop vives. Tous les animaux, dont l'activité pourroit troubler notre ſommeil, ont eux-mêmes beſoin du repos; les oiſeaux cherchent leurs nids; le bœuf, le cheval, & nos autres animaux domeſtiques dorment autour de nous.

Mais cette tranquillité de la nuit n'eſt pas également agréable à tous les hommes. Pluſieurs de mes frères, à qui les douleurs, les maladies, & d'autres accidens font paſſer les nuits dans l'inſomnie, ſouhaitent que ce calme, ce ſilence mélancolique, ſoit interrompu. Leurs ſouffrances & leurs inquiétudes ſemblent augmenter, tandis que tout eſt aſſoupi autour d'eux; ils comptent leurs heures, & il leur tarde de voir paroître le jour, dans l'eſpérance que le commerce des hommes leur apportera

quelque ſoulagement. Pluſieurs des vicieux, qui ont paſſé le jour dans le déſordre & dans une diſſipation continuelle, trouvent auſſi la tranquillité de la nuit incommode & pénible: elle réveille leur conſcience, & le moindre bruit les effraie.

Je te bénis, ô mon Dieu, de ce que tu me rends le repos de la nuit ſi agréable & ſi reſtaurant. La ſanté dont je jouis, & la paix de mon ame, me procurent le plus doux ſommeil. Quand j'ai vaqué aux travaux du jour, l'arrivée de la nuit me fait adorer ta bonté, qui a ſi bien diſpoſé toutes choſes pour me ménager un agréable repos. Je me couche tranquillement, tandis que les voleurs ſe lèvent pour marcher dans les voies ténébreuſes de l'injuſtice & du crime. Je dors en paix, pendant que tant de malades, couchés dans un lit de douleur & d'infirmité, ſoupirant après le ſommeil, regarderoient le plus léger repos comme une faveur, & ne peuvent l'obtenir. Je jouis d'un ſommeil rafraîchiſſant, tandis que l'homme intempérant ſe ſurcharge encore de mets & de boiſſons, que l'avare, ſe tourment par des ſoucis immodérés & par la crainte de manquer quelque jour du néceſſaire, que le mécontent & l'ambitieux roulent dans leur tête des plans d'élévation & de grandeur pour l'avenir le plus reculé.

Mais combien de fois l'homme n'interrompt-il pas la tranquillité de la nuit, par légéreté ou par malice? Le bruit tumultueux des ivrognes, & la joie inſenſée des libertins, troublent ſouvent le repos des citoyens, & nous dérobent les douceurs du ſommeil. Ne devrions-nous pas reſpecter aſſez l'ordre que Dieu a ſi ſagement établi dans la nature, pour ne pas le troubler de gaieté de cœur? Ne devrions-nous pas aimer aſſez nos ſemblables pour craindre de les priver du ſommeil, & par-là de nuire à leur ſanté, à leur vie même? Hélas! peut-être que ce bruit importun trouble & effraie ici un mourant, là une femme enceinte, ou une mère qui nourrit ſon enfant.

Il en ſera tout autrement du repos que j'attends dans le tombeau. Là je dormirai en paix, & je ne ſerai réveillé de mon ſommeil que lorſque la voix de mon juge me rappelera à la vie. " O que vous êtes heureux, " vous fidèles, que la mort a conduits à Dieu! Vous " êtes échappés à toutes les miſères auxquelles nous

" ſommes aſſujetis dans ce monde. Ici la vie même la
" plus heureuſe ſe paſſe dans des alternatives continuelles
" de crainte & d'eſpérance ; & notre repos eſt troublé par
" des peines & des inquiétudes ſans nombre. Vous,
" juſtes, au contraire, dont le corps repoſe tranquille-
" ment dans le tombeau, vous êtes affranchis de toute
" misère, & jamais les ſoucis, le chagrin, & la douleur
" n'empoiſonneront votre joie."

VINGT-SEPTIEME FEVRIER.

L'hiver eſt une image de notre vie.

DANS ces jours d'hiver il y a des viciſſitudes continuelles : des flocons de neige & des ondées de pluie, des tempêtes & le calme, des jours nébuleux & un ciel ſerein ſe ſuccèdent les uns aux autres. A peine les neiges ont-elles éclairci la nature & l'ont-elles rendue brillante, que des pluies viennent les détruire. A peine le ſoleil s'eſt-il montré, qu'il ſe dérobe de nouveau à nos yeux. Et n'y a-t-il pas des variations ſemblables dans le monde moral ? Si pluſieurs jours d'hiver ſont obſcurs, triſtes, & fâcheux, pluſieurs ſcènes de notre vie le ſont également. Mais comme les orages & les ténèbres ſont néceſſaires & conformes aux ſages lois de la nature, il en eſt de même des accidens déſagréables & de l'adverſité que nous éprouvons quelquefois ſur la terre.

Qui peut empêcher que le jour ne ſoit obſcurci par de ſombres nuages, & que notre bonheur ne ſoit troublé tantôt par les hommes, tantôt par des accidens ? Comment ſeroit-il poſſible que le ciel fût toujours calme & ſerein, & que notre ame jouit d'un repos non-interrompu ? La conſtitution actuelle de notre nature permet auſſi peu que nous ſoyons toujours affranchis de douleurs & de ſenſations déſagréables, que la conſtitution du monde corporel permet que l'air ne ſoit jamais chargé de nuages.

Les paſſions qui produiſent ſouvent de bons effets, mais qui ſouvent auſſi en produiſent de mauvais, ſont

préciſément, dans le monde moral, ce que les tempêtes ſont dans la nature. Et comme l'hiver & les frimats ſont une ſource de fécondité, de même auſſi les ſouffrances & les diſgraces ſont des moyens de parvenir à la ſageſſe & à la vertu. Les ténèbres nous apprennent le prix de la lumière; une clarté continuelle nous ébloui-roit & fatigueroit nos yeux, & un jour ſerein ne nous fait jamais tant de plaiſir que lorſque les jours ſombres & nébuleux l'ont précédé.

De même auſſi nous n'eſtimerions pas aſſez la ſanté, ſi nous n'apprenions à en connoître tout le prix par le ſentiment douloureux des maladies. L'excellence & les avantages de l'amitié ne nous ſeroient pas ſi ſenſibles, ſi nous ne rencontrions quelquefois d'infidelles & de faux amis. Après tout, il eſt certain qu'en général nous ſommes trop portés à exagérer nos maux: les évenémens du monde, & les accidens qui nous arrivent, ſont rarement auſſi triſtes que nous nous le figurons.

Notre amour-propre, notre orgueil, & notre exceſſive délicateſſe nous aveuglent ſouvent, au point que nous regardons tout ce qui nous arrive comme des maux réels & conſidérables; tandis qu'au contraire nous ne tenons aucun compte de nos vrais avantages & des douceurs dont notre vie eſt accompagnée. Il eſt au moins indubitable que toutes nos peines doivent être comptées comme rien, en comparaiſon de cette multitude de biens & de plaiſirs qui nous ſont diſpenſés par la divine Providence. Et ces maux mêmes, dont nous nous plaignons, ſeront des bienfaits réels, quoique déguiſés, ſi nous ſavons en faire uſage conformément aux règles de la ſageſſe: tout de même que la neige, les tempêtes, la gelée, & toutes les autres variations de la ſaiſon où nous ſommes actuellement, ſont des moyens que Dieu emploie pour nous accorder de nouvelles faveurs. Et puis quand le ciel a été long-tems ſombre & orageux, il faut bien qu'enfin les nuages ſe diſſipent, & que le calme & la lumière ramènent la joie & l'allégreſſe. Plus les ondées ſont fortes, & plutôt auſſi les nuées tarriſſent. Plus les ténèbres qu'elles répandent ſont épaiſſes, & plutôt les rayons du ſoleil les diſſipent. Les adverſités ne rempliſſent qu'une petite partie de notre vie, & quand elles paroiſſent le plus accablantes, quand il ſemble que nous

allons y ſuccomber, c'eſt une preuve qu'elles ſont ſu le point de finir.

J'accepterai donc ſans murmurer la portion des ſouffrances qu'il a plu à Dieu de m'aſſigner. Je ſerois déraiſonnable ſi je ne lui demandois que des plaiſirs & des jours heureux. Non, Seigneur : que la pluie & les rayons du ſoleil, les ténèbres & la lumière ſe ſuccèdent alternativement dans tout le cours de ma vie, j'y ſuis tout réſigné. Si tu trouves à propos de troubler & d'ébranler mon arbre par les orages de l'adverſité, que ta volonté ſoit faite !

" Qu'importe que la coupe qui m'eſt préſentée, ſoit " plus ou moins amère, que mes peines ſoient plus ou " moins durables, tandis que je ſuis en deçà du tom- " beau : je ſais qui j'ai cru ; je ſais, ô mon Dieu, que " tu me donneras un jour le ſalut éternel. Ceux qui " ſèment ici-bas avec larmes, moiſſonneront avec chant " de triomphe. Lorſque les courtes ſouffrances de cette " vie ſeront paſſées, je reconnoîtrai combien elles m'au- " ront été avantageuſes, & je bénirai Dieu de m'avoir " conduit au ciel par la voie des tribulations."

Telles ſont les penſées qui me ſoutiendront dans toutes mes diſgraces. Comme l'attente du printems rend ſupportable le triſte aſpect de l'hiver, le doux eſpoir de l'éternité m'encouragera à ſupporter, avec réſignation & avec conſtance, les ſouffrances du préſent. A travers les ténèbres de cette vie s'ouvre devant moi la raviſſante perſpective d'un heureux avenir. Ce que j'entrevois dans l'éternité répand déjà quelques rayons ſur le ſentier où je marche ; & c'eſt ainſi que j'arriverai imperceptiblement aux bienheureuſes demeures du repos, de la lumière, & de la joie.

VINGT-HUITIEME FEVRIER.

Utilité des montagnes.

Ne ſeroit-il pas plutôt avantageux pour notre globe que ſa ſurface ne fût pas ſi inégale, & que tant d'énormes montagnes ne la défiguraſſent point ? Il me ſemble quelquefois que la figure de la terre ſeroit bien plus ré-

gulière, que notre vue s'étendroit plus loin, que nous voyagerions plus commodément, & que nous jouirions de cent autres avantages, ſi la terre n'étoit qu'une vaſte plaine. Mais peut-être que je me trompe en jugeant de la ſorte. Je veux donc m'aſſurer de ce qui en eſt, & réfléchir ſur l'utilité des montagnes, pour voir ſi j'ai raiſon d'être mécontent de l'arrangement actuel de notre globe.

D'abord il ſe manifeſte que c'eſt des montagnes & des collines que viennent les ſources, qui ſont produites, ſoit par les neiges abondantes, ſoit par les nuées dont ces éminences ſont toujours couvertes. C'eſt-là ce qui entretient le cours des fleuves & des rivières.

Ces chaînes de hautes montagnes, qui s'étendent de l'Orient vers l'Occident, & qui traverſent une grande étendue de pays, ſervent à empêcher la diſſipation des vapeurs & à les condenſer en eau. Elles ſont dont comme autant de chapitaux & d'alembics, qui péparent & diſtillent l'eau douce pour le ſervice des hommes & des bêtes, & leurs pentes font deſcendre & couler les ſources par une chûte modérée dans les vallons, qu'elles arroſent & fertiliſent.

Outre cet avantage ineſtimable des ſources & des fontaines que les montagnes nous procurent, elles ont encore pluſieurs autres utilités très-ſenſibles. Elles ſont la demeure de pluſieurs eſpèces d'animaux dont nous faiſons beaucoup d'uſage. Elles fourniſſent, ſans qu'il nous en coûte la moindre peine, l'entretien & la ſubſiſtance à une multitude de bêtes qui nous ſont fort utiles, ſoit par leur chair, ſoit par leurs peaux. Sur les côtés des montagnes croiſſent des arbres, des plantes, & un nombre innombrable d'herbes & de racines ſalutaires, qu'on ne cultive pas avec le même ſuccès dans les plaines, ou qui n'y ont pas les mêmes vertus. C'eſt dans les entrailles des montagnes que ſe forment les métaux & les minéraux, dont la génération ne pourroit pas ſe faire ſi bien dans les pays bas & unis, où ils ne trouveroient pas l'humidité néceſſaire.

Les montagnes ſervent encore à nous mettre à couvert des bouffées des vents froids & piquans du nord & de l'eſt ; elles ſont les nourriciers des vignes les plus exquiſes, & leur ſein renferme les pierres précieuſes ; elles

ſont, pour ainſi dire, les boulevards de la nature pour garantir les pays de la fureur des mers & des tempêtes; & comme des remparts & des fortifications naturelles, elles défendent pluſieurs Etats contre les invaſions de l'ennemi & l'ambition des conquérans. Elles maintiennent peut être l'équilibre de notre globe; &, quoiqu'il en ſoit, elles ſont des eſpèces d'amphithéâtres qui nous procurent les vues & les perſpectives les plus riantes, & elles donnent aux maiſons & à des villes entières la ſituation la plus agréable.

Il eſt vrai que quelques-unes de ces montagnes ſont dangereuſes & formidables. Elles cauſent des ſecouſſes terribles & des tremblemens de terre, & les volcans répandent tout autour d'eux les flammes & la déſtruction. Mais il faut conſidérer que, comme le ſouffre, le ſalpêtre, & d'autres minéraux, non-ſeulement contribuent beaucoup à la fertilité des terres, mais ſont auſſi néceſſaires à la vie & l'humectation de toutes ſortes de plantes, il étoit convenable qu'il y eût une eſpèce de magaſin univerſel où ces matériaux fuſſent dépoſés, pour être enſuite diſtribués, par l'air & par les vents, ſur toute la ſurface de la terre. Et quoiqu'il s'y trouve quelques inconvéniens, ils ne ſauroient fournir aucune objection raiſonnable contre la ſageſſe & la bonté de Dieu, puiſque les biens qu'ils procurent, l'emportent infiniment ſur les maux qui en réſultent.

A cet égard donc encore, nous n'avons aucun ſujet de nous plaindre de l'arrangement de notre globe. S'il n'y avoit point de montagnes, nous ſerions privés de pluſieurs ſortes de pierres & de foſſiles; il n'y auroit ni rivières, ni ſources, ni lacs; la mer elle-même deviendroit un marais croupiſſant; un grand nombre des plantes les plus belles & les plus ſalutaires, & pluſieurs eſpèces d'animaux nous manqueroient entièrement, & la privation d'une ſeule de ces choſes ſuffiroit pour rendre notre vie triſte & miſérable. Concluons donc qu'auſſi-bien que tous les autres êtres, les montagnes annoncent la ſageſſe, la puiſſance, & la bonté du Créateur.

Seigneur Dieu tout-puiſſant, je t'adore & je reconnois avec la plus profonde vénération les merveilles de ta ſageſſe. Tout ce qui exiſte, tout ce que tu as créé, de-

puis le moindre grain de ſable juſques aux plus hauts montagnes, tout eſt bien combiné, tout eſt en harmonie, tout eſt rempli d'utilités pour tes créatures. Sur les hauteurs comme dans les lieux profonds, ſur les montagnes comme dans les vallées, au-deſſus de la terre comme ſous la terre, tu te montres le magnifique bienfaicteur de tes créatures. Seigneur mon Dieu, je te bénirai dès maintenant & à toujours.

VINGT-NEUVIEME FEVRIER.

Motifs de confiance en Dieu.

Quand je réfléchis ſur les perfections infinies qui ſe manifeſtent dans l'arrangement de l'univers, & dans la manière dont Dieu le conduit & le gouverne, ma confiance en lui doit néceſſairement croître & ſe fortifier de plus en plus. Combien ne dois-je pas être tranquille ſur mon ſort, puiſqu'il eſt entre les mains de ce grand Etre, de la puiſſance, de la ſageſſe, & de la bonté duquel j'ai tout autant de preuves qu'il y a de créatures ſous mes yeux? Quels vœux pourrois-je former pour mon bonheur qui ſe puſſent être remplis par ce Dieu, dont le pouvoir ſans bornes a ſu tirer du néant tant de milliers de mondes! Y a-t-il quelques peines, quelques embarras, quelque perplexité d'où je ne puiſſe être heureuſement tiré par cette ſageſſe infinie, qui a étendue les cieux, qui a formé toutes les créatures d'une manière ſi merveilleuſe! Ou qu'eſt-ce qui pourroit m'empêcher de remettre ma voie ſur l'Eternel? Pſ. xxxvii. 5. Qu'eſt-ce qui pourroit m'empêcher d'avoir mon recours à lui dans toutes mes peines & dans toutes mes détreſſes, & d'eſpérer qu'il exaucera ma prière?

Il eſt vrai que je ne ſuis qu'une très-foible créature: je me perds dans la multitude immenſe de ſes ouvrages; & lorſque je me repréſente ſa grandeur & l'enceinte infinie de ſon gouvernement, je me dis ſouvent à moi-même: Qui ſuis-je pour oſer eſpérer que ce grand Etre m'écoutera toujours, & qu'il daignera tourner ſes regards ſur moi, toutes les fois que dans ma per-

plexité j'aurai mon recours à lui ? Mais, d'un autre côté, je me conſole quand je conſidère que ſa grandeur, ſa majeſté, & le gouvernement de tant de milliers de mondes ne l'empêchent pas d'étendre ſes ſoins juſques ſur le moindre vermiſſeau ; pourquoi donc ne feroit-il pas auſſi quelque attention à moi, qui, quelque petit, quelque foible que je ſois, ai cependant reçu de lui, tant en qualité d'homme qu'en celle de Chrétien, des prérogatives ſi ſupérieures à celles des autres créatures !

Ici ma conſcience m'arrête & m'objecte que je ſuis un pécheur, que j'ai mille & mille fois tranſgreſſé volontairement les ordres de mon Créateur & de mon maître, & que par-là je ſuis ſans comparaiſon, plus indigne de ſes bontés, que ne le ſont les créatures les plus abjectes, puiſqu'au moins elles ne l'ont point offenſé & n'ont jamais pu ſe rendre coupables d'aucun péché envers lui. Ma conſcience me repréſente la juſtice de Dieu avec les couleurs auſſi vives que le monde entier me dépeint ſa puiſſance & ſa bonté : elle me fait appréhender qu'il n'emploie ſon pouvoir que pour faire de moi, aux yeux de toute la terre, un exemple terrible de ſa vengeance. Et il n'eſt que trop vrai, que dans le monde entier, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne trouve rien qui puiſſe me délivrer de ces penſées atterrantes, tranquilliſer mon cœur agité, & me fournir un ſujet bien fondé de conſolation. Mais c'eſt préciſément ici que les vérités ſalutaires de l'évangile viennent à mon ſecours.

Grâces immortelles t'en ſoient rendues, ô mon charitable Rédempteur ; cette connoiſſance de Dieu, qui ſans toi n'auroit pu que me troubler & m'effrayer, eſt devenue, par tes ſouffrances & par ta mort, une ſource de joie & de conſolations pour mon ame. C'eſt uniquement par toi que je puis regarder ce Dieu, dont toutes les créatures annoncent la magnificence & la grandeur, que je puis, dis-je, le regarder comme mon père, mettre ma confiance en lui, eſpérer qu'il fera mon bonheur, non-ſeulement dans cette vie, mais auſſi dans toute l'éternité. Ah ! c'eſt à préſent que ce monde commence à ſe montrer à mes yeux dans toute ſa beauté. Quelle raviſſante perſpective s'ouvre déſormais devant moi !

Si la terre eſt remplie des gratuités du Seigneur, le ciel le ſera infiniment plus encore : ce ſera-là que je ſerai inondé des bénédictions de ſon amour ; là ſon infinie ſageſſe paroîtra à mes yeux dans tout ſon éclat ; là, d'un regard plus perçant & plus ſûr, je pourrai approfondir les merveilles de la création, & contempler de plus près la grandeur, la pompe, & la beauté de tant d'autres mondes, que la foibleſſe de ma vue & de mon intelligence me fait à peine entrevoir à préſent. Alors mon cœur ſera véritablement inondé de ſentimens & de vénération, d'amour & de reconnoiſſance. Alors ma bouche célébrera, par de plus nobles accens, les immortelles louanges de mon Créateur. " Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, " honneur, & puiſſance : car tu as créé toutes choſes ; " c'eſt par ta volonté qu'elles exiſtent, & qu'elles ont été " créés."

MARS.

PREMIER MARS.

Invitation à contempler Dieu dans les œuvres de la nature.

O vous mes chers frères, qui adorez avec moi le Seigneur, par qui ont été faits le ciel & la terre, venez, conſidérez ſes œuvres, voyez les merveilles qu'il a opérées, reconnoiſſez & ſentez vivement ſa gratuité. De toutes les connoiſſances que vous pouvez acquérir, c'eſt ici la plus importante, la plus agréable, la plus facile. Vous pouvez vous paſſer de pluſieurs ſciences que vous apprenez avec tant de peine ; mais la connoiſſance de Dieu & de ſes ouvrages vous eſt abſolument indiſpen-

ſable, ſi vous voulez remplir le but de votre création, & aſſurer par-là votre bonheur pour le tems & pour l'éternité. Vous faites bien ſans doute de chercher à connoître Dieu tel qu'il s'eſt révélé à nous dans ſa divine parole; mais vous n'embraſſerez pas cette révélation avec une entière conviction de cœur, ſi vous n'y joignez cette autre révélation, par laquelle il s'eſt manifeſté à nous, dans la nature, comme le créateur de tout ce qui exiſte, comme votre Seigneur, votre père & votre bienfaiteur. Voilà la meilleure préparation pour bien entendre, & pour recevoir l'évangile de Jeſus-Chriſt. De-là vient qu'en inſtruiſant ſes diſciples des vérités de la religion, ce divin rédempteur leur parloit ſouvent des œuvres de la nature, & ſe ſervoit des objets que le monde phyſique & le monde moral préſentent pour conduire ſes auditeurs à la méditation des choſes ſpirituelles & céleſtes.

En général, c'eſt une occupation bien noble & bien digne de l'homme, que d'étudier conſtamment le livre de la nature, pour y apprendre les vérités qui peuvent nous rappeler l'immenſe grandeur de Dieu & notre petiteſſe, ſes bienfaits, & les obligations qu'ils nous impoſent. Il eſt toujours honteux à l'homme d'être inattentif aux merveilles qui l'environnent de toutes parts, & d'en être auſſi peu touché que le ſont les animaux brutes. Si la raiſon nous a été donnée, c'eſt afin que nous nous en ſervions pour reconnoître les perfections de Dieu dans ſes ouvrages, & pour l'en glorifier. Et quelle occupation plus agréable l'eſprit humain pourroit-il avoir que de méditer ſur les œuvres admirables du Très-haut, que de contempler dans le ciel, ſur la terre, dans les eaux, la nuit & le jour, en un mot, dans toute la nature, & dans tout ce qui exiſte, la ſageſſe, la puiſſance, & la bonté de ſon Créateur & de ſon Conſervateur! Que peut-on concevoir de plus raviſſant que de découvrir dans toute la création, dans tous les règnes de la nature, dans tout ce qui s'offre à nos yeux, des traces de la Providence & des tendres ſoins du Père de tous les êtres? Croyez-moi, mes frères, il n'y a point d'amuſemens, point de joies mondaines, dont on ne ſe laſſe bientôt; mais le plaiſir que l'on goûte dans la contemplation des œuvres du Seigneur eſt un plaiſir toujours renaiſſant, toujours

nouveau : & quand nous méditerions pendant des milliers d'années ſur Dieu & ſur ſes ouvrages, notre eſprit ſe laſſeroit ſi peu de cette occupation, qu'au contraire il y trouveroit continuellement de nouveaux charmes. Et c'eſt ſous cette face que je me repréſente ſouvent la félicité des ſaints dans le ciel : j'aſpire avec ardeur à me trouver avec eux, parce que je ſuis perſuadé que c'eſt dans leur ſociété, dans leur bienheureux commerce, que peut être ſatisfait le deſir inſatiable de croître en ſageſſe, & d'acquérir toujours de nouvelles connoiſſances.

Mais tandis que nous ſommes encore éloignés de ce bonheur, tachons au moins d'en approcher autant qu'il nous ſera poſſible, en nous habituant dès-à-préſent à ce qui fera, pendant toute l'éternité, l'occupation des anges & de tous les ſaints glorifiés : adorons Dieu dans ſes merveilleux ouvrages, appliquons-nous à le connoître de plus en plus, réfléchiſſons ſur ſa grandeur, admirons dans chacune de ſes créatures, ſa puiſſance & ſa ſageſſe, & conſidérons dans chaque ſaiſon de l'anné ſa bonté & ſes tendres ſoins envers tout ce qui exiſte. Cette occupation vous rendra non-ſeulement les plus heureux, mais auſſi les plus vertueux des hommes. Car ſi vous avez toujours Dieu & ſes œuvres devant les yeux, de quel amour, de quelle vénération ne ſerez-vous pas pénétrés pour lui, avec quelle humilité ne le ſervirez-vous pas, avec quelle confiance ne remettrez-vous pas votre ſort entre ſes mains, avec quel zèle, avec quels tranſports ne chanterez-vous pas ſes louanges !

O Dieu, qui es ſi digne de toute notre adoration, je veux déſormais contempler ſans ceſſe, avec gratitude & avec vénération, les merveilles de ta puiſſance & de ta ſageſſe, qui rempliſſent tout l'univers ; je veux, ſur l'échelle des êtres, m'élever de la terre au ciel pour te connoître, pour goûter, & pour ſavourer combien tu es bon. Tout ce qui m'environne, tout ce qui eſt au-dedans de moi, ſervira à me ramener à toi comme au principe de toutes choſes, tout contribuera à enflammer de plus en plus mon amour & ma piété. Tels ſont, ô mon Père céleſte, les engagemens que je prends à la face du ciel & de la terre, en préſence de toutes ces créatures que tu as formées. Ce ſoleil qui me luit, cet air que je reſpire, cette

terre qui me porte & qui me nourrit, la nature entière que tu as ſi ſagement arrangée pour mes beſoins & pour mes plaiſirs, rendront un jour témoignage contre moi ſi je néglige de contempler & d'admirer tes ouvrages.

DEUXIEME MARS.

Le mauvais tems.

La nature eſt encore dépouillée de ſes ornemens, ſon aſpect eſt toujours triſte & ſauvage, le ciel eſt couvert de nuages épais, & l'atmoſphère eſt chargée de vapeurs & de neiges. Les matinées ſont enveloppées d'un brouillard impénétrable qui nous dérobe la vue du ſoleil levant. A peine cet aſtre ſe montre-t-il, que des nuées ſombres & orageuſes l'empêchent de faire reſſentir à la terre ſes bénignes influences. Que ſa chaleur eſt foible! Aucune herbe ne ſe haſarde de poindre, tout encore eſt mort, tout eſt ſans parure & ſans agrément.

Quand eſt-ce donc que reviendra l'aimable printems? Quand viendront ces beaux jours, où les premières fleurs nous inviteront à viſiter les champs & les jardins? Je ne doute pas que bien des gens ne tiennent ce langage, & ne ſupportent avec impatience ces triſtes jours du mois de Mars. Mais conſidérez, mes frères, que même cette température de l'air qui vous afflige contribue à la perfection du tout, & entre dans le plan de gouvernement que Dieu s'eſt tracé. Sans ces jours qui vous paroiſſent ſi déſagréables, toutes les eſpérances que vous fondez ſur l'été s'évanouiroient. Les tempêtes ſont des bienfaits de la nature, & les frimats ſont des moyens qu'elle emploie pour fertiliſer les terres. Si l'air étoit à préſent plus doux & le tems plus beau, on verroit éclore des millions d'inſectes qui ſeroient très-nuiſibles aux grains dont les terres ſont enſemencées, & aux boutons de fleurs. Et quel riſque les bourgeons, qu'une douce température auroit fait pouſſer, ne courroient-ils pas s'il ſurvenoit quelque gelée! Mais tel eſt notre aveuglement & notre ignorance, que nous murmurons contre Dieu lorſque nous devrions l'adorer & le bénir, & que nous prenons

pour des imperfections ce qui devroit nous faire reconnoître la ſageſſe & la bonté de notre Créateur. La plûpart du tems nous ne ſavons ce que nous demandons & ſouhaitons, & pour nous punir de nos vœux indiſcrets & déraiſonnables, Dieu n'auroit qu'à les exaucer. Si le printems étaloit déjà tous ſes charmes, combien les jours ſuivans ne perdroient-ils pas de leurs agrémens, combien vîte ne nous en laſſerions-nous point, & combien ce paſſage ſubit, d'un froid rigoureux à une chaleur extraordinaire, ne ſeroit-il pas nuiſible à notre ſanté! C'eſt un bienfait de Dieu, bienfait méconnu comme tant d'autres, que le printems ne s'approche qu'imperceptiblement. Son retardement nous tient dans la plus agréable attente, & notre ſatisfaction n'en eſt que plus vive lorſqu'enfin il arrive. Le tems orageux & rude du mois de Mars eſt un reſte des rigueurs de l'hiver; il nous prépare à la jouiſſance des beaux jours, & il eſt l'avant-coureur de ce calme délicieux que le printems répand ſur nos campagnes.

" Ainſi donc, ô mon Dieu, je veux auſſi t'exalter & " te bénir dans ces jours orageux. Je me perſuaderai " de plus en plus que tout ton gouvernement n'eſt que " ſageſſe & que bonté. Je me réjouis de ce que dans " tous les tems & dans toutes les ſaiſons, dans les orages " comme dans le calme, pendant les neiges & les pluies " comme dans les plus beaux jours, tu es conſtamment " mon père, mon conſervateur, & mon bienfaicteur. " Aux jours déſagréables que je paſſe actuellement ſuc- " céderont bientôt les plus beaux jours du printems. " Après tout, je ne ſaurois raiſonnablement m'attendre " dans ce monde à n'avoir que des heures agréables & " douces. Il en eſt de ma vie entière comme de cette " ſaiſon. Qu'eſt-ce en effet que la vie? Une viciſſitude " continuelle de jours agréables & fâcheux."

TROISIEME MARS.

Etat de quelques animaux pendant l'hiver.

Nous ne voyons encore aucun de ces insectes & de ces oiseux qui pendant l'été, vivent par millions dans l'air, dans les eaux, & sur la terre. Aux approches de l'hiver ils disparoissent de nos contrées, dont la température ne leur convient plus, & où ils ne sauroient désormais trouver de quoi se nourrir. Le premier jour orageux leur est le signal qui les oblige à interrompre leurs travaux, à terminer leur vie active, & à quitter leurs demeures. Nous nous trompons au reste si nous croyons que l'hiver détruise ces animaux: ils continuent à vivre même dans cette saison de l'année. La Providence a su pourvoir à ce qu'aucun d'eux ne périt. Le corps de quelques animaux est formé de manière que les mêmes causes qui les privent de leurs alimens, opèrent aussi en eux des révolutions qui font qu'ils n'ont pas besoin de nourriture. Le froid les engourdit; ils tombent dans un profond sommeil qui dure jusques à ce que le retour de la chaleur ouvre la terre, en fasse germer les choses nécessaires pour leur nourriture, & les réveille de leur assoupissement. Ces animaux se cachent dans le sable, dans des creux, au fond des étangs & des marais, où l'on ne sauroit les trouver ni troubler leur repos. Là leur situation est une espèce de mort, ou plutôt ils sont dans un état de défaillance & de foiblesse, & ils ne se raniment que lorsque la douce chaleur du printems pénètre dans leurs rétraites. Quelques espèces d'oiseaux entreprennent, aux approches de l'hiver, des voyages de long cours pour aller chercher dans d'autres climats un air plus tempéré & la nourriture qui leur est convenable. Les uns volent en troupe d'un pays à l'autre; plusieurs passent en Afrique en traversant la Méditerranée, & reviennent ensuite au printems dans nos contrées.

Seigneur, que ta sagesse est admirable, & que tes soins sont tendres & bienfaisans, même envers tes moindres créatures! Tu as imprimé dans l'ame de quelques bêtes

cet inſtinct merveilleux qui les avertit du jour qu'elles doivent abandonner leurs habitations d'été, pour aller paſſer l'hiver dans un autre climat. Tu as indiqué à d'autres les lieux où elles peuvent paſſer en ſureté leur nuit d'hiver dans un profond ſommeil. Tu les ranimes lorſque le tems de leur nouvelle vie eſt arrivé.

" Toutes les fois que je réfléchis ſur ces révolutions, " elle me conduiſent naturellement à penſer à ce qui " m'arrivera en mourant, parce qu'en effet mon état " alors aura quelque rapport avec celui des oiſeaux. " Lorſque le terme de ma vie ſera arrivé, j'abandon- " nerai auſſi ma demeure, mes plaiſirs, mes ſociétés, " pour paſſer dans un monde meilleur. Je me repoſerai " auſſi, & je dormirai pendant quelque tems ; mais au " moment de la nouvelle création je me reveillerai ; &, " revêtu des forces & de la beauté de la jeuneſſe, je " commencerai une vie qui ſera durable à jamais.

" Ce qui arrive aux animaux me fournit une autre " réflexion édifiante. J'y vois comment Dieu veille " juſques ſur le moindre chaînon de l'immenſe chaîne " des êtres. J'y découvre avec quelle bonté paternelle " il pouvoit à la vie des plus foibles & des plus chétives " créatures, en les conſervant dans des circonſtances où " leur conſervation paroîtroit impoſſible à la ſageſſe " humaine. Ne feroit-ce donc pas faire injure à la " ſage Providence de mon Créateur, que de douter de " ſes ſoins envers moi, & de me livrer à des ſoucis & à " des inquiétudes ſur ma ſubſiſtance? Ah! certaine- " ment ce Dieu qui donne aux inſectes & aux oiſeaux " leur nourriture dans le tems convenable, ce Dieu qui " leur ménage des retraits & des lieux de repos dans les " creûx de la terre & dans le ſein des rochers, qui leur " fait trouver des alimens dans des pays lointains, ce " même Dieu aura auſſi ſoin de moi & ne m'abandon- " nera pas dans les tems de diſette & de cherté. J'ai " une parfaite confiance qu'il me fera trouver tout ce " qui eſt néceſſaire à mon entretien, lors même que j'y " verrai le moins d'apparence ; & quand la méchanceté " ou la dureté des hommes me repouſſera, il me ména- " gera quelque lieu de réfuge, où je pourrai repoſer " tranquillement."

QUATRIEME MARS.

Les vents & la tempête.

Avec quelle violence l'air eſt agité ! N'entendez-vous pas comment les vents mugiſſent dans les régions ſupérieurs ? Voyez comment les nuées s'amoncèlent, avec quelle rapidité elles volent, quelles ondées de pluie elles verſent ſur la terre. Que la force des vents eſt terrible ! Ils fendent les plus gros chênes ; ils renverſent les palais ; ils ébranlent les fondemens de la terre. Et peut-être, hélas ! que dans ce moment quelque vaiſſeau ſans défenſe eſt entraîné dans l'abyme par la violence de la tempête. Au deſſus de lui mugiſſent les vents, le gouffre eſt au-deſſous de lui, & tout autour de lui les vagues de la mer s'élèvent comme de hauts montagnes. Ah ! dans quelle détreſſe ne ſont pas ces infortunés ! comme ils ſe tordent les mains ! comme ils frémiſſent à chaque vague qui s'élève, & qui va les enſevelir dans l'abyme ! Avant que la fureur de la tempête ſoit appaiſée, il y aura peut-être quelques milliers de familles ruinées, & plus encore qui ſeront plongées dans la dernière déſolation par la mort de leurs parens & de leurs amis.

Mais pourquoi le ſage & bienfaiſant Souverain du monde permet-il que les vents répandent ainſi la terreur & la déſtruction & ſur terre & ſur mer ? Queſtion inſenſée ! Quelle témérité à moi d'oſer juger & cenſurer le gouvernement de l'Etre infiniment ſage ! Ne devrois-je pas, au contraire, conſidérer ſes voies dans un reſpectueux ſilence, & être perſuadé qu'elles ſont toujours pleines de bonté ? Si les tempêtes & les ouragans opèrent de terribles ravages, s'ils fracaſſent des vaiſſeaux, ou s'ils les précipitent tout entiers au fond de la mer, s'ils renverſent des édifices, & s'ils font périr des hommes & des animaux, ſerez-vous en droit, à cauſe de cela, de blâmer le gouvernement du Seigneur ? Vous qui calculez avec tant de ſoin les dommages que cet élément occaſionne, avez-vous ſupputé les avantages qu'il pro-

cure ? Mortel audacieux, admirez & adorez le monarque du monde, qui ſait faire contribuer les tempêtes même, au bien de ſon empire.

C'eſt en effet par une direction particulière de la Providence que, vers le printems, il s'élève ordinairement des tempêtes & des orages. Au retour de la belle ſaiſon, l'air humide & doux ouvre la terre, qui avoit été fermée pendant l'hiver. Par ce changement de température, l'atmoſphère, que le froid avoit purifiée, ſe remplit de nouveau de vapeurs nuiſibles ; et bientôt les épidémies & la peſte détruiroient les hommes & les animaux, ſi les agitations de l'air, par les vents & les orages, ne lui rendoient ſa pureté & ſa ſalubrité. Par-là, non-ſeulement les vapeurs qui croupiroient ſont miſes en mouvement, mais auſſi des vapeurs de nature fort différente étant fortement agitées dans tous les ſens, il s'en fait un heureux mêlange qui les rend plus utiles à la ſanté des hommes & à la fertiliſation des terres. N'eſt-ce pas d'ailleurs un très-grand avantage que les vaiſſeaux, par le moyen des vents, reçoivent en quelque ſorte des ailes, & que ces maiſons flottantes, chargées des richeſſes d'une autre partie du monde, puiſſent ſouvent en moins de vingt-quatre heures, faire un trajet de plus de cinquante milles ?

Ainſi, Seigneur, tu es au milieu même des vents & des tempêtes, le bienfaicteur de tes créatures. Toutes les fois que j'entendrai les vents mugir au-deſſus de moi, je reconnoitrai ta bonté, & je réfléchirai avec recueillement & avec reconnoiſſance ſur la ſageſſe de ton gouvernement. Que tes voies ſont admirables, même dans les tourbillons & les tempêtes ! Tu tires les vents de tes tréſors, tu les fais venir des extrémités de la terre, tu leur marques la carrière qu'ils doivent parcourir, tu en règles les limites, tu leur ordonnes de ſe calmer quand ils ont rempli tes vues. Pourquoi donc me troublerois-je & ſerois-je effrayé lorſque tu chargés les miniſtres de ta volonté d'exécuter tes ordres ? O mon ame ! lorſque le vent de tempête ſouffle tout autour de toi, que la terre tremble, que les rochers ſe fendent, qu'un voile d'obſcurité eſt étendu ſur la nature, que rien ne t'épouvante & ne trouble ta tranquillité. " Remets ton ſort entre " les mains du Seigneur, & dépoſe toutes tes inquiétudes

" dans le sein paternel de celui qui gouverne & régit " l'univers. Lui, qui marque aux étoiles & aux vents " la carrière qu'ils doivent fournir, ne pourra-t-il pas " t'indiquer un chemin où tu puisses marcher d'un pas " assuré ?"

Quelque orageuse que puisse donc être ma vie terrestre, me conviendroit-il d'en murmurer ou de perdre courage ? Non, ce Dieu qui impose silence aux vents les plus impétueux, saura bien aussi mettre des bornes à la tempête des tribulations qui menacent de me renverser. Et lorsque la violence des afflictions m'aura suffisamment agité, je verrai arriver un jour serein & lumineux, où je jouirai du calme le plus profond.

Hélas ! dans cette saison orageuse, combien de mes frères qui parcourent les mers, peut-être pour mon avantage particulier, & certainement pour le bien de la société, luttent actuellement contre les vagues, & attendent en frémissant le moment où ils seront engloutis ! Je me représente leurs angoisses ; tandis que, dans ma paisible demeure, je puis entendre sans danger les mugissemens de la tempête. Arbitre souverain de toutes choses, maître des vents & de la mer, défends ces infortunés contre la fureur des flots, & daigne exaucer les prières qu'ils font monter vers toi dans leur détresse. Aie pitié d'eux, aussi-bien que de tous ceux de mes frères dont la vie est en danger, & jette sur eux un de ces regards qui font la délivrance.

CINQUIEME MARS.

L'aurore boréale.

Souvent en hiver, & vers l'équinoxe du printems, on voit au ciel une espèce de nuées transparentes, lumineuses & diversement colorées. Du côté du nord se montre une lumière éclatante, qui se communique de proche en proche aux autres nuages ; enfin, de ces nuées septentrionales, il sort des jets de lumière blanchâtre qui s'étendent jusques vers le zénith.

Ce phénomène aërien, qu'on appelle lumière ſeptentrionale, ou aurore boréale, eſt encore, à quelques égards, du nombre de ces effets naturels, dont on ne peut pas déterminer exactement la véritable cauſe. Quelques naturaliſtes croient que c'eſt une matière magnétique, qui, s'accumulant & s'épaiſſiſſant vers le nord, peut répandre au loin un certain éclat. D'autres croient, plus vraiſemblable, que l'aurore boréale eſt produite par des particules nitreuſes & glaciales, qui, vers les contrées ſeptentrionales s'élèvent dans l'air, & qui, jointes aux vapeurs & aux exhalaiſons graſſes & huileuſes qui émanent des baleines & des autres immenſes cétacées qui abondent dans le nord, ſont éclairées & rendues brillantes par cette lumière, dont les peuples de la Lapponie jouiſſent preſque continuellement. Enfin, pluſieurs philoſophes prétendent que ce phénomène n'eſt qu'une inflammation de l'atmoſphère, & un orage qui n'eſt pas encore parvenu à ſa maturité. L'incertitude où ſont les gens les plus éclairés & les plus ſavans ſur les cauſes de ce phénomène, eſt très-inſtructive pour nous. Combien de choſes ne voyons-nous pas dans l'air, au ciel, & ſur la terre, qui ſont toujours des myſtères, même pour les plus habiles naturaliſtes? Ces phénomènes doivent humilier l'eſprit humain, que l'orgueil & une vaine curioſité empêchent ſi ſouvent de reconnoître combien ſes facultés ſont bornées. Mille choſes peu conſidérables confondent ſouvent les plus ſavans dans leurs méditations, & échappent à toutes leurs recherches. Il y a des millions d'objets, qu'à la vérité nous reconnoiſſons avoir été arrangés avec beaucoup de ſageſſe, & être très-utiles; mais rarement parvenons-nous à découvrir leurs vraies principes, leurs fins, leur liaiſon avec le monde corporel & avec ſes diverſes parties. Heureuſement cette ignorance n'influe pas toujours ſur notre bonheur & quoique, par exemple, nous ne ſoyons point en état de déterminer au juſte d'où procède l'aurore boréale, nous ne laiſſons pas de pouvoir vivre tranquilles & heureux. Après tout, quelque ignorans que nous ſoyons ſur ce point, & ſur une infinité d'autres, nous ſavons au moins que tous les phénomènes du monde phyſique, & du monde intellectuel, n'arrivent que par la volonté d'un Etre tout ſage, tout puiſſant, &

tout bon, qui les dirige au bien de l'univers. Nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage pendant une vie auſſi courte que la nôtre, & cela ſuffit ſans doute pour nous exciter à adorer & à bénir celui qui ſait opérer des choſes ſi merveilleuſes & ſi ſupérieures à notre entendement.

Mais je dois encore te bénir, ô mon Dieu, de ce que tu ne m'as pas fait naître dans ces tems d'ignorance & de ſuperſtition, où des peuples entiers étoient jetés dans la conſternation & dans la terreur par de ſemblables phénomènes. Ce magnifique ſpectacle offroit à leur imagination troublée des armées entières & des combats livrés dans l'air, & ils en tiroient les pronoſtics les plus funeſtes. L'aurore boréale étoit pour eux un prophète qui leur annonçoit tantôt la guerre, tantôt la famine, tantôt des maladies épidémiques. Mais pour moi, je trouve dans l'éclat doux & majeſtueux de cette lumière, un ſigne de la puiſſance & de la bonté de Dieu. Je verrai ces feux céleſtes ſans effroi, parce que je ſais que le Seigneur du ciel n'a rien créé pour le malheur & le tourment de ſes créatures. Et peut-être que, dans les pays ſeptentrionaux, il y a des hommes qui retirent de grands avantages de ces phénomènes, qui ont ſi peu d'influence ſur nos contrées.

SIXIEME MARS.

De l'extrême petiteſſe de certains corps.

La voûte des cieux, les profondeurs de l'eſpace, & ſon étendue ſans bornes, ces vaſtes corps qui brillent dans le firmament, la diverſité des créatures qui couvrent notre globe & qui rempliſſent l'air & les eaux, toutes ces choſes racontent la gloire du Dieu fort, & nous annoncent ſon infinie puiſſance. Mais il ne faut pas croire que l'on ne découvre le pouvoir & la ſageſſe du Créateur que dans l'immenſe grandeur du monde. Juſques dans les moindres objets, dans les parties les moins con-

ſidérables du règne de la nature, on peut trouver les plus grands ſujets d'admiration.

La ſtructure d'un grain de ſable, obſervé à travers un verre qui groſſit un million de fois les objets, ſuffit pour remplir d'étonnement les plus grands eſprits. Qui ne ſeroit ſurpris, en effet, d'apprendre qu'au milieu d'un grain de ſable, que l'œil peut à peine diſcerner, il ſe trouve un inſecte qui y fait ſa demure ? Examinez auſſi par un microſcope, qui groſſit les objets quelques millions de fois, la moiſiſſure d'un morceau de pain : vous y verrez une forêt epaiſſe d'arbres fruitiers, dont on diſtingue très-bien les branches, les feuilles, & les fruits. Mais dans votre corps même vous pouvez découvrir des objets d'une petiteſſe inconcevable, que vous n'avez peut-être pas encore remarqués, & qui méritent cependant toute votre admiration. Il eſt couvert d'une multitude innombrable de pores, dont il n'y a que la moindre partie que l'on puiſſe diſtinguer à la ſimple vue. Votre épiderme reſſemble aux écailles d'un poiſſon. On a calculé qu'un grain de ſable peut couvrir 250 de ces écailles, & qu'une ſeule de ces écailles couvre 500 de ces interſtices ou de ces pores qui donnent paſſage à la ſueur & à la tranſpiration inſenſible. Avez-vous jamais réfléchi ſur la ſtructure merveilleuſe des cheveux de votre tête ? Quelque peu conſidérable qu'ils paroiſſent, ils ne laiſſent pas d'être un des chefs-d'œuvres du Créateur. Ce ſont des tuyaux creux, dont chacun a ſa bulbe ou ſa racine, une ſubſtance moëlleuſe, & pluſieurs petits filets qui les uniſſent. Dans cette matière blanchâtre, ce limon que les alimens laiſſent ſur les dents & qui s'y attache, on a découvert, au moyen d'un microſcope qui groſſit un million de fois, un grand nombre de petits animaux, & l'on a trouvé que dans un eſpace qui n'eſt pas plus grand qu'un grain de poudre à canon, il peut y avoir un million de ces animalcules.

Ne ſont-ce pas là tout autant de choſes qui doivent humilier notre eſprit, & relever à nos yeux la grandeur de l'Etre Suprême ! Tout doit nous convaincre qu'il y a mille objets dans la nature qui ſont pour nous des myſtères impénétrables, qu'il nous reſte une infinité de découverts à faire, & que, des choſes même qui ne nous

ſont pas entièrement inconnues, nous ne connoiſſons preſque que la ſuperficie. Il y a peut-être une multitude de merveilles dans notre propre corps, auxquelles perſonne n'a encore penſé, & que nous ſommes très-éloignés de ſoupçonner. Et combien d'objets imperceptibles ne peut-il pas y avoir dans la nature, qui ſont hors de la portée & du microſcope & de notre entendement, & qui, s'ils nous étoient connus, nous fourniroient de nouvelles preuves de la grandeur de Dieu ! Mais le peu que nous connoiſſons eſt plus que ſuffiſant pour nous convaincre que, dans le petit comme dans le grand, la puiſſance, la ſageſſe, & la bonté du Seigneur ſe manifeſtent d'une manière admirable. " Le ſable de la mer " raconte la gloire du Dieu fort, de même que l'étendue " des cieux, l'éclat du ſoleil, & la violence de tempêtes. " Le moindre vermiſſeau nous dit : rendez gloire à mon " Créateur. Les arbres, dans la magnificence de leur " parure ; les graines & les ſemences, dans leur petiteſſe, " nous crient d'une voix unanime, c'eſt Dieu qui nous " a faits : rendez gloire à notre Créateur."

Oui, ô mon Dieu, c'eſt à toi, & à toi ſeul que je veux rendre gloire. Il n'y a pas juſques à la plus petite des créatures qui ne me rappelle ta grandeur. Je veux admirer & adorer ta puiſſance & ta ſageſſe, dans la formation du moucheron, comme dans la ſtructure de l'éléphant ; dans l'humble figure d'un brin d'herbe, comme dans le port majeſtueux du chêne ; dans un grain de ſable, comme dans les plus hautes montagnes. Aucune des créatures que tu as formées, ne me paroîtra indigne de mon attention. Et qui ſait ſi l'objet le plus chétif en apparence ne renferme pas les plus grandes merveilles ? Un être que Dieu n'a pas dédaigné de produire & de conſerver, n'eſt-il pas digne par cela même que je le contemple & que j'en faſſe cas ? Moi-même, je ſuis bien peu de choſe, lorſque je me compare aux mondes innombrables que le Seigneur a créés. Et cependant il daigne avoir ſoin de moi, il règle mes mouvemens avec la même ſageſſe & la même bonté qu'il dirige le cours de tous les aſtres. Qui ſuis-je, ô mon Dieu, pour que tu te ſouviennes ainſi de moi ; & comment pourrai-je

aſſez te bénir & te rendre grâces, de ce que tu me combles de tant de faveurs, moi qui ne ſuis que poudre & que cendre !

SEPTIEME MARS.

L'hiver s'éloigne par degrés.

La même ſageſſe qui, à l'entrée de l'hiver, a fait croître le froid par degrés, le fait à préſent diminuer peu-à-peu, en ſorte que cette ſaiſon ſi rigoureuſe tend inſenſiblement vers ſa fin. Le ſoleil s'arrête déjà plus longtems ſur notre horizon, & ſes rayons agiſſent plus fortement ſur la terre. Les flocons de neige ceſſent de troubler & d'obſcurcir l'atmoſphère; les nuits ne ſont plus accompagnées que d'une gelée blanche, que le ſoleil du midi fait diſparoître. L'air devient ſerein; les brouillards & les vapeurs ſe diſperſent, ou ſe répandent en pluies fertiles. La terre devient plus légère, plus meuble, plus propre à être humectée. Les ſemences commencent à pouſſer; les branches qui paroiſſoient mortes reprennent de tendres boutons, & divers brins d'herbe ſe haſardent à ſortir de la terre. On voit les préparatifs que fait la nature pour rendre dans quelques ſemaines aux prairies leur parure, aux arbres leurs feuilles, aux jardins leurs fleurs. Elle travaille en ſilence à ramener le printems, quoique les tempêtes, la grêle, & les nuits y apportent encore quelques obſtacles. Elle perdra bientôt ſon aſpect triſte & lugubre, & la terre reparoîtra à nos yeux dans toute la beauté de la jeuneſſe.

C'eſt ainſi que tous les changemens ſe font par degrés dans la nature. Chaque effet que nous appercevons a été préparé par pluſieurs effets précédens, & mille petites circonſtances qui nous échappent, ſe ſuccèdent les unes aux autres, juſqu'à ce que les fins que la nature ſe propoſe ſoient remplies. Une multitude, une infinité de reſſorts doivent être mis en mouvement pour qu'un ſeul brin d'herbe puiſſe pouſſer, ou un bouton ſe développer. Toutes les variations, qui pendant l'hiver nous ont été ſi déſagréables, devoient avoir lieu pour qu'une perſpective

riante pût s'ouvrir devant nous. Les tempêtes, les pluies, la neige, & la gelée étoient néceſſaires, pour que la terre pût ſe repoſer, & reprendre des forces & une nouvelle fécondité. Et toutes ces viciſſitudes n'auroient pu arriver, ni plutôt ni plus tarde, être plus ſubites ou plus lentes, de plus longue ou de plus courte durée, ſans que de manière ou d'autre, la fertilité de la terre n'en ſouffrit. A préſent que les avantages de ces arrangemens de la nature ſe développent inſenſiblement à nos yeux, nous reconnoiſſons les fins qu'elle s'eſt propoſées, & les ſuites heureuſes de l'hiver nous montrent, manifeſtent que cette ſaiſon étoit un vrai bienfait pour la terre.

Semblables aux ſaiſons, les périodes & les événemens de notre vie varient continuellement. Dans celle de chaque homme, il y a un enchaînement ſi admirable & ſi myſtérieux de cauſes & d'effets, qu'il n'y a que l'avenir qui nous découvre pourquoi tel ou tel événement étoit néceſſaire & avantageux. Je vois peut-être à préſent pourquoi Dieu m'a fait naître de tels parens plutôt que d'autres; pourquoi il falloit qu'une telle ville préciſément, & non une autre, fut le lieu de ma naiſſance; pourquoi tel ou tel accident fâcheux a dû m'arriver; pourquoi il a fallu que j'embraſſaſſe tel genre de vie plutôt qu'un autre. Tout cela étoit alors caché pour moi; mais à l'heure qu'il eſt, je comprends que le paſſé étoit néceſſaire pour le préſent & pour l'avenir, & que divers événemens, qui paroiſſent ne point quadrer du tout avec le plan de ma vie, étoient cependant indiſpenſables pour que je fuſſe auſſi heureux que je le ſuis en effet.

J'approche auſſi peu-à-peu du moment où tous les événemens de ma vie ſeront expliqués & développés. Et peut-être que je ſuis bien près du période où l'hiver de ma vie touchera à ſa fin, & où je ſerai ſur le point d'entrer dans un monde nouveau. O mon Dieu & mon père, fais que mon cœur ſoit alors rempli d'eſpérance & de joie; & lorſque toute la création viſible diſparoîtra de devant mes yeux, fais-moi entrevoir l'éternité bienheureuſe, & donne-m'en des avants-goûts qui puiſſent m'élever au-deſſus de tout ce qui eſt terreſtre & périſſable.

HUITIEME MARS.

Du corps humain rélativement à ſes parties extérieures.

A PRESENT que la nature ne paroît pas encore dans toute ſa beauté, que les champs & les jardins n'ont pas encore ces charmes qui ſeroient ſi propres à délaſſer mon eſprit de la manière la plus agréable, je vais m'occuper de moi-même, & réfléchir ſur la ſtructure de mon corps. Ceci me fournira la meilleure occaſion de reconnoître la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, & j'apprendrai en même-tems à ſentir tout le prix de ma vie terreſtre.

Entre toutes le parties viſibles de mon corps, la tête tient le premier rang, tant par ſa beauté que parce qu'elle contient les principes de la ſenſation & du mouvement. Tous les ſentimens & toutes les paſſions de l'ame vont ſe peindre ſur le viſage, qui eſt la plus belle partie de l'homme, & où ſe trouvent les organes des principaux ſens, par le moyen deſquels je puis recevoir l'impreſſion des objets extérieurs. Les divers mouvemens des lèvres & de la langue, ſoit qu'elle touche le palais ou les dents, ſervent à l'articulation, & me mettent en état de donner des inflexions différentes à la voix & au ſon. Au moyen des dents, je puis, ſoit inciſer les alimens, ſoit les broyer, & le grand nombre de glandes que j'ai dans la bouche me fourniſſent la ſalive, qui eſt ſi néceſſaire à la digeſtion. La tête eſt poſée ſur le col, où elle ſe meut en divers ſens, comme ſur un pivot, pour ſe tourner du côté qu'elle veut. Après le col viennent les épaules, dont la ſtructure eſt telle qu'elles peuvent porter de peſans fardeaux. Aux épaules ſont attachés les bras, & à ceux-ci les mains, qui ſont formées de manière qu'elles nous ſervent à exécuter une infinité de mouvemens, à toucher, à prendre, à lever, à remuer, à repouſſer, &c. & les jointures & les os ſoutiennent & facilitent leurs mouvemens. La poitrine renferme & garantit le cœur & les poumons, & pour cet effet, elle eſt compoſée de côtes & d'os forts & durs. Le diaphragme ſépare la poitrine du ventre, dans lequel ſe trouve l'eſtomac, le foie, la rate, & les inteſtins. Toute cette maſſe repoſe ſur les hanches, les

cuiſſes, & les jambes, qui, de même que les bras, ont diverſes articulations pour favoriſer le mouvement & le repos. Les pieds ſoutiennent le tout, & les orteils y contribuent auſſi beaucoup, en ce qu'ils ſervent à mieux affermir le pied ſur la terre. Les chairs & la peau couvrent le corps entier: les cheveux & le poil, qui ſe trouvent en divers endroits, garantiſſent pluſieurs parties intérieures des effets nuiſibles du froid.

Quelle diverſité dans ces parties extérieures de mon corps, & cependant ce ne ſont-là que les principales & les plus eſſentielles! Leur forme, leur ſtructure, leur ordre, leur ſituation, leurs mouvemens, leur harmonie, tout me fournit des preuves inconteſtables de la ſageſſe & de la bonté de mon Créateur. Aucune des parties de mon corps n'eſt imparfaite ou difforme, aucune n'eſt inutile, aucune ne nuit à l'autre, aucun n'eſt mal ſituée. Au contraire, il eſt certain que le moindre changement dans le nombre, la diſpoſition, & l'arrangement des membres de mon corps, le rendroient beaucoup moins parfait. Si, par exemple, j'étois privé de l'uſage de mes mains, ou ſi elles n'étoient pas pourvues de tant de jointures, je ſerois hors d'état d'exécuter la plupart des choſes que je fais à préſent. Si, en conſervant ma raiſon, j'étois un animal quadrupède ou un reptile, je ſerois impropre à quantité d'arts & de métiers, je ne pourrois agir, me mouvoir & me tourner avec tant de facilité, je ne contemplerois pas auſſi commodément le ſpectacle des cieux. Si je n'avois qu'un œil. & s'il étoit placé au milieu de la tête, il ſeroit impoſſible que je viſſe à droite & à gauche, que j'embraſſaſſe un auſſi grand angle ou un auſſi grand eſpace, & que je diſtinguaſſe tant d'objets à la fois. Si mon oreille étoit différemment ſituée, je ne pourrois pas entendre auſſi facilement ce qui ſe paſſe autour de moi. En un mot, toutes les parties de mon corps ſont conſtruites & arrangées de manière qu'elles concourent à la beauté & à la perfection du tout, & qu'elles ſont propres à en remplir commodément les différentes fins.

Je te bénis donc, ô mon Créateur, je te bénis dans ce moment de ce que j'ai été formé d'une ſi admirable manière. Je ſens tout le bonheur d'avoir reçu de toi un

corps ſi bien conſtitué. Ah! puiſſe ce ſentiment ne s'affoiblir jamais en moi! Puiſſe-je au moins le renouveller auſſi ſouvent que je conſidère mon corps, ou que je me ſers de ſes membres! Aſſurément alors je n'en ferois jamais un uſage contraire au but pour lequel tu me les as donnés. J'emploierois au contraire mon corps, mes membres, & leurs différentes parties, au bien de la ſociété, & je ſerois continuellement attentif à te glorifier & dans mon corps & dans mon eſprit.

Je ſuis d'autant plus obligé à faire ce noble uſage de mon corps, qu'après que je l'aurai dépoſé dans le tombeau, il me ſera un jour rendu dans un état, ſans comparaiſon, plus parfait & plus glorieux. Et ſeroit-il poſſible que je déſhonoraſſe un corps qui aura une deſtinée ſi glorieuſe dans la vie à venir? Pourrois-je profaner un corps qui doit être un jour conforme au corps glorieux de mon Sauveur? Abuſerois-je de ces membres, qui ſont deſtinés à de ſi ſublimes occupations? Non: la bienheureuſe & raviſſante eſpérance de ma glorification future, m'animera dès-à-préſent à conſacrer mon corps & tous ſes membres à ton ſaint ſervice, à le reſpecter comme le temple de la divinité, & à le conſerver pur & irrépréhenſible juſques au jour du glorieux avénement de Jéſus-Chriſt.

NEUVIEME MARS.

L'eſpérance du printems.

Chaque jour m'approche des plaiſirs du printems, & fortifie dans mon cœur l'eſpérance de voir bientôt arriver le tems où je pourrai reſpirer plus librement, & contempler la nature avec plus de ſatisfaction & de joie. Cette douce attente eſt preſque la ſeule des eſpérances terreſtres qui ne trompe point, puiſqu'elle eſt fondée ſur les lois invariables de la nature. Les charmes de cet eſpoir ſe font ſentir ſans diſtinction à tous les cœurs; car le mendiant, auſſi-bien que le monarque, peut voir, avec une joie pure, approcher les jours du printems, & s'y promettre des plaiſirs certains. Cette eſpérance n'eſt pas accompagnée d'impatience, parce qu'elle s'étend fort loin & qu'elle porte ſur une multitude d'objets. L'arrivée du printems nous procure mille agrémens nou-

veaux: la beauté & le parfum des fleurs, le chant des oiſeaux, & par-tout le riant ſpectacle du plaiſir & de la joie. La plupart des eſpérances terreſtres ſont accompagnées d'inquiétudes. Mais l'eſpérance du printems eſt auſſi ſatisfaiſante qu'elle eſt innocente & pure. Car la nature nous trompe rarement; au contraire, ſes préſens ſurpaſſent preſque toujours notre attente, tant par leur nombre que par leur grandeur.

Je veux donc à préſent, dans ces jours orageux du mois de Mars, me liver tout entier à la douce eſpérance du printems, & à la joie que ſon approche inſpire. C'eſt un grand bienfait de la bonne Providence, que dans toutes les révolutions des ſaiſons, & dans toutes les viciſſitudes du ſort, je puiſſe entretenir l'eſpérance dans mon cœur. L'hiver qui eſt ſur le point de finir, auroit été infiniment plus triſte pour moi, ſans cette conſolant perſpective. Encouragé par l'eſpérance du printems, j'ai ſouffert avec patience les incommodités du froid & du mauvais tems. Et je ſuis à préſent ſur le point de voir cette eſpérance abondamment réaliſée. Encore quelques jours déſagréables, & le ciel deviendra plus ſerein, l'air ſera plus doux, le ſoleil ranimera la nature, & la terre reprendra tous ſes ornemens.

O Dieu infiniment bon, je te rends grâces de ces ſources de joie & de conſolation que tu m'as ouvertes pour adoucir les peines de ma vie. Avec quelle bonté ne voiles-tu pas à mes yeux les maux qui m'attendent dans l'avenir, tandis qu'au contraire tu me fais entrevoir de loin les biens & les plaiſirs qui me ſont deſtinés! Sans l'eſpérance, la terre ſeroit une vallée de miſères, & ma vie un tiſſu de peines & de douleurs. Mais tu m'as donné l'eſpérance pour m'être une compagne agréable dans mon pélerinage. Lorſque tout eſt ſombre autour de moi, elle m'ouvre dans l'avenir une perſpective riante qui me ranime, & me fait marcher avec allégreſſe dans le triſte ſentier de la vie. Combien de fois, ô mon père céleſte, n'as-tu pas relevé, par ce moyen, mon cœur abattu, & fortifié mon courage qui étoit prêt à défaillir! Je te bénis pour chaque rayon d'eſpérance qui a récréé mon ame, pour chaque bienfait que j'ai déjà reçu de toi, & pour tous ceux que tu me réſerves encore dans l'avenir. Et quelles expreſſions pourroient rendre toute la gran-

deur de l'eſpérance que je puis concevoir en qualité de Chrétien ! Bénie ſoit ta miſéricorde, ô mon divin Rédempteur, qui m'as mérité le droit d'eſpérer une félicité qui ne ſera point renfermée dans les bornes étroites de cette vie ! Béni ſois-tu pour la bienheureuſe eſpérance de l'Eternité que tu m'as acquiſe ! Que ſeroit ſans cela ma vie, que ſeroient les plaiſirs & le bonheur que je puis goûter dans ce monde, ſi je ne pouvois me livrer à la raviſſante eſpérance de vivre éternellement, d'être éternellement heureux ! Et puiſque j'ai cette magnifique eſpérance, ne dois je pas compter pour rien les maux que j'ai à ſouffrir ici-bas ? N'importe que l'hiver de ma vie ſoit long & rigoureux ; j'eſpère le printems, j'attends le renouvellement & la perfection de mon être dans le monde à venir.

DIXIEME MARS 1810

De la gelée blanche.

C'est un phénomène très-ordinaire dans ce tems-ci, que les buiſſons & d'autres corps, expoſés en plein air, paroiſſent à la vue comme s'ils étoient couverts de ſucre. Le givre ou la gelée blanche ne ſont autre choſe que des vapeurs glacées, auxquelles les corps qu'elles touchent font perdre leur fluidité. Tous les jours il tombe de la roſée, quelque peu ſenſible qu'elle ſoit, ſa fluidité ne ſauroit provenir que de chaleur ; mais il eſt très-facile qu'un corps perde ſa chaleur, ſur-tout lorſqu'il eſt mince & délicat, & qu'il vient à toucher des corps beaucoup plus froids que lui. Dans les froides nuits du printems, les brouſſailles doivent perdre plus de chaleur que les branches plus épaiſſes ; il eſt naturel par conſéquent que les petits rameaux ſoient couverts de givre pendant que les autres en ſont exempts. Lorſque la roſée s'attache à des corps conſidérablement refroidis, elle leur communique auſſi-tôt ſa chaleur ; & qu'en peut-il réſulter ſinon que la roſée ayant perdu la cauſe de ſa fluidité, ſes parties ſe rapprochent, ſe joignent, & forment une légère écorce de glace. Si à ces vapeurs, prêtes à ſe condenſer, il s'en joint d'autres qui ne le ſont point encore, celles-ci perdent leur fluidité au même inſtant, & ſe po-

ſant en déſordre ſur les premières, ou à leurs côtés, toutes enſemble forment ce qu'on appelle le givre.

A préſent il eſt facile de comprendre comment il arrive quelquefois que nos cheveux & le poil des animaux ſont couverts de givre : la tranſpiration & les exhalaiſons de la bouche & du nez, ſi elles s'attachent aux cheveux & qu'elles ſoient expoſées à l'action de l'air froid, occaſionnent cette eſpèce de congélation. C'eſt de la même manière qu'on peut rendre raiſon des fils luiſans qu'on voit ſouvent ſur les édifices durant l'hiver : ſi les murs ont un certain degré le froid, les vapeurs aqueuſes qui y ſont attachées ſe condenſent. Mais quand le froid eſt très-vif & qu'il gèle fortement, cet effet n'a pas lieu, parce que les vapeurs ſont déjà glacées dans l'air, & que, ſuppoſé même qu'elles viennent à deſcendre ſur le mur, elle ne pourroient pas y reſter attachées, parce qu'elles ne le touchent que par quelques points. Cependant il arrive quelquefois dans les fortes gelées, que les murs ſe blanchiſſent comme s'ils étoient revêtus de neige ; mais c'eſt une marque certaine que la rigueur du froid eſt ſur le point de diminuer.

Ici encore, ô Chrétien, reconnois les vues ſages & bienfaiſantes de ton Créateur. Dans ſa main, & ſous ſon gouvernement, tous les effets de la nature tendent dans chaque ſaiſon à la fertilité & au bonheur de la terre. Et puiſque dans l'enchaînement de toutes les parties de la création, chaque phénomène contribue de ſa part à la perfection de l'enſemble, n'eſt-il pas raiſonnable de reconnoître la ſageſſe de Dieu dans chaque cas particulier, & de célébrer chacun de ſes bienfaits ?

ONZIEME MARS.

Des moyens qui contribuent à la fertilité de la nature.

La ſage Providence ſe ſert de divers moyens pour fertiliſer le monde corporel. Quelquefois les nuages ſe répandent en pluie afin de purger l'air de vapeurs nuiſibles, d'amollir la terre, & de lui apporter de nouveaux ſucs nourriciers. Dans d'autres tems, lorſque la terre eſt privée des bienfaits de la pluie, une douce roſée humecte

& féconde le terroir, & ranime les foibles plantes prêtes à ſe deſſécher. Dieu a voulu que chaque ſaiſon eût des moyens particuliers de fructifier la terre. La neige, qui durant l'hiver paſſé a couvert nos champs & nos prairies, a non-ſeulement ſervi à garantir la terre de l'impreſſion du grand froid ; mais, au moyen des ſels dont elle eſt mêlée, elle a contribué encore à fertiliſer le terroir. Les fréquentes tempêtes qui ſe font ſentir au printems, préſervent l'air de corruption, ſèchent la terre, & diſperſent les pluies ſur la ſurface du globe. Et quelle bénigne influence n'ont pas ſur la fécondité de la terre ces orages, qui, durant l'été, excitent la terreur des gens timides & craintifs ! Avec chaque pluie d'orage le Créateur verſe ſur la terre ſes précieuſes bénédictions.

On peut, ſans rien outrer, ſoutenir avec aſſurance qu'il n'y a aucune révolution dans l'air ou ſur la terre qui ne contribue d'une manière directe ou indirecte à la fertilité de notre globe. Chaque ſaiſon ramène les phénomènes qui lui ſont particuliers ; & chaque phénomène de la nature produit des effets dont l'heureuſe influence eſt plus ou moins viſible. Même ces fléaux, qui cauſent un dommage effectif à certaines contrées de la terre, ne ſont qu'un mal particulier, qui contribue à remplir des vues bienfaiſantes, puiſqu'il en réſulte des avantages pour le monde conſidéré dans l'enſemble. Par-tout, & en tout tems, je reconnois tes tendres ſoins & les effets de ta gratuité, ô Créateur tout ſage & tout bon !

" Seigneur du tems & des ſaiſons, ta louange s'élève " de l'orbite que parcourt la terre juſqu'aux cieux des " cieux ! Notre globe roule dans l'eſpace étoilé, tantôt " parſemé de fleurs, tantôt couvert de neige ; ici orné " de pampres, là couronné d'épis ; il célèbre ta gloire " & unit ſes accords à l'harmonie des ſphères. Quand " la neige & la glace changent en déſertes nos prairies, " quand l'ouragan mugit dans les airs, quand ton éclair " fait trembler les humains, quand les fleuves ſortant de " leur lit ſubmergent les campagnes, quand tous les élé- " mens ſemblent conſpirer la deſtruction du monde, " c'eſt alors que tu prépares aux habitans de la terre la " joie, le ſalut, la fertilité, l'abondance."

Ici je me repréſente les divers moyens dont Dieu ſe ſert pour fertiliſer, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, le monde

moral. Pour conduire l'homme au ſentiment de ſa deſtination, à l'horreur du péché, & à la pratique du bien, Dieu emploie des moyens tantôt doux, tantôt violens. Quelquefois il juge à propos d'ébranler fortement le pécheur, de déployer ſur lui des jugemens ſévères & des châtimens de longue durée, afin de le réveiller de ſon ſommeil. Il parle aux cœurs endurcis, comme aux Iſraëlites ſur le Sinai, avec des éclairs & une voix de tonnerre. Pour d'autres, il emploie des moyens oppoſés; il cherche à les arracher à la vanité & au vice, & à les attirer à lui par la douce voix des bienfaits.

J'en ſuis un témoin vivant, & je reconnois, ô Seigneur, à la louange de ta grâce, que tu as mis tout en uſage pour me conduire à toi. Tantôt il t'a plu d'appeſantir ta main ſur moi, & de confondre mon orgueil par divers châtimens. Tu m'as envoyé des maladies & d'autres revers pour me porter à réfléchir ſur mes égaremens. D'autres fois, tu as eſſayé de m'attirer par les voies les plus douces, tu m'as comblé de biens & de gratuités; & tes faveurs, ſemblables à une pluie ſalutaire du printems, ſe ſont épanchées abondamment ſur moi. Mais qu'as-tu obtenu de moi en me fourniſſant tant de moyens de converſion? Ai-je porté les fruits qu'un bon terroir ne refuſe jamais quand le ciel lui eſt favorable? Ah! mon cœur étoit ſemblable à un rocher qu'aucun tonnerre ne ſauroit ébranler, qu'aucune pluie ne ſauroit amollir. Ils ſont infructueux juſqu'ici, la plupart des moyens que tu as mis en œuvre pour me ramener des ſentiers de l'erreur; mais le ſeront-ils toujours? Non: il eſt tems que je devienne plus docile, plus diſpoſé à t'obéir. Plus je voudrois différer à me repentir, plus mes péchés & mes vices s'accroîtroient, & plus j'aurois de peine à les extirper de mon cœur. Je me borne à te demander une grâce, ô mon Dieu, c'eſt que tu ne ceſſes jamais de travailler à ma converſion. Tu peux ou m'effrayer par tes menaces, ou me raſſurer par tes promeſſes, me conduire à toi par la rigueur des châtimens ou par l'attrait des bienfaits; je bénis d'avance tous les moyens de ſalut dont ta ſageſſe fera choix. Seulement, de quelque manière que tu veuilles en uſer à mon égard, fais que je retourne à toi & que je devienne fertile en bonnes œuvres.

DOUZIEME MARS.

Des avantages que procure la mer.

Un coup-d'œil ſuperficiel, jeté ſur notre globe, donneroit lieu de croire qu'il n'y a point une juſte proportion entre l'étendue d'eau, & l'étendue de terre ferme. Au premier aſpect, il paroît que cette immenſe quantité d'eau qui en occupe une ſi grande partie, s'accorde mal avec l'idée qu'on doit ſe faire de la bonté & de la ſageſſe divine. On ſe perſuade qu'il ſeroit plus avantageux que le Créateur eût converti en terre ferme l'énorme eſpace qui comprend l'Océan, les mers, les laes, & les fleuves. Mais en ceci, comme en mille autres choſes, on me démontre que ſon ignorance & ſon défaut de jugement.

Si l'Océan ſe trouvoit réduit ſeulement à la moitié de ce qu'il eſt actuellement, il ne pourroit fournir auſſi que la moitié des vapeurs qu'il exhale. Par conſéquent nous ne pourrions pas avoir autant de fleuves, & la terre ne ſeroit pas ſuffiſamment arroſée. Car la quantité de vapeurs qui s'élèvent eſt en raiſon de la ſuperficie de la mer & de la chaleur qui les attire. Ainſi le Créateur a ſagement ordonné que la mer fût aſſez grande pour fournir les vapeurs néceſſaires à l'irrigation de la terre ferme, ce qui n'auroit point été poſſible ſi elle n'eût rempli qu'un moindre eſpace.

La mer a donc été faite le réſervoir général des eaux, afin que la chaleur du ſoleil en attirât des vapeurs, qui après cela retombent en pluie, ou, lorſqu'elles s'aſſemblent au haut des montagnes, deviennent les ſources des ruiſſeaux & des fleuves. Si l'étendue de la mer étoit plus reſſerrée, il y auroit beaucoup plus de déſerts & de contrées arides, parce qu'il tomberoit moins de pluie & qu'il y auroit moins de fleuves.

Et que deviendroient les avantages qui réſultent du commerce, ſi ce grand amas d'eau n'exiſtoit pas ? Dieu n'a pas eu deſſein qu'une partie du globe ſe trouvât totalement indépendante des autres ; tout au contraire, il

a voulu qu'il y eût des rélations entre tous les peuples de la terre. C'eſt pour cela encore qu'il l'a entrecoupé de mers, afin d'ouvrir aux hommes une communication avec ceux qui habitent les parties de la terre les plus éloignées des autres. Comment pourrions-nous acquérir nos richeſſes & nos tréſors, ſi nous étions réduits à les chercher à l'aide des chevaux & des voitures? Comment le commerce pourroit-il avoir lieu, ſi la navigation ne nous en ouvroit la voie la plus facile?

Dans ce partage de notre globe en eau & en terre ferme, je reconnois donc, ô mon Créateur, une nouvelle preuve de ta ſageſſe & de ta bonté. Quelque éloigné que je ſois des rivages de la mer, je me reſſens journellement de ſon heureuſe influence.

Ah! ſi encore à l'égard de ce bienfait j'étois plus reconnoiſſant envers Dieu! ſi la connoiſſance de ſes attributs adorables, dont le ciel, la terre, & la mer m'offrent l'empreinte, pouvoit m'exciter à glorifier ſon ſaint nom! Oui, Seigneur, mon cœur eſt diſpoſé à te rendre les actions de grâces qui te ſont dûes. Aſſiſte-moi par la vertu de ton eſprit, afin que ma reconnoiſſance te ſoit agréable. Mais peut-être ne ſuis-je pas touché de ce bienfait autant que je devrois l'être. D'autres nations peut-être en ſentent mieux tout le prix: mais, n'y eut-il aucun peuple qui ſe ſouvint de tes faveurs, la mer elle-même ſeroit un témoin de ta puiſſance & le héraut de ta merveilleuſe bonté. Car toutes tes créatures, la mer, auſſi-bien que la terre, & tous leurs habitans, célèbrent ta gloire, ô Dieu tout bon!

TREIZIEME MARS.

De la différence qu'il y a entre les animaux & les plantes.

Les différences qui exiſtent entre les animaux & les plantes, ſont ſi conſidérables & ſi viſibles, qu'il ne faut qu'un examen ſuperficiel pour s'en aſſurer. Sans contredit la plus remarquable de ces différences conſiſte en ce que les animaux ont la faculté de ſe mouvoir & de

changer de lieu; faculté dont les végétaux ſont totalement privés. Une différence plus eſſentielle encore, c'eſt la faculté de ſentir, qu'on ne ſauroit diſputer aux animaux; tandis qu'on ne peut l'accorder aux plantes. A cela il faut ajouter la manière de ſe nourrir, qui diſtingue encore les plantes des animaux. Ceux-ci, au moyen des organes extérieurs, ſont en état de choiſir les alimens qui conviennent à leur nature; les plantes, au contraire, ſont obligées de recevoir la nourriture telle que la terre la leur offre, ſans y faire aucun choix. Cette nourriture leur eſt fournie par l'humidité de la terre, & par l'action des vaiſſeaux des feuilles qui pompent & attirent les ſucs nourriciers répandus dans l'air. Le nombre des eſpèces eſt bien plus conſidérable dans le règne animal que dans le règne végétal: ſeulement parmi les inſectes, il y a déjà peut-être un plus grand nombre de claſſes, en y comprenant celles qui ne ſauroient être apperçues qu'à l'aide du microſcope, qu'il n'y a d'eſpèces de plantes viſibles ſur la ſuperficie du globe. D'ailleurs, les animaux n'ont pas tant de conformité entr'eux que les plantes en ont les unes avec les autres, & cette grande reſſemblance rend celles-ci difficiles à claſſifier. Une nouvelle circonſtance qui établit la différence entre les deux règnes, c'eſt la manière dont les animaux & les végétaux ſe propagent; manière très-diſtincte, malgré les rapports accidentels qui s'y trouvent. Et qui n'apperçoit encore une différence bien marquée entre les animaux & les plantes, à l'égard de la demeure des uns & des autres? Le ſeul lieu où les plantes peuvent croître & ſe perpétuer, c'eſt la terre: la plupart s'élèvent au-deſſus de ſa ſurface, & ſont attachées au ſol par des racines plus ou moins fortes; d'autres ſont entièrement ſous la terre; un petit nombre d'entr'elles croiſſent dans l'eau; mais pour être durables, il faut qu'elles jettent des racines en terre. Le ſéjour des animaux, au contraire, eſt moins borné, & ils ſe diſperſent plus avant dans le monde. Une multitude innombrable peuple la ſurface & l'intérieur de la terre; quelques-uns habitent au fond de la mer; d'autres parcourent les eaux à une aſſez grande hauteur. Pluſieurs vivent dans les airs, dans les végétaux, dans des corps d'hommes & d'ani-

maux, dans des matières fluides, & même dans les pierres. Si l'on considère les animaux & les plantes, à l'égard de leur grandeur, on y trouvera encore des différences assez marquées. Entre la grosseur de la baleine & celle de la mite, l'intervalle est bien plus considérable que depuis le chêne le plus élevé jusqu'à la plue petite mousse. Enfin c'est sur-tout dans la figure que consiste la différence la plus générale & visible entre les animaux & les plantes : la plupart des premiers ont à cet égard un caractère si marqué qu'il est impossible de les confondre avec les végétaux.

Cependant gardons-nous de croire que nous ayons parfaitement découvert les bornes qui séparent le règne animal du règne végétal, & approfondi tout ce qui les distingue. La nature, pour diversifier ses ouvrages, se sert de nuances presque insensibles : dans l'échelle des êtres la perfection s'accroît successivement & monte par des milliers de degrés, en sorte qu'une espèce plus parfaite ne diffère jamais que de fort peu de celle qui la précède immédiatement. Qu'elles sont étroites les limites qui séparent les plantes des animaux ! Il y a des plantes qui paroissent sensibles, & des animaux qui semblent dépourvus de sentiment. Rien ne prouve mieux ce que j'avance que les découvertes qu'on a faites dans le corail. Autrefois on s'accordoit à regarder ces coraux comme des plantes marines, mais à présent on a de fortes raisons pour les transporter dans le règne des animaux ; car ce qu'on avoit pris jusqu'alors pour une fleur, s'est trouvé être un véritable animal.

Ainsi chaque ordre de créatures arrive insensiblement à la perfection par des degrés innombrables. Plus on multiplie les observations, plus on a lieu de se convaincre qu'on ne peut déterminer au juste les bornes des trois règnes, minéral, végétal, & animal, & qu'entre la plupart des créatures, il se trouve plus de conformités que de dissemblances. Du moins est-il sûr que les limites qui séparent les créatures plus parfaites de celles qui le sont dans un moindre degré, deviennent enfin imperceptibles pour des esprits aussi bornés que les nôtres.

Tout ce qui vient d'être dit doit te perſuader, ô homme, que le monde, avec toutes les créatures qu'il renferme, eſt l'ouvrage d'une intelligence infinie. Tant d'harmonie & tant de différences, tant de variété & à la fois tant d'uniformité, ne peuvent provenir que de l'Etre tout-puiſſant, tout-ſage, & tout-bon, qui a créé l'univers & tout ce qui ſubſiſte. Que ton cœur s'élève vers lui! Va de la pierre à la plante, de la plante à la brute, de la brute à l'homme, & de l'homme aux eſprits céleſtes; puis élance-toi vers l'Etre infini, incommenſurable, préſent par-tout, le créateur de la terre, le conſervateur des plantes, le protecteur des animaux, le père des humains, le roi des eſprits! meſure, s'il ſe peut, meſure ſa grandeur! eſſaie de ſonder la profondeur de ſa ſageſſe!—

" Etre trois fois ſaint! les eſprits créés ſont trop " foibles pour connoître toutes tes œuvres: elles ſont " immenſes, & pour les raconter, il faut être infini " comme toi." Ainſi, ô Chrétien, moins tu es en état de concevoir juſqu'où s'étend la ſageſſe de Dieu, plus tu dois t'empreſſer à méditer ſa grandeur, & ſur-tout à imiter ſa bonté, autant que tu en as le pouvoir. Tu le vois, aucune créature n'eſt privée des ſoins bienfaiſans de l'Etre infini: ils s'étendent ſur la pierre & ſur la plante, auſſi-bien que ſur les animaux & ſur les humains. Devant lui, en quelque ſorte, il n'eſt point de diſtinction. Il exerce ſa gratuité envers toutes les œuvres qu'il a faites. Chrétien, à cet égard encore, cherche à imiter ton Auteur. Tu occupes, il eſt vrai, un rang diſtingué parmi les êtres créés; mais garde-toi bien d'être cruel & tyrannique envers les créatures qui paroiſſent avoir reçu moins de prérogatives que toi. Tâche plutôt de jouir avec reconnoiſſance & modération de toutes les créatures que Dieu te donne pour en faire uſage, afin qu'en toutes choſes Dieu ſoit glorifié par Jéſus-Chriſt, à qui appartiennent l'honneur, la louange, & l'action de grâces, dès maintenant & à jamais.

QUATORZIEME MARS.

Uniformité & diverſité des œuvres de la nature.

Le ciel, qui eſt au-deſſus de nos têtes, & la terre, qui eſt ſous nos pieds, reſtent toujours les mêmes de ſiècle en ſiècle, & cependant ils nous donnent de tems à autre des ſpectacles auſſi variés que ſuperbes. Tantôt le ciel eſt couvert de nuages, tantôt il eſt ſerein, tantôt bleu, tantôt peint de diverſes couleurs. Les ténèbres nocturnes & la clarté du midi, les feux éclatans du ſoleil, & la lueur plus pâle de la lune ſe ſuccèdent régulièrement. L'eſpace incommenſurable du ciel paroît tantôt déſert, tantôt ſemé d'un nombre infini d'étoiles. Et de combien de changemens & de révolutions notre terre n'eſt-elle pas le théatre ? Depuis quelques mois, uniforme & ſans parure, la rigueur de l'hiver lui a ravi ſa beauté ; bientôt le printems va rajeunir ſa face, l'été nous la montrera plus belle & plus riche encore ; & après quelques mois, l'automne verſera dans notre ſein des fruits de toute eſpèce. D'ailleurs, quelle variété ſur notre globe d'une contrée à l'autre ! Ici, dans un terrein plat & uni s'offrent des plaines dont l'œil ne peut embraſſer les limites, non-plus que les différentes beautés. Là s'élèvent de hautes montagnes couronnées de forêts ; à leur pied de fertiles vallons ſont arroſés par des ruiſſeaux & des rivières. Ici, des gouffres & des précipices, là des lacs dont les eaux ſont immobiles, plus loin des torrens impétueux. De tous côtés on apperçoit une variété qui récrée les yeux, & ouvre le cœur au ſentiment d'une joie douce & pure. Ce même aſſemblage d'uniformité & de diverſité ſe retrouve dans tous les végétaux de notre globe : ils tiennent tous de leur mère commune la même nature & la même nourriture ; ils ont tous la même manière de germer & de croître : cependant, quelle prodigieuſe différence entre un brin d'herbe & le chêne ! Tous enſemble ſont rangés ſous certaines claſſes : ceux qui ſont de la même eſpèce ſe reſſemblent beaucoup à la vérité, & malgré cela combien de différences n'apperçoit-on pas entre les uns & les autres ? Il en eſt de même

à l'égard des animaux : la ſageſſe du Créateur les a également partagés en pluſieurs claſſes, & quelque diverſité qu'il y ait entr'eux, ils conſervent cependant toujours des rapports eſſentiels. Il y a même un certain degré de conformité entre l'homme & l'animal de l'eſpèce la plus inférieure. Quelque élevé que ſoit l'homme à pluſieurs égards ſur les animaux, n'a-t-il pas en commun avec eux, & même avec les plantes, les mêmes moyens de nourriture? n'eſt-ce pas le ſoleil, l'air, la terre, & l'eau qui la fourniſſent à tous? Les plantes croiſſent, mûriſſent, ſe fanent, & meurent, & ces mêmes lois de la nature s'étendent ſur les animaux & juſques ſur les hommes.

Si nous examinons maintenant les variétés de l'eſpèce humaine, quel étonnant aſſemblage de conformités & de diverſités ! La nature humaine, dans tous les tems & chez tous les peuples, eſt toujours la même. Et cependant il ſe trouve que dans cette multitude innombrable d'hommes répandus ſur la terre, chaque individu a une figure qui, lui eſt propre, une phyſionomie & des talens particuliers qui, juſqu'à un certain point, ſervent à le diſtinguer de tous les autres. Il ſemble que la ſageſſe du Créateur ait voulu mettre dans ſes œuvres le plus haut degré de variété, qui ſe trouve compatible avec la ſtructure eſſentielle & particulière à chaque eſpèce. Toutes les créatures de notre globe ſe diviſent en trois claſſes, en minéraux, végétaux, & animaux. Ces claſſes ſe partagent en genres, les genres en eſpèces, & chacune de celles-ci comprend un nombre innombrable d'individus. De-là vient qu'il n'eſt point de créature iſolée ſur la terre, ou qui ſe trouve dénuée de rapports avec d'autres êtres de la même eſpèce. Et il n'eſt point d'eſpèce particulière qui n'ait une ſorte de connexion avec les autres, ou des rapports généraux avec le reſte du monde.

De cet aſſemblage d'uniformité & de diverſité, qui s'étend juſqu'à l'infini, dérive l'ordre & la beauté de l'univers. La différence qui a lieu entre les créatures de notre globe démontre la ſageſſe du Très-haut, qui a voulu que chaque être occupât un rang déterminé, & qui a tellement fixé leur deſtination, qu'il ſeroit impoſſible d'anéantir les rapports & les oppoſitions qu'il a mis en eux.

Même les plus petits ouvrages de la nature, ceux qui ſe déroberoient à nos yeux s'ils n'étoient armés d'un microſcope, offrent tant d'unité & de variété, qu'ils élèvent néceſſairement notre ame à la contemplation de la ſageſſe infinie du Créateur.

Oui, Seigneur notre Dieu, tu as tout réglé avec ſageſſe, tu as tout rapporté à l'utilité & aux plaiſirs de tes créatures. Maintenant que je n'ai fait que jeter un regard ſuperficiel ſur la diverſité de tes ouvrages, j'en ſuis ravi d'étonnement. Que ſeroit-ce ſi j'étois capable de pénétrer plus avant dans l'eſſence des êtres, & d'en connoître pleinement la ſtructure! Cependant, ô père des lumières, ſource éternelle de la ſageſſe, je te rends grâces pour ce foible degré de connoiſſance que tu me permets d'en avoir. Que je ne ceſſe jamais d'enviſager comme le devoir le plus agréable, celui de méditer tes merveilles & de te retrouver dans chaque objet de la nature. Bientôt nos contrées nous offriront le ſpectacle des beautés variées que le printems répand ſur la terre. Je me réjouis d'approcher de ce moment; mon ame s'y livrera au plus vif ſentiment de ta ſageſſe & de ta bonté.

QUINZIEME MARS.

Des graines.

Tous les végétaux viennent de graines; mais la plupart d'entr'elles ne ſont point ſemées, & échappent même aux yeux des hommes. C'eſt la nature qui les diſperſe. Dans cette vue elle a garni quelques graines d'une eſpèce de duvet léger, ou d'aigrettes qui leur ſervent comme d'aîles pour pouvoir être emportées & diſſéminées par le vent. D'autres graines ſont menues & aſſez peſantes pour tomber perpendiculairement ſur la terre, & pour s'y inſinuer ſans qu'elles aient beſoin d'autre ſecours. D'autres plus grandes & plus légères, & qui pourroient êtres emportées par le vent, ont ſouvent un ou pluſieurs petits crochets, qui les arrêtent & les em-

pêchent de ſe répandre trop loin de leur place. Il y en a qui ſont renfermées dans des capſules élaſtiques, dont le reſſort les écarte & les jette à des diſtances convenables dès qu'on les touche, ou qu'elle acquièrent un certain degré de ſéchereſſe ou d'humidité. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que la nature ſemble avoir confié à quelques oiſeaux le ſoin de planter des arbres. Ils sèment les noyaux, qui pouſſent enſuite & qui croiſſent. C'eſt ainſi qu'on a vu des corbeaux planter des chênes, & voici comment ils s'y prennent pour cela. Ils font avec leur bec un trou, où ils laiſſent tomber un gland qu'ils couvrent enſuite de terre & de mouſſe. Il ne faut pas croire qu'ils faſſent tout cela dans l'intention de planter des arbres: ils y ſont uniquement pouſſés par l'inſtinct. Ils enterrent le gland pour s'en nourrir; celui-ci germe & devient un chêne. Diverſes ſemences, par leur goût & par leur odeur agréable, invitent les oiſeaux à les avaler, à les tranſporter ainſi avec eux çà & là, & à les rendre fécondes par la chaleur de leurs inteſtins, après quoi, lorſqu'ils les ont gardées quelque tems dans l'eſtomac, ils les laiſſent tomber en terre, où prennent racine, pouſſent, fleuriſſent & produiſent de nouvelles graines.

Admirez-ici, mon cher lecteur, les ſages & tendres attentions de votre Créateur. Si la diſſémination des ſemences dans les prairies, & dans les forêts avoit été entièrement abandonnée aux ſoins des hommes, dans quel mauvais état ne ſeroient pas les prairies & les forêts? Mais voyez comment, au retour du printems, l'herbe & les fleurs ſortent de la terre & l'embelliſſent, ſans que les hommes y aient contribué en rien. Père tendre & bienfaiſant, quel n'eſt pas ton amour pour tes créatures, & que ta ſageſſe eſt admirable!

Mais ce n'eſt pas encore là tout ce que les graines nous offrent de merveilleux. Ce qui mérite, encore notre attention, c'eſt que la plante entière quelque grande & étendue qu'elle ſoit, eſt cependant cachée dans l'eſpace étroit de la graine. Toute la tige du chêne, ſes feuilles, ſes branches, & ſes racines ſe trouvent déjà dans le gland. Il y a plus: comme la conſervation & la propagation de toute l'eſpèce dépend en grande partie de la ſemence, le Créateur a eu ſoin de la garantir ſuffiſam-

ment. Dans les plantes qui reſtent tout l'année en terre, avec quelle précaution les fleurs & les graines ne ſont-elles pas renfermées pendant l'hiver dans les boutons, où elles ſont bien garanties, & couvertes de tuniques cloſes & artiſtement rangées? A l'égard des plantes qui ne peuvent tenir contre le froid de l'hiver, elles ſont conſervées ſous terre, par leur racines ou leurs fruits, juſqu'à ce que la douce chaleur du printems les faſſe regermer. Quelques ſemences ſont logées au milieu du fruit, celles-ci dans des écoſſes & de gouſſes, celles-là dans des capſules & des coques de bois; mais chaque graine eſt garantie & défendue de la manière la plus convenable à ſa nature.

Par-tout, ô mon Créateur, par-tout je te vois & je te reconnois. Les moindres ouvrages de la nature manifeſtent ta ſageſſe & ta bonté. A préſent que le laboureur eſt occupé à confier les ſemences à la terre, fais, ô mon Dieu, que je m'occupe fréquemment & vivement de toi. C'eſt-toi qui as donné à la ſemence la vertu de germer & de produire; c'eſt-toi qui la conſerves pendant la mauvaiſe ſaiſon; & c'eſt par toi, qu'au bout de quelques mois, elle ſert à notre nourriture & à nos plaiſirs.

SEIZIEME MARS.

Sur la grandeur & la diſtance du ſoleil.

Si vous n'avez encore jamais bien ſenti l'extrême petitiſſe de notre globe, & votre propre néant, peut-être, mon cher lecteur, que vous ſentirez vivement l'un & l'autre ſi vous conſidérez ce corps immenſe qui communique la lumière & la chaleur, non-ſeulement à notre terre, mais encore à une multitude d'autres mondes. Le ſoleil eſt preſque au centre du ſyſtême planétaire, & il y eſt en quelque ſorte comme le monarque de ſeize mondes; car les ſix planètes du premier ordre, & les dix planètes ſecondaires, ne ſont autre choſe que des

mondes, qui reçoivent du ſoleil leur lumière, leur chaleur, & leur mouvement intérieur. Cela ſeul pourroit ſuffire pour montrer que cet aſtre doit être d'une groſſeur prodigieuſe, & ce qui le confirme encore c'eſt ſa grandeur viſible, nonobſtant l'immenſe diſtance où il eſt de nous. Mais il ne reſtera aucun doute là-deſſus, ſi l'on admet les calculs & les meſures des aſtronomes. Il en réſulte que le diamètre du ſoleil eſt au moins cent fois plus grand que celui de la terre: & cela étant, il faut que le globe du ſoleil ſoit pour le moins un million de fois plus grand que le nôtre. Peu-être qu'il ſeroit plus facile de déterminer au juſte ſa groſſeur, ſi ſa diſtance de la terre n'étoit pas ſi prodigieuſe. Les aſtronomes varient ſur cette diſtance; mais en tenant le milieu entre le plus grand & le moindre éloignement qu'ils aſſignent, cette diſtance ſera de vingt-deux mille demi-diamètres de la terre. Or, le demi-diamètre de la terre eſt de huit cents cinquante lieues d'Allemagne. Ainſi le ſoleil, dans ſa moyenne diſtance, eſt éloigné de nous de dix-huit millions neuf cents & vingt mille lieues d'Allemagne. Cette diſtance eſt parfaitement aſſortie aux effets de cet aſtre & à l'influence qu'il a ſur nous. Quelques planètes ſont plus près de lui; mais ſi notre terre étoit à leur place, elle ſeroit réduite en cendres. D'autres planètes ſont ſi éloignées, qu'au cas que notre globe fût à une pareille diſtance, il ſeroit enveloppé d'une obſcurité affreuſe & perpétuelle, & il ſeroit abſolument inhabitable. Nous ſommes cependant fondés à croire que ces mondes, qui ſont ou plus voiſins ou plus éloignés que nous du ſoleil, ont été rendus propres, par le Créateur, à être habités, ſoit que leur conſtitution ou leur atmoſphère ſoient différentes des nôtres, ſoit que leurs habitans, étant d'une autre nature, puiſſent ſoutenir le plus haut degré du froid ou de la chaleur.

Mais peut-être que ce que nous venons de dire de la groſſeur & de la diſtance du ſoleil paroîtra exagéré. Car notre œil ne voit rien d'auſſi grand que la terre que nous habitons, & c'eſt à elle que nous comparons ce ſoleil, qui eſt un million de fois plus grand. Cet aſtre nous paroît petit à une telle diſtance, & ſur ce point nous ſommes tentés d'en croire plutôt nos yeux que notre

raiſon. Si Dieu nous avoit placés ſur une planète qui, rélativement à la terre, fût auſſi petite que la terre l'eſt par rapport au ſoleil, la grandeur de la terre nous paroîtroit auſſi peu vraiſemblable, que nous le paroît à préſent celle du ſoleil. Il n'eſt donc pas étrange que nous ſoyons frappés d'étonnement en réfléchiſſant ſur la groſſeur & la diſtance de cet aſtre. Et ſi, lorſque nous examinons une mite ou un brin d'herbe, nous y découvrons tant de merveilles, que ſera-ce d'un globe auſſi grand & auſſi brillant que l'eſt le ſoleil! Mais ce n'eſt pas uniquement pour exciter notre admiration que Dieu a placé ce bel aſtre dans le ciel. Cette admiration doit nous faire remonter juſqu'à ce grand Etre, qui eſt le créateur, le guide, & le conſervateur du ſoleil. En comparaiſon de ſa grandeur, la grandeur du ſoleil n'eſt qu'un point, & l'éclat de cet aſtre n'eſt qu'une ombre comparée à l'éclat de la majeſté du Seigneur. Quelle ne doit pas être la grandeur, la puiſſance, & la gloire de celui qui à créé le ſoleil? Eſſayez de ſuivre cette idée, livrez-vous à cette méditation, & vous trouverez ici infiniment plus d'incompréhenſibilités encore, que lorſque vous réfléchiſſez ſur la grandeur du ſoleil. Si la terre eſt ſi petite en comparaiſon de ce globe de feu, quelle ne doit pas être ſon inexprimable petiteſſe en comparaiſon du Seigneur! Si de la terre au ſoleil il y a un eſpace ſi immenſe, quelle inconcevable diſtance ne doit-il pas y avoir entre nous & l'infini! " Qui eſt ſemblable à toi, ô Eter-
" nel! Rien ne peut t'être comparé. Aucune louange
" ne ſauroit être digne te ta grandeur, & aucun en-
" tendement, quelque ſublime qu'il ſoit, n'y ſauroit
" atteindre. La ſplendeur, la majeſté, & la gloire t'en-
" vironnent, ô toi qui es le principe & la vie de tous les
" êtres. Tu t'enveloppes de lumière comme d'un vête-
" ment."

Que notre conſtante occupation ſoit de louer le Seigneur, toutes les fois que nous éprouverons les ſalutaires influences du ſoleil, qui eſt le chef-d'œuvre de ſes mains. Que ce témoin, qui atteſte la grandeur de Dieu, & dont nous pouvons recevoir & ſentir à tout moment les dépoſitions, nous apprenne combien notre Créateur eſt digne d'être adoré; quels ſont les tendres ſoins avec leſquels il

veille ſur nous, & combien il mérite tout notre amour & toute notre confiance. Mais en admirant le ſoleil, que nous voyons ſur nos têtes, n'oublions pas de penſer à notre divin Rédempteur, à ce ſoleil de juſtice qui nous a viſités dans notre miſère, & dont les rayons nous apportent la guériſon, la ſanté, & le ſalut. Les influences de ſa grâce ſont auſſi néceſſaires à notre ſalut, que celles du ſoleil le ſont à notre vie naturelle. Nous ſerions plongés dans la nuit du péché & du déſeſpoir, ſi par ſa doctrine & par ſa rédemption, il n'avoit apporté dans le monde la lumière, la vertu, & la conſolation.

DIX-SEPTIEME MARS.

Imperfection de la connoiſſance que nous avons de la nature.

Pourquoi donc le Créateur ne nous a-t-il pas donné la faculté d'avoir une connoiſſance plus approfondie des phénomènes du monde corporel? Il ſemble que les bornes de nos lumières à cet égard ſoient directement contraires au but qu'il s'eſt propoſé. Il veut que nous connoiſſons ſes perfections, & que nous magnifions ſon nom. Mais le vrai moyen de mieux connoître ſes glorieux attributs, & de les magnifier plus dignement, ne ſeroit-ce pas d'avoir une connoiſſance plus parfaite des œuvres de la création? Il me ſemble que je pourrois d'autant plus admirer la grandeur de l'Etre Suprême, & contribuer d'autant plus efficacement à la glorification de ſon ſaint nom, ſi j'étois en état de ſaiſir tout l'enſemble, de connoître la perfection de chaque partie, de découvrir toutes les lois & tous les reſſorts de la nature. Si j'admire déjà l'infinie grandeur de mon Dieu, à préſent que je ne puis connoître qu'une partie de ſes œuvres, quels ne ſeroient pas mes ſentimens, combien ne ſerois-je pas abſorbé dans la méditation de ſes glorieux attributs, avec quelle profonde vénération ne l'adorerois-je pas ſi je pouvois pénétrer plus avant dans la connoiſſance de la nature, & ſi j'étois en état d'en expliquer avec plus de certitude tous les phénomènes!

Mais peut-être que je me trompe en jugeant de la

ſorte. Au moins eſt-il certain que, puiſque Dieu n'as pas jugé à propos de me donner une connoiſſance plus approfondie de la nature, il faut qu'il ſoit plus glorifié à préſent, ſelon la meſure de mes forces, qu'il ne l'auroit été dans une autre ſuppoſition. Et faut-il être ſurpris que dans mon état actuel je ne puiſſe pas découvrir les premiers principes de la nature ? Les organes de mes ſens ſont trop foibles pour pénétrer dans l'eſſence des choſes, & je ne ſaurois me former une idée corporelle des objets que mes ſens ne ſont pas en état de diſcerner. Or, de ces choſes qui ne ſauroient être ſaiſies par mes ſens, il y en a une infinité dans le monde. Quand je veux me repréſenter les infiniment-grands & les infiniment-petits dans la nature, mon imagination s'y perd. Lorſque je réfléchis ſur la viteſſe de la lumière, mes ſens ne ſont pas capables de ſuivre une telle vélocité. Et lorſque je veux me faire une idée des veines & de la circulation du ſang de ces animaux, dont on dit que le corps doit être un million de fois plus petit qu'un grain de ſable, je ſens toute la foibleſſe des facultés de mon ame. Or, comme la nature s'élève depuis les infiniment-petits juſques aux infiniment-grands, doit-on s'étonner que je ne puiſſe pas en approfondir les vrais principes ?

Mais ſuppoſé que Dieu m'eût donné la force & la ſagacité néceſſaires pour embraſſer la liaiſon & l'enſemble de l'univers, de manière que je puiſſe pénétrer dans l'intérieur de la nature, & en découvrir diſtinctement les premières lois, qu'en réſulteroit-il ? Il eſt vrai que j'aurois occaſion d'admirer dans toute ſon étendue la ſageſſe de Dieu dans l'arrangement du monde ; mais cette admiration ne ſeroit pas de durée. Peut-être que je reſſemblerois à la plupart des hommes, qui dans leur inconſtance n'admirent les choſes qu'auſſi long-tems qu'elles leur paroiſſent au-deſſus de leurs conceptions. Si j'avois une idée claire & nette de tout le ſyſtême de la création, peut-être me croirois-je capable de former un pareil plan. En un mot, peut-être que je ne ſentirois pas l'infinie diſtance qu'il y a entre le Créateur & moi ; & qu'ainſi je ne lui rendrois pas la gloire qui lui eſt due.

Je n'ai donc aucun ſujet de me plaindre de ce que les connoiſſances que j'ai de la nature ſont ſi imparfaites :

je dois, au contraire, en bénir mon Créateur. Si l'eſſence des choſes m'étoit plus connue, peut-être que je ne ſerois pas auſſi touché, auſſi reconnoiſſant envers Dieu que je le ſuis à préſent, peut-être que je ne m'occuperois pas avec autant de plaiſir de la contemplation de ſes œuvres, & que je n'y trouverois pas toujours une nouvelle ſatisfaction. Mais à préſent que je n'ai, pour ainſi dire, appris que les premiers rudimens du livre de la nature, je ſens & la grandeur de mon Créateur & mon propre néant. A préſent chaque obſervation, chaque découverte que je fais, me remplit d'une nouvelle admiration pour la puiſſance & la ſageſſe de Dieu. A préſent je ſens s'allumer de plus en plus dans mon cœur le deſir d'arriver dans ce bienheureux ſéjour, où j'aurai une plus parfaite connoiſſance de Dieu & de ſes œuvres.

Seigneur, conduis-moi par ton eſprit, afin que je faſſe un bon uſage des connoiſſances que tu m'as accordées, & que je tâche de les étendre continuellement. Ne permets pas qu'elles ſoient jamais infructueuſes en moi ; mais fais qu'elles m'excitent de plus en plus à te glorifier & à te ſervir. Que, pour cet effet, je me ſouvienne toujours que tu ne me jugeras point d'après la grandeur & la multitude de mes connoiſſances, mais d'après le bon uſage que j'en aurai fait.

DIX-HUITIEME MARS.

Utilité des végétaux.

QUAND je conſidère le grand nombre & la diverſité des végétaux, j'y découvre, comme en toute autre choſe, les vues bienfaiſantes de mon Créateur. Que peut-il en effet s'être propoſé en couvrant la terre de tant d'herbes diverſes, de tant de plantes & de fruits, ſi ce n'eſt l'utilité & les plaiſirs de ſes créatures ? Les plantes ſont en ſi grand nombre & ſi variées, qu'on en compte déjà au-delà de trente mille eſpèces, & tous les jours on en découvre encore de nouvelles claſſes & de nouvelles eſpèces. Leur multiplication va à l'infini. Qui ne ſeroit étonné, par exemple, que d'un ſeul

grain de maïs, ou de bled de Turquie, il en provienne deux mille autres grains; & qu'une ſeule graine de pavot ſe multiplie au point qu'en deux ou trois ans on puiſſe en enſemencer tout un champ! Pourroit-on ſe perſuader que, dans cette multiplication prodigieuſe des plantes, Dieu n'eût point eu en vue l'utilité de ſes créatures?

Il ne ſauroit me reſter aucun doute ſur les intentions du Créateur, ſi je conſidère l'uſage qu'on a fait des végétaux depuis les tems les plus reculés. Tous les jours les plantes & les fruits ne me fourniſſent-ils pas les alimens les plus ſains & les plus nouriſſans? Mes vêtemens, ma demeure, & les meubles qui me procurent tant de commodités & d'agrément, ne les dois-je point pour la plupart au règne végétal? Il n'y a aucune partie des plantes qui n'ait ſon utilité. Les racines fourniſſent des médicamens; elles ſervent à la nourriture, au chauffage, à faire de la poix, des teintures, & toutes ſortes d'uſtenſiles. Du bois, on en fait du charbon, des bâtimens, du feu, des remèdes, du papier, des teintures, & une multitude innombrable d'inſtrumens. L'écorce même a ſon utilité dans la médecine, dans les tanneries, &c. La cendre ſert à engraiſſer & à améliorer les terres, à blanchir la toile, à faire du ſalpêtre, & l'on fait uſage de la potaſſe dans la teinture. La réſine eſt utile aux peintres; on en fait des baumes, de la poix, du goudron: on ſe ſert de la térébenthine en médecine; de la colophane pour verniſſer, pour ſouder, pour frotter les archets des inſtrumens de muſique, afin de les rendre plus ſonores; du maſtic pour parfumer. Les fleurs récréent & réjouiſſent, tant par leurs couleurs que par leurs parfums, ſervent en médecine, & ſur-tout fourniſſent aux abeilles leur miel & leur cire. Les fruits, qui mûriſſent peu-à peu, ſervent à notre nourriture, & on les mange ſoit tels qu'ils viennent de l'arbre, ſoit après les avoir cuits, ſéchés, confits, &c.

Mais les végétaux ne ſervent pas ſeulement aux hommes, ils ſont encore de la plus grande utilité aux animaux, dont la plupart n'ont point d'autre nourriture. De-là vient que les prairies ſont ſi multipliées, & qu'il y a même une ſi grande variété d'herbes & de plantes, afin

que les différens animaux puiſſent trouver celles qui leur ſont le plus convenables.

Mais, ô Père céleſte, où trouver des expreſſions pour célébrer ta bonté ! Qui pourroit compter tous les préſens que le règne végétal nous fait par ton ordre ? Ce qu'il y a au moins de bien manifeſte, c'eſt que tous les arrangemens de ta Providence à cet égard ont pour objet l'utilité de toutes tes créatures. Tu as pourvu aux beſoins de chacune en particulier : tu as aſſigné à chacune d'elles la plante qui convient le mieux à ſa nourriture & à ſa conſervation. Il n'y a aucune plante ſur la terre qui n'ait ſon but & ſon utilité. Quels ſentimens de reconnoiſſance & de vénération ne dois-je donc pas éprouver à l'aſpect d'une campagne, d'un champ, d'une prairie ! Ici tes ſoins bienfaiſans ont réuni ce qui eſt néceſſaire à l'entretien & aux plaiſirs des habitans de la terre. Ici, ô Dieu, tu ouvres ta main & tu raſſaſies à ſouhait toute créature vivante. Ici chaque herbe, chaque épi, chaque fleur, chaque arbre me prêche ta gratuité. Je ne ſerai point ſourd ni inſenſible à cette voix ſi intelligible ; je goûterai & je ſavourerai combien tu es bon ; je m'encouragerai de plus en plus à mettre toute ma confiance en toi.

DIX-NEUVIEME MARS.

De la ſtructure du cœur humain.

Avec quel art merveilleux & inimitable n'eſt pas conſtruit ce corps muſculeux, qui eſt ſitué dans la cavité de la poitrine, & que l'on appelle le cœur ! Sa figure eſt en quelque ſorte celle d'une pyramide obtuſe, & il eſt ſitué de manière que ſa pointe incline un peu du côté gauche. Sa ſubſtance paroît être un tiſſu de quantité de fibres charnues, entrelaſſées avec un artifice admirable, en ſorte que les extérieures s'étendent du côté gauche du cœur vers le droit, & les intérieures du côté droit vers le gauche. Ce viſcère a intérieurement deux cavités qu'on nomme les ventricules, qui ſont ſéparés l'un de l'autre par une cloiſon charnue. Là ſe trouve une veine qui conduit le

ſang des parties ſupérieures du corps dans le ventricule droit du cœur ; une autre qui ramène le ſang des parties inférieures dans cette même cavité ; une artère qui le pouſſe de-là dans le poumon ; une autre veine par laquelle il revient du poumon dans le ventricule gauche, d'où il eſt diſtribué dans tout le corps par la grande artère. Du côté du ventricule droit eſt une eſpèce de ſac muſculeux, qu'on appelle oreillette, & qui reçoit le ſang avant qu'il ſe répande dans le ventricule droit ; une autre oreillette, non moins utile, aboutit au ventricule gauche, afin que le ſang s'y arrête pendant une nouvelle contraction.

Tout le ſang paſſe par le cœur ; il y entre & il en ſort continuellement, & par les contractions de ce viſcère il eſt pouſſé dans toutes les parties du corps humain, & il circule par toutes les veines. Lors même que tous les autres membres de notre corps ſont en repos, le cœur eſt dans un mouvement perpétuel depuis le premier moment de notre vie juſqu'au dernier. En état de ſanté, le cœur ſe contracte au moins ſoixante fois par minute, & par conſéquent trois mille ſix cents fois par heure ; & à chaque battement de pouls il jette environ deux onces de ſang. La force qu'il doit employer pour cela, n'eſt pas petite. Car pour que le ſang ſoit pouſſé de manière qu'il parcour ſeulement deux pieds dans la grande artère, il faut que le cœur ſurmonte une réſiſtance de neuf cents quintaux, & par conſéquent en vingt-quatre heures une réſiſtance de ſeize millions de quintaux.

Toutes ces choſes ſont également admirables & incompréhenſibles. Mais, s'il faut tant de pénétration & d'expérience, tant de lumières & d'attention, pour ſe former ſeulement quelque idée de la ſtructure du cœur, combien ne faudroit-il pas être inſenſé pour croire que celui qui a fait ce merveilleux ouvrage, fût dépourvu d'intelligence & de lumières, & qu'il eût agi ſans deſſein, aveuglement & au haſard ! Non, ô mon Dieu, Dieu immortel, je reconnois ta ſageſſe & ta puiſſance dans la formation de mon cœur ; &, rempli d'étonnement & d'admiration, je m'écrie : Grand eſt le Seigneur notre Dieu ! Grand eſt le Créateur des hommes ! Tes œuvres ſont admirables &

merveilleuſes, Seigneur Dieu tout-puiſſant! Créateur de toutes choſes, quelle eſt ton infinie grandeur!

O mon ame, quelle émotion n'éprouves-tu pas quand tu te livres à cette méditation? Ah! puiſſes-tu avoir ces ſentimens toutes les fois que tu réfléchis ſur la ſage ſtructure de ton corps! Chaque fois que je reſpire, je devrois me ſouvenir de la bonté de Dieu; à chaque battement de mon cœur je devrois, s'il étoit poſſible, bénir & remercier l'auteur & le conſervateur de ma vie. C'eſt en ſa main que ſont tous les mouvemens du ſang & toute l'action du cœur. A la volonté de Dieu, le cœur ceſſe de ſe contracter & de ſe dilater, le ſang ſe glace dans les veines & ne circule plus, tous les mouvemens vitaux s'arrêtent ſoudain. C'eſt uniquement par Dieu que j'ai la vie, le mouvement, & l'être. N'oublie donc jamais, ô mon ame, la reconnoiſſance & l'amour que tu dois au Seigneur. Conſacre-toi à ſon ſervice avec tous les membres de ton corps, & que ton cœur ſoit toujours pénétré de reſpect & d'amour pour lui.

VINGTIEME MARS.

Du changement des ſaiſons.

Les climats les plus chauds, auſſi-bien que les plus froids, n'ont dans l'année que deux ſaiſons qui ſoient véritablement différentes. Les pays les plus froids ont un été d'environ quatre mois, pendant leſquels la chaleur eſt très-forte à cauſe de la longueur des jours: leur hiver eſt de huit mois. Le printems & l'automne y ſont preſque imperceptibles, parce que dans très-peu de jours une chaleur extrême ſuccède à un froid exceſſif, & qu'au contraire les grandes chaleurs ſont immédiatement ſuivies du froid le plus rigoureux. Les pays les plus chauds ont une ſaiſon ſèche & brûlant pendant ſept à huit mois: viennent enſuite des pluies qui durent quatre ou cinq mois, & cette ſaiſon pluvieuſe fait la différence de l'été & de l'hiver.

Ce n'eſt que dans les climats tempérés qu'il y a quatre ſaiſons réellement différentes dans l'année. La chaleur

de l'été diminue par degrés, de ſorte que les fruits d'automne ont le tems de mûrir peu-à-peu ſans être endommagés par le froid de l'hiver. De même, au printems, les plantes ont le tems de pouſſer & de croître inſenſiblement, ſans être détruites par des gelées tardives, ni trop-hâtées par des chaleurs précoces. En Europe, ces quatre ſaiſons ſont particulièrement ſenſibles dans l'Italie ſupérieure & dans les parties méridionales de la France. A meſure que l'on avance vers le nord ou vers le ſud, les printems & les automnes ſont moins marqués & plus courts. Preſque dans toute la région tempérée, l'été & l'hiver commencent d'ordinaire par des pluies abondantes & qui durent long-tems. Depuis la mi-Mai juſqu'à la Saint-Jean, il pleut plus rarement, après quoi les fortes pluies reviennent & continuent juſqu'à la fin de Juillet. Les mois de Février & d'Avril ſont d'ordinaire très-inconſtans. Si les neiges fondues & les pluies s'arrêtoient ſur la terre ſans s'écouler & ſans s'évaporer, l'eau monteroit annuellement à la hauteur d'un pied & trois quarts dans la plupart des pays.

Ce changement des ſaiſons mérite toute notre admiration. On ne ſauroit l'attribuer au haſard ; car dans les événemens fortuits, il ne peut y avoir ni ordre ni conſtance. Or, dans tous les pays du monde, les ſaiſons ſe ſuccèdent les unes aux autres avec la même régularité que les nuits aux jours, & changent l'aſpect de la terre préciſément au tems marqué. Succeſſivement nous la voyons parée tantôt d'herbes & de fuilles, tantôt de fleurs, tantôt de fruits. Enſuite elle eſt dépouillée de tous ſes ornemens, juſqu'à ce que le printems revienne & la reſſuſcite en quelque ſorte. Le printems, l'été, & l'automne nouriſſent les hommes & les animaux, en leur fourniſſant des fruits en abondance. Et quoique la nature paroiſſe morte en hiver, cette ſaiſon ne laiſſe pas d'avoir auſſi ſes bénédictions: car elle humecte & féconde la terre, & par cette préparation, elle la rend propre à produire ſes plantes & ſes fruits quand le tems en ſera venu.

Réveille-toi donc, mon ame, pour louer & pour bénir ton Dieu & ton bienfaiteur. C'eſt aujourd'hui que recommence cette ſaiſon charmante qui t'ouvre une

ſi agréable perſpective pour l'avenir, & qui te conſole des triſtes jours de l'hiver qui vient de s'écouler. Le printems s'approche chaque jour, & avec lui mille plaiſirs & des bienfaits ſans nombre. Combien n'y a-t-il pas de mes frères qui ont ſouhaité de vivre aſſez pour voir le renouvellement de la nature, & pour ſe remettre pendant les beaux jours du printems de tout ce qu'ils avoient ſouffert pendant la mauvaiſe ſaiſon. Mais ils n'ont pas eu la conſolation de voir ce jour, & leur vie s'eſt éteinte avant la fin de l'hiver. Plus favoriſé que pluſieurs millions de mes ſemblables, qui ont été enlevés par la mort depuis le commencement de l'hiver juſqu'au jour préſent, je vis encore, & je puis me livrer à la joie qu'inſpire l'arrivée du printems. Mais combien de fois n'ai-je pas déjà vu cette ſaiſon ſans penſer à la bonté de mon Créateur, ſans que mon cœur ſe ſoit ouvert à la reconnoiſſance & à l'amour! Peut-être eſt-ce ici le dernier printems que je verrai ſur la terre. Peut-être que lorſque l'équinoxe reviendra, je ſera déjà un habitant du tombeau. Que cette penſée m'excite donc à ſentir d'autant plus vivement le bonheur dont mon Créateur me fait jouir, à être plus touché de ſes bontés envers moi, à gouter avec plus de précaution les plaiſirs du printems, & à racheter avec plus de ſoin les inſtans de cette vie paſſagère & fugitive.

Il y a encore une réflexion que le changement des ſaiſons peut me donner lieu de faire. Comme les ſaiſons ſe ſuccèdent dans la nature, elles ſe ſuccèdent auſſi dans le cours de ma vie ; mais avec cette différence, que celles qui ſont écoulées ne reviennent point. Déjà il n'eſt plus, ce printems de ma jeuneſſe qu'accompagnoient la beauté, l'enjouement, & les grâces. L'été & l'automne de ma vie, ſaiſons où je devrai montrer au monde des fruits parvenus à leur maturité, approchent de jour en jour. Il eſt très-incertain ſi j'atteindrai l'hiver de la vieilleſſe. Peut-être je mourrai dans la vigueur de l'âge. Seigneur, que ta volonté ſoit faite. Pourvu que je perſiſte juſqu'à la fin dans la foi, dans la vertu, & dans la piété, ma vie, quelque courte qu'elle puiſſe être, aura toujours été aſſez longue & aſſez heureuſe.

VINGT-UNIEME MARS.

Sur diverſes choſes qui paroiſſent n'être d'aucune utilité.

S'IL y a une ſage Providence qui gouverne le monde, il ſemble qu'elle doive s'étendre juſques ſur les plus petites choſes & les moindres événemens, en ſorte qu'il n'arrive rien qui ne ſoit d'une utilité manifeſte. Mais combien de choſes n'y a-t-il pas dans le monde qui ne ſont utiles à rien ? Le vent du nord frappe & diſperſe les fleurs des arbres ; elles ſe flétriſſent & ne ſont d'aucun uſage. Des graines, qui auroient pu produire de nouvelles plantes, périſſent ſans donner du fruit. Des multitudes innombrables d'inſectes ſont non-ſeulement inutiles, mais même très-nuiſibles aux hommes, aux bêtes, & aux végétaux. Quantité d'hommes & d'animaux ne ſont que ſe montrer ſur la terre, & diſparoiſſent ſoudain. D'autres naiſſent difformes & monſtrueux, ou deviennent impotens. Combien de facultés & de talens ſe perdent faute de pouvoir être employés ! Combien de bons projets & d'entrepriſes utiles échouent avant que de parvenir à leur maturité ! Tout cela pourroit-il avoir lieu ſi un Etre infiniment ſage gouvernoit l'univers ?

Mais, ô vous ! qui oſez révoquer en doute Dieu & ſa Providence, avez-vous donc une connoiſſance aſſez parfaite de toutes les choſes, & des relations qu'elles ont les unes avec les autres, pour pouvoir dire avec une entière certitude : ceci ne ſert à rien, cela eſt abſolument inutile ? N'oubliez donc jamais combien vos lumières ſont foibles & bornées. Votre devoir eſt de garder un reſpectueux ſilence, d'adorer, & non pas de critiquer les œuvres du Seigneur, qui a donné tant de preuves de ſa ſageſſe dans une infinité de choſes, dont l'utilité eſt manifeſte & nous eſt parfaitement connue. Conſidérez d'ailleurs qu'une choſe peut être utile de différentes manières, mais que, tandis qu'elle ſert à une fin, elle ne ſauroit dans le même tems ſervir à une autre. L'inſecte, qui dans ſon enfance devient la proie des hirondelles, ne peut point, ſans doute, produire une nouvelle génération ; les

efforts que l'alchymiſte fait pour trovver la pierre philoſophale ne ſont, à la vérité, d'aucun ſuccès pour la formation de l'or : mais l'inſecte eſt au moins utile en ce qu'il ſert de nourriture à l'hirondelle, & les tentatives du chymiſte nous ont au moins valu cette belle porcelaine dont nous jouiſſons à préſent. Vos larmes ne peuvent fléchir cet homme féroce & cruel qui abuſe de ſon pouvoir pour opprimer le foible ; mais quoique vos interceſſions en faveur de ce miſérable ſoient inutiles, vos larmes ne ſont point perdues, elles ſervent à entretenir la ſenſibilité de votre cœur, & il y a un Etre qui recueille ces larmes précieuſes pour les enchaſſer dans la couronne qui doit un jour décorer votre tête.

Ne croyez donc jamais qu'il y ait rien dans le monde d'entièrément inutile. Il peut, à la vérité, y avoir certaines choſes qui paroiſſent ne pas réuſſir, & ne pas répondre entièrement à la deſtination qu'on leur ſuppoſoit ; mais elles ne laiſſent pas de ſervir au but que Dieu ſe propoſoit, & de la manière qu'il l'avoit réſolu. Il peut encore y avoir des cas où Dieu paroît ne point atteindre parfaitement la fin qu'il s'étoit propoſée. Pour que certaines choſes s'effectuent & ſe réaliſent, il faut peut-être que d'autres manquent en quelque ſorte & ſoient défectueuſes. Mais s'il eſt inconteſtable que la vrai ſageſſe ne s'occupe pas uniquement du préſent & porte auſſi ſes vues ſur l'avenir, ſi Dieu eſt infiniment ſage, & ſi ſa ſageſſe doit ſe manifeſter dans le monde comme dans un miroir, il faut qu'il arrive ſouvent ici-bas que certaines choſes, conſidérées ſéparément, paroiſſent ne pas remplir parfaitement leur deſtination, parce qu'elles ne peuvent la remplir que conjointement avec d'autres. La part, que ces choſes ont dans l'exécution de tout le plan, peut-être ſi peu connue, ſi imperceptible, qu'elle nous échappe entièrement. Mais il ne s'enſuit point de-là qu'en effet elles n'y contribuent en rien & qu'elles ſoient inutiles. Il faut en conclure, au contraire, que Dieu ne ſeroit point infiniment ſage, & qu'il n'agiroit pas d'après un plan bien ordonné, s'il n'arrivoit pas ſouvent des choſes qui nous paroiſſent inutiles.

Cette perſuaſion, mon cher lecteur, contribuera beaucoup à votre repos & à votre bonheur. Tous les jours

il arrive dans la nature, & dans le cours de la vie humaine, des événemens dont les rapports & la liaiſon vous paroiſſent incompréhenſibles, & que vous ſeriez quelquefois tenté de regarder comme inutiles & ſans objet : il eſt tout naturel qu'alors vous les trouviez fâcheux & déſagréables, ce qui pourroit affoiblir votre confiance en Dieu. Mais plus vous vous convaincrez par la raiſon, par l'expérience journalière, & par les déclarations de l'Ecriture Sainte, plus, dis-je, vous vous convaincrez de la bonté de Dieu & de la ſageſſe de ſon gouvernement, plus auſſi vous pourrez vivre content & tranquille dans l'adverſité comme dans la proſpérité. Alors il ne vous ſera pas difficile de reconnoître que, dans tout ce que Dieu fait & dans tout ce qu'il permet, il ſe propoſe des fins infiniment ſages, & qui ſont toujours, d'une manière ou d'autre, avantageuſes à l'univers. Et quand vous verrez tant de petits objets dans la nature, tant d'inutilités apparentes, tant d'événemens qui paroiſſent inexplicables, ou même entièrement contraires au plan de Dieu, bien loin d'y trouver à redire, vous adorerez toujours ſa ſageſſe & vous lui rendrez la gloire qui lui eſt due. Il ne s'eſt jamais mépris dans le gouvernement de l'univers. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet, eſt toujours juſtifié par l'événement. Rapportez-vous-en donc à ſa ſageſſe, & repoſez-vous toujours ſur elle, ſans avoir jamais la témérité de critiquer ſes diſpenſations. C'eſt le ſeul moyen de vivre tranquille ici-bas, & d'être éternellement heureux dans le ciel.

VINGT-DEUXIEME MARS.

Harmonie entre le monde phyſique & le monde moral.

La ſageſſe de Dieu a mis les plus grands rapports entre la terre & ſes habitans, en ſorte que l'une eſt manifeſtement faite pour les autres. Il ſe trouve une liaiſon mutuelle & une convenance parfaite dans toutes les œuvres du Très-haut. La nature humaine & la ſurface de la terre ont des rapports très-marqués & une analogie frappante. Comme les corps des plantes & des animaux

ſe forment, croiſſent, parviennent à la maturité, & périſſent, de même auſſi les hommes ſont ſoumis à cet ordre de la nature. Et comme il y a une grande diverſité dans les climats & les terroirs, dont les uns ſont fertiles tandis que les autres ſont ſtériles, il y a une variété ſemblable dans les eſprits, dans les talens & les facultés des hommes. Tel a été le plan du Créateur de toutes choſes, & il y a dans cette diverſité plus de bonté & de ſageſſe qu'on ne le croiroit d'abord. Bien loin de nous paroître défectueuſe, nous n'y trouverions que de la beauté & de la perfection, ſi nous avions une entière connoiſſance des choſes. Si quelqu'un étoit tenté d'objecter: pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas donné les mêmes facultés, le même degré d'intelligence à tous les hommes? nous pourrions lui répondre: qui es-tu, aveugle & foible mortel, pour oſer demander compte à Dieu de ce qu'il a fait? La créature dira-t-elle à celui qui l'a créée, pourquoi m'as-tu fait ainſi? Nous pourrions demander: pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que tous les pays & toutes les contrées de la terre fuſſent également agréables & fertiles? Pourquoi trouve-t-on en certains endroits un ſol riche & fécond, tandis qu'ailleurs il eſt ſi ſtérile & ſi ingrat que toutes les peines que l'on ſe donne pour l'améliorer ſont perdues? Ne doutons pas que cette diverſité ne ſoit très-convenable & très-digne de notre admiration, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours conforme à notre façon de penſer. Les contrées les plus arides & les plus déſertes ont leur beauté & leur utilité aux yeux du Créateur; il en eſt de même des nations les moins cultivées & les plus ſauvages: toutes tiennent la place qui leur convient dans l'immenſité des êtres créés, & leur variété ſert à " manifeſter la ſageſſe " de Dieu, qui eſt infiniment diverſe." Epheſ. iii. 10.

Mais comme c'eſt manifeſtement l'intention de la divine Providence que la terre ſoit cultivée, & qu'elle produiſe en abondance des fruits pour la conſervation des hommes & des animaux; comme c'eſt pour la même fin que Dieu nous a donné le bled, dont les terres doivent être enſemencées; de même auſſi, & à plus forte raiſon encore, il convient à ſa ſageſſe que la nature humaine ſoit cultivée, & que notre ame ſoit rendue féconde &

miſe en état de rapporter l'excellente moiſſon de la vertu & de la ſainteté. C'eſt dans cette vue qu'il a donné à l'homme des leçons de la vraie religion, leſquelles, ſi elles trouvent un terroir bien diſpoſé à les recevoir, produiſent des fruits exquis, comme le bled qui eſt ſemé dans une terre fertile. De-là vient auſſi que l'évangile ne peut avoir d'efficace dans le monde que proportionnellement aux facultés naturelles des hommes, & aux diſpoſitions avec leſquelles ils le reçoivent.

Il y a encore de nos jours de vaſtes contrées qui ſont incultes & ſtériles, quoique la Providence ne leur refuſe rien de ce dont elles auroient beſoin pour être fertiles. C'eſt ainſi que, nonobſtant la publication de l'évangile, il y a encore tant de peuples qui croupiſſent dans l'ignorance. Et même parmi les nations les plus policées de la Chrétienté, l'efficace de l'évangile eſt très-diverſé & le ſera toujours, ſelon la diverſité du caractère de ceux à qui il eſt annoncé. Les uns ne le comprennent point, & n'ont aucun ſentiment de la vertu ſalutaire des vérités de notre ſainte religion. D'autres les reçoivent, ces vérités, avec empreſſement & avec joie, mais ces impreſſions ne ſont point de durée. Chez d'autres encore les paſſions & les ſoucis du monde étouffent la divine parole. D'autres enfin, mais c'eſt le plus petit nombre, la reçoivent dans un cœur honnête & bon, avec ſageſſe, avec ſincérité, & ce n'eſt que pour eux qu'elle devient " la puiſſance de Dieu en ſalut." Rom. i. 16.

Mais à quelle de ces claſſes appartiens-je? Quelles impreſſions la doctrine du ſalut a-t-elle faites ſur mon ame? Quels fruits la bonne ſemence de l'évangile a-t-elle produits dans mon cœur? Voilà des queſtions auxquelles ma conſcience doit répondre de bonne foi & avec ſincérité; mais la conduite même de ma vie en eſt la meilleure réponſe.

VINGT-TROISIEME MARS.

De la nature & des propriétés de l'air.

L'AIR eſt ce corps fluide & ſubtil qui environne tout notre globe, & que toutes les créatures vivantes reſpirent. Quoiqu'il ſoit ſi près de nous, qu'il nous entoure de tous côtés, & que nous en éprouvions continuellement les effets, nous n'en connoiſſons cependant point la véritable nature. Ce que nous ſavons au moins, c'eſt que l'air doit être quelque choſe de corporel, car nous pouvons nous en convaincre lorſque nous agitons rapidement la main & que nous la pouſſons vers notre viſage. Il n'eſt pas moins inconteſtable que l'air eſt fluide, que ſes parties ſont déſunies, gliſſent aiſément les unes ſur les autres, & par ce moyen obéiſſent à toute ſorte d'impreſſions. Si cela n'étoit pas, ſi c'étoit un corps ſolide, nous ne pourrions ni le reſpirer, ni le traverſer ſans obſtacle. La peſanteur eſt une propriété qui lui eſt commune avec tous les corps; quoique l'air ſoit mille fois plus léger que l'eau, ſa peſanteur ne laiſſe pas d'être encore très-conſidérable. La force avec laquelle l'air pèſe ſur chaque ſurface d'un pied en quarré, eſt de deux mille livres. Un homme, haut de ſix pieds, & dont la ſurface eſt d'environ quatorze pieds en quarré, ſoutient continuellement une maſſe d'air de vingt-huit milliers, ou de deux cent quatre-vingt quintaux. Cela paroît peut-être incroyable; mais la réſiſtance de l'air qui eſt dans notre corps empêche que nous ſentions le poids de l'air extérieur, car l'air renfermé dans le corps humain maintient l'équilibre avec celui qui nous environne de toutes parts. L'élaſticité de l'air n'eſt pas moins certaine. Il fait continuellement effort pour s'étendre dans un plus grand eſpace; & quoiqu'il ſe laiſſe comprimer, il ne manque jamais de ſe débander dès que la preſſion ceſſe. Le feu & la chaleur manifeſtent cette propriété de l'air, & par ce moyen il peut occuper un eſpace cinq ou ſix cent mille fois plus grand que celui qu'il occupoit précédemment, ſans que cette prodigieuſe dilatation lui faſſe rien perdre de ſa force élaſtique.

Voilà tout autant de merveilles bien dignes de notre admiration, & l'on y trouve la cauſe d'une multitude d'effets étonnans. C'eſt l'air qui ſoutient notre globe & qui le maintient dans ſon orbite. C'eſt dans l'air que s'aſſemblent les nuées, qui prennent tant de couleurs & de figures différentes, & qui, ſelon qu'elles ſont condenſés ou raréfiées, retiennent les vapeurs, ou les repandent en pluie, en grêle, & en neige ſur la terre. Sans l'air nous ne pourrions faire uſage de nos ſens; notre vie même, auſſi-bien que celle de tous les animaux, ſeroit impoſſible, & il n'y auroit ni feu ni eau.

Ainſi donc, ô mon Dieu, l'air m'annonce ta grandeur, ta puiſſance, & ta bonté. Quel autre que toi auroit pu rendre cet élément propre à tant d'uſages divers! C'eſt toi qui es le Créateur & le maître de la pluie, de la neige, des vents, des tonnerres, & de la foudre. Oui, Seigneur, c'eſt toi qui fais toutes ces choſes. J'adore les profondeures des richeſſes de ta ſageſſe & de ton intelligence, qui ſe manifeſtent avec tant d'éclat dans tout cet arrangement de la nature. Avec quelle ſageſſe n'as-tu pas meſuré la quantité, le poids, le reſſort & le mouvement de l'air? Avec quelle bonté ne le fais-tu pas ſervir à une infinité d'uſages pour le bien de notre globe? Seroit-il poſſible que moi qui reſpire à chaque inſtant cet air ſi néceſſaire à la conſervation de ma vie, & qui en éprouve continuellement & à tant d'égards les bénignes influences, ſeroit-il poſſible que je fuſſe inſenſible aux tendres ſoins que tu as de moi? Une telle ingratitude ne me rendroit-elle pas indigne du bien que tu me fais toutes les fois que je reſpire! Non, je joindrai ma voix à celle de toutes les créatures pour célébrer tes louanges. Je pſalmodierai au Seigneur pendant ma vie, & je te bénirai, ô mon Dieu, tant que je vivrai. Mon ame, loue l'Eternel! Alleluya.

VINGT-QUATRIEME MARS.

Il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil.

Il eſt certain que, par rapport à nous, il arrive bien des choſes nouvelles ſur la terre ; la nature fait éclore à chaque ſaiſon de nouvelles fleurs, & mûrir de nouveaux fruits. Le théâtre de la nature change d'année en année. Chaque jour amène de nouveaux événemens & de nouvelles révolutions ; la ſituation des objects change journellement, ou plutôt ils s'offrent à nos ſens ſous des formes différentes.

Mais ce n'eſt que rélativement aux bornes de notre intelligence & de nos lumières, qu'il eſt vrai de dire qu'il y a du nouveau ſous le ſoleil. Dans la réalité rien n'eſt plus certain que cette propoſition de Salomon : " Ce qui a été, c'eſt ce qui ſera ; & ce qui a été fait, " eſt ce qui ſe fera, et il n'y a rien de nouveau ſous le " ſoleil." Dieu, dont la ſageſſe eſt infinie, n'a pas trouvé à propos de multiplier les êtres ſans néceſſité. Il y en a autant qu'il eſt néceſſaire pour ſuffire à nos beſoins, à nos plaiſirs, & à notre curioſité. Nous ne pouvons pas même connoître ſuperficiellement toutes les œuvres du Créateur, bien loin de pouvoir les épuiſer. Nos ſens ne ſont pas aſſez ſubtils pour appercevoir tout ce que Dieu a formé ; notre intelligence eſt trop foible pour ſe faire une juſte et parfaite idée de tous les êtres créés. De-là vient que nous croyons quelquefois qu'il y a bien des choſes nouvelles ſous le ſoliel ; car comme l'empire de la création eſt immenſe, & que l'on ne peut en ſaiſir d'un coup-d'œil tous les aſpects, nous nous figurons que chaque point de vue qui s'offre à nous pour la première fois eſt nouveau, parce que le Créateur a mis dans chaque partie du monde une variété & une diverſité prodigieuſes.

Le monde n'a pas beſoin d'une création continuée, & qui s'étende juſqu'à l'infini. Il ſuffit que l'Etre des êtres maintienne l'ordre qu'il a établi dès le commencement. Dieu eſt un artiſte qui n'a beſoin que d'un petit nombre de reſſorts pour varier les œuvres qu'il a pro-

duites, & qui ſont cependant ſi diverſifiées & en ſi grand nombre, que quoiqu'elles ſe ſuccèdent les unes aux autres, & qu'elles reviennent avec la plus grande régularité, elles nous paroiſſent toujours nouvelles. Contentons-nous de jouir avec reconnoiſſance des choſes qu'il a créées, ſans entreprendre d'en ſonder la profondeur, & d'en vouloir ſaiſir la vaſte étendue.

L'impoſſibilité où nous ſommes de dénombrer toutes les œuvres de la création, eſt en quelque ſorte le cachet auquel nous pouvons reconnoître que le monde eſt l'ouvrage d'un Dieu, & c'eſt en même-tems une preuve certaine de la foibleſſe de notre entendement.

Mais n'a-t-on pas fait dans ces derniers tems des découvertes entièrement inconnues autrefois? Tous les règnes de la nature ne nous offrent-ils pas à préſent des phénomènes dont on n'avoit précédemment aucune idée?—La plûpart de ces découvertes ſont dues moins à notre ſagacité qu'à nos beſoins. A meſure que ceux-ci ſe ſont multipliés, il nous a fallu de nouveaux moyens de les ſatisfaire, & la Providence a daigné nous les fournir. Mais ces moyens exiſtoient déjà, avant que nous les découvriſſions. Les minéraux, les plantes, & les animaux que nous avons appris à connoître depuis peu, exiſtoient déjà dans le ſein de la terre ou à ſa ſuperficie, avant que les recherches & les travaux des hommes les euſſent mis ſous nos yeux. Et il eſt certain que pluſieurs des découvertes dont nous nous glorifions le plus, avoient déjà été faites par les anciens, ou que du moins ils les avoient entrevues.

Si le monde étoit l'ouvrage du haſard, nous verrions de tems en tems de nouvelles productions. Pourquoi donc ne voit-on pas de nouvelles eſpèces d'animaux, de plantes, de pierres? C'eſt que tout a été arrangé par la ſageſſe infinie de Dieu. Tout ce qu'il a fait eſt ſi bien fait, qu'il n'a pas beſoin d'être renouvellé ou créé de nouveau. Ce qui exiſte ſuffit pour nos beſoins & pour nos commodités. Rien n'a été fait au haſard; mais tous les événemens ont été déterminés dans le conſeil de l'infinie ſageſſe, & ſont comme enchaînés les uns aux autres. Tout l'édifice du monde ſe conſerve par le gouvernement de ſon Créateur, & par le concours de

ſes lois tant générales que particulières. Tout eſt marqué au coin de la ſageſſe, de l'ordre, & de la grandeur. En tout & par-tout Dieu eſt glorifié & magnifié. A lui ſoit gloire éternellement!

VINGT-CINQUIEME MARS.

Des cavernes dans les montagnes.

Les cavernes ſe trouvent d'ordinaire dans les montagnes, et peu ou point du tout dans les plaines. Elles ſe forment, comme les précipices, par l'affaiſſement des rochers, ou comme les abymes, par l'action du feu. Les cavernes peuvent donc être produites par les mêmes cauſes qui produiſent les ouvertures, les ébranlemens, & les affaiſemens des terres; & ces cauſes ſont les exploſions des vulcans, l'action de vapeurs ſouterraines, & les tremblemens de terre; car ils ſont des bouleverſemens & des éboulemens qui doivent néceſſairement former des cavernes, des trous, & des ouvertures de toute eſpèce.

Mais pourquoi ces cavernes, & à quoi ſervent-elles? Suppoſez même, mon cher lecteur, que vous n'en puſſiez découvrir aucune utilité, vous devriez cependant être perſuadé que c'eſt dans de vues très-ſages qu'elles ont été formées. Comme il n'y a rien ſur la terre qui n'ait ſon uſage, peut-on croire que les cavernes n'aient pas auſſi le leur? Mais il n'eſt pas difficile de reconnoître qu'elles ſont effectivement très-utiles. Les eaux s'y reſſemblent pour être enſuite diſtribuées ſur la terre, et pour l'humecter lorſque les pluies viennent à manquer. Les cavernes des montagnes entretiennent le cours des eaux dans les canaux ſouterrains. Dès que cette circulation eſt arrêtée, il ſurvient des ſecouſſes et des ébranlemens qui répandent la terreur & la deſtruction ſur notre globe. L'air renfermé dans l'intérieur de la terre s'échappe par les antres et les cavernes. Ces ouvertures ſont donc néceſſaires pour que l'air puiſſe pénétrer dans les montagnes, pour donner un paſſage aux vents, & une iſſue aux exhalaiſons. Car ſi les ouver-

tures des cavernes, & leurs ſoupiraux, n'y occaſionnoient une circulation libre, l'air qui y ſeroit renfermé ſe corromproit, ou ſouleveroit & ébranleroit la terre. Souvent ces cavèrnes ſe rempliſſent d'eaux, deſquelles ſe forment enſuite des rivières et des lacs. Tel eſt le lac Zirnitz dans la Carniole, qui ſe remplit en certains tems, & qui en d'autres ſe tarit ou ſe perd ſous des montagnes qui l'avoiſinent; de manière qu'il eſt quelquefois navigable, & qu'en d'autres ſaiſons les habitans peuvent le labourer, y faire la récolte & y chaſſer. Et combien d'animaux ne périroient pas, ſi les cavernes des montagnes ne leur ſervoient d'aſyle & de retraite pendant l'hiver? S'il n'y avoit point de cavernes, nous ſerions privés de pluſieurs minéraux & de diverſes autres productions utiles, qui ne peuvent ſe former ou parvenir à leur perfection que dans ces cavités ſouterraines.

Vous voyez donc, mon cher lecteur, qu'à cet égard encore la ſageſſe & la bonté de notre Créateur ſe manifeſtent ſenſiblement. Vous avez une nouvelle preuve de cette grande vérité, qu'il n'y a rien d'inutile dans la nature, rien de trop, rien qui ne ſoit fait avec ſageſſe, & dans de vues avantageuſes à l'univers. Plus vous vous occuperez de ces recherches, plus vous vous y exercerez, & plus auſſi vous adorerez les ſublimes perfections de Dieu dans les ouvrages de la nature. Livrez-vous donc de plus en plus à ces nobles méditations, & que votre plus agréable occupation, à la vue de tous le objects & de tous les phénomènes que vous découvrez ſur la terre, & ſous la terre, ſoit d'admirer & de célébrer la puiſſance & la bonté de votre Créateur.

VINGT-SIXIEME MARS.

Circulation de la ſéve dans les arbres.

Les arbres, qui pendant pluſieurs mois avoient paru tout-à-fait morts, commencent inſenſiblement à revivre. Dans quelques ſemaines nous y découvrirons plus de ſignes de vie encore, & dans peu les boutons groſſiront, s'ouvriront & produiront leurs précieuſes fleurs. J'ai pu

obſerver régulièrement cette révolution au commencement de chaque printems; mais peut-être que j'ai toujours ignoré juſqu'ici par quels moyens elle s'opère.

Les effects que nous remarquons au printems, dans les arbres & dans les autres végétaux, ſont produits par la ſéve qui eſt miſe en mouvement dans les tuyaux des arbres, par l'air & par l'augmentation de la chaleur. Comme la vie des animaux dépend de la circulation de leur ſang, de même auſſi la vie & l'accroiſſement des plantes & des arbres dépendent de la circulation de la ſéve. Pour cet effet, Dieu a formé & diſpoſé toutes les parties des végétaux de manière qu'elles concourent à la préparation, à la conſervation, & au mouvement de ce ſuc nourricier.

C'eſt principalement par l'écorce, qu'au printems la ſéve monte des racines dans le corps de l'arbre, & que même pendant toute l'année la vie & la nourriture ſont diſtribuées aux branches & aux fruits qu'elles portent. Le bois le l'arbre, eſt compoſé de petites fibres longitudinales, qui s'étendent en ligne ſpirale tout le long de l'arbre juſques au ſommet, & qui ſont très-étroitement jointes enſemble. Parmi ces fibres il en eſt de ſi petites & de ſi fines, que l'une d'elles, qui eſt à peine de la groſſeur d'un cheveu, contient plus de huit mille fibrilles. Il y a une multitude innombrables de petits canaux pour contenir le ſuc nourricier, & pour en faciliter la circulation. Ces canaux s'étendent dans les autres branches, & s'élèvent dans toute la longueur de l'arbre juſques au haut. Quelques-uns conduiſent la ſéve de la racine au haut de l'arbre, & les autres la ramènent du daut en bas. La ſéve s'élève par les canaux montans pendant la chaleur du jour, & elle ravient par les canaux deſcendans pendant la fraîcheur du ſoir. Les feuilles ſervent au même effet, & leur principal uſage eſt de faire la concoction de la ſéve, non-ſeulement de celle qui procède de la racine, mais auſſi de celle que l'arbre reçoit extérieurement par la roſée, par l'humidité de l'air, & par la pluie. Ce ſuc nourricier eſt diſtribué de toutes parts, & dans toutes les parties dé l'arbre. Mais il ne pourroit pas monter par les tuyaux, ſi ceux-ci n'avoient des ouvertures par le haut. Et c'eſt par ces pores que les

parties aqueuſes de la ſéve s'évaporent, tandis que les parties huileuſes, ſulfureuſes, & terreuſes ſe mêlent enſemble pour nourrir l'arbre, pour ſe transformer en ſa ſubſtance, & pour lui donner toujours de nouveaux accroiſſemens. Si les ſucs ceſſent d'arriver, ſi la circulation eſt arrêtée, ſi l'organiſation intérieure de l'arbre eſt détruite, ſoit par un froid trop rigoureux & par la gelée, ſoit par la vieilleſſe, ſoit par quelque plaie ou quelqu'autre accident extérieur, l'arbre meurt.

Après toutes ces réflexions, pourrois-je voir dans cette ſaiſon les arbres d'un œil auſſi indifférent que je l'ai fait juſques ici? La révolution qui va ſe faire en eux me paroîtra-t-elle encore peu digne de mon attention? Et pourrai je obſerver le renouvellement de toute la nature ſans penſer à Dieu, qui donne la vie à toutes ſes créatures, qui fournit aux arbres les ſucs qui leur ſont analogues, qui communique à cette ſéve la force de circuler dans les canaux, & de diſtribuer aux arbres la nourriture, la vie, & l'accroiſſement. Hélas! qu'il ſoit poſſible de voir chaque année toutes ces choſes, ſans y faire l'attention convenable, c'eſt ce dont je ne fournis que trop la preuve.

Voilà déjà bien des années qu'au retour du printems, j'ai eu occaſion d'obſerver cette vertu vivifiante qui ſe manifeſte dans les plantes & dans les arbres; mais je n'y ai pas fait plus de réflexion que les animaux qui paiſſent dans les campagnes. Et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'eſt que j'ai été également inattentif à la conſervation de ma propre vie, à l'accroiſſement de mon corps, à la circulation de mon ſang.

Ah! puiſſé-je au moins, à préſent que j'ai le bonheur de revoir un nouveau printems, penſer d'une manière plus raiſonnable & plus Chrétienne! Puiſſé-je reconnoître enfin, dans toutes les œuvres de la nature, ce Créateur bienfaiſant qui n'eſt pas éloigné de moi, & dont chaque créature me prêche la grandeur!

Mais tous mes ſouhaits ſeront infructueux, ſi toi-même, Seigneur, qui es le Dieu de toute grâce, ne daignes incliner mon cœur à reconnoître & à glorifier ton ſaint & grand nom. A préſent que toute la nature ſe ranime, fais que mon ame ſoit vivifiée par ton eſprit.

Que cette nouvelle exiſtence, que tous les végétaux reçoivent dans cette aimable ſaiſon, ſoit le ſignal qui me réveille moi-même de mon aſſoupiſſement, & qui m'excite à marcher devant toi en ſainteté, à mener une vie active & qui te ſoit agréable, à ſentir vivement & à célébrer ta puiſſance & ta bonté. Que ce ſoit là le ſacrifice que mon ame t'offre dans ces jours qui nous donnent de ſi belles eſpérances.

VINGT-SEPTIEME MARS.

Sur l'ignorance où nous ſommes de notre ſort à venir.

Si nous ignorons les événemens qui nous attendent dans l'avenir, il ne faut pas en chercher uniquement la cauſe dans la nature de notre ame, dont les facultés & les lumières ſont renfermées dans des bornes fort étroites, mais auſſi dans la volonté expreſſe & infiniment ſage du Créateur. Il a connu les forces de l'homme, & il n'a pas voulu lui donner plus de connoiſſances qu'il n'en pourroit ſupporter.

Les connoiſſances ſont pour l'ame ce que la lumière du ſoleil eſt pour les yeux: un trop grand éclat les bleſſeroit ſans leur être utile. Il ſeroit très-dangereux pour la vertu des hommes, qu'ils euſſent la faculté de prévoir d'avance ce qui leur doit arriver. Car les circonſtances extérieures ont preſque toujours quelque influence ſur la façon de penſer & ſur les réſolutions que l'on forme. Ainſi plus les événemens futurs nous ſeroient connus, & plus auſſi nous aurions de tentations à ſurmonter, plus notre vertu auroit d'obſtacles à craindre. Et combien ne ſe tourmenteroit-on pas ſi l'on pouvoit lire dans l'avenir!

Suppoſons, en effet, que les événemens futurs doivent être agréables & heureux: tant que l'on ne prévoit pas ce bonheur plus grand qui nous attend, on jouit avec reconnoiſſance & avec joie des avantages actuels que l'on poſsède. Mais tirez le rideau, & montrez à l'homme une agréable perſpective dans l'avenir, il ceſſera dès-lors de jouir du préſent. Il ne ſera plus content, plus heureux,

plus reconnoiſſant. Il attendra avec inquiétude & avec impatience cette fortune qui lui eſt deſtinée, & les jours s'écouleront ainſi les uns après les autres ſans qu'il en jouiſſe. Mais, ſuppoſé que les événemens futurs doivent être triſtes & fâcheux, nous en éprouvons d'avance toute l'amertume auſſi-tôt que nous les prévoyons. Les jours qui ſe ſeroient écoulés agréablement, en repos & en tranquillité, ſi l'avenir nous étoit demeuré caché, ſe paſſent, dès qu'il nous eſt connu, dans l'inquiétude, dans l'abattement & dans la déſolante attente d'un malheur certain. En un mot, l'idée des diſgraces qui nous ſont réſervées nous empêcheroit de goûter les plaiſirs actuels, & nous y rendroit inſenſibles. Quelle n'eſt donc pas la ſageſſe & la bonté de Dieu d'avoir voilé l'avenir à mes yeux, & de ne m'inſtruire de mon ſort qu'à meſure que les événemens qui me ſont deſtinés arrivent! Je ne ſouhaiterai jamais d'anticiper & de goûter d'avance le bonheur qui m'attend, ni de ſentir le poids du malheur avant qu'il ſoit arrivé. Je veux, au contraire, toutes les fois que je penſerai à l'avenir, louer Dieu de ce que l'ignorance où je ſuis à cet égard m'épargne tant d'inquiétudes, de ſoucis & de craintes. Et pourquoi ſouhaiterois-je de voir à travers le voile qui me dérobe l'avenir? Si je ſuis aſſuré de ma réconciliation avec mon Dieu & mon Rédempteur, je puis auſſi être certain que tous les événemens futurs, qu'ils ſoient triſtes ou agréables, contribueront immanquablement à mon vrai bien. Et n'eſt-ce pas un Dieu appaiſé & réconcilié qui dirige tous les événemens, & qui règle l'avenir? Il voit d'un coup-d'œil tout le cours, tout l'enſemble de ma carrière, non-ſeulement cette portion de ma vie qui eſt déjà paſſée, mais encore celle qui eſt encore devant moi & qui s'étend juſques dans les profondeurs de l'éternité. Quand je me livre au ſommeil, je me recommande aux ſoins de mon père céleſte, ſans m'inquiéter de ce qui pourra m'arriver pendant la nuit. Et quand je me réveille, je remets mon ſort entre ſes mains ſans me mettre en peine des événemens dont le jour pourra être marqué. Au milieu même des dangers dont je ſuis environné, & des malheurs qui me menacent, je me ſouviens de la bonté de Dieu, je

me confie en lui, & je ne doute pas qu'il ne les éloigne ou qu'il ne les faſſe tourner à mon avantage. Et quoique je ne ſache pas quels maux m'attendent dans l'avenir, je ſuis ſans inquiétude à cet égard, parce que je ſais que Dieu les connaît & que lorſqu'ils ſeront arrivés, il ne manquera pas de me conſoler & de me ſoutenir. C'eſt donc à ce ſage & miſéricordieux arbitre de ma vie que j'abandonne, avec une entière confiance, le ſoin de ma deſtinée. " Ce que Dieu a déterminé à mon égard doit " néceſſairement arriver: c'eſt la portion qui m'eſt " deſtinée & qui me convient. Le calice qui m'eſt préſenté, je le reçois ſans répugnance & ſans murmure, " perſuadé, comme je le ſuis, qu'il me ſera ſalutaire. " Je remets mon ſort entre les mains du Seigneur, & je " m'en rapporte entièrement à tout ce qu'il trouvera bon " de décider rélativement à ma vie & à ma mort. Soit " que je vive ou que je meure, ma portion & mon héritage ſera la félicité du paradis. Mon ame ſois donc " tranquille: ta gloire eſt de te ſoumettre à la volonté de " celui qui t'a créée." Arrive donc tout ce qu'il plaira à Dieu: il eſt mon père céleſte, & il ſaura bien me conduire, à travers tous les dangers, au bonheur qu'il me deſtine.

VINGT-HUITIEME MARS.

Approches inſenſibles de la nuit.

COMME la nuit eſt par elle-même un bienfait du Créateur, c'eſt auſſi une ſage & bienfaiſante diſpenſation qu'elle n'arrive que peu-à-peu. Un paſſage ſubit de l'éclat du jour à l'obſcurité de la nuit ſeroit également incommode & effrayant. Une révolution ſi bruſque occaſionneroit une interruption générale dans les travaux des hommes; ce qui dans certaines affaires qu'on a intérêt de finir & qui ne ſouffrent point de délai, pourroit être très-préjudiciable. La nature entière, les hommes & les animaux ſeroient ſaiſis d'effroi, & il ſeroit impoſſible que, dans ce paſſage ſoudain de la lumière aux ténèbres, les organes de la vue ne ſouffriſſent beaucoup. L'ob-

ſcurité ne nous ſurprend donc pas tout d'un coup ; elle avance à pas lents, & le crépuſcule qui précède la nuit nous laiſſe le tems de terminer nos affaires les plus preſſées, & de faire les arrangemens néceſſaires. Par ce moyen l'arrivée de la nuit ne nous inquiète & ne nous incommode point, & nous ſommes avertis à tems de nous y préparer.

Mais d'où viennent ces reſtes de lumière, qui ſur la fin de chaque jour tempèrent & adouciſſent, en quelque ſorte, le triſte aſpect de la nuit ? Nous ne voyons plus le ſoleil, & cependant une partie de ſon doux éclat nous récrée encore. Admirez ici, mon cher lecteur, le ſage & bienfaiſant arrangement de la nature. L'atmoſphère qui nous environne a été arrangée de manière qu'elle peut nous rendre ce ſervice ſi eſſentiel. Les rayons du ſoleil, qui tombent ſur les parties ſupérieures de l'air, ne continuent point leur route en ligne droite, mais ils ſe courbent, & ce pli les amène où leur première direction ne les conduiſoit pas. L'atmoſphère ayant ainſi courbé & détourné vers notre climat un grand nombre de rayons, qui ſans cela n'y ſeroient point arrivés, les réfléchit enſuite juſqu'à nos yeux, & par ce moyen nous jouiſſons plus long-tems de la lumière, & le tems du travail eſt conſidérablement prolongé.

C'eſt ainſi que la bonne Providence a réglé, non-ſeulement les grandes révolutions des ſaiſons, mais auſſi la viciſſitude journalière de la lumière & des ténèbres, de la façon la plus avantageuſe pour nous. Reconnoiſſons donc, avec actions de grâces, la bonté de notre Créateur, & adorons ſa ſageſſe dans cet arrangement qui nous eſt ſi utile. L'approche inſenſible de la nuit, dans la nature inanimée, me fait penſer à l'approche du ſoir de ma vie. Il vient auſſi par degrés ; &, preſque ſans m'en appercevoir, je ſerai environné des ombres de la mort. Ah ! Dieu veuille qu'alors le grand ouvrage que j'ai à faire ſoit heureuſement terminé, & que j'aie rempli la tâche qui m'eſt aſſignée ! Il faut que je travaille tandis qu'il eſt jour : le nuit vient en laquelle perſonne ne peut travailler.

VINGT-NEUVIEME MARS.

Magnificence de Dieu dans ſes œuvres.

POURQUOI les œuvres de Dieu ont-elles tant d'éclat? Pourquoi y a-t-il tant de magnificence dans tout ce que nous voyons? Pourquoi découvrons-nous de toutes parts tant d'objets divers & innombrables qui paroiſſent tous les uns plus beaux que les autres, & dont chacun a ſes charmes propres & particuliers? D'où vient que je trouve par-tout de nouveaux ſujets d'étonnement & d'admiration? C'eſt ſans doute afin que je ne ceſſe jamais d'admirer & d'adorer le grand Etre, qui eſt infiniment plus beau, plus ſublime, & plus magnifique que tout ce qui frappe mes ſens, et que j'admire le plus dans la nature; c'eſt afin que je puiſſe me dire continuellement à moi-même: ſi les œuvres ſont ſi accomplies, que ſera-ce de celui qui les a faites; ſi telle eſt la beauté des créatures, quelle ne doit pas être l'inexprimable beauté, l'infinie grandeur de celui qui voit d'un coup-d'œil tout la création?

Si le ſoleil a un éclat que mes yeux ne ſauroient ſoutenir, dois-je être ſurpris que celui qui alluma ce globe habite une lumière inacceſſible, où nul homme ne l'a vu & ne le peut voir? Seroit-il moins admirable que les êtres que ſes mains ont formés? Plus ſes œuvres ſont merveilleuſes, plus il doit exciter lui-même notre étonnement & notre admiration. Si nous pouvions comprendre toute ſa grandeur, il ne ſeroit pas Dieu, ou bien nous ne ſerions pas des hommes.

Comment pourrois-je donc mieux étendre mes vûes, & amaſſer un plus riche tréſor d'idées & de lumières, qu'en contemplant ce Dieu dont la grandeur & la magnificence n'ont aucunes bornes? Et n'eſt-ce pas dans une telle contemplation que toutes les facultés de mon ame pourront acquérir cette force & cette énergie qui me rendra capable de jouir d'un bonheur infini? Plus ici-bas mon eſprit aura acquis d'étendue, plus il ſe ſera agrandi en contemplant le plus grand de tous les Etres, et plus auſſi il ſera en état de le comprendre dans l'économie future, autant,

au moins, qu'une créature humaine en peut être capable.

Je veux donc déſormais partager mon attention entre Dieu et la nature ; mais ſeulement afin de conſidérer dans celle-ci, comme dans un miroir, l'image de cet Etre que je ne ſaurois contempler face à face. Je veux raſſembler les beautés & les perfections diverſes qui ſont diſperſées dans le vaſte empire de la création ; & lorſque leur multitude innombrable me frappera d'étonnement, je me dirai à moi-même que, comparées aux perfections de leur Créateur, elles ſont moins qu'une goutte comparée à l'Océan. Je veux ne conſidérer dans les êtres créés que ce qu'ils ont d'aimable & de beau, en faiſant abſtraction de ce qu'ils ont de fini & de borné, pour me faire une idée plus juſte & plus digne de l'excellence du Maître de l'univers. Et lorſque la vue des défauts & des imperfections des créatures aura affoibli mon admiration pour leur beauté, je m'écrierai : Si la création eſt ſi belle nonobſtant toutes ſes défectuoſités, combien grand & digne d'admiration ne doit pas être celui dont la ſplendeur eſt ſans tache, plus pure que la lumière, plus brillante que le ſoleil !

Alors donc, ô mon ame, raſſemble toutes tes forces pour t'occuper uniquement de la contemplation du Dieu tout adorable. Ne te donne point de repos juſques à ce que tu aies pris ton eſſor juſqu'aux perfections ſans bornes de celui qui eſt infiniment élevé au-deſſus de tous les êtres les plus parfaits. Que ta principale étude ſoit d'apprendre à connoître Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus grand que Dieu, parce que cette connoiſſance ſeule peut ſatisfaire tes deſirs, & remplir ton cœur d'une paix & d'une joie que rien ne ſauroit troubler, & qu'elle eſt même un avant-goût de cette connoiſſance plus parfaite dont tu ſeras favoriſée aux pieds de ſon trône, et qui fera ton bonheur pendant toute l'éternité.

Oui, mon Dieu et mon roi, je t'exalterai et je bénirai ton nom à toujours & à perpétuité. Je te bénirai chaque jour & je te célébrerai par des louanges immortelles. Je parlerai de la magnificence glorieuſe de ta majeſté & de tes actions merveilleuſes, afin que les autres hommes célèbrent les prodiges de ton pouvoir & de ta bonté, lorſque

je leur aurai fait connoître quelle eſt ta grandeur. Ma bouche publiera les louanges du Seigneur, afin que tous les hommes béniſſent le nom de ſa ſainteté à toujours & à perpétuité.

TRENTIEME MARS.

De l'arrangement des ſaiſons dans les autres planètes.

La rotation diurne de la terre autour de ſon axe, & ſon mouvement annuel autour du ſoleil, nous procurent les plus grands avantages. Cela ne nous autoriſe-t-il pas à préſumer que les autres planètes ont des avantages ſemblables ? La plupart d'entr'elles ſe meuvent auſſi autour de leur axe, & il eſt très-vraiſemblable qu'il en eſt de même de mercure & de ſaturne, quoique nous ne puiſſions pas obſerver leur mouvement. Toutes les planètes ſe meuvent dans leurs orbites autour du ſoleil, & même les planètes ſecondaires font une pareille révolution autour de leur planète principale. Or, comme le mouvement de la terre produit les viciſſitudes conſtantes du jour & de la nuit, & le changement des ſaiſons, il eſt bien apparent que la même choſe arrive dans les autres planètes.

Vénus tourne autour de ſon axe dans l'eſpace de vingt-trois & un tiers heures ; Mars achève cette révolution en vingt-quatre & deux tiers heures ; Jupiter en dix heures ; & la lune en vingt-huit jours. Si donc nous partageons le jour, c'eſt-à-dire, le tems pendant lequel ſe fait cette révolution ; ſi, dis-je, nous le partageons, comme nous le faiſons à l'égard de notre terre, en vingt-quatre parties égales, dont chacune s'appelle une heure, les heures de Vénus ſeront un peu plus petites & celles de Mars un peu plus grandes que les nôtres. Pour les heures de Jupiter, elles ne ſeront pas ſeulement la moitié auſſi grandes que celles de la terre. Mais ſi la lune met vingt-huit jours à ſe mouvoir autour de ſon axe, un jour entier, & même plus, ſeroit dans cette planète, ce qu'eſt une heure dans notre globe. Il eſt auſſi à remarquer que la poſition de l'axe des planètes eſt inclinée comme celle de notre terre, d'où il ſuit naturellement que, pendant leur révolution

autour du ſoleil, leur partie ſeptentrionale eſt tantôt moins éclairée. N'eſt-il donc pas vraiſemblable que, dans toutes les planètes, les révolutions des ſaiſons, & la longueur & brièveté alternative des jours doit avoir lieu comme ſur la terre?

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi toutes ces réflexions? Elles auroient déjà leur utilité quand elles ne ſerviroient qu'à augmenter nos connoiſſances. Mais elles nous paroîtront plus importantes, encore ſi nous penſons aux conſéquences qui en réſultent. Ne pouvons-nous pas en conclure que les autres planètes ſont auſſi habitées par des créatures vivantes? Toutes les planètes ſont ſemblables à la terre; elles ſont, comme elle, éclairées et échauffées par le ſoleil; elles ont également leur nuit et leur jour, leur été et leur hiver: à quoi bon tout cela ſi ces mondes n'avoient point d'habitans?

O mon Créateur, quelle idée tout ceci ne me donne-t-il pas de ta grandeur! Que l'étendue de ton empire eſt immenſe! Que les merveilles de ta puiſſance et de ta bonté ſont impoſſibles à ſonder! Quand je me repréſente tous ces mondes, où ta gloire ſe manifeſte autant et peut-être plus que ſur notre globe, tout ce que je puis, c'eſt d'être frappé d'étonnement et de t'adorer avec les ſentimens de la plus profonde vénération. Ainſi donc, ſuppoſé que de deſſus la terre il ne s'élevât aucune hymne à ton honneur, tes louanges au moins retentiroient ſans doute dans tous ces mondes qui roulent ſur ma tête dans l'immenſe étendue.

Mais vaudrois-je me laiſſer ſurpaſſer par les habitans de ces planètes dans la glorification de ton ſaint nom! Non, ô mon Dieu, je veux déſormais, avec une ſainte émulation, joindre mes cantiques aux leurs, & célébrer avec eux tes immortelles louanges. Je veux inviter tous les êtres qui, comme moi, ſont ſortis de tes mains, je veux les inviter à te bénir, je veux leur dire: "Le Seigneur eſt Dieu! Le Seigneur eſt Dieu! Rendons à Dieu l'honneur qui lui eſt dû. Alléluya." Amen.

TRENTE-UNIEME MARS.

Soins paternels de la Providence pour la conſervation de notre vie dans toutes les parties du monde.

Nous connoiſſons à préſent une grande partie de notre globe, & l'on découvre encore de tems en tems de nouvelles régions. Mais on n'eſt encore arrivé dans aucun lieu où la nature ne produiſit rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie humaine. Nous connoiſſons des pays où le ſoleil brûle preſque tout, où l'on ne voit guère que des montagnes & des plaines de ſable, où la terre eſt preſque entièrement dépouillée de la verdure qui la pare ſi bien dans nos climats. Il y a des pays que les rayons du ſoleil ne récréent preſque jamais, & qui n'éprouvent que rarement ſa chaleur bienfaiſante, où un hiver preſque perpétuel engourdit tout, où il n'y a ni culture, ni fruits, ni moiſſons. Et cependant il s'y trouve des hommes & des animaux qui n'y manquent point de ſubſiſtance. Les productions que la Providence leur a refuſées, parce qu'elles auroient été ou brûlées par l'ardeur du ſoleil ou gelées par la rigueur du froid, ſont remplacées par des préſens plus convenables à ces climats, & dont l'homme & les animaux peuvent ſe nourrir. Les habitans cherchent avec ſoin ce que la nature leur offre; ils ſavent l'approprier à leurs uſages, & ils ſe procurent ainſi tout ce qui eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance & pour les commodités de la vie.

Dans la Lapponie, la Providence a arrangé les choſes de manière que, même un mal très-incommode aux habitans, devient pour eux un moyen de conſervation. Il s'y trouve des multitudes innombrables de moucherons qui, par leurs piqûres, deviennent le fléau des Lappons, & dont ils ne peuvent ſe garantir qu'en entretenant dans leurs cabanes une fumée épaiſſe & continuelle, & qu'en s'enduiſant le viſage de goudron. Ces inſectes dépoſent leurs œufs ſur les eaux, & attirent ainſi un grand nombre d'oiſeaux aquatiques qui s'en nourriſſent, & qui, étant enſuite pris par les Lappons, deviennent eux-mêmes la principale nourriture de ces peuples.

Les Grœnlandois préfèrent en général la nourriture animale à la végétale, & il eſt vrai qu'il y a très-peu de végétaux dans ces ingrates & ſtériles contrées. Il s'y trouve cependant quelques plantes dont les habitans font un grand uſage, l'oſeille, par exemple, l'angélique, & ſur-tout l'herbe aux cuillers (cochlearia). Mais leur principal aliment eſt le poiſſon qu'ils appellent augmarſet, & qui reſſemble aſſez au chabot. Après qu'ils l'ont ſéché en plein air ſur les rochers, il leur tient tous les jours lieu de pain ou de légumes, & ils le conſervent pour l'hiver dans de grands ſacs de cuir ou dans de vieux habits. En Iſlande, où il n'y a point non plus d'agriculture à cauſe du froid rigoureux, le peuple ſe nourrit de poiſſons ſecs au lieu de pain. Les Dalécarliens, qui habitent les contrées ſeptentrionales de la Suède, n'ayant point de bleds, ſe font du pain avec l'écorce de bouleau & de pin, & avec une certaine racine qui croît dans les marais. Les habitans du Kamtſchatka ſe nourriſſent de la tige de l'acanthe, qu'ils mangent crue après l'avoir pelée. En Sibérie, on fait beaucoup d'uſage des oignons d'une eſpèce de lis, qu'on appelle martagon.

Père adorable des hommes, quels ne ſont pas les tendres ſoins de ta Providence pour notre conſervation! Avec quelle bonté n'as-tu pas diſtribué ſur la terre tout ce dont nous avons beſoin pour notre ſubſiſtance! Ta ſageſſe voyoit, dès avant la fondation du monde, tous les dangers auxquels la vie des mortels ſeroit expoſée, et elle diſpoſa toutes choſes de manière que par-tout nous trouvons une nourriture ſuffiſante. Elle établit de tels rapports, de telles liaiſons, une telle communication entre les habitans de la terre, que des peuples, ſeparés les uns des autres par les plus vaſtes mers, travaillent cependant pour leur ſubſiſtance et leurs commodités mutuelles. Pourroit-on aſſez admirer et révérer la divine ſageſſe, qui nous a donné un corps formé de manière qu'il n'eſt pas aſtreint à telle ou telle nourriture particulière, mais qu'il peut faire uſage de toutes ſortes d'alimens! Ainſi, par une bonté qu'on ne ſauroit trop célébrer, " l'homme ne vit pas de pain ſeulement, mais de toute parole qui ſort de la bouche de Dieu," Matth. iv. 4 : c'eſt-à-dire, de tout ce que Dieu ordonne, de tout ce qui, dans la nature, a

reçu la vertu de le nourrir et de le ſuſtenter. Et c'eſt parce qu'il " ouvre ſa main pour raſſaſier à ſouhait " toute créature vivante, que tous les êtres tournent les " yeux vers lui, attendant qu'il leur donne la nourriture " lorſqu'il en eſt tems." Pſeaum cxlv. 15, 16. Ce mois, qui finit aujourd'hui, en eſt une nouvelle preuve. Père tendre et miſéricordieux, je te bénirai juſqu'à mon dernier ſoupir pour tant de bienfaits, pour tant de moyens de ſubſiſtance que ta main libérale daigne me fournir.

TRENTE-UNIEME MARS*.

Cantique d'actions de grâces.

Mon ame chante ſon bonheur en ta préſence, ô Eternel! Je chante avec un cœur plein de gratitude la bonté de mon Dieu!

L'homme, qui n'eſt que pouſſière, qu'eſt-il pour que tu penſes à lui? Maître de l'univers, qu'avons nous que nous n'ayons reçu de ta gratuité?

Qui a étendu le firmament dont la vue nous tranſporte? Qui eſt celui dont la main bienfaiſante et divine a paré le globe de la terre?

Qui revêt de beauté les collines, les vallons, et les prairies? Qui a planté les forêtes, et les arr ſe de pluie & de roſée? Qui développe et fait germer le grain confié à la terre?

Qui nous ramène chaque jour le ſoliel dans tout ſa pompe? Qui, durant la nuit, ordonne à la lune d'éclairer les humains? Qui eſt-ce qui couronne de bénédictions chaque année pour ouvrir nos cœurs à la joie? Qui eſt-ce qui nous aime ſans variation, lors même que ſon tonnerre nous menace?

O homme! réfléchis ſur le cours entier de ta vie: qui t'a aidé juſqu'à maintenant; qui depuis ta jeuneſſe, a été ton ſoutien? qui eſt-ce? réponds.

Seigneur, notre ſouverain maître! c'eſt de toi ſeul que le ſalut découle ſur les humains. Nous ſommes le peuple qui t'appartient, et tu es notre Dieu.

Combien ſont grandes ta bonté et ta fidélité! tu comptes même les cheveux de notre tête; tu nous aſſiſtes viſiblement dans châque danger.

Oui, ta bonté s'étend auſſi loin que s'étendent les nuées: le jeune corbeau crie à toi, Dieu de miſéricorde, et ta main le nourrit.

Puiſſant ami de l'homme! Tu es touché des ſouffrances et des douleurs du Chrétien. Ton cœur paternel compte les larmes qu'il répand en ſilence.

Du haut de ſon trône ſublime, Dieu jette un regard de bonté ſur le cœur humble qui s'abaiſſe devant lui. Elève toi, ame immortelle, vers celui par qui tu es.

Pſalmodie, adore éternellement, avec une ſainte confiance, le Dieu qui a tout fait pour toi! Mon ame, n'oublie aucun de ſes bienfaits.

AVRIL.

PREMIER AVRIL.

Hymne du printems.

Louange ſoit rendue à Dieu qui a créé le printems! à Dieu qui a paré la ſurface de la terre! A lui ſoit gloire, honneur, et puiſſance, car il rend heureux les êtres qu'il a formés. Le Seigneur crée! Le Seigneur conſerve! Il aime, il bénit ce monde, ouvrage de ſa main! Célébrez-le, ô vous ſes créatures!

Dans ces jours fortunés où l'homme n'avoit point encore abandonné ſon Dieu, affranchie du péché et du châtiment qu'il entraîne, la terre étoit un paradis. Aujourd'hui le crime et le châtiment l'ont défigurée; cependant on y reconnoît toujours la main de ſon ſublime auteur, et la terre eſt encore le parvis du ciel.

La campagne qui ſembloit morte, ſe réveille et ſe ra-

nimé; chaque nouveau jour amène de nouvelles bénédictions; le vermiſſeau qui rampe dans la pouſſière, l'oiſeau qui plâne dans les airs, ſe réjouiſſent de leur exiſtence.

La face de la terre eſt rajeunie; le ciel brille d'un éclat pur et ſerein; les montagnes, les vallées, et les forêts retentiſſent de joyeux accens; et celui qui donne à tous l'être et la vie jette un regard plein de miſéricorde ſur les œuvres de ſa création.

Cependant, ô Créateur, les champs et les prairies ſont privés d'ame et de ſentiment, et tu n'as pas choiſi l'animal deſtitué de raiſon pour le former à ta reſſemblance. C'eſt l'homme ſeul qui ſe réjouit en toi; l'homme ſeul te connoît, ſent ton exiſtence, et aſpire à exiſter éternellement.

Célébrons-le! Il eſt près de nous! Que toutes ſes armées le pſalmodient! Le Seigneur eſt préſent par-tout, dans le ciel, ſur la terre, et dans les mers! Je te glorifie, et je chante ta louange; car tu es là où je ſuis, toujours près de moi par ta puiſſance, ton amour, et tes bienfaits.

Tu appelles les nuées ſur les campagnes, et tu appaiſes la ſoif de la terre pour que l'homme s'enrichiſſe des dons de ta main. Tu ordonnes à la gêrle, à la roſée, et aux vents, ces meſſagers de ta puiſſance, d'être pour nous des ſources de joie.

Même quand la tempête s'élève, quand la foudre menace et fait pâlir les humains, c'eſt alors que la bénédiction et la fertilité jailliſſent du ſein des ténèbres orageuſes. Bientôt le ſoleil nous rend ſa lumière, et aux éclats du tonnerre ſuccèdent des chants d'allégreſſe.

C'eſt en toi ſeul que nous trouvons le bonheur, en toi, unique auteur de tous les biens. C'eſt toi qui au ſéjour céleſte nous feras puiſer le ſalut dans des ſources éternelles. Heureux, dès ici-bas, heureux le mortel qui ſe ſoumet à ton empire et ſe prépare à ſortir avec joie de ce monde, dans l'eſpoir de s'unir à toi ſon Créateur et ſon père, et à Jéſus ſon rédempteur!

PREMIER AVRIL*.

Abus que l'on fait des animaux.

Les hommes abuſent en tant de manières des animaux, qu'il ſeroit difficile d'en faire l'énumération. Ces abus peuvent cependant ſe rapporter à deux claſſes principales. Car on fait ou trop peu ou trop de cas des animaux, et à l'un et l'autre égard on agit d'une manière contraire aux intentions du Créateur. D'un côté, nous faiſons trop peu de cas des brutes, lorſque ſous prétexte que Dieu nous en a permis l'uſage, nous nous arrogeons un empire illimité ſur elles, & nous croyons être en droit de les traiter ſelon nos caprices. Mais comment pourrions-nous prouver que nous avons ce droit? & ſuppoſé même que nous l'euſſions, ſeroit-il juſte que notre empire dégénérât en cruauté & en tyrannie? Tout homme qui n'eſt pas encore corrompu par des paſſions & des habitudes vicieuſes, eſt naturellement porté à la compaſſion pour tout être doué de ſentiment & de vie. Cette diſpoſition nous fait ſans doute honneur, & elle eſt ſi profondément gravée dans notre ame, qu'un homme qui ſeroit venu à bout de l'extirper montreroit par-là même juſqu'à quel point il s'eſt dégradé, & combien il eſt déchu de la nobleſſe de ſa nature.

Il n'aura plus alors qu'un pas à faire pour refuſer aux hommes la compaſſion qu'il n'accorde pas aux animaux, & bientôt il ſera un monſtre. L'expérience ne juſtifie que trop ce que je dis là, & mes lecteurs pourront aiſément s'en rappeler des exemples. L'hiſtoire nous en fournit: on y voit que les peuples qui ſe plaiſoient aux combats des animaux, ſe diſtinguoient auſſi par leur cruauté envers leurs ſemblables. Tant il eſt vrai, que notre conduite envers les bêtes influe ſur notre caractère moral & ſur la douceur de nos mœurs. Mais, dira-t-on, nous avons cependant le droit de tuer les animaux nuiſibles. Je l'avoue, mais s'enſuit-il de-là que nous ſoyons autoriſés à leur arracher, ſans regret & ſans compaſſion, une vie qui eſt ſi chère à toutes les créatures; que lorſque la néceſſité nous y contraint, nous puiſſions y trouver du plaiſir & une joie

barbare; qu'en leur ôtant la vie nous ſoyons en droit de leur faire ſouffrir mille tourmens recherchés, ſouvent plus cruels que la mort même ? J'accorde encore que la Créateur nous a donné les animaux pour ſervir à nos beſoins & à nos plaiſirs, & qu'ils ſont deſtinés à alléger nos travaux par les leurs ; mais s'enſuit-il de-là que nous puiſſons les fatiguer ſans la moindre néceſſité, les excéder de travaux au-deſſus de leurs forces, leur refuſer une ſubſiſtance méritée par leurs ſervices ; enfin, aggraver leurs peines par les traitemens les plus durs ?

Mais en voilà aſſez ſur le premier abus dont nous avons fait mention. Les hommes tombent quelquefois dans une autre extrémité en faiſant trop de cas des bêtes. Celles qui ſont d'un caractère ſocial, qui ont plus de liaiſons avec nous, qui nous environnent, qui vivent dans nos maiſons, qui nous amuſent ou qui nous ſont utiles, nous inſpirent ſouvent une tendreſſe outrée & ridicule. J'ai preſque honte de dire qu'il y a des hommes & des femmes aſſez extravagans, pour aimer ces créatures au point de leur ſacrifier ſans balancer les devoirs tout autrement eſſentiels auxquels ils ſont tenus envers leurs ſemblables. Que la guerre s'allume entre les nations, que des armées ſe détruiſent les unes les autres, la nouvelle n'en fera pas la moindre impreſſion ſur cette dame, qui, quelques jours après ne pourra ſe conſoler de la perte de ſon épagneul. Que de choſes il y auroit à dire là-deſſus ! mais je m'arrête pour terminer cette méditation par une remarque très-importante. Les parens, & tous ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, ou qui vivent avec eux, ne ſauroient être trop attentifs à s'abſtenir ſcrupuleuſement de faire le moindre abus des animaux. Il eſt d'autant plus néceſſaire d'inſiſter ſur cette maxime, qu'en général la pratique en eſt très-négligée, & qu'on donne ſur cet article les plus mauvais exemples aux enfans, ce qui influe quelquefois de la manière la plus funeſte ſur toute leur éducation. Il ne faudroit jamais tuer aucune bête en leur préſence, et moins encore leur en donner la commiſſion. Qu'on les accoutume à traiter les animaux comme des êtres qui ont de la vie & du ſentiment, & à l'égard deſquels nous avons des devoirs à remplir. Mais d'un autre côté, que l'on prenne bien garde que les enfans ne

s'attachent pas trop aux animaux, et qu'ils ne ſe paſſionnent point pour eux, comme ils y ſont aſſez portés. En veillant avec ſoin pour que les enfans n'abuſent des animaux en aucune manière, il faut auſſi leur apprendre à en faire un bon uſage, afin que, dès leur plus tendre jeuneſſe, ils s'accoutument à reconnoître, même dans ces créatures, l'empreinte des perfections du Créateur.

DEUXIEME AVRIL.

Du mouvement de la terre.

LORSQUE le raviſſant ſpectacle du ſoleil-levant renouvelle chaque matin dans vos ames la reconnoiſſance & l'admiration que vous inſpire le ſublime auteur de l'univers, vous pouvez obſerver en même-tems que le lieu de ce magnifique ſpectacle change par intervalle. Pour vous en convaincre par vos propres yeux, examinez l'endroit où le ſoleil ſe lève au printems & en automne; vous l'appercevrez enſuite en été plus au ſeptentrion, & en hiver plus au midi. Vous en conclurez avec raiſon qu'un mouvement doit être la cauſe de ces changemens; car vous ne ſauriez voir un corps quelconque changer de place ſans qu'il ſe ſoit produit un mouvement, ſoit en vous, ſoit en lui. Naturellement vous êtes porté à croire que c'eſt le ſoleil qui ſe meut, & qu'à cauſe de cela vous le voyez tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Mais comme les mêmes phénomènes devroient avoir lieu; ſuppoſé que le ſoleil reſtât immobile, & que ce fût vous qui, avec la terre, tournaſſiez autour de lui, & que d'ailleurs on n'apperçoit ni le mouvement du ſoleil ni celui de la terre, vous devez vous en rapporter moins à vos propres conjectures, qu'aux obſervations multipliées que les aſtronomes ont faites dans le ciel & qui conſtatent le mouvement de la terre.

Repréſentez-vous donc en premier lieu l'eſpace immenſe où ſe trovent les corps céleſtes, eſpace qui eſt ou vuide ou rempli d'une matière infiniment ſubtile qu'on nomme éther; c'eſt-là que nage notre globe, auſſi-bien que toutes les autres planètes qui compoſent notre ſyſtême ſolaire.

Le ſoleil, de la grandeur duquel nous avons parlée dans un de nos diſcours précédens, eſt placé au centre, entouré de ſes ſujets, qu'il ſurpaſſe de beaucoup en grandeur. La peſanteur, que notre globe a en commun avec tous les autres corps, l'entraîne vers ce centre, ou bien le ſoleil attire la terre par la vertu qu'ont les grands corps d'attirer ceux qui le ſont moins. Ainſi, toutes les fois que la terre tend à s'éloigner du ſoleil, elle en eſt attirée de nouveau. Elle ſe meut donc en cercle autour de lui, de la même manière qu'on voit tourner une fronde, ou, pour me ſervir d'un exemple encore plus analogue, comme un boulet de canon, qui décrit d'abord une ligne courbe; il eſt vrai qu'il retombe ſur la terre après avoir parcouru une certaine diſtance; mais peut-être il prolongeroit cette ligne par l'eſpace de quelques milles, ſi on l'avoit fait partir de-deſſus une haute montagne: ſuppoſez une élévation plus grande, il iroit plus loin à proportion; ajoutez encore à cette élévation, & il ira juſques chez nos Antipodes, pour revenir enfin au point d'où il ſeroit parti. Tous ces effets auroient lieu d'après les lois de la gravitation ou de la force attractive de notre globe, & c'eſt de la même manière que celui-ci décrit ſon orbite autour du ſoleil. Cette orbite n'eſt pas un cercle parfait, mais une ellipſe dont le ſoleil eſt l'un des foyers, ce qui fait que nous ſommes plus loin de cet aſtre dans un tems que dans un autre. Cette orbite renferme quarante quatre mille demi-diamètres de notre terre. Pour faire ce voyage autour du ſoleil, elle emploie trois cent ſoixante-cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes & quarante-trois ſecondes, eſpace de tems qui eſt la meſure de notre année, & après la révolution duquel nous retrouvons le ſoleil au même endroit du firmament. Car, dans chaque point de l'orbite de la terre, cet aſtre nous apparoît dans le ciel du côté oppoſé, enſorte qu'à chaque mouvement inſenſible que fait la terre, nous nous figurons que c'eſt le ſoleil qui ſe meut. Au printems le ſoleil ſe montre également éloigné des deux pôles; delà vient que les jours y ſont égaux aux nuits. En été il ſe trouve de vingt-trois degrés trente minutes plus près du nord, ce qui nous occaſionne nos plus longs jours. En automne il revient au milieu des deux pôles;

en hiver il s'éloigne autant vers le ſud qu'il s'étoit rapproché du ſeptentrion, et c'eſt alors que nos jours ſont les plus courts.

Si tel eſt l'ordre & l'arrangement des grands ouvrages de la création, quel nouveau ſujet d'admirir et d'adorer la ſageſſe et la bonté ſuprême du Créateur de l'univers! Combien elle doit être précieuſe, ô Chrétien! chaque nouvelle connoiſſance qui te fait découvrir le père de la nature dans les œuvres de ſa main! Par-tout tu le retrouves, par-tout tu es obligé de t'écrier: Seigneur, tu as tout fait avec une ſageſſe merveilleuſe! Et ne voudrois-tu pas abandonner, avec une pleine confiance et une entière réſignation, la conduite de ta vie à celui qui régit les mondes avec tant de ſageſſe? Le ſoleil & les planètes obéiſſent à ſes lois ſans jamais s'en écarter, et tu voudrois t'oppoſer à ſa volonté et violer ſes commandemens? Lorſque tu entreprends un voyage où les dangers ſe multiplient à chaque pas, tu as raiſon de chercher ton réfuge dans ſes ſoins paternels. Et combien plus n'avons-nous pas beſoin de ſa protection puiſſante, dans cette courſe de tant de milliers de lieues, que nous fourniſſons tous les jours dans l'immenſe eſpace des cieux! N'eſt-ce pas là un nouveau bienfait de Dieu, bienfait peu reconnu de la plupart des hommes, que de nous avoir préſervé juſqu'ici dans un voyage qui devroit nous paroître ſi formidable? Des phénomènes moins importans, des dangers moindres que ceux-ci pourroient-ils encore ébranler notre courage, après ces preuves journalières que nous avons de la protection du Très-haut dans les plus importantes révolutions de la nature! Non, déſormais banniſſons toute défiance, ſurmontons toute crainte par la foi au Dieu tout-puiſſant des cieux & de la terre, que nous avons droit de nommer notre père par Jéſus Chriſt, qui nous a réconciliés avec lui.

TROISIEME AVRIL.

Des immenſes richeſſes de la nature.

Pour nous convaincre de l'extrême libéralité de la nature dans la diſpenſation de ſes dons, il ſuffiroit, ce ſem-

ble, de réfléchir ſur le nombre prodigieux d'humains qui reçoivent de cette mère bienfaiſante l'entretien, les vêtemens, & les plaiſirs dont ils jouiſſent. Mais comme c'eſt peut-être là une de ces choſes qui, parce qu'elles ſe reproduiſent tous les jours, ne ſont plus ſur nos cœurs l'impreſſion qu'elles devroient produire, nous tournerons nos réflexions ſur des créatures qui ſont faites en partie pour notre uſage, & dont quelques-unes ſont l'objet de notre mépris. Cette méditation nous apprenda que tous les êtres répandus ſur notre globe prêchent la bonté de leur auteur, & nous engagera à glorifier ſon ſaint nom, ſi nos cœurs ſont ſuſceptibles de ſentiment.

Une quantité innombrable de créatures vivantes, d'habitans de l'air, de la terre, et des eaux, ſont journellement redevables de leur ſubſiſtance à la nature. Les animaux même que nous avons ſoin de nourrir, ne doivent proprement qu'à elle cette nourriture. L'herbe, qui croît ſans qu'on la ſème, eſt leur principal aliment. La race entière des poiſſons ſubſiſte ſans le ſecours de l'homme, à moins que ce ne ſoit pour ſon amuſement qu'il en nourriſſe quelques-uns. De même les forêts produiſent ſans culture des glands; les prairies & les montagnes de l'herbe, & les champs de l'ivraie. Entre les oiſeaux, l'eſpèce la plus mépriſée, & peut-être la plus nombreuſe, eſt celle des moineaux: leur nombre eſt ſi prodigieux, que le roi de France, avec le produit de tous les champs de ſon royaume, ſeroit trop pauvre pour les nourrir durant l'eſpace d'une année. C'eſt la nature qui tire de ſon immenſe magaſin ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance, & cependant ils ne ſont que la moindre parti, de ſes nourriſſons. Le nombre des inſectes eſt ſi grand, que peut-être bien des ſiècles s'écouleront avant qu'on en puiſſe déterminer les diverſes claſſes & eſpèces. Quel n'eſt pas le nombre des moucherons? & que d'eſpèces différentes parmi ces petits animaux, dont nous ſentons la piqûre, & que nous voyons ſe jouer dans les airs! Le ſang qu'ils nous dérobent eſt pour eux une nourriture très-accidentelle, & l'on peut ſuppoſer que, pour un moucheron qui s'en repaît, il y en a des millions qui n'ont jamais goûté ni du ſang humain, ni du ſang de quelque animal que ce ſoit. De quoi vivent toutes ces

créatures ? Il n'y a pas une poignée de terre qui ne renferme des insectes vivans, & ils s'y nourrissent, ne fût-ce que des débris d'autres. Dans chaque goutte d'eau l'on découvre de créatures, dont les moyens de subsistance, aussi bien que la multiplication, sont incompréhensible.

Aussi immensément riche qu'est la nature en êtres vivans, aussi féconde est-elle en moyens de les faire subsister, ou plutôt c'est le Créateur qui a versé en elle cette source inépuisable de richesses. Par lui chaque créature trouve sa nourriture & sa demeure. C'est pour elles qu'il fait croître l'herbe sur la terre, laissant choisir à chacune l'aliment convenable à sa nature, & nulle d'entr'elles n'est assez chétive à ses yeux pour qu'il dédaigne de jeter sur elle un regard d'amour, & de pourvoir à ses besoins. Et c'est en ceci que se manifeste ta grandeur, ô Tout-puissant! Ce qu'aucun homme, ce qu'aucun monarque, même ce que tous les hommes & tous les monarques de la terre ensemble seroient incapables d'exécuter, tu le fais, ô Créateur; tu rassasies tous les animaux; tu repais le corbeau; tu nourris tous les insectes qui vivent dans l'air, dans l'eau, & sur la terre.

Eh! ne feroit-il pas pour toi ce qu'il fait pour eux, ô homme de peu de foi? Si jamais le doute ou l'iniquiétude vient à s'élever dans ton ame, considère les créatures dont Dieu prend un soin journalier. Que les oiseaux qui sont sous le ciel, les bêtes sauvages qui habitent les déserts, & les millions de créatures dont nul homme ne prend soin, deviennent tes maîtres dans l'art de vivre content.

" Lui qui habille les fleurs, qui donne la pâture à
" tous les animaux, ce grand Auteur de la nature connoît
" tous tes besoins; aie donc recours à lui, ame Chrétienne
" dans tes afflictions: seulement que tes prières soient
" accompagnées de confiance & de foi."

QUATRIEME AVRIL.

Le lever du ſoleil.

Avez-vous été quelquefois témoin, mon lecteur, du ſuperbe phénomène qui ſe renouvelle chaque jour avec le lever du ſoleil? Ou bien la molleſſe, l'amour du ſommeil, ou une indifférence condamnable vous auroient-ils empêché de contempler cette merveille de la nature? Peut-être faut-il vous compter parmi cette multitude de gens qui n'ont jamais cru que l'aſpect de l'aurore valût le ſacrifice de quelques heures de ſommeil. Peut-être auſſi êtes-vous comme tant d'autres, qui ſatisfaits que le ſoleil les éclaire ne ſe mettent point en peine de rechercher la cauſe de ce grand effet. Ou peut-être enfin êtes-vous auſſi inſenſible que tant de milliers de vos frères qui pouvant, dans cette ſaiſon, aſſiſter commodément à ce ſpectacle, le voient tous les jours ſans en être frappés, ſans qu'il faſſe naître chez eux aucune idée, aucune réflexion. Peu importe dans quelle claſſe vous ſoyez; ſeulement ſouffrez qu'on vous réveille maintenant de cet état d'inſenſibilité, & qu'on vous montre quelles ſont les penſées que doit exciter dans votre ame la vue du ſoleil du matin.

Il n'eſt point de phénomène dans la nature qui ſe manifeſte avec plus d'agrément & d'éclat que le ſoleil-levant; la plus riche parure que l'art humain puiſſe inventer, les plus belles décorations, l'appareil le plus pompeux, les plus ſuperbes ornemens des demeures qu'habitent les rois, s'évanouiſſent & ſe réduiſent à rien quand on les compare à cette beauté de la nature. D'abord c'eſt la contrée orientale du ciel qui ſe revêt de la pourpre de l'aurore, & annonce l'approche du ſoleil. L'air peu-à-peu ſe teint de couleur de roſe, puis il brille de l'or le plus éclatant. Enſuite les rayons du ſoleil percent avec plus de force, & avec eux la lumière & la chaleur ſe répandent ſur tout l'horizon. Enfin, l'aſtre paroît dans tout l'éclat de ſa majeſté; il s'élève viſiblement de plus en plus, & la terre ſe montre ſous un nouvel aſpect. Toutes les créatures ſe réjouiſſent & ſemblent recevoir une nouvelle vie: les oiſeaux ſaluent, par des accens d'allégreſſe, la

ſource de la lumière & du jour. Tous les animaux ſe mettent en mouvement & ſe ſentent animés d'une force & d'une gaieté nouvelles.

Elance-toi vers Dieu, ô mon ame! que tes chants de louange montent auſſi de la terre, & retentiſſent juſqu'au ciel; au ciel où réſide celui par les ordres duquel le ſoleil ſe lève, & dont la main dirige tellement ſon cours journalier, & ſon cours annuel, qu'il en réſulte pour nous l'heureuſe révolution du jour & de la nuit, & la ſucceſſion régulière des ſaiſons. Elève-toi, mon ame, vers le père des lumières, & célèbre ſa majeſté. Célèbre-le, par un ſaint aveu de la dépendance où tu es à ſon égard, & par des actions qui puiſſent lui plaire! Vois la nature entière anouncer l'ordre & l'harmonie. Le ſoleil & toutes les étoiles accompliſſent leur carrière; chaque ſaiſon porte ſes fruits; chaque jour renouvelle l'éclat du ſoleil. Voudrois-tu au milieu de l'active création, être le ſeul qui ſe laſsât de luer le Créature par ta vertu & ta fidélité? Non, il faut que ta vie exalte ſa bonté; il faut que ton pieux zèle enſeigne à l'incrédule combien eſt grand, combien eſt digne d'adoration le Dieu qu'il mépriſe; il faut que la paix de ton ame apprenne au vicieux combien eſt miſéricordieux & doux le Dieu devant lequel il tremble. Deviens pour tes frères ce qu'il eſt pour toi; ſois pour eux ce que le ſoleil eſt pour tout l'univers. De même qu'il fait journellement ſentir ſa bénigne influence à la terre, qu'il ſe lève ſur l'homme reconnoiſſant comme ſur l'ingrat, qu'il luit ſur les humbles vallons comme il éclaire le ſommet des hautes montagnes: de même auſſi que ta vie ſoit utile, bienfaiſante, propre à récréer tes frères. Que chaque jour voie renouveller les charitables diſpoſitions de ton cœur; fais du bien à tous ſelon ton pouvoir, & ſans égard au mérite de l'objet; en un mot, tâche de vivre & d'agir de manière que ta vie ſoit un bienfait pour l'humanité.

Aujourd'hui encore tu as vu le lever du ſoleil: peut-être s'eſt-il dejà levé onze mille fois ſur la tête; & peut-être eſt-ce aujourd'hui pour la première fois que tu as fait de pareilles réflections ſur ce phénomène. Et qui ſait ſi ce n'eſt pas pour la dernière fois que tu as vu le

ſoleil ſe montrer dans ce bas univers! Ah! que cette incertitude te rende d'autant plus attentif à glorifier ton ſublime Auteur, & à contempler le ſoleil d'aujourd'hui avec des ſentimens tels qu'ils puiſſent ſe prolonger dans l'éternité bienheureuſe.

CINQUIEME AVRIL.

Structure merveilleuſe de l'oreille.

L'OREILLE, à l'enviſager par rapport à la beauté, doit, il eſt vrai, céder la prérogative à l'œil, cependant elle eſt parfaitement conformée, & elle n'eſt pas moins que lui un chef-d'œuvre de la main créatrice. Déjà la poſition de l'oreille annonce beaucoup de ſageſſe: elle eſt placée dans l'endroit du corps le plus convenable, près du cerveau, ſiège commun de tous les ſens. La forme extérieure de l'oreille mérite auſſi notre admiration. Elle a beaucoup de reſſemblance avec la moule; mais elle eſt auſſi éloignée d'avoir la molleſſe de la ſimple chair que la dureté de l'os; ſi elle n'étoit que chair, ſa partie ſupérieure retomberoit vers le bas, & empêcheroit la communication des ſons; ſi au contraire elle eût été pourvue d'os fort ſolides, il en réſulteroit beaucoup d'inconvéniens & de douleurs lorſqu'on voudroit ſe coucher ſur le côté. C'eſt par cette raiſon que le Créateur a choiſi, pour la partie extérieure de l'oreille, une ſubſtance cartilagineuſe, qui a la dureté, le poli, & les plis les plus propres à réfléchir les ſons. Car l'uſage de toute cette partie externe eſt de les réunir & de les envoyer au fond de l'oreille.

La ſtructure intérieure de cet organe eſt encore plus propre à exciter notre ſurpriſe: il y a dans la conque de l'oreille une ouverture qu'on nomme le conduit auditif: l'entrée en eſt garnie de petits poils qui ſervent de barrière aux inſectes qui voudroient y pénétrer; & c'eſt dans le même but que l'oreille eſt humectée d'une humeur à la fois gluante & amère, qui d'elle-même ſe ſépare des glandes. Le tympan ou tambour ſe trouve placé obliquement dans le conduit auditif: cette partie de l'oreille a réellement beaucoup de reſſemblance avec un tambour; car, premièrement il y a dans la cavité du conduit auditif

un anneau oſſeux, ſur lequel eſt tendue une membrane ronde, sèche & mince; en ſecond lieu, il y a ſous cette peau un cordon fortement tendu, qui rend ici le même ſervice que la corde de boyau rend au tambour: il augmente par ſes vibrations l'ébranlement du tympan, & ſert tantôt à donner plus de tenſion à la membrane, tantôt à la relâcher. Dans la cavité qui eſt ſous cette peau du tympan ſe trouvent quelques oſſelets très-petits, mais très-remarquables, appelés os auditifs, & qu'on diſtingue par ces noms: le marteau, l'enclume, l'orbiculaire, & l'étrier. Leur uſage eſt de contribuer à l'ébranlement & à la tenſion de la peau du tympan. Derrière la cavité du tambour, il faut encore obſerver une ouverture à laquelle communique un canal qui ſe rend vers le palais, & qui eſt également néceſſaire à produire la ſenſation des ſons extérieurs. Vient enſuite le limaçon qui s'élève tourné en ſpirale; derrière ce canal eſt le nerf auditif, & celui-ci abutit au cerveau.

L'ouïe eſt en ſoi une choſe digne d'admiration. Simplement par une portion d'air infiniment petite, que nous mettons en mouvement ſans ſavoir comment, nous pouvons dans un inſtant faire connoître à un autre nos penſées, nos conceptions, nos deſirs, & cela d'une manière auſſi parfaite que ſi ſon ame pouvoit voir dans la nôtre. Mais pour rendre plus compréhenſible l'action de l'air dans la propagation des ſons, il faut ſe ſouvenir que l'air n'eſt pas un corps ſolide, mais un corps fluide. Jetez une pierre dans une eau paiſible & courante, il en réſultera des ondulations qui s'étendront plus ou moins ſelon le degré de force avec lequel vous aurez jeté la pierre. Figurons-nous maintenant qu'un mot prononcé produit dans l'air le même effet que le caillou produit dans l'eau. Tandis que celui qui parle profère ce mot, il pouſſe avec plus ou moins de force de l'air hors de ſa bouche; cet air communique à l'air extérieur qu'il rencontre un mouvement d'ondulation, & cet air agité vient ébranler dans l'oreille la membrane tendue du tympan. Cette membrane ainſi ébranlée communique des vibrations à l'air qui réſide dans la cavité du tambour, & celui-ci ébranle le marteau; le marteau à ſon tour ébranle les autres oſſelets; l'étrier tranſmet aux nerfs,

par la fenêtre ovale, le mouvement qu'il a reçu, & ceux-ci frémiſſent alors comme des cordes de violon. Ce mouvement de l'air ſe renforce dans le labyrinthe & le limaçon, & ſe communique à ce qu'on appelle proprement les nerfs auditifs. L'ame éprouve alors une ſenſation proportionée à la force ou à la foibleſſe de l'impreſſion reçue, & en vertue d'une loi myſtérieuſe du Créateur, elle ſe fait des repréſentations d'objets & de vérités.

Je reſſens une vive joie de ce que je puis entendre; car je ſerois dans la ſituation la plus déplorable ſi j'étois privé de la faculté de recevoir les ſons. Oui, à certains égards, je ſerois plus malheureux encore que ſi j'étois aveugle: par les yeux il ne peut entrer dans mon ame que des ideés ſenſibles & corporelles; mais par l'ouïe je puis me former des notions d'objets inviſibles & ſpirituels. Par conſéquent ſi j'étois né ſourd, il me ſeroit très-difficile de recevoir des inſtructions touchant la religion, Dieu, mon ame, & mon ſalut. Je ne pourrois acquérir les lumières néceſſaires pour poſſéder un art ou une ſcience quelconque. Afin de nous mieux faire ſentir ſa bonté pour la généralité des hommes, Dieu permet de tems en tems qu'il naiſſe des ſourds. Jamais je ne conſidérerai l'un de ces malheureux ſans apprendre à mieux eſtimer le prix du ſens dont ils ſont privés, ſans exalter la gratuité dont Dieu à cet égard encore a uſé envers moi. Mais un bon uſage de l'ouïe eſt la meilleure manière de lui témoigner ma reconnoiſſance pour ce grand bienfait.

SIXIEME AVRIL.

La voie lactée.

Lorsque nous examinons le ciel pendant la nuit, nous y découvrons au-deſſus de nos têtes une lueur pâle & irrégulière, & une certaine quantité d'étoiles dont les rayons confondus forment cette lueur, ce nuage apparent, ou ces traces lumineuſes qu'on appelle communément la voie lactée. Ces étoiles ſont trop loin de nous pour que chacune puiſſe ſe laiſſer appercevoir ſéparément à l'œil

nud. Et qui plus eſt, entre celles qui ſont viſibles à l'œil armé, on découvre des eſpaces qui, ſelon les apparences, ſont remplis d'une immenſe quantité d'autres aſtres, que le téleſcope ne peut rendre viſibles. Il eſt vrai que le nombre de ceux qu'on a découverts eſt déjà prodigieux ; mais ſi nous pouvions faire nos obſervations d'un autre côté du globe, d'un endroit plus voiſin du pôle antarctique, nous ferions encore de nouvelles découvertes, nous verrions un grand nombre d'étoiles qui n'ont jamais paru ſur notre hémiſphère. Et avec cela nous ne ſerions pas même en état de connoître la moitié, peut-être pas la millième partie des corps radieux qu'enferme l'immenſe étendue du firmament.

Toutes les étoiles que nous appercevons dans la voie lactée ne nous paroiſſent que des points luiſans, quoiqu'elles ſoient beaucoup plus grandes que tout le globe de la terre ; de quelque inſtrument que nous faſſions uſage, elles nous paroiſſent toujours auſſi petites qu'auparavant. Si un habitant de notre globe pouvoit voyager en s'élevant dans l'air, & qu'il atteignit la hauteur de cent ſoixante millions de lieues, ces corps de feu ne lui paroîtroient encore que des points rayonnans. Quelque incroyable que cela paroiſſe, ce n'eſt pas une idée chimérique, mais un fait qui eſt effectivement arrivé, car, vers le dix de Décembre, nous étions d'au-delà de cent ſoixante millions de lieues plus près de la partie ſeptentrionale du ciel que nous ne le ſerons le dix de Juin. Et malgré cela nous n'avons apperçu dans ces étoiles aucun augmentation de grandeur.

Cette voie lactée, qui eſt ſi peu conſidérable en comparaiſon de tout l'éſpace du ciel, ſuffit pour atteſter la grandeur de l'Etre ſuprême ; & chacune des étoiles qu'on y découvre, nous inſtruit de la ſageſſe & de la bonté de notre Dieu. Et que ſont ces étoiles en comparaiſon de cette immenſe quantité de globes & de mondes qui roulent dans l'enceinte du firmament ! Ici la raiſon demeure confondue : admirer, adorer, voilà tout ce qui nous reſte à faire.

Ah ! chaque fois que le ciel étoilé frappera mes regards, puiſſé-je m'élever vers toi, ô adorable Créateur ! Combien

peu, je le confeſſe avec un ſentiment de honte & de regret, combien peu, à l'aſpect du firmament, j'ai penſé à toi ! combien peu j'ai admiré ta grandeur & célébré ta puiſſance. Pardonne-moi cette inſenſibilité, cette ingratitude ; élève cette ame enchaînée par des liens terreſtres, élève-la vers toi, ô Créateur du ciel & de la terre. Fais qu'un vif ſentiment de mon néant me porte à l'humilité ; puis daigne me relever par cette penſée ſublime, qu'un jour mon eſprit rachété s'élancera au-deſſus de la région des étoiles.

SEPTIEME AVRIL.

Réflexions ſur les ſemences des plantes.

Le règne végétal eſt, pour un obſervateur attentif des œuvres de Dieu, l'école de la profonde ſageſſe & de la puiſſance ſans bornes de cet Etre ſuprême. Quand nous vivrions cent ans ſur la terre, & qu'il ſeroit poſſible que chacun de nos jours fût conſacré à l'étude particulière d'une plante, à la fin de notre carrière, il reſteroit encore bien des choſes ou que nous n'aurions pas apperçues, ou bien que nous n'aurions pas été en état d'obſerver ſuffiſamment. Réfléchiſſez, mon lecteur, ſur la production des plantes ; examinez leur ſtructure intérieure & la conformation de leurs différentes parties ; ſongez à cette ſimplicité & à cette diverſité qu'on y découvre depuis le brin d'herbe juſqu'au chêne le plus élevé ; eſſayez de connoître la manière dont elles croiſſent, dont elles ſe propagent, dont elles ſe conſervent, & les différentes utilités qu'elles ont pour l'homme & pour les animaux : chacun de ces articles occupera ſuffiſamment les forces de votre eſprit, & vous fera ſentir la ſageſſe & la bonté infinie du Créateur. Partout vous découvrirez avec admiration l'ordre le plus merveillieux & le plus incompréhenſible, & les fins les plus excellentes.

Quand vous ne connoîtriez des plantes que ces phénomènes, que chaque œil y peut remarquer ; quand vous ſauriez ſeulement qu'un grain de bled, lorſqu'il eſt ſemé en terre, jette d'abord une racine dans le ſol, puis pouſſe

en haut une tige qui porte des boutons, des branches, des feuilles, & des fruits, & où ſe trouvent renfermés les germes de nouvelles plantes ; quand, dis-je, vous ne ſauriez que cela, c'en ſeroint aſſez pour y découvrir la ſageſſe du Créateur. Conſidérez une fois avec attention tous les changemens que le grain de bled ſubit en terre : vous le ſemez dans un tems déterminé, c'eſt-là toute ce vous pouvez faire ; mai que fait à préſent la nature, ou plutôt Dieu, de ce grain de bled que vous avez abandonné à ſon ſort ? Auſſitôt que la terre lui a fourni l'humidité néceſſaire, il ſe gonfle ; la peau extérieure qui cachoit la racine, la tige, & les feuilles, ſe déchire ; la racine perce, s'enfonce dans la terre, & prépare la nourriture ſuffiſante à la tige, qui fait effort pour s'élever à fleur de terre. Dès qu'elle y eſt parvenue, elle croît par degrés juſqu'à ce qu'elle ait atteint la hauteur qu'elle doit avoir ; elle développe ſes feuilles, qui d'abord ſont blanches, puis jaunes, & enfin colorées d'un agréable verd. Si vous vous bornez ſeulement à examiner ce grain de bled, ſi néceſſaire à votre ſubſiſtance, quel miracle de ſageſſe n'y découvrez-vous pas ! Auſſi-tôt que l'enveloppe qui renfermoit le germe eſt déchirée, & que la racine qui doit ſupporter l'épi a pris en terre, la tige haſarde de ſe produire au-dehors ſous la forme d'un fil très-délié, & quelque foible qu'elle paroiſſe, elle eſt cependant déjà munie contre l'intempérie des ſaiſons. Peu-à-peu elle s'élève & devient un épi noueux, dont la couleur récrée les regards de l'homme. Ici le fruit eſt renfermé dans des feuilles qui ſervent d'étuis, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez fort pour les percer ; mais toujours il eſt armé de pointes, afin de le mettre en ſureté contre les oiſeaux.

Les champs ſur leſquels on sème le bled doivent naturellement vous faire ſouvenir, ô Chrétien, de ces champs où Dieu dépoſe une autre ſemence. Les corps humains, couchés en terre, ſont auſſi des germes, & leur deſtination eſt de croître & mûrir pour la moiſſon de l'éternité. Auſſi peu tu avois lieu, en conſidérant un grain de froment, de t'attendre à en voir ſortir l'épi, dont cependant les parties eſſentielles étoient renfermées dans ce grain, auſſi peu, dis-je, es-tu en état de comprendre que de ton corps, réduit en pouſſière, proviendra un corps

glorifié, bien que la matière première en ſoit déjà renfermée peut-être dans ton corps terreſtre. Mais attends ſeulement, avec un doux ſentiment d'eſpoir, le tems de la récolte.

" Un jour la ſemence ſe développera, ma pouſſière " reſſuſcitera, & je vivrai de la vie de Jéſus. O vous " qui êtes actuellement les contempteurs de ma foi, " de quel tremblement vous ſerez alors ſaiſis! Mon " corps doit ſe diſſoudre & retourner en terre; mais " je ne ſerai pas éternellement dans l'état où me réduira " la mort. Mon ame ſe repoſera des travaux de cette " vie dans le ſein de ſon Dieu; comblée de félicité, elle " s'élancera vers lui en ladorant. Ah! mon œil n'aura " rien contemplé, mon oreille n'aura rien entendu ici-bas " qui puiſſe approcher d'un tel ſalut."

HUITIEME AVRIL.

De la couleur azurée du ciel.

A EN juger ſimplement par le rapport de nos ſens, on pourroit croire qu'il y a au-deſſus de nous une grande voûte peinte en bleu, & prendre les étoiles pour de petits clous brillans qui y ſont attachés. Il eſt vrai qu'une pareille idée ne ſe trouve que parmi le peuple & les enfans. Cependant des perſonnes qui ſe croient bien ſupérieurs en capacité, & aux enfans & au peuple, ſe font ſouvent du ciel, qui eſt au-deſſus de nos têtes, des idées très-peu convenables. Peut-être appartenez-vous, mon lecteur, à l'une de ces deux claſſes. Quelle idée vous faites-vous de cette couleur bleue du ciel? d'oit vient paroît-il bleu durant le jour!

La raiſon en eſt que notre atmoſphère n'eſt pas tout-à-fait tranſparente. S'il étoit poſſible de s'élever fort haut au-deſſus de la ſurface de la terre, on ſentiroit que l'air devient de plus en plus ſubtil; bientôt il le ſeroit au point d'empêcher la reſpiration; enfin il viendroit à manquer tout-à-fait, & l'on ſe trouveroit dans le pur éther. Plus les montagnes que l'on gravit ſont hautes, plus l'atmoſphère devient légère, & plus on voit pâlir l'azur

brillant du ciel. Si l'on pouvoit ainſi s'élever juſqu'au pur éther, cette couleur bleue ſe perdroit totalement; le ciel nous ſembleroit noir comme durant la nuit, car tous les objets qui ne nous tranſmettent aucun rayon de lumière nous paroiſſent tels. Par conſéquent, ſi l'air qui nous entoure étoit d'une manière auſſi tranſparente que l'éther, le ciel ne pourroit nous paroître bleu. Notre air eſt rempli d'une quantité de petites particules, qui, lorſqu'elles ſont éclairés par le ſoleil, reçoivent un mouvement, en vertu duquel de nouveaux rayons ſe produiſent, & ces particules, obſcures par elles-mêmes, deviennent viſibles pour nous quand elles ſont éclairées. Leur couleur eſt bleue; de-là vient qu'une forêt, qui paroît verte en la conſidérant de près, paroîtra de plus en plus bleuâtre à meſure qu'on s'en éloigne. Quelque pâles & déliés que ſoient les rayons bleus de l'air, il nous en tombe une ſi grande quantité à la fois dans les yeux, lorſque nous ſommes en plein air, qu'il en réſulte l'effet d'un bleu aſſez obſcur.

Ce qui vient d'être dit vous met en état, mon lecteur de conſidérer le ciel tout autrement que vous ne l'avez peut-être fait juſqu'à préſent. De ceci encore vous pouvez conclure que, juſqu'à la couleur du ciel, il n'eſt point de phénomène dans la nature où l'on ne découvre un but, de l'ordre, & de l'utilité. De même que la couleur verte eſt la plus convenable que le Créateur ait pu choiſir pour l'ornement de la terre, de même le bel azur, qui pare le firmament, eſt fait pour charmer nos yeux. Qu'il eſt redoutable l'aſpect du ciel lorſqu'il ſe montre à nous couvert de nuées orageuſes! Mais quelle beauté, quelle majeſté, quelle ſimplicité dans la couleur du ciel lorſque le tems eſt ſerein! Les appartemens des rois, que le pinceau des plus habiles peintres a décorés, ne ſont rien quand on les compare à la majeſtueuſe ſimplicité de la voûte céleſte.

Quand l'œil a comtemplé long-tems de ſuite les beautés terreſtres, il en eſt raſſaſié; mais plus on contemple l'azur céleſte, plus on y découvre de charmes & de beauté.

Et qui a revêtu le ciel de cette couleur, qui l'a ſi richement paré? C'eſt toi ſeul, ô tout-puiſſant Créateur. C'eſt

à toi que je veux penſer, c'eſt toi que je veux célébrer chaque fois que l'azur du ciel viendra frapper mes regards.

NEUVIEME AVRIL.

Utilité & néceſſité de l'air.

L'AIR eſt l'élément auquel tout ce bas univers doit ſa vie, ſa beauté, & ſa conſervation. Tous les changemens que nous obſervons ſur notre globe, dans les différens êtres qu'il renferme, dépendent de l'air. Il eſt abſolument néceſſaire à la conſervation des animaux ; car la plupart d'entr'eux ne vivroient pas une demie-minute s'ils en étoient privés, les autres ne pourroient ſoutenir cette privation que durant deux jours tout aux plus. Non-ſeulement les créatures terreſtres, & celles qui peuplent l'air, ne peuvent ſe paſſer de cet élément ; il eſt encore indiſpenſable aux habitans des eaux, & qui plus eſt ceux-ci ont autant de beſoin d'un air frais & renouvellé que les autres animaux. Tous les oiſeaux, pour être en état de voler, doivent être ſoutenus par l'air ; de-là vient que leurs poumons ont des ouvertures par où l'air qu'ils reſpirent paſſe dans toute la cavité du ventre. Cette ſeule circonſtance nous révèle une profonde ſageſſe : car le corps de l'oiſeaux étant rempli & comme gonflé par l'air, en devient plus léger & plus propre à voler. Les plantes mêmes, pour végéter & croître, ont beſoin d'air ; de-là vient qu'elles ſont remplies d'une multitude de petits vaiſſeaux qui ſervent à le pomper, & au moyen deſquels juſqu'à la moindre particule eſt abreuvée du ſuc qui lui eſt néceſſaire. Rien ne ſeroit plus aiſé que de multiplier les preuves de la néceſſité de l'air ; arrêtons-nous à une ſeule circonſtance qui démontre bien clairement cette néceſſité. Si l'air n'exiſtoit pas, il n'y auroit point de crépuſcule avant le lever du ſoleil ; il ſortiroit bruſquement de deſſus l'horizon, ſe montreroit tel qu'il paroît vers le milieu de ſa courſe, & ne changeroit en rien ſes apparences juſqu'à l'inſtant où, s'évanouiſſant à nos yeux, il nous laiſſeroit dans des ténèbres auſſi épaiſſes que celles qui nous environnent à minuit. Le ſoleil, à la vérité, frapperoit nos regards d'une vive lumière, quand

même il n'y auroit point d'air, mais il reſſembleroit à un grand feu qui brûle en pleine campagne au milieu de la nuit : il ſeroit jour en quelque ſorte, puiſque le ſoleil & les objets qui nous environnent immédiatement ſeroient viſibles pour nous ; mais tous les rayons qui tomberoient ſur les corps placés à une certainte diſtance, ſe réfléchiroient en ligne directe, & iroient ſe perdre dans l'étendue des cieux. Ainſi, pendant que le ſoleil ſeroit placé directement au-deſſus de nos têtes, nous pourrions cependant nous trouver dans une eſpèce de nuit ſi l'air n'exiſtoit pas entre cet aſtre & nous.

Raſſemblons tous les avantages que l'air procure à notre globe. Il ſert à la vie & à la reſpiration des êtres vivans, au mouvement des animaux aîlés & de ceux qui nagent dans les eaux, à la propagation du ſon, à tenir la terre en équilibre avec les autres globes, à la formation des vapeurs, de la pluie, & des vents. Combien n'eſt-il pas néceſſaire encore pour fertiliſer la terre, favoriſer la végétation des plantes, & diſperſer, par ſon agitation, les vapeurs malignes qui s'exhalent de différens corps ! Le ſoleil ne pourroit nous fournir ni aſſez de chaleur, ni aſſez de lumière ſi l'air n'entouroit notre globe. Perſonne ne pourroit ſe faire entendre, ſi l'air ne mettoit en jeu les organes de la parole, s'il ne tranſmettoit les ſons & n'agiſſoit ſur les organes de l'ouïe. Qu'ils ſont donc innombrables à tous égards les avantages que l'air & les vents procurent au genre humain !

Si tu t'accoutumes, Chrétien, à contempler, avec un eſprit attentif, le grand ſpectacle de la création, tu ſeras porté de toi-même à exalter les œuvres & les bienfaits de ton Dieu. Ce qui t'a fait négliger juſqu'ici ce devoir, c'eſt peut-être que tu n'as jeté qu'un regard ſuperficiel ſur ſes ouvrages, & qu'en jouiſſant de ſes bienfaits, ton cœur n'a pas ſenti combien peu tu méritois d'en jouir. Je t'en conjure, ô Chrétien, pour ton propre repos, pour ton propre bonheur, efforce-toi de devenir, avec le ſecours de la grâce divine, un ſpectateur attentif & ſenſible des œuvres de Dieu, car elles ſont, pour ceux qui les conſidèrent ainſi, la ſource d'une joie pure & permanente.

DIXIEME AVRIL.

Des différens terroirs de la terre.

Le ſol de la terre n'eſt pas le même partout. La couche ſupérieure eſt formée communément d'une terre noire, meuble, & ordinairement graſſe qui, étant humectée par des débris de plantes & de ſubſtances animales, devient la mère nourricière de tant de millieurs de végétaux qui enrichiſſent notre globe. Mais cette couche-là même varie pour la qualité; tantôt elle eſt ſablonneuſe & légère, tantôt argilleuſe & peſante, tantôt humide, tantôt sèche, tantôt plus chaude, tantôt plus froide. De-là vient que les herbes & les plantes, qui croiſſent d'elles-mêmes dans certains pays, ne réuſſiſſent dans d'autres qu'à force de culture & d'art; & cette diverſité de terroirs eſt cauſe auſſi que des végétaux de la même eſpèce diffèrent entr'eux, à pluſieurs égards, ſelon la qualité du ſol qui les a nourris. En ceci encore ſe découvre la ſageſſe de notre Créateur: ſi tous les terroirs ſe reſſembloient, ſi tous étoient de la même qualité & avoient les mêmes parties conſtitutives, nous ſerions privés de pluſieurs milliers de végétaux, parce que chaque eſpèce de plantes exige un ſol qui ſoit analogue à ſa nature. Les unes demandent un terroir ſec, d'autres un terroir humide; les unes exigent de la chaleur, d'autres un ſol plus froid; les unes croiſſent à l'ombre, les autres au ſoleil; pluſieurs viennent ſur les montagnes, & beaucoup d'autres dans les vallées. De-là il arrive que chaque pays a un certain nombre de plantes qui lui ſont particulières, & qui ne réuſſiſſent pas parfaitement dans d'autres. Qu'on tranſplante l'aune dans une terre ſablonneuſe, & qu'on eſſaie de tranſporter la ſaule dans une terre graſſe & sèche, on trouvera que ces terroirs ne ſont pas appropriés à la nature de ces arbres, & qu'il convient bien mieux de planter le premier près des marais, & l'autre ſur le bord des rivières. C'eſt pourquoi le Créateur a pourvu à chaque claſſe & à chaque eſpèce, en leur aſſignant le terroir le plus analogue à leur conſtitution interne. Il eſt vrai que l'art parvient quelquefois à forcer la nature de produire ſelon notre gré. Mais

il arrive rarement que les effets de cette contraine nous dédommagent de nos peines, & il ſe trouve à la fin que la nature a de grands avantages ſur toutes les recherches & les opérations de l'art.

La même variété qu'on obſerve dans le ſol de notre globe, ſe retrouve dans le caractère des humains. Il en eſt dont le cœur eſt ſi endurci qu'ils ne peuvent ſaiſir aucune inſtruction, qu'aucun motif ne peut les émouvoir, & qu'aucune vérité, quelque évidente qu'elle ſoit, ne peut réveiller leur indolence. Ce caractère peut être comparé à ce terroir pierreux, qu'aucune température de l'air, ni la culture la plus aſſidue, ne ſauroient rendre fertile. Un caractère qui ne vaut guère mieux, c'eſt celui où la légéreté domine. Les gens de cet ordre reçoivent, il eſt vrai, les impreſſiones ſalutaires de la religion & de la piété ; mais ſurvient-il le moindre obſtacle, ils en ſont découragés, & leur zèle s'évanouit auſſi promptement que leurs bonnes réſolutions. Ce ſont ces hommes frivoles, timides, & lâches, chez qui la vérité & la vertu ne ſauroient prendre racine, parce que le ſol n'a aucune profondeur. Ils repréſentent l'image de ſes terroirs légers & ſecs, où rien ne parvient à maturité, où toute ſe deſsèche lorſque les ardeurs du ſoleil ſe font ſentir, parce qu'ils ne fourniſſent pas à la plante les ſucs nourriciers dont elle a beſoin. Mais combien eſt heureux le caractère de ces hommes, chez leſquels, comme dans un bon terroir, la ſemence de la piété vient à mûrir, & produit une abondante moiſſon de bons fruits !

De ces diverſes diſpoſitions, qu'on obſerve parmi les hommes, dépend le plus ou le moins d'effet que la parole divine fait ſur leur cœur. Le ſemeur a beau ſemer le meilleur grain, ſi le ſol qui le reçoit n'a pas les qualités convenables, tous ſes ſoin sſont ſuperflus ; la pureté, la bonté du grain ne peut ſuppléer aux défauts naturels du terroir. Car lorſqu'il eſt ſi dur & ſi compacte que la ſemence ne ſauroit y entrer, ou bien ſi ſablonneux qu'elle ne peut y prendre racine, ou ſi rempli de pierres qu'elle en eſt étouffée, il eſt impoſſible qu'elle produiſe des fruits.

Et moi, à quelle claſſe appartiens-je ? Peut-être mon cœur n'a-t-il pas cette dureté qui réſiſte à toutes les im-

preſſions. Si je le connois bien, il reſſemble à ces terroirs légers qui produiſent çà & là quelques épis, mais qu'on voit bientôt après ſe flétrir. De bons ſentimens, de ſalutaires réſolutions ont ſouvent rempli mon cœur, mais quelle a été leur durée? Ah! je le vois, il faut que ce cœur change et s'amende pour que la foi et la vertu y produiſent de bons fruits, et que je parvienne un jour à la jouiſſance du ſalut. Mais ce changement n'eſt pas en mon pouvoir: c'eſt ton ouvrage, ô Eſprit divin. " Viens à mon aide, ô Seigneur, rends moi " ſemblable à un terroir fertile; que fidèle à remplir les " lois de ma vocation, je porte des fruits en abondance, " que je ſois riche en bonnes œuvres, conſervant le " don de ta grâce dans un cœur honnête & bon."

ONZIEME AVRIL.

Néceſſité du repos de la nuit.

Le travail eſt ſans doute néceſſaire à l'homme; il doit indiſpenſablement s'y livrer ſelon ſa condition & ſon état, & il eſt certain qu'une grande partie du bonheur & des commodités de notre vie en dépendent. Mais il faut convenir que les forces de la nature humaine ſe conſumeroient bientôt, & que l'homme deviendroit à tous égards incapables de ſe ſervir des membres de ſon corps & des facultés de ſon ame, ſi Dieu n'avoit continuellement ſoin de lui communiquer les forces & l'activité néceſſaires pour remplir les devoirs de ſa vocation. Comme nous perdons tous les jours quelque partie de nos ſucs nourriciers, nous nous épuiſerions bientôt & nous tomberions dans une conſomption mortelle, par une trop grande contention de nos forces, ſi ces eſprits n'étoient ſans ceſſe renouvellés & ranimés. Pour que nous puiſſions ſuffire au travaille, il faut que notre ſang nous fourniſſe toujours une matière infiniment déliée & agile, qu'on appelle le fluide nerveux. Ce fluide met en jeu les reſſorts du cerveau & les muſcles, & il entretient l'action & le mouvement de notre corps. Mais

la diſſipation qui ſe fait continuellement de cette matière l'épuiſeroit bientôt, & l'homme ne tarderoit pas à tomber dans la langueur, ſi ſes pertes ne pouvoient être réparées. Les alimens ne pourroient ni ſe digérer, ni ſe diſtribuer régulièrement dans tout le corps, s'il étoit toujours en action. Il faut donc qu'il interrompe pour un tems le travail de la tête, & celui des bras ou des pieds, afin que la chaleur & les eſprits, qui ſe répandoient dans les parties extérieures, ne ſoient plus employés qu'à aider les fonctions de l'eſtomac pendant le repos des autres parties du corps.

Le ſommeil nous rend cet important ſervice. A l'entrée de la nuit, les forces qui ont été en exercice pendant le jour diminuent, les eſprits vitaux s'affoibliſſent, les ſens s'émouſſent, & nous ſommes invités au ſommeil ſans pouvoir nous y refuſer. Dès que nous nous y livrons, il nous reſtaure & nous rafraîchit. Les méditations du cerveau, & les travaux des mains s'arrêtent tout-à-coup, & les membres fatigués peuvent prendre de nouvelles forces. Cette réparation eſt néceſſaire au corps auſſi-bien qu'à l'eſprit. Elle rend nos membres plus ſouples & plus flexibles, & entretient en bon ordre tous les mouvemens du corps; elle ranime nos facultés intellectuelles, & répand dans notre ame une ſérénité, une activité nouvelles.

Combien donc ne ſont pas inexcuſables ceux qui, pour des vues frivoles, pour un vil intérêt, ou pour ſatisfaire leurs paſſions ſe dérobent à eux-mêmes les heures du ſommeil! Non-ſeulement ils troublent par-là l'ordre de la nature, ordre qui n'a été établi que pour leur bien, mais ils énervent de gaieté de cœur les forces de leur corps, & ils s'attirent eux-mêmes une fin prématurée. Pourquoi ſerions-nous aſſez inſenſés pour nous priver d'un bien dont notre père céleſte favoriſe également & ſans partialité les pauvres & les riches, les ignorans & les ſavans, les grands & les petits? Pourquoi abrégerions-nous nos jours, tandis que la ſage & bonne Providence a établi le ſommeil comme un moyen de prolonger notre vie? Pourquoi nous priver volontairement du repos ſi reſtaurant que le ſommiel procure? Hélas! il viendra peut-être des nuits, où bien loin de

goûter ſes douceurs nous nous agiterons dans un lit d'angoiſſe, & nous compterons triſtement des heures longues & douloureuſes. Et peut-être que nous ne ſentirons tout le prix du ſommeil, que lorſque nous le ſouhaiterons en vain.

Il y a ſans doute chacque nuit plus de trente mille de mes ſemblables, que les maladies & les douleurs privent des bienfaits du repos. Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je ne ſuis pas du nombre de ces infortunés. Le ſommeil eſt toujours également reſtaurant pour moi, & juſques ici peu de mes nuits ont été troublées par l'inſomnie, comme peu de mes jours ſe ſont paſſés dans le chagrin & dans la douleur. Je te bénis pour ces jours & ces nuits qui ſe ſont ſi agréablement écoulés. Continue, Seigneur, à te ſouvenir de moi en bien, & ſi ce ſouhait n'eſt pas contraire à ta ſainte volonté, ne permets pas que l'avenir me prépare beaucoup de nuits triſtes & douloureuſes.

DOUZIEME AVRIL.

Grandeur de notre globe.

Il n'eſt pas auſſi facile que nous le croyons de déterminer au juſte la grandeur de la terre. A la vérité, il n'a qu'une longitude, mais il y a deux latitudes: la ſeptentrionale & la méridionale. Toutes les deux commencent à l'équateur: l'une s'étend vers le nord, l'autre vers le ſud, juſques aux pôles ſoit arctique, ſoit antarctique. Mais on n'a pas encore pu parvenir juſqu'à l'un ou l'autre des pôles, parce que les montagnes de glace du Groënland & de la mer du nord y ont toujours mis obſtacle. Cependant, grâces aux travaux des géomètres, on eſt aujourd'hui en état de connoître à-peu-près la grandeur de notre globe, & ſelon les calculs les plus exacts, la ſurface de la terre eſt de neuf millions deux cent mille & quatre-vingt-huit lieues quarrées. L'eau occupe les deux tiers de cet eſpace; de ſorte que ce qui reſte pour la terre ferme ſe réduit à trois millions & quatre-vingt-ſeize mille lieues quarrées.

On a calculé qu'il pourroit y avoir au moins trois mille millions d'hommes ſur la terre ; mais dans la réalité il n'y en a pas plus de mille & quatre-vingt millions, dont il s'en trouve

En Aſie	650 millions
En Afrique	150
En Amérique	150
En Europe	130

Si donc l'on ſuppoſe que la terre eſt habitée par mille millions d'hommes ou environ, & que trente-trois ans font une génération, il s'enſuit que dans cet eſpace de tems il meurt mille millions d'hommes. Ainſi le nombre de ceux qui meurent ſur la terre ſe monte

Chaque année	à	30 millions
Chaque jour	à	82,000
Chaque heure	à	3400
Chaque minute	à	60
Chaque ſeconde	à	1

Ce calcul doit néceſſairement me frapper. Si la mortalité eſt ſi grande chaque année, & même chaque heure, n'eſt-il pas vraiſemblable que je ſerai moi-même un de ceux qui groſſiront la liſte des morts ! Au moins eſt-il certain que ceci me donne lieu de faire chaque heure les plus ſérieuſes réflexions. Actuellement, au moment même que je lis ceci, un de mes ſemblables ſort de ce monde : & avant que cette heure ſoit écoulée, trois mille & quatre cent hommes ſeront entrés dans l'éternité. Quel motif pour moi de penſer ſouvent & ſérieuſement à la mort !

Quelque prodigieuſement grand que me paroiſſe la terre, ſa grandeur diſparoît tout d'un coup lorſque je viens à comparer ce globe avec les autres mondes qui roulent ſur ma tête. Alors la terre eſt en comparaiſon de tout l'univers, ce qu'eſt un grain de ſable en comparaiſon de la plus haute montagne. Mais combien cette penſée t'élève à mes yeux, que ta grandeur me paroît inexprimable, infinie, ô Créateur du ciel & de la

terre! Le monde & toutes ſes habitans ſont devant toi comme une goutte qui tombe d'un ſeau, ou comme l'atome léger qui ſe joue dans les airs. Et que ſuis-je moi, entre ces mille millions d'habitans de la terre? Que ſuis-je devant toi, Etre immenſe, infini, éternel!

TREIZIEME AVRIL.

De la génération des oiſeaux.

Dans cette ſaiſon de l'année il ſe fait une révolution dans la nature qui mérite certainement toute notre attention. Nous voici au tems que les oiſeaux couvent & font éclore leurs petits. Ce miracle qui ſe renouvelle tous les ans ſe paſſe, pour ainſi dire, ſous nos yeux; & que ce ſoit en effet une merveille qu'on ne ſauroit trop admirer, c'eſt ce dont on pourra ſe convaincre en faiſant les réflexions ſuivantes.

Dans chaque œuf fécondé, mais qui n'a pas encore été couvé, on découvre une cicatrice, à-peu-près de la groſſeur d'une lentille, qui eſt placée ſur le jaune. Au centre de cette cicatricule on voit un cercle blanc, pareil à un petit mur qui s'étend un peu vers le haut & paroît ſe joindre à de petites veſſies qu'on y apperçoit. Au milieu de ce cercle, il y a une eſpèce de matière fluide, où l'on voit nager le germe du poulet. Il eſt compoſé de deux lignes ou filets blancs, qui paroiſſent quelquefois être ſéparés l'un de l'autre à leur extrémité, & entre leſquels on découvre une ſubſtance fluide de couleur de plomb. L'extrémité de l'embryon ſe cache dans une véſicule, ou un petit ſac, entouré d'un ligament aſſez large, & c'eſt-là qu'enſuite ſe montre le nombril. Ce ligament eſt compoſé en partie d'une matière ſolide & jaunâtre, en partie d'une matière fluide & brune, qui ſe trouve auſſi entourée d'un cercle blanc. Voilà ce qu'on obſerve, avant l'incubation, dans l'œuf fécondé. Après qu'il a été environ douze heures ſous la poule, on apperçoit aux linéamens du germe, qui eſt au milieu de la petite cicatrice, une humidité qui a la forme d'une petite tête,

ſur laquelle ont voit des véſicules qui deviennent enſuite les vertèbres du dos. Après trente heures, le lieu du nombril paroît couvert d'une multitude de petits vaiſſeaux : on commence alors auſſi à diſtinguer les yeux. Les deux filets blancs, qui, en ſe réuniſſant, ont laiſſé pourtant de l'eſpace entr'eux, enferment cinq véſicules qui ſont la matière du cerveau & de la moëlle de l'épine du dos, qui ſe prolonge à ſon extrémité. Le cœur ſe diſtingue alors, mais on n'a pu découvrir encore ſi c'eſt le cœur ou le ſang qui ſe forme le premier. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr que le germe du poulet exiſtoit déjà dans l'œuf fécondé, & qu'après qu'il a été couvé pendant quelque tems, on diſtingue les vertèbres, le cerveau, la moëlle de l'épine du dos, les ailes, & une partie de la chair avant qu'on puiſſe appercevoir le cœur, le ſang, & les vaiſſeaux. Au bout de trente-ſix heures le lieu du nombril eſt ſemé d'une quantité de vaiſſeaux, ſéparés les uns des autres par des intervalles plus ou moins grands ; ſelon tout apparence ils exiſtoient déjà dans la cicatricule, & ne deviennent viſibles qu'à cauſe du ſuc qui les gonfle. Lors donc que de cette manière les parties eſſentielles du poulet ſont formées, il continue à prendre de nouveaux accroiſſemens juſqu'au vingt, ou vingt-unième jour, qu'il ſe trouve en état de briſer lui-même la coque où il a été renfermé.

Nous avons l'obligation de ces découvertes à quelques grands naturaliſtes, qui, à l'aide du microſcope, ont ſuivi preſque d'heure en heure les progrès de la formation & du développement du poulet. Cependant, malgré tout le fruit que nous avons tiré de leurs obſervations, il reſte encore bien des myſtères qui peut-être ſe déroberont toujours à nos recherches. Comment le germe ſe trouve-t-il dans l'œuf, & qui lui donne la faculté de recevoir au moyen de la chaleur, car c'eſt-là tout ce que la poule lui communique, une nouvelle vie & la penſée ? Qu'eſt ce qui met en mouvement les parties eſſentielles du poulet, & quel eſt cet eſprit vivifiant, qui, au travers de la coque, pénètre juſques au cœur & détermine ſes battemens ? Qui inſpire aux oiſeaux l'inſtinct de ſe multiplier par une voie qui leur eſt commune à tous ? Comment ſavent-ils que leurs petits ſont renfer-

més dans des œufs ? Qui les engage à reſter volontairement ſur le nid tout le tems néceſſaire pour les faire éclore ?—Queſtions auxquelles on ne ſauroit répondre d'une manière ſatisfaiſante.

Mais le peu que nous ſavons, touchant la génération des oiſeaux, ſuffit pour manifeſter à nos yeux la ſageſſe du Créateur. Cette génération, telle qu'elle a lieu, ne ſauroit être attribuée, ni à une néceſſité aveugle, ni à la contrainte que l'art fait à la nature. Dieu avoit les plus ſages raiſons pour que certains animaux n'arrivaſſent à leur perfection qu'après être ſortis du ſein maternel, tandis que d'autres y acquièrent leur pleine maturité. Et l'on peut ſoutenir que celui qui ne découvre pas la main de Dieu dans la génération des oiſeaux, la méconnoîtra partout ailleurs : car ſi la plus profonde ſageſſe ne ſe manifeſte point ici, on ne l'appercevra nulle part.

O homme, ſpectateur des merveilles de Dieu, adore avec moi l'Etre tout ſage. Ne dédaigne pas de chercher, dans des objets petits en apparence, l'empriente de ſa bonté, de ſa puiſſance, & de ſon ineffable ſageſſe ; puis ſur-tout que c'eſt pour ton avantage, pour ta nourriture, & pour ton plaiſir, que tant d'oiſeaux ſe perpétuent.

QUATORZIEME AVRIL.

Des pronoſtics du tems.

Les vents, la chaleur, le froid, la pluie, la neige, les brouillards, la ſéchereſſe, & d'autres altérations ſemblables dans la température de l'air, ne dépendent point de cauſes qui aient un ordre conſtant & néceſſaire. Il y a cependant quelques ſignes dans la nature qui peuvent faire préſumer quel tems il fera dans la ſuite. La poſition de notre globe, rélativement au ſoleil, qui nous eſt connue dans les quatre ſaiſons de l'année ; les phaſes de la lune, dont on peut déterminer le moment précis les influences que ces corps céleſtes & toutes les planètes de notre ſyſtême ont ſur la chaleur, le froid, le mouvement, & le calme de l'air, ſont tout autant de lois immuables ſur leſquelles on peut établir divers pronoſtics du tems. Les conſéquences qu'on en tire ſont d'autant

moins à mépriſer qu'elles ſont fondées ſur l'expérience, & que, ſelon les règles de l'analogie, on juge de l'avenir par le paſſé. Il eſt vrai que mille circonſtances accidentelles peuvent occaſionner dans la température des altérations auxquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre. Mais il faut conſidérer que ces circonſtances accidentelles ſont rarement de durée, & ſi elles rapportent quelque changement dans le cours ordinaire de la température, ce n'eſt que pour un peu de tems & dans quelques endroits particuliers.

Or, qu'en général les changemens de tems ſe faſſent ſelon un ordre conſtant, en ſorte qu'on puiſſe les prévoir d'avance, c'eſt ce que chaque obſervateur peut voir toutes les années. On ne ſe trompe guère quand on ſuppoſe que les vents de nord & d'eſt amènent du froid, le vent du ſud de la chaleur, & le vent d'oueſt de l'humidité; que pendant le vent de nord-oueſt il pleut l'été, & il neige l'hiver. On peut conjecturer avec la même vraiſemblance, que lorſque le ciel eſt rouge le matin, il y aura du vent ou de la pluie le jour ſuivant; & que la rougeur du ciel vers le ſoir, lorſqu'elle n'eſt pas de couleur de cuivre, promet du beau tems pour le lendemain. Le tems qu'il fait au printems annonce celui qu'on aura en été. S'il y a beaucoup de brouillards pendant le printems, il eſt très-apparent que l'été ſera fort pluvieux. Si au printems il y a de grandes inondations, on aura l'été des chaleurs extraordinaires & beaucoup d'inſectes. Lorſqu'il a déjà fait des orages au printems, on n'a plus à craindre ni givre ni gelées nocturnes, &c.

Mais ſuppoſé même qu'il ne fût en aucune ſorte poſſible de prédire le tems, nous pouvons cependant être ſans inquiétude à cet égard, Les variations même de tems, conſidérées dans l'enſemble, ſe font d'après des règles conſtantes que Dieu a établies avec beaucoup de ſageſſe. Et nous pouvons compter avec certitude que le tems, quelque mauvais qu'il paroiſſe, ne laiſſera pas d'être avantageux à la terre, & de contribuer à ſa fertilité. Dans toutes les altérations qu'éprouve la température de l'air, repoſons nous ſur ce Dieu qui ſe propoſe toujours des vues ſages & bienfaiſantes; ſans la volonté

duquel il ne ſauroit y avoir ni chaleur, ni froid, ni pluie, ni ſéchereſſe, ni tempêtes, ni calme, & qui ſait faire ſervir au bien de la terre & à l'avantage de ſes créatures juſqu'aux phénomènes qui paroiſſent devoir être nuiſibles. " Toutes les voies du Seigneur portent l'empreinte " de ſa bonté; tous ſes ſentiers ne ſont que gratuité; la " ſageſſe & la bienfaiſance ſe manifeſtent dans toutes ſes " diſpenſations; tout ce qu'il fait lui eſt glorieux, & " nous invite à le louer & à l'adorer. Béniſſons donc à " jamais le nom de l'Eternel, que tous les hommes " l'exaltent, & que tout ce qui reſpire célèbre de ſiècle " en ſiècle ſes louanges!"

QUINZIEME AVRIL.

De la poſition du ſoleil.

Dieu a aſſigné au ſoleil une ſituation qui convenoit parfaitement à la nature de cet aſtre, & aux uſages auxquels il le deſtinoit. Il lui a donné une grandeur determinée, & l'a placé dans un eſpace proportionné aux mouvemens qu'il devoit exécuter. Il l'a mis à une juſte diſtance des planètes ſur leſquelles il devoit agir, & cette poſition, qui lui a été aſſignée il y a tant de milliers d'années, il la garde encore aujourd'hui ſans jamais s'en écarter, parce qu'en effet le moindre écart occaſionneroit les plus grands déſordres dans le règne de la nature. Aſſurément il n'y avoit qu'une puiſſance ſans bornes qui pût opérer une telle merveille. Dieu ſeul pouvoit produire cet immenſe globe, la placer au lieu convenable, marquer ſes limites, déterminer ſes mouvemens, l'aſſujettir à des règles conſtantes, & le maintenir invariablement dans la poſition & dans l'ordre qu'il lui avoit préſcrit. Et quelle ſageſſe, quelle bonté n'éclattent pas dans cet arrangement, ſoit à l'égarde du monde entier, ſoit en particulier à l'égard de notre terre & de toutes les créatures qui s'y trouvent?

Les rayons brûlans qui partent d'un globe de feu un million de fois plus grand que la terre, devroient avoir une activité inconcevable, ſi en tombant ils demeuroient

ſerrés les uns contre les autres. Mais comme ils s'écartent de plus en plus à meſure qu'ils s'éloignent de leur centre commun, leur force diminue à proportion de leur divergence. Notre terre, placée dans un point où ces rayons euſſent été encore trop nombreux & trop rapprochés, n'en auroit pu ſoutenir l'ardeur. Jetée à l'écart vers les extrémités du monde ſolaire, elle n'en eût reçu qu'une lumière mourante, & une chaleur trop foible pour mûrir ſes fruits & ſes productions odinaires. Le ſoleil ſe trouve donc dans le juſte point où il devoit être. Il peut à préſent communiquer à notre monde une lumière & un chaleur ſuffiſante, pénétrer & vivifier la terre par ſes rayons bienfaiſans, raréfier l'atmoſphère, & produire tous ces effets, ſans leſquels il ne ſauroit y avoir ni roſée, ni pluie, ni grêle, ni brouillards, ni jours clairs & ſereins. Placé comme il l'eſt, il peut occaſionner les viciſſitudes réglées du jour & de la nuit, auſſi-bien que des diverſes ſaiſons de l'année, & diverſifier, dans chacune d'elles, ſon action & ſes influences.

Ce n'eſt pas ſeulement au ſoleil, mais auſſi aux planètes, aux étoiles fixes, & à tous les corps qui appartiennent à notre monde, que Dieu a marqué une place conforme à leur nature, & convenable aux fins qu'il s'eſt propoſées en les créant. A moi-même, qui ſuis ſi peu de choſe en comparaiſon du ſoleil, le Seigneur a daigné m'aſſigner la place & l'état qui, à tous égards, me conviennent le mieux. Ah! puiſſé-je remplir les devoirs de mon poſte & de ma condition, avec autant d'exactitude & de fidélité que le ſoleil fournit ſa carrière, & s'acquitte de ſes importantes fonctions, ſelon les lois invariables qui lui ont été préſcrites dès le premier inſtant de ſa création! Puiſſé-je dans la place que j'occupe, & proportionnellement à mes forces, être auſſi utile au monde, partager avec mes ſemblables les avantages dont je jouis, communiquer aux ignorans les lumières de mon eſprit, récréer & fortifier les foibles, répandre à pleines mains ſur les indigens les biens que je poſsède!

SEIZIEME AVRIL.

Permanence des êtres corporels.

Rien ne périt dans la natures, & depuis le commencement du monde juſqu'à l'heure préſente, il n'y a pas un grain de ſable, pas un atôme qui ait été anéanti. Les premières forêts qui furent produites par la puiſſance de Dieu, étoient ornées d'une multitude innombrable de feuilles. Celles-ci tombèrent, ſe ſéchèrent, ſe corrompirent & ceſsèrent d'être des feuilles. Mais les parties qui les compoſoient ſont reſtées : elles ont été converties en pouſſière, en fange, en terre; mais elles n'ont pas été anéanties. La matière dont les premières feuilles & les premières herbes ont été formées, ſubſiſte encore aujourd'hui, & elle n'a rien perdu de ſes parties eſſentielles. Les plantes qui fleuriſſent à préſent, exiſteront, quant à leures parties, tant que le monde durera. Le bois que l'on brûle ceſſe à la vérité d'être du bois, mais ſes parties ne ceſſent point d'exiſter : elles ſont diſperſées dans la cendre, dans la ſuie, dans la fumée, mais elles ne ſont pas anéanties. Le règne de la nature eſt ſujet à des changemens continuels, toute ſe décompoſe & tout ſe régénère, mais rien ne périt finalement. N'en jugeons pas ſur les apparences : lorſqu'il arrive quelques révolutions, quelques bouleverſemens dans la nature, nous ſommes portés à croire que divers êtres ſont détruits ſans retour ; c'eſt une erreur, ils ne ſont que différement modifiés, & ils deviennent des matériaux qui entrent dans la compoſition d'autres êtres. L'eau qui s'élève en vapeurs ne périt point : elle décroît dans un endroit pour croître dans un autre. Ce que des gens peu inſtruites regardent comme une entière déſtruction, n'eſt dans la réalité qu'un ſimple changement des parties ; & le monde, conſidéré dans l'enſemble, eſt encore à préſent ce qu'il étoit le premier jour de la création, quoiqu'une multitude des parties qui le compoſent aient ſubi peu-à-peu des altérations très-conſidérables.

Ici je penſe à mon corps & à la révolution qu'il éprouvera dans le tombeau. Il eſt vrai qu'il ſe corrompra entièrement; mais il ne ſera point anéanti, & les parties intégrantes qui le compoſent ſubſiſteront toujours. La per-

ſuaſion de cette vérité ſuffit pour me fortifier contre la crainte du tombeau & de la corruption, & en même-tems pour affermir dans mon ame l'eſpérance de la réſurrection. " Pourquoi donc mon cœur ſe troubleroit-il? " Pourquoi frémiroit il à la penſée du tombeau? Ce " qui deſcendra & ſera renfermé dans le ſépulcre, ce " n'eſt pas moi-même, c'eſt ma loge terreſtre. Pour " moi, je ne ſaurois être détruit; chacune de mes parties " eſt comptée & ſe conſervera; ce que j'ai été, je le " ſerai à l'avenir, & je vivrai de ſiècle en ſiècle."

La durée conſtante des êtres corporels peut me faire conclure, avec beaucoup de vraiſemblance, que mon ame ſera auſſi permanente. Puiſque aucune des parties terreſtres ne ſera anéantie, eſt-il à préſumer que mon ame fût de toutes les choſes créées la ſeule qui dût être détruite? Non, le monde corporel tout entier périroit plutôt qu'un eſprit que Jéſus-Chriſt a racheté.

DIX-SEPTIEME AVRIL.

Utilité de la pluie.

Au ſens le plus propre la pluie mérite bien d'être appelée un préſent du ciel. Les bienfaits que notre père céleſte répand ſur nous par ce moyen, ſont également nombreux & indiſpenſables pour nous. Autant que les ſuites d'une ſéchereſſe conſtante nous ſeroient funeſtes, autant ſont précieux les biens qu'une pluie bénigne & rafraîchiſſante nous procure. Qui pourroit décrire ou connoître ſeulement tous les avantages qui nous en reviennent? Mais ſi nous ne ſaurions en faire une énumération exacte, nous pouvons au moins réfléchir ſur quelques-uns des plus conſidérables.

La chaleur du ſoleil agit ſans interruption ſur les différens corps de la terre, & en détache continuellement des particules ſubtiles qui, ſous la forme de vapeurs, rempliſſent l'atmoſphère. Nous reſpirerions avec l'air ces exhalaiſons dangereuſes, ſi de tems en tems elles n'étoient entrainées par la pluie, qui les précipite ſur la ſurface de la terre, & qui purge ainſi & purifie l'air. Elle ne nous eſt pas moins utile en modérant la chaleur brûlante de

l'atmoſphère, & la raiſon en eſt ſenſible. Car plus l'air eſt voiſin de la terre, plus il eſt échauffé par la réfraction des rayons: au lieu que plus il eſt éloigné de nous, plus il eſt froid. La pluie qui tombe d'une région plus haute amène aux régions plus baſſes une fraîcheur vivifiante, dont nous éprouvons toujours les agréables effets lorſqu'il a plu. C'eſt encore à la pluie qu'il faut rapporter en partie l'origine des fontaines, des puits, des lacs, des ruiſſeaux & conſéquemment des fleuves. Tout le monde ſait avec quelle abondance ces diverſes eaux nous ſont fournies pendant les ſaiſons humides & pluvieuſes, au lieu qu'elles s'évaporent pendant une longue ſéchereſſe. Mais pour ſentir combien la pluie eſt utile & néceſſaire, il ſuffit d'obſerver combien la terre & les végétaux languiſſent après ces ondées fertiles, ſans leſquelles tout dépériroit. La pluie eſt, à divers égards, la nourriture des végétaux. Elle humecte & amollit la terre qui ſe trouve deſſéché, & en quelque ſorte pétrifiée par l'ardeur du ſoleil; elle circule dans les veines ſubtiles & dans les vaiſſeaux des plantes & des arbres, & leur charrie ces ſucs bienfaiſans qui entretiennent leur vie & qui leur donnent de l'accroiſſement; lorſqu'elle lave les montagnes, elle en détache un terre molle, friable, féconde, qu'elle dépoſe dans les vallées où elle ſe précipite & qu'elle fertiliſe.

Oui, Seigneur, tu as tout arrangé avec ſageſſe, & la terre eſt remplie de ta bonté. Telle eſt, ſans doute, la conſéquence que mes lecteurs tireront avec moi de cette méditation. Et ſi par-là ils ſe ſont trouvés excités à adorer & à louer Dieu, je vais leur indiquer quelques autres réflexions, que le ſujet que nous venons de traiter peut donner lieu de faire, & je ſouhaite qu'ils les impriment profondément dans leur eſprit. Quel plus beau ſpectacle que celui qu'offre à nos yeux un ciel pur & ſerein! Cette belle voûte azurée, qui eſt étendue au-deſſus de nous, n'eſt-elle pas bien propre à remplir tous les cœurs d'admiration & d'allégreſſe? Mais toutes les beautés du ciel diſparoiſſent, dès qu'à l'ordre des vents les nauges viennent tirer un rideau épais devant nos yeux. Quels ſentimens nous fait éprouver une telle révolution? Voici, au moins, ceux qu'elle devroit inſpirer. Quelles que fuſſent les beautés que nous contemplions avec tant

de raviſſement, il en eſt ſans comparaiſon de plus grandes encore, qu'aucun nuage ne ſauroit nous dérober, & qui pourroient nous dédommager parfaitement de la privation des autres. Car que ſont toutes les beautés de la nature, en comparaiſon de la beauté de ce grand Etre, dont la contemplation peut ſeule faire la félicité d'un eſprit immortel! Ce n'eſt pas ſans deſſein que Dieu nous prive quelquefois pour un tems des choſes qui nous plaiſent le plus. Il veut nous apprendre à chercher en lui notre bonheur & notre joie, & à le regarder comme notre ſouverain bien. De plus, ces privations mêmes, que nous éprouvons quelquefois, ne ſont-elles pas compenſées par divers avantages extérieurs? Ces nuées, qui nous cachent les beautés du ciel, ſont les ſources des pluies bienfaiſantes qui fertiliſent la terre. Qu'il vous en ſouvienne, mon cher lecteur, & toutes les fois que des adverſités rendront vos jours triſtes & ſombres, ſoyez perſuadé que ces diſgraces même deviendront, entre les mains de votre Père céleſte, les inſtrumens de votre félicité.

Conſidérez encore dans la pluie l'image des biens de la fortune. Car autant que les pluies modérées ſont utiles, autant peuvent-elles être nuiſibles lorſqu'elles ſont de trop longue durée ou qu'elles viennent à contre-tems. Il en eſt de même des biens terreſtres: leur trop grande abondance pourroit être la cauſe de votre perte. Remerciez donc votre père céleſte de ce qu'il vous refuſe des préſens, que vous reconnoîtriez dans la ſuite avoir été de vraies punitions.

Enfin, apprenez, de ce que nous avons dit, à être content de toutes les diſpenſations de la ſage Providence dans le gouvernement du monde. Il n'y a que Dieu qui ſache de quelle manière il convient que ſes bienfaits ſoient diſtribués. A ſon ordre les nuées partent de loin, pour arriver aux lieux où elles doivent exécuter les volontés de leur Créateur. Oſeriez-vous, ô homme, entreprendre de diriger leur cours, & vous charger de cette ſeule partie, peut-être la moins conſidérable du gouvernement de l'univers? Comment donc pourriez-vous être aſſez téméraire pour blâmer les voies de la Providence dans des occaſions tout autrement importantes.

DIX-HUITIEME AVRIL.

De la reſpiration.

De toutes les fonctions de la vie animale, la reſpiration eſt une des principales & des plus néceſſaires. Sans elle, il ſeroit impoſſible d'expulſer la ſalive & les excrémens, & de ſe débarraſſer, par la tranſpiration, des humeurs ſuperflues. La parole même, & les diverſes inflexions de la voix, ne ſauroient avoir lieu ſi l'on ne reſpiroit pas. Elle ſert à l'odorat, à mêler exactement enſemble le chyle, la lymphe, & le ſang; à donner à celui-ci ſa couleur rouge, & peut-être auſſi à entretenir & à renouveller les eſprits animaux par l'air mêlé avec le ſang. Il eſt même certain que nous ne pourrions pas vivre un inſtant ſi nous étions privés de la reſpiration.

Mais d'où procède cette ſource de ma vie? D'où me vient la faculté de reſpirer? Mon poumon eſt proprement l'organe par lequel j'inſpire & j'expire l'air. Ce viſcère reſſemble à une grand bourſe, au haut de laquelle eſt attaché un tuyau, par où l'air pénètre dans une infinité de véſicules, de branches, & de rameaux, qui forment le tiſſu intérieur du poumon. Quand l'air eſt pompé dans le poumon, le bas-ventre ſe gonfle, les côtes s'élèvent, & la partie inférieure du ſternum s'avance. Pendant l'expiration, au contraire, le bas-ventre s'affaiſſe, les côtes s'abaiſſent, & le ſternum ſe retire vers le dos. Pour que tout ce mécaniſme pût s'exécuter comm o lément, le Créateur a diſpoſé, de la manière la plus ſage, les parties intérieures du corps. Plus de ſoixante muſcles ſont continuellement en mouvement, pour procurer la reſpiration en dilatant & en reſſerrant tour-à-tour la poitrine. Rien de plus admirable que la ſtructure de la trachée-artère: elle eſt recouverte d'une valvule qui la ferme exactement au moment de la déglutition, & qui empêche ainſi que les alimens n'y paſſent & que la reſpiration ne ſoit interrompue. On ne découvre pas moins de merveilles dans les parties inférieures de cet organe, dans les branches de la trachée artère, dans les véſicules du poumon, dans la diſtribution des veines & des artères qui accompagnent par-tout les branches & les véſicules,

afin que le ſang qu'elles contennent puiſſe recevoir de toutes parts les impreſſions de l'air.

Il eſt bien juſte, ô mon Créateur, que je te béniſſe de ce qu'après m'avoir donné la faculté de reſpirer, tu as conſervé juſques ici mon ſouffle par ta bonté. Quels mouvemens de reconnoiſſance & d'adoration ne doivent pas s'élever dans mon ame, lorſque je conſidère que dans chaque minute je reſpire vingt fois, & par conſéquent trois cent fois dans un quart-d'heur? Mille & mille accidens pourroient interrompre & arrêter entièrement cette fonction. Combien ne ſeroit-il pas facile que pendant que je mange & que je bois, ou même pendant mon ſommeil, il entrât dans ma trachée-artère des choſes nuiſibles qui pourroient ſur-le-champ me cauſer la mort! Ah! Seigneur, ſi ta Providence ne daignoit conſerver mon ſouffle, ſi tu ne prévenois les ſuites funeſtes de mon imprudence & de ma négligence, il y a long-tems que je ſerois privé de la vie. Mais ai-je eu la reconnoiſſance qu'exigeoient ces marques continuelles de ta bonté? La reſpiration eſt une de ces faveurs dont je jouis à chaque inſtant, ſans me ſouvenir, hélas! que c'eſt à toi que j'en ſuis redevable. Il ſeroit bien juſte cependant que je penſaſſe quelquefois à ce bienfait, que je reçois continuellement; & ſi je m'accoutumois ainſi à être plus attentif aux grâces particulières & quotidiennes, je pourrois auſſi contempler avec plus de raviſſement l'enſemble des œuvres & des merveilles de Dieu, & j'en ſerois plus vivement touché. Arbitre de mes jours, maître de ma vie & de mon ſouffle, veuilles m'inſpirer toi-même les ſentimens que je te dois, & me donner la force auſſi-bien que le deſir de célébrer ton infinie bonté.

DIX-NEUVIEME AVRIL.

Des preuves de la bonté de Dieu que nous fourniſſent les œuvres de la création.

Les phénomènes les plus ordinaires & les plus ſenſibles que nous voyons, tant ſur la terre que dans l'air, ſe rapportent manifeſtement au bien & à l'utilité du

monde animal. Tout ce que nous voyons autour de nous, ſur nos têtes, & ſous nos pieds, ſerte à notre entretien & à nos plaiſirs.

Qu'y a t-il de plus néceſſaire pour la conſervation de notre vie, que les alimens? Or, la terre en eſt couverte de toutes parts. L'herbe, les légumes, les fruits pour l'entretien des hommes & des bêtes, ſont répandus ſur toute la ſurface de la terre, en ſorte qu'il n'y a preſque aucun endroit où les animaux ne puiſſent trouver la nourriture qui leur eſt convenable. Dieu ne s'eſt pas même borné à pourvoir à notre ſubſiſtance & à nos beſoins; il a daigné nous fournir auſſi l'agréable & le commode. S'il n'étoit queſtion que de ſoutenir notre vie, l'eau & les racines les plus communes pourroient y ſuffire. Mais quelle variété d'alimens le Créature ne nous fournit-il pas avec la plus grande libéralité. Il n'en uſe pas avec nous comme un économe avare, qui ne donne à ceux qui dépendent de lui qu'autant qu'il en faut pour qu'ils ne meurent pas de faim; mais comme un hôte généreux, qui n'épargne rien pour bien traiter ſes convives, & pour leur fournir avec profuſion tout ce qui peut leur faire plaiſir. Telle eſt la munificence de Dieu envers tous les êtres vivans. A peine y a-t-il ſur toute la terre un arbuſte, une plante, une herbe, une eau, un marais, qui ne ſerve de demeure & de nourriture à quelque créature vivante. Dans un arbre, par exemple, il y a outre les fruits, des feuilles, une écorce, & du bois. Or, chacune de ces parties nourrit une multitude innombrable de créatures. Les chenilles ſe nourriſſent des feuilles; certains vers vivent dans l'écorce; d'autres négligent les feuilles & l'écorce pour ſe loger dans le bois. C'eſt ainſi qu'il n'y a preſque rien dans toute la nature qui ne ſoit utile à quelque créature vivante. Quelle ne doit donc pas être la bienfaiſance de ce Dieu, qui n'oublie aucun des êtres que ſa main a formés, & qui ne dédaigne pas de veiller ſur eux & de pourvoir à tous leurs beſoins!

Qu'y a-t-il de plus agréable que la lumière! " Certes la lumière eſt douce, & il eſt agréable aux yeux de " voir le ſoleil." Eccleſ. xi. 7. Or ſes rayons rempliſſent toute l'immenſe étendue des cieux, & tant que le jour dure l'œil en eſt de toutes parts environné. Il par-

ticipe à ce bienfait univerſel, & par ce moyen il jouit du ſpectacle ſi raviſſant & ſi varié de la création. La lumière nous découvre toutes les richeſſes des œuvres divines. Sans elle la nature ſeroit déſerte pour nous, & ſes innombrables beautés nous ſeroient toujours inconnues.

Avec quelle bonté Dieu n'a-t-il pas pourvu au bien de nos ſens? Par exemple, ila choiſi les couleurs les plus douces & les plus propres à récréer & à réjouir la vue: l'expérience nous montre que les ſurfaces bleues & vertes réfléchiſſent les rayons qui bleſſent le moins nos yeux, & que nous pouvons ſoutenir le plus long-tems. De-là vient que la bonté divine a revêtu le ciel de bleu, & la terre de vert: deux couleurs qui ſympathiſent beaucoup avec nos yeux. Elles ſont aſſez vives, aſſez gaies pour frapper agréablement l'œil, & aſſez douces pour ne pas le fatiguer & l'offenſer. Elles ont cependant des nuances variées & ſuffiſantes pour diſtinguer les objets, & pour prévenir une trop grande uniformité. Outre des plantes d'un verd très-diverſifié, la terre nous montre les plus belles fleurs, qui non-ſeulement réjouiſſent nos yeux par mille & mille couleurs différentes, mais qui embaument auſſi l'air, & qui flattent notre odorat par les parfums les plus délicieux. L'oreille, de même, n'eſt pas oiſive; elle ſe délecte à entendre le chant des oiſeaux, qui rempliſſent l'air de leurs mélodieux concerts. " D'un cœur " pénétré de reconnoiſſance & de joie je t'exalte, ô mon " Dieu, & je célèbre ta bonté. Seigneur, combien eſt " précieuſe ta gratuité, & que les ſoins que tu as de nous " ſont tendres & paternels! Aucune de tes créatures " n'eſt cachée à tes yeux; tu n'en dédaignes & tu n'en " mépriſes aucune; toutes ſans exception, ſont les ob- " jets de ta Providence, & tu veilles ſur chacune d'elles. " Auſſi ta bienfaiſance ſera-t-elle toujours l'objet de mes " méditations, mon ame ne ceſſera de te bénir, & je me " réjouirai au ſouvenir de ta bonté."

TRENTIEME AVRIL.

Douces influences de la chaleur du ſoleil.

A L'APPROCHE du printems, il ſe fait ſous nos yeux des révolutions qui doivent remplir d'étonnement tout obſervateur attentif. La nature reprend peu-à-peu la vie qu'elle paroiſſoit avoir perdue pendant l'hiver. La terre ſe tapiſſe de verdure. Les arbres ſe couvrent de fleurs. De toutes parts on voit éclore les nouvelles générations d'inſectes & d'autres animaux, qui ſe réjouiſſent de leur exiſtence & qui ſont doués de mille inſtincts: tout s'anime, tout renait, & cette nouvelle vie, qui ſe manifeſte dans les deux plus nobles règnes de la nature, eſt produite par le retour de la chaleur, qui réveille les plantes & les animaux, & qui met en mouvement leurs forces rajeunies. C'eſt au ſoleil que nous devons cette admirable révolution. Il eſt la ſource de la vie, du ſentiment, & de la joie, puiſque ſes rayons ſalutaires & vivifians ſe répandent dans tous les règnes de la nature. Les graines éprouvent ſa vertu & ſe développent dans le ſein de la terre. C'eſt par lui que les plantes & tous les végétaux germent, pouſſent, & croiſſent. Son approche ranim & fortifie les animaux. Tout ce qui reſpire, tout ce qui vit, tout ſe qui ſent, tout ce qui végète, éprouve les bénignes influences de ce globe majeſtueux.

Que ſeroit-ce ſi nous étions privés de la lumière & de la chaleur du ſoleil ! Qu'il ſeroit triſte l'aſpect de la terre devenue inhabitable & déſerte ? Dans quel engourdiſſement ne tomberoient point la plupart des créatures, & combien leur vie ne ſeroit-elle pas miſérable & languiſſante ! Et de quelle ſource d'allégreſſe & de joie ton cœur ne ſeroit-il pas privé, ô homme ! ſi tu ne pouvois plus jouir des rayons du ſoleil levant, ni de la clarté d'un ciel ſerein ! Rien ne pourroit nous dédommager de la perte du ſoleil. La nuit la plus douce, la chaleur artificielle la plus tempérée, ne ſauroit ſuppléer cette vertu vivifiante, que la lumière du ſoleil communique à tous les êtres, & qui eſt tout autrement efficace & ſalutaire que celle du feu terreſtre. Les hommes & tous les animaux le ſavent & l'éprouvent. Un valétudinaire

renfermé bien chaudement dans ſa chambre, & environné de ſecours, ne prendra pas, dans pluſieurs ſemaines, autant de forces, que lui en communiqueroient en peu de tems les douces influences du ſoleil dans les beaux jours du printems. Les plantes qu'une chaleur artificielle fait pouſſer, ne parviennent jamais à ce degré de force & de conſiſtance que l'on voit dans celles qui naiſſent & qui croiſſent aux rayons du ſoleil. Ici tout ſe réunit pour la perfection des plantes & des animaux, au lieu que dans la chaleur artificielle, on n'apperçoit que les foibles & languiſſans efforts d'une nature impuiſſante.

Mais le ſoleil exiſteroit-il, & pourroit-il nous communiquer la lumière & la chaleur, ſi toi, ô mon Dieu, qui es le Créateur de toutes choſes, ne l'avois formé & ne lui avois donné la force de répandre dans toute la terre ſa vertu vivifiante ? Oui, Seigneur, c'eſt de toi que procèdent tous les bienfaits que nous recevons de l'aſtre du jour. C'eſt toi qui l'as créé, qui as réglé ſon cours, & qui entretiens ſon éclat & ſa ſplendeur. Chaque matin tu le fais reparoître, & tu nous fais éprouver, dans toutes les ſaiſons, ſes ſalutaires influences. Sans toi il n'y auroit ni ſoleil, ni lumière, ni chaleur, ni printems. C'eſt donc vers toi que mon ame s'élève, vers toi, qui es le Créateur du ſoleil. Sa chaleur bienfaiſante, ſa lumière ſi belle & ſi pure, me ramènent à toi qui es l'Etre des êtres, la ſource de tous les biens & de tous les plaiſirs, le père de la lumière. Les payens étoient trop aveugles pour te reconnoître dans le ſoleil : ils s'arrêtoient aux effets & en méconnoiſſoient la cauſe. Mais je ſais qu'il n'y auroit pas de ſoleil ſi tu n'exiſtois point, qu'il ne pourroit ni éclairer, ni échauffer, ſi tu ne l'avois ordonné. Je ſais que la végétation, l'acroiſſement, & la fructification, toutes les biens qui nous environnent, toutes nos ſenſations agréables, tout ce qui nous ravit & nous délecte, vient de toi. Le ſoleil n'eſt que l'inſtrument de ta bonté, le miniſtre de tes volontés, le héraut de ta grandeur.

Le monde ſeroit ſans doute inanimé & déſert, ſans la lumière & la chaleur du ſoleil ; mais, ô Soleil de juſtice, mon cœur ne ſeroit pas moins deſtitué de joie & de vie ſans les ſalutaires influences de ta grâce vivifiante. Si

mon ame a quelque vie, quelque vertu, quelque joie, c'eſt uniquement à toi que j'en ſuis redevable. Tous les autres moyens que je pourrois employer pour devenir ſage, pieux, & heureux, ne ſeroient d'aucune efficace. Je ſerois un arbre mort, ſans feuilles & ſans fruits, ſi ta grâce ſalutaire ne me vivifioit. Seigneur Jéſus, daignes donc lever ſur moi la clarté de ta face. Comme toutes les créatures languiſſent après le ſoleil & attendent ſa venue, ainſi mon ame aſpire à ta préſence, elle regarde vers toi avec les deſirs les plus ardens. Récrée & ſoulage mon eſprit languiſſant, anime & vivifie mon cœur abattu, & que ta grâce me faſſe fructifier en toute bonne œuvre!

VINGT-UNIEME AVRIL.

Rapports que toutes les créatures ont les unes avec les autres.

C'EST déjà une choſe bien digne de notre admiration, que le nombre prodigieux de créatures qui ſont ſur la terre. Mais ce qui doit peut-être nous frapper encore davantage, c'eſt la proportion qui ſe trouve entre toutes ces choſes, & les ſages rapports qui lient cette multitude infinie d'êtres divers, enſorte qu'ils ne ferment qu'un tout régulier & parfait.

L'étendu du règne animal eſt incompréhenſible, & cependant tous les animaux trouvent une nourriture ſuffiſante. Aucune eſpèce, quelque peu nombreux qu'en ſoient les individus, quelque perſécutés qu'ils ſoient, ne s'éteint entièrement. Il eſt vrai que pluſieurs d'entr'eux ſervent de pâture à d'autres, mais le nombre des animaux rapaces n'eſt pas conſidérable. La plupart d'entr'eux ſont ſolitaires & ne multiplient pas beaucoup; ceux même qui ſont aſſez nombreux, ſe contentent de peu de nourriture; & pour ſe la procurer, il leur faut beaucoup d'art & de peine. Pluſieurs ont auſſi des ennemis, qui empêchent qu'ils ne multiplient trop; ou bien les animaux foibles & timides ſuppléent par leur nombre aux forces qui leur manquent, & par toute ſorte de ruſes & d'adreſſe, ils échappent à leurs perſécuteurs. Il eſt

encore à remarquer que pour la conſervation & la multiplication des eſpèces, il y a un équilibre exact entre les deux ſexes, enſorte qu'il n'y a point d'animal qui ne trouve ſon ſemblable avec lequel il peut s'apparier. Le règne minéral ſert à la conſervation des plantes, les plantes à la conſervation des animaux, les uns & les autres ſervent au bien & à l'utilité de l'homme. Les plantes qui ſont du plus grand uſage, comme les bleds, viennent par-tout où il y a des hommes & des animaux, ſe multiplient le plus facilement, & ſont le moins ſujettes à ſe gâter. De même auſſi les animaux dont l'homme peut le moins ſe paſſer, ſe trouvent répandus par-tout en abondance. Les productions des divers climats ſont accommodées aux beſoins particuliers des hommes. Ainſi les pays les plus chauds abondent en fruits rafraîchiſſans. Dans les contrées ſujettes à une grande ſéchereſſe, il y a des plantes & des arbres qui ſont pour ainſi dire des ſources d'eau, & qui en fourniſſent aſſez pour abreuver les hommes & les animaux. Si le bois manque quelque part, on y trouve une plus grande abondance de tourbes & de charbon de terre. S'il y a des pays qui ſoient privés des pluies & des autres moyens de fertilité, ils en ſont dédommagés par de bienfaiſantes inondations, comme celles du Nil en Egypte.

Parmi les hommes on remarque auſſi l'équilibre le plus exact entre les deux ſexes. La proportion qui règne entre les mâles & les femelles eſt à-peu-près toujours égale : le nombre des mâles eſt d'ordinaire à celui des femelles, comme vingt-ſix à vingt-cinq. Dans la ſociété civile, les biens & les talens ſont diſtribués d'une manière ſi admirable, que comme chaque individu en particulier peut être heureux ſelon les circonſtances où il ſe trouve, il ne manque auſſi rien à la ſociété en général de ce qui eſt néceſſaire. Si les inclinations & les penchans des hommes n'étoient pas ſi variés, ſi leurs diſpoſitions & leurs goûts ne leur faiſoient embraſſer des genres de vie différens, s'il n'y avoit pas tant de diverſité dans le génie, dans la façon de penſer, dans la beauté, dans les richeſſes & dans les autres circonſtances extérieures, la ſociété humaine ne ſeroit bientôt qu'un triſte déſert. Il n'y a aucune claſſe d'hommes qui puiſſe ſe paſſer des autres ;

chaque pays a ſes avantages particuliers, & s'ils étoient communs à tous, il n'y auroit ni liaiſons, ni commerce entre les hommes.

En un mot, de quelque côté que nous jetions les yeux ſous le ciel, nous trouverons par-tout la plus admirable harmonie, & les plus exactes proportions. Nonobſtant l'infinie variété des créatures, & malgré le choc continuel de tant de lois de la nature, il ſe trouve que dans cet immenſe univers tout eſt beau, tout eſt parfaitement aſſorti au bien général, tout eſt dans l'ordre le plus exact & le plus conſtant. " De quelque côté que je porte mes " regards, je ne vois que les rapports les plus ſages & la " plus raviſſante harmonie : elle brille de toutes parts, " elle embellit tout, rien n'eſt iſolé, tout conſpire au " même but, tout eſt enchaîné avec un art merveilleux."

Sage Auteur de la nature, je t'adore & je t'exalte avec la plus profonde admiration. Je ne ſerois pas digne de contempler la magnificence, l'harmonie de tes œuvres, je déſhonorerois ma raiſon, je te déſhonorerois toi-même ſi je n'admirois les profondeurs de ta ſageſſe. Et que puis-je faire de plus ? Tant que je vis ici-bas, je ne connois qu'en partie, & je n'apperçois que les bords de tes voies adorables. Ce que j'en connois eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qui eſt caché à mes regards, & le peu même que j'entrevois me paroît ſouvent incompréhenſible & impénétrable. Ouvre donc toi-même mes yeux, ô Seigneur, afin que je voie les merveilles de ta ſageſſe. Apprends moi à la reconnoître dans toutes tes œuvres, qui ſont arrangées avec tant d'ordre & d'harmonie ; apprends-moi ſur-tout à ſentir & à admirer cette ineffable bonté, qui a tout réglé de la manière la plus avantageuſe à tes créatures.

VINGT-DEUXIEME AVRIL.

Des parties intégrantes de l'eau.

Lorsque nous buvons de l'eau, nous croyons jouir d'un élément pur & ſimple. Nous nous trompons, car les naturaliſtes aſſurent que chaque goutte d'eau eſt un petite monde, où les quatre élémens, & les trois règnes de la nature ſe trouvent réunis. Il n'y a guère d'eau qui

ne ſoit chargée de matières hétérogènes, que l'on découvre manifeſtement lorſqu'on la diſtille ou qu'on la filtre. Quelque incroyable que la choſe puiſſe paroître, elle eſt miſe hors de tout doute par les expériences les plus exactes & les plus certaines.

Outre ſes parties élémentaires, l'eau contient diverſes particules terreſtres ; celles, par exemple, qui appartiennent au règne minéral telles que les terres calcaires, le ſalpêtre, & diverſes ſortes de ſels. On ne ſauroit en douter, ſi l'on conſidère combien de parties terreſtres l'eau doit rencontrer par-tout, ſoit dans l'air, ſoit ſur la terre, parties qu'elle diſſout, ou qu'elle entraîne & charrie avec elle. L'eau contient encore des parties inflammables ou ſulfureuſes, qui ſe manifeſtent lorſqu'elle vient à ſe corrompre : ſans ces particules ignées, elle deviendroit un corps ſolide & compacte ; car dès qu'on la prive de toute ſa chaleur, elle ſe condenſe, elle devient plus peſante & acquiert la dureté d'une pierre. Enfin, que l'eau ſoit auſſi imprégnée d'air, c'eſt ce dont on conviendra ſans peine, ſi l'on fait attention à ce qui lui arrive lorſqu'elle commence à bouillir. Ainſi l'eau commune contient de la terre, des ſels, des parties ignées & de l'air ; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, que tous les élémens ſe trouvent réunis dans un goutte d'eau.

Mais y trouveroit-on auſſi des plantes & des animaux ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle contient les principes de la végétation, puiſque toutes les plantes tirent de l'eau leurs ſucs nutritifs, ne croiſſent & ne ſe nourriſſent que par elle. Quant au règne animal, il eſt de la dernière évidence qu'il ſe diſtingue auſſi dans l'eau. Sans parler des poiſſons & des autres animaux aquatiques dont elle eſt peuplée, il n'y a pas juſques aux ſimples gouttes d'eau qui n'aient leurs habitans, que l'on peut découvrir à l'aide du microſcope. On ſait d'ailleurs avec quelle facilité les inſectes s'engendrent dans les eaux croupiſſantes, inſectes dont le germe eſt ſans doute caché dans l'eau, quoique des circonſtances extérieures l'empêchent quelquefois de ſe développer.

Toute ceci eſt bien propre à nous faire réfléchir ſur la ſage bonté du Créateur. Ce n'eſt point par haſard que l'eau eſt compoſée de tant de parties. Il eſt vrai qu'elle

ſeroit une des boiſſons les plus pures, ſi elle étoit un corps abſolument ſimple ; mais, d'un autre côté, ſes vertus médicinales ſe réduiroient à bien peu de choſe pour le corps humain. Si l'on penſe à la manière dont l'eau nourrit les plantes, il eſt aiſé de préſumer qu'elle communique de la même manière, aux hommes & aux animaux, le peu de ſucs nutritifs qu'elle contient. L'eau n'eſt donc pas fort nourriſſante par elle-même, mais étant très-ſubtile elle diſſout les parties nutritives des alimens, elle leur ſert de véhicule, & les charrie juſques dans les plus petits vaiſſeaux. C'eſt par conſéquent la boiſſon la plus ſaine, celle dont les hommes & les animaux peuvent le moins ſe paſſer, & l'on éprouve ſa vertu ſalutaire dans les occaſions même où toutes les autres boiſſons ſeroient nuiſibles à la ſanté.

Quelle ne doit donc pas être votre reconnoiſſance, mon cher lecteur, à chaque verre d'eau que vous buvez ? Voyez avec quelle bonté Dieu pourvoit à vos beſoins. Il a préparé chaque aliment, chaque boiſſon, de la manière la plus convenable à votre nature, la plus propre à conſerver votre ſanté & votre vie. Il a communiqué une vertu bienfaiſante aux moyens de ſubſiſtance les plus ordinaires & les plus indiſpenſables. Béniſſez donc le Seigneur pour l'eau qu'il vous a donnée afin d'étancher votre ſoif & de digérer les alimens dont vous vous nourriſſez. Et ſuppoſée même que pour ſoutenir votre vie, vous n'euſſiez preſque que du pain & de l'eau, apprenez à vous en contenter, ſoyez toujours reconnoiſſant, & priez Dieu de bénir ces alimens, & de vous faire la grâce d'en jouir avec un cœur ſatisfait.

VINGT-TROISIEME AVRIL.

De la propagation des plantes.

En général, les végétaux viennent de graine, & dans la plupart des plantes, ce ſont les fleurs qui produiſent la graine & qui la rendent féconde. Preſque toutes les fleurs ſont pliées dans un bouton, où elles ſe forment en ſecret, & ſont garanties par leurs enveloppes & leurs

tuniques. Lors enſuite que la ſéve afflue en abondance, ſur-tout vers le printems, la fleur groſſit, le bouton s'ouvre, les enveloppes tombent, & la fleur ſe montre à nos yeux. On voit extérieurement quelques feuilles très-minces, de différentes couleurs, qui ſervent de défenſe aux organes de la fructification, & peut-être auſſi à la préparation du ſuc nourricier qui ſe porte dans ces parties. Mais c'eſt proprement au milieu de la fleur que ſe trouvent les organes de la fructification. On y voit un filet ou une petite colonne, appelée piſtil, qui, particulièrement dans les tulipes, monte aſſez haut. Autour du piſtil ſont les étamines, ſurmontées de ſommets, qui renferment une pouſſière prolifique & diverſement colorée. Ces étamines ſont proprement les organes maſculins, deſtinés à féconder les germes, & le piſtil eſt la parte femelle de la génération ; c'eſt en quelque ſorte la matrice qui reçoit la pouſſière fécondante.

Les végétaux ſe propagent auſſi par la greffe. D'une branche tendre d'un arbre qui eſt en ſéve, on détache un œil ou un commencement de branche avec une partie de l'écorce, & on l'ente dans un autre arbre, c'eſt-à-dire, qu'on insère cet œil entre l'écorce & le bois, après quoi on lie doucement le tout, en y paſſant pluſieurs tours de fil de laine. De cet œil il ſort une branche, qui eſt de la nature de l'arbre d'où l'œil a été pris, quoique l'arbre dans lequel il a été inſéré, & qu'on appelle ſauvageon, ſoit d'une toute autre eſpèce.

On perpétue encore l'eſpèce des arbres, & des autres plantes ligneuſes, par des boutures. D'un ſaule, par exemple, on détache une bouture, c'eſt-à-dire, un ſeul bâton ou rameau ; on le met en terre après en avoir coupé les petites branches, afin que dans les commencemens il ne prenne pas trop de ſéve ; bientôt il en ſort des racines aux endroits où il avoit des commencemens de branche, & il devient un arbre.

Enfin, les végétaux ſe propagent auſſi par les racines ; mais celles-ci doivent avoir des yeux, ſans quoi elles ne pouſſeroient point. Certaines plantes jettent tout-autour d'elles des traînées ou de longs filets, qui ont des nœuds ou des yeux. Les nœuds alongent leurs chevelus en terre, & deviennent autant de nouveaux pieds, que l'on

peut ſéparer les uns des autres pour avoir autant de nouvelles plantes. L'oignon même eſt une eſpèce d'œil dans lequel la plante ſe trouve renfermée, & il a entre ſes feuilles de petits oignons ou de petits yeux, en ſorte qu'il peut auſſi être propagé par les feuilles lorſque les petits oignons y reſtent attachés.

Quel concours de cauſes ne faut-il pas pour produire les végétaux, pour les conſerver & les propager! En ſuppoſant même que les germes préexiſtoient, quel art ne faut-il pas pour les développer, pour donner de l'accroiſſement à la plante, pour la conſerver & pour en perpétuer l'eſpèce? La terre devoit être une mère féconde, dans le ſein de laquelle les plantes puiſſent être placées convenablement & s'y nourrir. L'eau, qui contribue auſſi à la nourriture des plantes, quoique dans un moindre degré, devoit être compoſée de toutes les parties dont le mêlange peut ſervir à les faire pouſſer & croître. Le ſoleil devoit mettre tous les élémens en mouvement, faire germer les ſemences par ſa chaleur, & mûrir les fruits. Il falloit établir un juſte équilibre & une exacte proportion entre les plantes, afin que d'un côté elles ne multipliaſſent pas trop, & que de l'autre, il y en eût toujours ſuffiſamment. Il falloit que le tiſſu, les vaiſſeaux, les fibres, & toutes les parties de la plante, fuſſent diſpoſées de manière que la ſéve, le ſuc nourricier, pût y pénétrer, y circuler, s'y digérer & s'y préparer de manière que la plante reçût la forme, la groſſeur, & la force convenables. Il falloit déterminer exactement quelles plantes devoient venir d'elles-mêmes, & quelles autres auroient beſoin des ſoins & de la culture des hommes. L'œuvre de la génération & de la propagation des plantes eſt donc ſi compliquée; elle paſſe, pour ainſi dire, par tant d'atteliers, qu'il ſeroit impoſſible de déméler cette longue ſuite de cauſes & d'effets qui la produiſent.

En tout cela je reconnois ta ſageſſe & ta bonté, ô mon adorable Créateur. Quel autre que toi auroit pu communiquer aux élémens la vertu néceſſaire pour perpétuer les végétaux! C'eſt toi qui as donné au ſoleil la grandeur & la chaleur convenables pour pouvoir agir ſur notre terre, & lui faire éprouver ſes heureuſes influences. C'eſt toi qui as créé les parties conſtituantes dont les

plantes devoient être compoſées, & qui les as diſperſées dans l'air, dans les eaux, & ſur la terre. C'eſt toi qui as établi les lois du mouvement, qui as formé l'atmoſphére, & qui produis ainſi la pluie, les brouillards, & les nuages. C'eſt toi qui vivifies les graines & qui donnes aux végétaux l'exiſtence & l'accroiſſement. Tous les ans encore la terre, par ton ordre, produit ſes plantes. A chaque printems tu renouvelles la face de la nature, & tu couronnes l'année de tes biens. Auteur des plantes & des hommes, que ta bonté, ta puiſſance, & ta ſageſſe ſoient célébrées à jamais. Que la terre, comme le ciel, annonce la gloire de ton grand nom dès maintenant & juſques dans l'éternité.

VINGT-QUATRIEME AVRIL.

De la variété qu'on remarque dans les traits du viſage.

C'EST une preuve bien ſenſible de la ſageſſe adorable de Dieu, que, quoique les corps des hommes ſoient ſi conformes les uns aux autres dans leurs parties eſſentielles, il y a cependant une ſi grande diverſité dans leur extérieur, qu'on peut les diſtinguer très-aiſément & ſans s'y tromper. Entre tant de millions d'hommes, il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent parfaitement. Chacun a quelque choſe de particulier qui le diſtingue, ſur-tout dans le viſage, la voix, & le langage. Cette diverſité des phyſiognomies eſt d'autant plus étonnante, que les parties qui compoſent le viſage humain ſont en aſſez petit nombre, & que dans chaque perſonne elles ſont diſpoſées ſelon le même plan. Si tout étoit produit par un haſard aveugle, les viſages des hommes devroient être auſſi ſemblables que le ſont des œufs pondus par une même poule, ou des balles fondues dans un même moule, ou des gouttes d'eau qui découlent d'un même ſceau. Mais cela n'étant pas, il faut reconnoître l'infinie ſageſſe du Créateur, qui, en diverſifiant d'une manière ſi admirable les traits de la face humaine, a eu manifeſtement en vue le bonheur des hommes. Car s'ils ſe reſſembloient par-

faitement, en ſorte qu'on ne pût pas les diſtinguer les uns des autres, il en réſulteroit une infinité d'inconvéniens, de mépriſes, & de tromperies dans la ſociété. On ne ſeroit jamais ſûr de ſa vie, ni de la poſſeſſion paiſible de ſes biens. Les voleurs & les brigands ne courroient preſque aucun danger d'être découverts, ſi on ne pouvoit les reconnoître ni aux traits de leur viſage, ni au ſon de leur voix. L'adultère, le viol, & d'autres crimes demeureroient impunis, parce qu'on ne pourroit preſque jamais diſcerner les coupables. On ſeroit expoſé à tout moment à la malice des méchans & des envieux, & l'on ne pourroit ſe garantir d'une infinité de ſurpriſes, de fraudes, & de malverſations. Quelle incertitude dans les actes judiciaires, dans toutes les ventes, les tranſports, les marchés, les contrats ? Quel bouleverſement dans le commerce ? Que de fraudes & de ſubornemens à l'égard des temoins ? Enfin, l'uniformité & la parfaite reſſemblance des viſages feroit perdre à la ſociété humaine une partie de ſes charmes, & diminueroit conſidérablement le plaiſir que les hommes trouvent à converſer les uns avec les autres.

La diverſité des traits devoit donc entrer dans le plan du gouvernement de Dieu ; elle eſt une preuve frappante des tendres ſoins qu'il a de nous, & il eſt manifeſte que non-ſeulement la ſtructure générale du corps, mais auſſi la diſpoſition des diverſes parties a été faite avec la plus grande ſageſſe. Par-tout on voit la variété jointe à l'uniformité, d'où réſulte l'ordre, les proportions, & la beauté du corps humain. Admirons, mes frères, toutes les fois que nous conſidérons notre corps, admirons les ſages arrangemens du Créateur.

VINGT-CINQUIEME AVRIL.

Des ſoins généraux de Dieu pour ſes créatures.

Toutes les créatures qui vivent dans l'air, dans l'eau, & ſur la terre, ont part aux ſoins de la divine Providence. C'eſt par elle que ces êtres ſi divers ſe maintiennent dans leur état, qu'ils vivent, qu'ils croiſſent, qu'ils ſe perpé-

tuent, & que chacun, à ſa manière & ſelon ſes facultés, remplit le but pour lequel il eſt ſur la terre. Les animaux, deſtitués de raiſon, ſont doués des organes, de la force, de la ſagacité convenables à leurs diverſes deſtinations. Leurs inſtincts les avertiſſent de ce qui pourroit leur être dangereux & nuiſible, & les mettent en état de chercher, de diſcerner, & de préparer les alimens & les demeures qui leur ſont deſtinés. Tout cela eſt abſolument involontaire, ce n'eſt point le fruit de la réflexion & du choix, ils y ſont irréſiſtiblement portés par les penchans qu'une puiſſance ſupérieure leur a donnés pour la conſervation de leur vie animale. Ils trouvent les alimens & les retraites convenables, & il n'y a aucune eſpèce d'animaux qui ſoient deſtitués de ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance & à leur bien-être.

Les hommes ſont d'une nature plus excellente, mais ils naiſſent dans un état plus foible, & ils ont, ſans comparaiſon, plus beſoin de ſecours que la plupart des autres animaux. Leurs beſoins, leurs facultés, leurs deſirs ſont plus grands & plus nombreux, & demandent plus de ſoins. Auſſi ſont-ils diſtingués par des attentions plus marquées & par de plus grands bienfaits de la divine Providence. La terre, l'air, & l'eau, les nuées & la lumière des globes céleſtes contribuent plus abondamment & d'une manière plus diverſifiée à leur conſervation. Dieu diſtribue ſes biens à tous les êtres intelligens, avec un amour impartial. Il a ſoumis à leur empire les créatures deſtitutées de raiſon, afin que les travaux & la vie de celles-ci ſerviſſent à l'entretien & aux commodités de l'homme. Ce qui mérite encore particulièrement notre attention, c'eſt que toutes les parties de notre globe qui ſont habitées, fourniſſent une nourriture ſuffiſante aux creatures qui y vivent. Admirables effets de la divine Providence! Non-ſeulement le ſein fertile de la terre, mais auſſi les vaſtes plaines de l'air, & les profondeurs de la mer, abondent en alimens propres à l'entretien de cette multitude innombrable d'animaux qui vivent & qui ſe meuvent dans ces élémens. Les tréſors de la bonté divine ſont également inépuiſables. Les proviſions que Dieu a préparées pour toutes ſes créatures ſuffiſent à tous les beſoins, & ne ſauroient jamais être épuiſées. Le

monde ne dépérit point. Le ſoleil reparoît toujours avec ſa clarté & ſa chaleur accoutumées. La fertilité de la terre ne diminue pas; les ſaiſons ſe ſuccèdent conſtamment, & la terre ne manque point de payer ſon tribut annuel de denrées pour la conſervation & le ſoutien de ſes innombrables habitans. Soit que nous conſidérions la conſtance, ou la richeſſe, ou la diverſité des moyens de ſubſiſtance que la nature fournit en tous lieux, nous appercevons par-tout les traces d'une Providence bienfaiſante & univerſelle. Toutes les choſes qui nous environnent, & qui ſervent à nous ſuſtanter & à nous procurer les douceurs & les agrémens de la vie, ſont autant de moyens viſibles, tout autant de canaux par lequels notre conſervateur, notre bienfaicteur inviſible nous diſtribue continuellement ſes grâces. Les agens de la nature ſont les miniſtres qui rempliſſent les vues de ſa Providence. Le monde eſt ſon magaſin, & nous en tirons tout ce qui nous eſt néceſſaire. C'eſt à ſa bonté, qui fait ſon eſſence; c'eſt à ſes tendres ſoins que nous en ſommes redevables.

Père de tous les êtres, juſques où ne s'étendent pas tes compaſſions, qu'elles ſont grandes & inexprimables! C'eſt en toi que nous avons la vie, le mouvement, & l'être; & tu ſoutiens toutes choſes par ta parole puiſſante. " A tes ordres " la roſée humecte & rafraîchit l'épine comme le cèdre. " Le ſort des mortels eſt en ta main, & ils ne ſont heureux " que par toi. Tu es leur ſouverain bien & tes ſoins pa- " ternels s'étendent ſur tous les humains. Ton impar- " tiale bonté fait lever le ſoleil ſur l'injuſte, au moment " même qu'il t'offenſe. C'eſt par ton ordre que le zéphir " nous rafraîchit, que la roſe nous embaume de ſes par- " fums, que les fruits les plus délicieux flattent notre palais, " que la roſée du ciel nous récrée & nous ranime. Tu " proportionnes tes dons aux beſoins de tes créatures: tu " fais éprouver au juſte les douces & ſalutaires influences " de ta grâce; tu donnes à l'abeille le nectar des fleurs, au " vermiſſeau une goutte pour le déſaltérer, au monde les " rayons du ſoleil. O toi qui poſsèdes la ſouveraine félici- " cité, & qui, étant heureux par toi-même, ne dédaignes " pas de communiquer le bonheur même au moindre in- " ſecte, qui ne pourroit exiſter un moment ſans ta vo- " lonté; permets que je te conſacre un nouveau cantique,

" & daignes agréer mes foibles accens. Pénétré de re-
" connoiſſance & de joie, je veux pſalmodier à ton nom,
" magnifier ta bonté, & te rendre l'adoration, la louange,
" & la gloire qui te ſont dues."

VINGT-SIXIEME AVRIL.

Fleurs du mois d'Avril.

PLUS nous approchons du mois charmant qui offrira à nos yeux les campagnes, les prairies, & les jardins dans toute leur beauté, plus on voit s'éclaircir cet aſpect triſte & ſauvage qu'avoit la nature. Chaque jour amène quelque création nouvelle; chaque jour la nature s'approche de ſa perfection. Déjà l'herbe commence à poindre, & les brebis la cherchent avec avidité; déjà les bleds pouſſent dans nos champs, & les jardins même deviennent agréables & rians. D'eſpace en eſpace quelques fleurs ſe montrent, & ſemblent inviter le fleuriſte à les venir contempler. L'odoriférante & modeſte violette eſt un des premiers enfans du printems; ſon odeur eſt d'autant plus agréable, que nous avons été plus long-tems privés de ces parfums délicieux. La belle jacinthe s'élève inſenſiblement du milieu de ces feuilles, & laiſſe voir ces fleurons, qui réjouiſſent également & la vue & l'odorat. La couronne impériale jette tout autour de ſoi une multitude de feuilles étoilées, ſa tige s'élève fort haut, & ſe fleurs rouges & jaunes, diſpoſées en cloche & ſe penchant vers la terre, forment une eſpèce de couronne qui eſt ſurmontée d'un bouquet de feuilles. Du milieu de ſes feuilles l'oreille d'ours élève ſes étoiles, dont la bordure imite l'éclat du ſatin & du velours: on lui pardonne volontiers ſon peu d'élévation, en faveur de l'élégance de ſa forme & de la douceur de ſon parfum. La tulippe ſort plus lentement de ſes feuilles: elle ne ſe haſarde pas encore à s'ouvrir, parce que des nuits ou des pluies froides pourroient effacer tout d'un coup l'éclat de ſes couleurs. La renoncule, l'œillet, & la roſe, attendent pour s'épanouir que des jours plus doux leur permettent de ſe montrer à nos yeux dans toute leur beauté.

Un obſervateur attentif trouvera ici bien des ſujets d'admirer la ſageſſe & la bonté de ſon Créateur. C'eſt dans des vues très-ſages, qu'au retour de la belle ſaiſon, chaque plante commence, préciſément dans le tems & dans l'ordre qui lui ſont préſcrits, à développer ſes feuilles & ſes fleurs, & à tout préparer pour la production de ſes fruits. Dans le règne végétal, les eſpèces ſe ſuccèdent les unes aux autres, depuis le commencement juſqu'à la fin de l'année. A peine les unes ſont-elles viſibles, que d'autres s'apprêtent à paroître, & celles-ci ſont ſuivies de pluſieurs centaines d'autres qui ſe montreront chacune à ſon tour & au tems marqué. Tandis qu'une plante amène ſon fruit à la maturité, la nature en excite quelqu'autre à ſe propager, afin que ſes fruits ſoient prêts lorſque la première aura déjà rempli ſa deſtination. Ainſi la nature nous offre continuellement une agréable ſucceſſion de fleurs & de fruits; elle ne laiſſe aucun vuide, & depuis un bout de l'année juſqu'à l'autre, elle veille à la génération ſucceſſive des plantes.

Mais pourquoi le Créateur ne nous fait-il pas jouir en même-tems d'un plus grand nombre de plantes? La raiſon en eſt bien ſenſible: car que ſeroit-ce ſi toutes les fleurs & tous les fruits paroiſſoient en même tems? N'y auroit-il pas alors des ſaiſons abſolument dépourvues de végétaux? Ne ſerions-nous pas privés alors du plaiſir que nous procurent ces changemens agréables & progreſſifs, qui préviennent les dégoûts inſéparables de l'uniformité? Combien de plantes ne périroient pas, ſi elles étoient à préſent expoſées aux nuits froides que l'on éprouve encore quelquefois au printems? Tant de millions d'animaux & d'inſectes trouveroient-ils leur ſubſiſtance, ſi toutes les plantes fleuriſſoient ou portoient leurs fruits en même tems? Le bienfaiſant Créateur vouloit pourvoir & à notre entretien & à nos plaiſirs: or, ces deux vues ne pouvoient être remplies qu'en ordonnant à la nature de ne pas produire les végétaux tous à la fois, mais ſucceſſivement & par degrés.

Les fleurs printanières, que je contemple & que j'admire à préſent, me conduiſent naturellement à penſer au plus bel âge de la vie. Aimable & vive jeuneſſe, conſidère dans ces fleurs l'image de ta deſtinée. Tu es placée dans

un ſol fertile, & tu as mille charmes qui te font aimer & rechercher. Mais n'as-tu obſervé combien vîte la violet, l'oreille-d'ours, ou la jacinthe ſe fanent lorſque le cruel aquilon vient à paſſer ſur elles? Ah! penſe au ſorf dont tu es toi-même menacée. Jeune homme, ne te glorifie point de ta figure; ne te haſardes pas à te mêler trop tôt aux jeux de tes compagnons, peut-être plus robuſtes que toi: ne te glorifie point de la fleur de ta jeuneſſe. Ta vie eſt comme l'herbe, tu fleuris comme la fleur des champs: " quand le vent paſſe par-deſſus, elle n'eſt " plus, & ſon lieu ne la reconnoît plus." Pſ. ciii. 16.

VINGT-SEPTIEME AVRIL.

Retour des oiſeaux.

A LA réſerve du petit nombre d'oiſeaux qui paſſent l'hiver avec nous, des familles entières avoient diſparu de nos contrées. Les unes ont cherché des climats moins froids que le nôtre, les autres ont trouvé des retaites & de la chaleur dans des antres, dans les creux de la terre, & dans d'autres endroits écartés. Peu-à-peu ces oiſeaux reviennent vers nous. La douce température du printems réveille les hirondelles de leur engourdiſſement. Et un ſecret inſtinct ramène dans nos contrées les autres oiſeaux, qui, l'automne dernière, avoient entrepris un long voyage au-delà des mers, pour trouver & la ſubſiſtance & la température que demande leur conſtitution. Leur retour ſe fait ordinairement dans cet ordre, que ceux qui étoient partis plus tard, reviennent plutôt. L'air va être peuplé de nouveau de chantres aîlés: le roſſignol fera entendre dans les bocages ſes chants harmonieux; l'hirondelle reviendra au nid qu'elle s'étoit conſtruit l'été dernier; la cigogne retrouvera préciſément la maiſon qu'elle avoit abandonnée au commencement de l'hiver. Dans peu de ſemaines, les airs retentiront de nouveau du chant des oiſeaux, & leur retour raménera la joie & l'allégeſſe dans nos vallons & dans nos plaines.

Deux choſes ſur-tout ſont très-remarquables dans cette émigration des oiſeaux. La première eſt qu'ils connoiſſent exactement le tems auquel ils doivent revenir. La

" cigogne connoît dans les cieux ſes ſaiſons, la tourterelle, " l'hirondelle, & la grue, prennent garde au tems qu'elles " doivent revenir." Jérém. viii. 7. Sans doute que la température de l'air, rélativement au chaud & au froid, & l'inclination naturelle de ces créatures à produire & à élever leurs petits, ſont les grands motifs qui les portent à changer de demeure. Mais c'eſt néanmoins un inſtinct très-ſingulier, & qui eſt à quelques égards inexplicable! Il n'eſt pas moins étonnant que ces animaux, dépourvus de raiſon, ſachant ſi exactement le chemin qu'il leur faut tenir, & juſqu'où ils doivent aller. Sans bouſſole, ſans proviſions, & dans l'ordre le plus régulier, ils entreprennent & ils achèvent un voyage qui eſt quelquefois de plus de deux cent milles. Qui eſt-ce donc qui leur a appris à ſuivre une route certaine dans un élément auſſi inconſtant que l'air? Qui les inſtruit du chemin qu'ils ont fait & de celui qui leur reſte encore à faire? Qui eſt-ce qui les conduit, les nourrit, & leur fournit tout ce qui leur eſt néceſſaire pendant le voyage? Ces animaux ne font-ils point ce que les hommes eux-mêmes ſeroient hors d'état d'exécuter? Pour entreprendre des voyages de ſi long cours, de quelle expérience, de quels ſecours, de quelles directions, de quels préparatifs n'aurions-nous pas beſoin? Pourrions-nous, à l'aide même de notre raiſon, de la bouſſole, & des cartes géographiques, ſuivre auſſi invariablement la route au-deſſus de tant de mers & de montagnes, que le font les oiſeaux ſans aucun de ces ſecours? De quelque côté que je conſidère ceci, j'y découvre manifeſtement un pouvoir ſupérieur au ſimple inſtinct des animaux. Oui, Seigneur, j'y reconnois ta vertu toute-puiſſante. C'eſt toi qui as imprimé dans l'ame des oiſeaux cet inſtinct auquel ils obéiſſent aveuglément. Tu marques à chacun d'eux le pays, l'arbre même, & la chaumière où il trouvera ſa ſubſiſtance & ſa demeure. Tu le conduis dans ſes migrations lointaines, & tu entends ſes cris lorſqu'il te demande ſa nourriture.

O mon Dieu & mon Père, c'eſt avec la confiance la plus filiale que je remets mes voies & mon ſort entre tes mains. Je ſuis un voyageur ſur la terre: conduis-moi dans la route qu'il te plaira de choiſir, & j'y marcherai ſans murmurer. Guidé par toi, je ne craindrai aucun mal; &

j'eſpère de ta bonté que tu m'auras deſtiné un lieu où je pourrai trouver, avec ma ſubſiſtance, quelque repos & quelque ſoulagement. Si cependant je dois mener toujours ici-bas une vie errante & fugitive, je m'en conſolerai par l'eſpérance d'arriver enfin dans ce ſéjour éternel du repos, de la paix, & du bonheur, d'où aucune diſgrace ne pourra jamais me bannir.

VINGT-HUITIEME AVRIL.

Utilité des forêts.

PENDANT l'hiver qui vient de s'écouler, nous avons éprouvé bien ſenſiblement la grande utilité des forêts ; elles nous ont fourni une proviſion de bois, ſans laquelle nous n'aurions pu nous garantir du froid. Mais ce ſeroit ſe tromper que de croire que ce ſoit-là leur unique ou même leur principal uſage. Car ſi Dieu ne s'étoit propoſé que cette fin en les créant, pourquoi auroit-il produit ces forêts immenſes, qui forment une chaîne non-interrompue à travers des provinces & des royaumes entiers, & dont la moindre partie eſt employée au chauffage ? Il eſt donc manifeſte que le Créateur, en formant ces vaſtes forêts, s'eſt encore propoſé de procurer quelques autres avantages aux hommes.

Le plaiſir que la vue des bois nous procure, ne ſeroit-il pas une des fins pour leſquelles ils ont été formés ? Ils ſont une des grandes beautés de la nature, & c'eſt toujours un défaut dans un pays que de n'avoir ni bois ni boſquets. Notre impatience, lorſqu'au printems les feuilles tardent à paroître, & la joie que nous éprouvons lorſqu'enfin elles ſe montrent, nous font ſentir combien elles parent & embelliſſent la nature. En réfléchiſſant ſur l'utilité des bois, nous ne devons pas oublier les fruits, que les nombreuſes familles des arbres nous donnent. Il eſt vrai qu'il y a quelques arbres dont les fruits paroiſſent n'être d'aucun uſage, au moins immédiat, pour les hommes. Mais en ſuppoſant même qu'il y eût pluſieurs fruits dont nous ne puſſions tirer abſolument aucun parti, les arbres qui les portent nous ſeroient utiles, ne fut-ce que par leur beauté, leur ombre, & leur bois. De plus, ſi l'on y réfléchit bien,

on reconnoîtra que ces arbres, qu'on appelle ſtériles, ne laiſſent pas d'être d'un grand uſage pour nous. Leurs fruits ne nourriſſent-ils pas une infinité d'inſectes, qui ſervent de pâture à des oiſeaux deſtinés eux-mêmes à nous fournir des mets exquis? Les grands de toutes les différentes ſorts de chênes, les foines du hêtre, & bien d'autres graines, ſont l'aliment favori des porcs & des ſangliers. Et n'a-t-on pas reconnu de nos jours que ces fruits, lorſqu'ils ſont convenablement préparés, peuvent même ſervir de ſubſiſtance à l'homme? Ils ſervent d'ailleurs à conſerver les graines qui perpétuent les forêts. En général, combien n'y a-t-il pas d'eſpèces d'animaux auxquelles la nature a aſſigné les bois pour y trouver leur demeure & leur nourriture, & qui périroient ſi les forêts n'exiſtoient point? De combien de commodités, d'uſtenſiles, de meubles, de médicamens ne ſerions-nous pas privés ſans le bois, l'écorce, & les racines des arbres. Enfin, combien l'aſpect de la terre ne ſeroit-il pas uniforme & triſte, ſi l'on n'y découvroit pas cette diverſité charmante de campagnes & de bois, de plaines & de forêts?

C'eſt préciſément parce que les forêts ſont d'une ſi grande utilité au genre humain, que la nature s'eſt elle-même chargée du ſoin de les perpétuer. Si leur conſervation & leur propagation avoient été abandonnées à l'induſtrie & à la vigilance des hommes, il y a long-tems que les bois ſeroient détruits. Mais le Créateur s'eſt réſervé les arbres des forêts. Lui ſeul les a plantés, lui ſeul les entretient. C'eſt lui qui en diſperſe les petites graines ſur toute une large contrée. C'eſt lui qui a donné des ailes à la plupart de ces graines, pour être plus aiſément emportées par l'air & répandues en plus de lieux. Lui ſeul a fait germer enſuite ces vaſtes corps qui s'élèvent ſi majeſteuſement dans les airs & qui portent leurs cimes juſques dans les nues. Lui ſeul les affermit par de fortes attaches, & les maintient durant pluſieurs ſiècles contre les efforts des vents. Lui ſeul tire de ſes tréſors des roſées & des pluies ſuffiſantes pour leur rendre tous les ans une verdure nouvelle, & pour y entretenir une eſpèce d'immortalité.

Père tendre, ta bonté s'étend ſur toute la terre. Y a-t-il quelque pays, quelque endroit ſi écarté, ſi ſauvage où l'on n'apperçoive les traces de ton ſage & bienfaiſant empire?

Par-tout, dans les champs comme dans les forêts, dans les déſerts arides comme dans les plaines fleuries, tu as érigé des monumens de ta bonté, parce que tu es un Dieu d'amour & de grâce. Déjà elle approche, cette belle ſaiſon, où je pourrai me promener à l'ombre des chênes ſuperbes; & alors, rempli de reconnoiſſance & de joie, j'éleverai mes yeux vers toi, je pſalmodierai à ton nom, & je te bénirai de ce que tu as formé les forêts pour le bien & l'utilité de tes créatures.

VINGT-NEUVIEME AVRIL.

Plaiſirs que procure la contemplation de la nature.

La nature offre à tous ſes enfans, avec une bonté maternelle, le premier, le plus innocent, le moins diſpendieux, & le plus univerſel de tous les plaiſirs. C'eſt celui dont nos premiers parens jouiſſoient déjà dans le paradis terreſtre, & ce n'eſt que la dépravation des humains qui leur fait chercher de nouveaux genres de recréations. Les hommes ont coutume de mépriſer les biens dont ils jouiſſent tous les jours, quelque excellens qu'ils ſoient, ils ne penſent qu'à multiplier & à diverſifier leurs amuſemens. Il eſt cependant certain que le plaiſir dont je parle eſt de beaucoup préférable aux autres. Il eſt preſque impoſſible de ne pas trouver des charmes dans la contemplation de la nature. Et que l'on puiſſe en jouir ſans fraix, cela eſt manifeſte: le pauvre comme le riche peut ſe procurer cette jouiſſance. Mais c'eſt-là préciſément ce qui en diminue le prix. Nous avons la folie d'eſtimer peu ce que les autres partagent avec nous, tandis que ſi nous étions raiſonnables, rien ne devroit donner plus de valeur à un bien que la penſée qu'il fait le bonheur de nos ſemblables auſſi-bien que le nôtre.

En comparaiſon de ce plaiſir, ſi noble & ſi touchant, combien ne ſont pas frivoles & trompeurs ces amuſemens ſi recherchés & ſi magnifiques, que le riche ſe procure avec tant de ſoins & de dépenſes! Ils laiſſent un certain vuide dans l'ame, & ils amènent toujours l'ennui & le dégoût. Au lieu que la bienfaiſante & riche nature offre continuellement de nouveaux objets à nos yeux. Tous

les plaiſirs qui ne ſont l'ouvrage que de notre imagination, ſont de courte durée, & auſſi fugitifs qu'un beau ſonge, dont les charmes & l'illuſion s'évanouiſſent au moment du réveil. Mais les plaiſirs de la raiſon & du cœur, ceux que nous goûtons en contemplant les œuvres de Dieu, ſont ſolides & conſtans, parce qu'ils nous ouvrent une ſource inépuiſable de nouvelles délices. Le ciel étoilé, la terre émaillée de fleurs, le chant mélodieux des oiſeaux, les payſages divers, & mille points de vue les uns tous plus raviſſans que les autres, nous fourniſſent continuellement de nouveaux ſujets de ſatisfaction & de joie. Et ſi nous y ſommes inſenſibles, c'eſt aſſurément notre faute: c'eſt que nous voyons les œuvres de la nature d'un œil inattentif & indifférent. La grande ſcience du Chrétien conſiſte à jouir innocemment de tout ce qui l'environne; il ſait tirer part de tout, & il a l'art de ſe rendre heureux, dans toutes les circonſtances, à peu de fraix & ſans qu'il en coûte à ſa vertu.

O mon bienfaiſant Créateur, tu te ſouviens auſſi de moi dans cette aimable ſaiſon, & tu me fournis en abondance les plaiſirs les plus touchans. Mille ſources de délices s'ouvrent pour moi; la joie & l'allégreſſe pénètrent de toutes parts dans mon cœur. Si je veux m'élever vers toi, me livrer à de ſaints méditations, éprouver des ſentimens céleſtes, toute la nature m'en fournira l'occaſion. Ah! puiſſé-je préférer toujours cette noble ſatisfaction à tous les autres plaiſirs des ſens! Puiſſent, dans les jours du printems, la vue & la jouiſſance de la belle nature, me toucher plus que ces plaiſirs ſéducteurs, qui ne flattent que les ſens, & qui n'intéreſſent point l'ame! Seigneur, apprends-moi toi-même à reconnoître & à ſentir ta puiſſance & ta bonté. Car ce n'eſt qu'autant que je m'étudierai à te trouver dans toutes tes œuvres, que je pourrai m'ouvrir une ſource pure & intariſſable de délices; & j'aurai pour lors l'avant-goût de ce raſſaſiement de joie, que j'éprouverai en ta préſence pour jamais.

TRENTIEME AVRIL.

Les animaux ſont pour l'homme une occaſion de glorifier Dieu.

Ce n'eſt pas aſſez, mes chers lecteurs, d'uſer des créateurs de manière que nous n'en abuſions pas : il faut encore s'appliquer à en faire le meilleur uſage poſſible. Et comment pourrions-nous les employer mieux, qu'en les faiſant ſervir à glorifier Dieu? Cela peut ſe faire à l'égard de toutes les créatuers, mais ſur-tout à l'égard des êtres animés. Dans chaque plante, chaque arbre, chaque fleur, chaque pierre, la grandeur & la gloire du Créateur ſont viſiblement empreintes, & il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les y reconnoître; mais elles ſe manifeſtent avec bien plus d'éclat encore dans le règne animal. Examinez la ſtructure d'un ſeul de ces êtres animés : quelle art, quelle beauté, que de choſes admirables vous y découvrirez ! Et combien ces merveilles ne ſe multiplieront-elles pas, ſi nous penſons à la multitude preſque infinie & à l'étonnante diverſité des animaux ! Depuis l'éléphant juſqu'au plus petit ciron, qu'on ne peut appercevoir qu'à l'aide du microſcope, que de degrès, que d'anneaux qui forment une chaîne immenſe & non-interrompue ! Quelles liaiſons, quel ordre, quels rapports entre toutes les créatures ! Tout eſt harmonie, & ſi, à la première vue, nous croyons découvrir quelque imperfection dans certaines choſes, nous ne tardons pas à reconnoître que notre ignorance nous a fait porter un faux jugement. Je n'exige pas que chaque particulier faſſe de profondes recherches ſur les animaux, je ne prétends point qu'il devienne un grand naturaliſte : il ſuffit de faire attention à ce qu'il y a de plus familier & de plus connu, à ce que nous avons ſous les yeux. Vous voyez, par exemple, une multitude d'animaux, qui tous ſont formés d'une manière admirable, qui tous vivent, ſentent, ſe meuvent comme vous, qui tous ſont ſujets, comme vous, à la faim, à la ſoif, au froid, & qui par conſéquent ont journellement beſoin, comme vous qu'on ait pourvu à ces diverſes

néceſſités. A tous ces créatures Dieu a donné la vie; il les conſerve, il leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire, il a ſoin d'elles comme un père de famille a ſoin de ceux qui compoſent ſa maiſon. N'en conclurez-vous pas qu'il faut donc que Dieu ait la bonté, la tendreſſe d'un père? N'en conclurez-vous pas encore qu'il faut donc aimer ce Dieu, qui eſt la charité même? Si les ſoins du créateur s'étendent juſques ſur les animaux, que ne fera-t-il pas pour moi? S'il s'étudie, pour ainſi dire, à rendre la vie douce & agréable aux créatures deſtituées de raiſon, que ne dois-je pas attendre de ſa bienfaiſance? Que l'homme puſillanime & ſoucieux rougiſſe donc de ſes inquiétudes, lui qui, dès qu'il ne ſe trouve plus dans l'abondance, tombe dans le découragement & craint que Dieu ne le laiſſe périr de diſette. Ah! cet Etre bienfaiſant, qui pourvoit aux beſoins de tant d'animaux, ſaura bien auſſi me fournir ce qui me ſera néceſſaire.

Faiſons un autre réflexion ſur les inſtincts des bêtes, & prenons en occaſion d'admirer & d'adorer ce grand Etre, qui ſait combiner avec tant de ſageſſe les moyens avec la fin. Comme ces inſtincts des animaux ſe rapportent tous à la conſervation des animaux, ils ne manifeſtent auſſi de la manière la plus frappante dans l'amour & la ſollicitude que les bêtes ont pour leurs petits. Notre Seigneur lui-même, pour repréſenter les ſoins les plus tendres & les plus paternels, ſe ſert de l'image d'une poule qui raſſemble ſes pouſſins ſous ſes aîles. C'eſt en effet un ſpectacle bien touchant, que de voir cette affection ſi naturelle & ſi vive, que la poule a pour ſes petits, & les ſoins continuels qu'elle en prend: jamais elle ne détourne ſes yeux de deſſus eux: elle vole à leur ſecours à l'approche du moindre danger; elle s'oppoſe avec courage à l'agreſſeur; elle haſarde ſa propre vie pour ſauver celle de ſes pouſſins; elle les appelle & les raſſure par ſa voix maternelle; elle étend ſes aîles pour les recevoir & les couvrir; elle ſe refuſe toute ſorte de commodités, & dans la poſture la plus gênée, elle ne penſe qu'au bien-être & à la ſureté des objets de ſon amour. Qui ne reconnoîtroit ici le doigt de très-haut? Sans cette ſollicitude maternelle de la poule,

ſans cet inſtinct ſi puiſſant & ſupérieur à tout, les poulets & toute l'eſpèce périoient infalliblement. Or, dira-t-on que ce que la poule fait pour ſes petits, elle le faſſe avec intelligence & avec réflexion, qu'elle juge, qu'elle raiſonne, qu'elle prévoie, qu'elle combine, qu'elle tire des conſéquences ? Non, ſans doute, & quoiqu'à la première vue il ſemble en effet que tout précède de la tendreſſe & de l'intelligence de cet oiſeau, il faut reconnoître ici une main ſupérieure qui ſe montre ſans que nous ſachions comment elle agit.

Je crois que ces deux exemples ſuffiſent au but que je me propoſe. Sans donc m'étendre davantage ſur ce ſujet, je me contente de conclure en deux mots, qu'il eſt du devoir de l'homme de chercher dans les animaux une occaſion de glorifier Dieu, que c'eſt un devoir indiſpenſable, qu'il doit nous être ſacré, & qu'il ſera également agréable & ſalutaire pour nous.

TRENTIEME AVRIL*.

Cantique d'actions de grâces pour les œuvres de la création.

Adorons & chantons les louanges de notre grand Créateur. Hommage, honneur, force, empire, & magnificence ſoient rendus à l'Etre des êtres ! Adorons-le, car il nous a créés : livrons nos cœurs à la joie, rendons-lui d'éternelles actions de grâces, car c'eſt par lui que nous exiſtons. Alleluya ! Il a créé le monde, & c'eſt lui qui le maintient. Que tout l'univers le célèbre ; chantez, ô monde, chantez votre Auteur !

L'éternel ſilence n'eſt plus : la divinité l'interrompt pour verſer ſur nous le bonheur dont elle eſt la ſource. Exiſtez, dit le Tout-puiſſant, & à ſa voix le ciel & la terre ſortent du néant. Alors Jéhovah n'eſt plus ſeul ; déjà le Chérubin, fils aîné de ſa puiſſance, entonne des chants de joie. Alleluya ! Cependant la lumière, qui doit éclairer le monde, n'eſt point encore. Il dit : que la lumière ſoit, & la lumière fut.

Il forme avec les eaux une voûte ſolide, & ſuſpend une

mer ſous la voûte. Les ondes couvroient encore les montagnes, mais il tonnne, les vents ſouffient, les eaux ſe diſperſent, il dirige leur cours, & la terre eſt maintenant dégagée du voile qui la couvroit: la terre, ſon domain, le théâtre de ſa gloire, un jour le domaine de ſon fils.

Il dit, & les champs & les collines, les vallons, les montagnes & les forêts fleuriſſent & ſe fertiliſent à ſa parole puiſſante. Le ſoleil, du lieu éleve de ſa demeure, règne ſur les jours & les années, tandis que l'empire paiſible & ſilencieux de la lune & des étoiles s'étend ſur la nuit. Il parle, & la mer ſe remplit d'êtres vivans. Alleluya! Les airs ſe peuplent, & l'oiſeau, par ſes chants, célèbre le Dieu qui l'appelle à l'exiſtence.

O homme, interroge toute la nature, interroge les bêtes fauves qui, libres du joug, s'égaient dans les forêts, demande-leur de qui elles tiennent la liberté & le bonheur? Demande aux déſerts qui leur a donné pour maître le lion, terreur des animaux? C'eſt Dieu, c'eſt ce Dieu grand en puiſſance, grand en conſeils! L'agile courſier, le tendre agneau, le bœuf docile, tout vient de toi, tout s'écrie: "Le Seigneur eſt Dieu! Le Seigneur eſt Dieu! Il n'en eſt point d'autre."

Redoublez vos adorations, redoublez vos alleluya; chantez, & que vos accens deviennent plus ſublimes! Créons l'homme, dit-il, créons l'homme à notre image, & Adam exiſte. Adam étonné, chante: Il eſt mon Créateur. Dieu! Jéhovah! Zébaoth! Alleluya! Le Seigneur eſt Dieu! Il n'en eſt point d'autre.

Célébrons éternellement l'Etre des êtres. Gloire, honneur, louange, actions de graces à celui qui nous a créés, qui nous a créés immortels. O Dieu, en qui nous avons la vie, le mouvement, & l'être, nous élevons vers toi des chants de réjouiſſance. Alleluya! Il a créé le monde, & c'eſt lui qui le maintient; chantez, ô monde, chantez votre Auteur!

FIN DU TOME PREMIER.

BRITISH MUSEUM 11JA77

TABLE

Des Conſidérations contenues dans ce Volume.

MEDITATION pour le jour du nouvel-an pag. 1
Des bienfaits que Dieu nous accorde en hiver, auxquels nous faiſons trop peu d'attention 3
Des preuves journalières que Dieu nous donne de ſa Providence 5
Divers uſages du feu 7
Des amuſemens de l'hiver 9
Du ſoin que la Providence prend des animaux durant l'hiver 12
Des agrémens de l'hiver 15
Végétaux qui conſervent leur verdure en hiver 17
Sur l'état ſingulier où l'homme ſe trouve durant le ſommeil 19
Des avantages du climat que nous habitons 21
De la fertilité que la neige procure à la terre 24
Contemplations du ciel étoilé 26
Des découvertes qui ont été faites au moyen du microſcope 29
Des bienfaits de la nuit 31
Réflexions ſur moi-même 33
Dommages cauſés par un froid extraordinaire 36
Du repos de la nature durant l'hiver 38
Les Lappons 40
De la ſage ordonnance de notre globe 43
Courtes méditations ſur les œuvres de Dieu, tirées de l'Ecriture-Sainte 45
Merveilles de la voix humaine 48
Du devoir de ſe recueillir & de s'édifier en hiver 50
De la crainte des ſpectres 52
Des feux ſouterrains 54
La comète 56
La neige 59
De la rapidité avec laquelle la vie s'écoule 61
Du givre qu'on obſerve aux vitres des fenêtres 63
De l'utilité du pain 65
De nos devoirs à légard du ſoleil 67
Des révolutions qui ſe font dans la nature 69

Toute ſe rapporte au bien des hommes 71
De l'influence que le froid a ſur la ſanté 73
Une température toujours égale ne ſeroit pas avantageuſe à la terre 76
L'utilité des étoiles 78
De la merveilleuſe ſtructure de l'œil 81
Le brouillard 84
Du flux & du réflux 86
Le ſoleil ne ſe montre pas toujours 89
Le tremblement de terre 91
De l'ordre que Dieu a établi rélativement à la vie & à la mort des hommes 94
Réflexions ſur la glace 96
De la figure ſphérique de notre terre 99
Sur le peu de durée de la neige 101
Hiſtoire abrégée de la création 103
Avantages corporels que les animaux brutes ont ſur nous 105
La lune 108
Les pluies arroſent & fertiliſent la terre 110
Images que l'hiver nous donne de la mort 113
Moyens de ſe procurer du feu 115
De l'égale diſtribution des ſaiſons 116
De l'utilité de nos ſens 119
Elévation de l'ame vers Dieu 121
Cauſes du froid & de la chaleur 123
Singularité dans le règne minéral 125
Preuves expérimentales de la Providence divine 127
Tranquillité de la nuit 129
L'hiver eſt une image de notre vie 131
Utilité des montagnes 133
Motifs de confiance en Dieu 136
Invitation à contempler Dieu dans les œuvres de la nature 138
Le mauvais tems 141
Etat de quelques animaux pendant l'hiver 143
Les vents & la tempête 145
L'aurore boréale 147
De l'extrême petiteſſe de certains corps 149
L'hiver s'éloigne par degrés 152
Du corps humain rélativement à ſes parties extérieures 154

L'eſpérance du printems 156
De la gelée blanche 158
Des moyens qui contribuent à la fertilité de la nature 159
Des avantages que procure la mer 162
Différence entre les animaux & les plantes 163
Uniformité & diverſité des œuvres de la nature 167
Des graines 169
Sur la grandeur & la diſtance du ſoleil 171
Imperfections de la connoiſſance que nous avons de la nature 174
Utilité des végétaux 176
De la ſtructure du cœur humain 178
Du changement des ſaiſons 180
Sur diverſes choſes qui paroiſſent n'être d'aucune utilité 183
Harmonie entre le monde phyſique & moral 185
De la nature & des propriétés de l'air 188
Il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil 190
Des cavernes dans les montagnes 192
Circulation de la ſéve dans les arbres 193
Ignorance où nous ſommes de notre ſort à venir 196
Approches inſenſibles de la nuit 198
Magnificence de Dieu dans ſes œuvres 200
De l'arrangement des ſaiſons dans les autres planêtes 202
Soins paternels de la Providence, etc. 204
Cantique d'actions de grâces 206
Hymne du printems 207
Abus que l'on fait des animaux 209
Du mouvement de la terre 211
Des immenſes richeſſes de la nature 213
Le lever du ſoleil 216
Structure merveilleuſe de l'oreille 218
La voie lactée 220
Réflexions ſur les ſemences des plantes 222
De la couleur azurée du ciel 224
Utilité & néceſſité de l'air 226
Des différens terroirs de la terre 228
Néceſſité du repos de la nuit 230
Grandeur de notre globe 232
De la génération des oiſeaux 234
Des pronoſtics du tems 236

De la position du soleil 238
Permanence des êtres corporels 240
Utilité de la pluie 241
De la respiration 244
Des preuves de la bonté de Dieu, etc. 245
Douces influences de la chaleur du soleil 248
Rapports des créatures 250
Des parties intégrantes de l'eau 252
De la propagation des plantes 254
Variété qu'on remarque dans les traits, etc. 257
Soins généreux de Dieu pour ses créatures 258
Fleurs du mois d'Avril 261
Retour des oiseaux 263
Utilité des forêts 265
Plaisirs dans la contemplation de la nature 267
Les animaux sont pour l'homme une occasion de glorifier Dieu 269
Cantique d'actions de grâces pour les œuvres de la création. 271

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

BRITISH
11 JA 77
MUSEUM